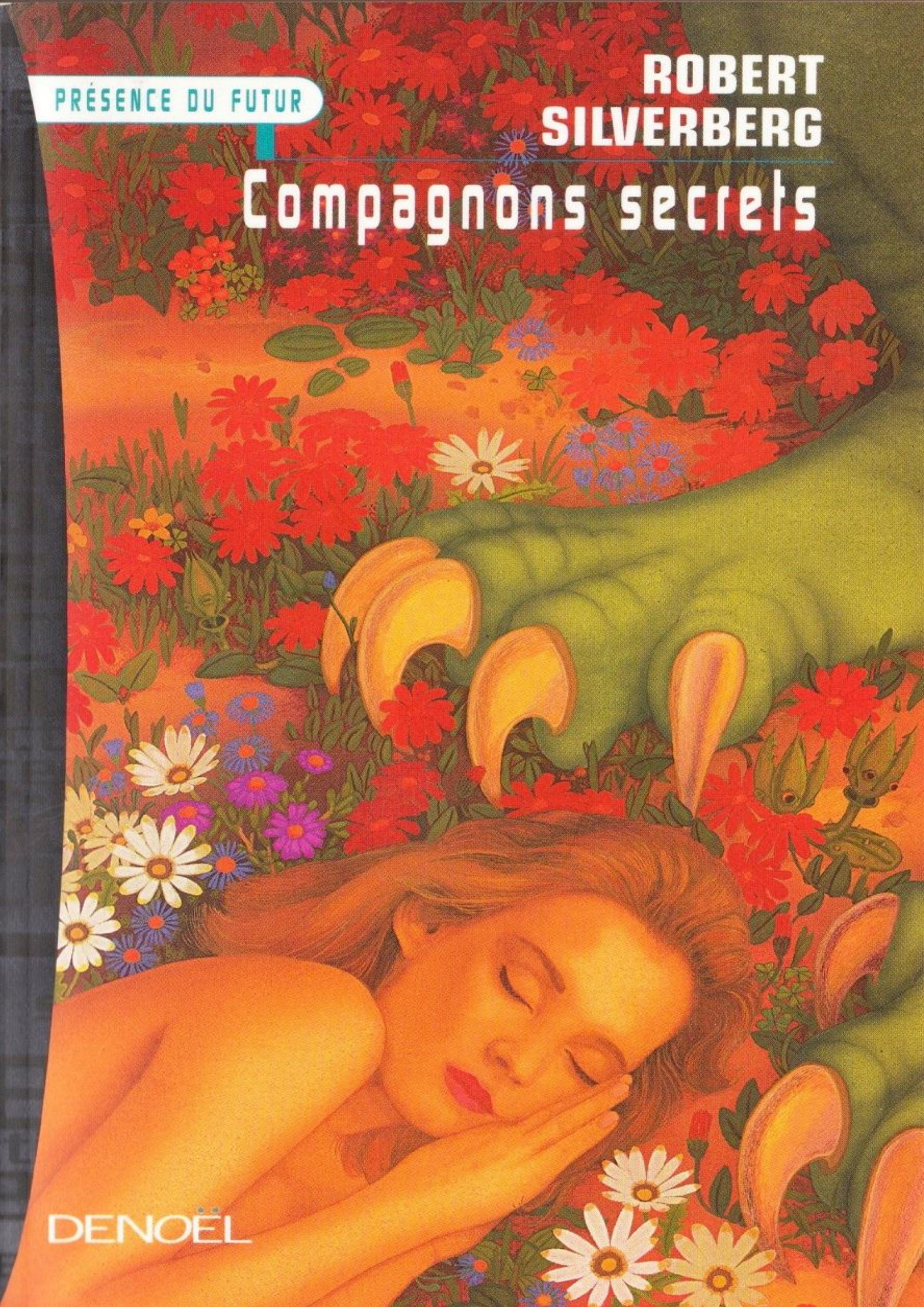


PRÉSENCE DU FUTUR

ROBERT
SILVERBERG

Compagnons secrets

DENOËL



Robert SILVERBERG

Compagnons Secrets

nouvelles traduites de l'américain par Jacques Chambon



DENOËL

© 1980, 81, 82, 87, 88 by Agberg, Ltd
Et pour la traduction française et la conception du recueil.
© 1989, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2.207.24933-6
B24933-9

LA MAISON EN OS

Après le repas du soir Paul se met à frapper sur son tambour et à psalmodier entre ses dents, bientôt accompagné par Marty qui a aussitôt pris le rythme. Et tous deux se lancent dans l'épisode de l'épopée tribale auquel nous allons avoir droit ce soir, comme c'est le cas tous les soirs, tôt ou tard.

Tout cela a l'air très dramatique mais je n'y comprends strictement rien. Ils chantent leur épopée dans cette langue religieuse que je n'ai jamais été autorisé à apprendre. Elle présente avec la langue de tous les jours le même rapport que celui qui existe, je suppose, entre le latin et le français ou l'espagnol. Mais c'est un langage privé, sacré, à usage interne. Pas pour les gens comme moi.

« Allez, raconte, mec ! » braille B.J. « Envoie la sauce ! » crie Danny.

Paul et Marty commencent à s'échauffer. Puis un souffle d'air glacé siffle à travers la maison comme le rabat en peau de renne qui masque l'entrée se soulève, livrant passage à Zeus.

Zeus est le chef de la tribu. Un grand costaud qui commence à s'empâter un peu. L'air féroce, comme de bien entendu. Une grosse barbe striée de gris et des yeux brillants comme des rubis dans un visage buriné par le vent et le temps. En dépit du froid paléolithique, il n'est vêtu que d'un manteau de fourrure noire vaguement jeté autour de ses épaules. L'épaisse toison qui orne sa puissante poitrine a tendance à grisonner elle aussi. Des festons de bijoux signalent son pouvoir et son statut : colliers de coquillages, d'osselets et d'ambre, pendentif de dents de loup jaunes, bandeau d'ivoire, bracelets en os taillé, cinq ou six bagues.

Brusque silence. Habituellement, quand Zeus débarque chez

B.J. c'est pour rigoler un peu, écouter des histoires et pincer quelques fesses, mais ce soir il est venu sans aucune de ses femmes et il a l'air préoccupé, sombre. Il pointe un doigt vers Jeanne.

« Tu as vu l'étranger aujourd'hui ? Comment il est ? »

Ça fait toute une semaine qu'il y a un étranger qui rôde près du village, laissant partout des traces – empreintes de pas dans le permafrost, feux de bivouac recouverts en toute hâte, morceaux de silex, restes de viande carbonisés. Toute la tribu est tendue. Les étrangers sont rares. J'étais le dernier, il y a de cela un an et demi. Dieu seul sait pourquoi ils m'ont adopté : sans doute parce que je leur faisais immensément pitié. Mais, à les entendre, ils tueront celui-ci à vue s'ils en ont la possibilité. Paul et Marty ont composé un Chant de l'Étranger la semaine dernière et Marty l'a chanté auprès du feu deux soirs de suite. Comme c'était dans la langue religieuse je n'en ai pas compris un traître mot. Mais les accents en étaient terrifiants.

Jeanne est la femme de Marty. Elle a bien vu l'étranger cet après-midi, près de la rivière, tandis qu'elle relevait le filet à poissons pour le dîner. « Il est court sur pattes, explique-t-elle à Zeus. Plus petit que n'importe lequel d'entre vous, mais avec de gros muscles, comme Gebravar. » Gebravar est le nom que Jeanne me donne. Les membres de la tribu sont costauds, mais ils n'ont jamais fait de culturisme dans leur prime jeunesse. Mes muscles les fascinent. « Il a des cheveux jaunes et des yeux gris. Et il est affreux. Vraiment vilain. Une grosse tête, un gros nez aplati. Il marche les épaules voûtées et la tête basse. » Jeanne frémit. « On dirait un cochon. Une vraie bête. Un gnome. En train d'essayer de voler mes poissons dans le filet, qu'il était. Mais il s'est carapaté quand il m'a vue. »

Zeus écoute, le visage en feu, posant une question de temps en temps – a-t-il dit quelque chose, comment était-il vêtu, est-ce qu'il avait la peau peinte d'une façon ou d'une autre. Puis il se tourne vers Paul.

« C'est quoi, à ton avis ? »

— Un fantôme », dit Paul. Ces gens-là voient des fantômes partout. Et Paul, qui est le barde de la tribu, en a tout le temps la tête remplie. Ses poèmes sont farcis de fantômes. Il sent le

monde des fantômes faire constamment pression sur le sien. « Les fantômes ont les yeux gris, déclare-t-il. Cet homme a les yeux gris.

— Un fantôme, peut-être, oui. Mais quel genre de fantôme ?

— Quel *genre* ? »

Zeus lance des éclairs. « Tu devrais écouter tes propres poèmes, crache-t-il. Tu es bouché ou quoi ? C'est un de ces Charognards en train de rôder. Ou le fantôme d'un Charognard. »

Un tohu-bohu général salue ces paroles.

Je me tourne vers Sally. Sally est ma femme. J'ai encore du mal à dire qu'elle est ma femme, mais c'est bel et bien ce qu'elle est. Je l'appelle Sally parce qu'il y avait autrefois une fille, là d'où je viens, que j'envisageais plus ou moins d'épouser, une fille du nom de Sally justement, bien loin d'ici, dans une autre ère géologique.

Je demande à Sally qui sont les Charognards.

« Des gens du temps passé, m'explique-t-elle. Ils vivaient ici quand nous sommes arrivés. Mais ils sont tous morts maintenant. Ils... »

C'est tout ce qu'elle a le loisir de me dire. Zeus se découpe soudain au-dessus de moi. Il m'a toujours considéré avec un mélange d'amusement et de mépris tolérant, mais je perçois à présent une lueur nouvelle dans son regard. « Voilà quelque chose que tu vas faire pour nous, m'annonce-t-il. Il faut un étranger pour trouver un étranger. Telle sera ta tâche. Fantôme ou être de chair et de sang, il faut que la vérité soit faite. Alors toi, demain : tu partiras le chercher et tu le captureras. Compris ? Au point du jour tu iras à sa recherche, et tu ne reviendras pas avant de l'avoir. »

J'essaie de dire quelque chose, mais mes lèvres refusent de bouger. Mon silence semble malgré tout satisfaire Zeus. Il sourit et hoche vigoureusement la tête ; puis il fait demi-tour et replonge majestueusement dans la nuit.

Ils se rassemblent tous autour de moi, en proie à cette espèce d'énervement qui s'empare de vous quand quelqu'un que vous connaissez est l'objet d'une grande distinction. Impossible de

dire s'ils m'envient ou me plaignent. B.J. m'écrase entre ses bras, Danny m'envoie une bourrade dans le bras, Paul fait joyeusement résonner son tambour. Marty sort de sa bourse une lame de pierre de plus de vingt centimètres de long, méchamment acérée, et me la colle dans la main.

« Tiens. Prends ça. Il se peut que tu en aies besoin. »

Je regarde ce machin comme s'il me tendait une grenade dégoupillée.

« Écoutez, dis-je. Je ne sais absolument pas comment on fait pour pister et capturer les gens.

— Allons ! fait B.J. Où est le problème ? »

B.J. est architecte. Paul est un poète. Marty chante, mieux que Pavarotti. Danny peint et sculpte. Je les considère comme mes meilleurs copains. Ce sont tous ce que l'on pourrait plus ou moins appeler des hommes de Cro-Magnon. Je n'en suis pas un. Mais ils me traitent comme l'un d'entre eux. À nous cinq, nous faisons une chouette équipe. Sans eux je serais devenu fou ici. Perdu comme je le suis, coupé comme je le suis de tout ce que j'étais et connaissais.

« Tu es fort et rapide, dit Marty. Tu peux le faire.

— Et tu es assez malin, dans le genre un peu frappé qui est le tien, ajoute Paul. Plus que *lui*. On ne se fait pas de souci. »

S'ils sont parfois un peu condescendants, je suppose que je le mérite. Ce sont des individus bourrés de talent, après tout, fiers des choses qu'ils peuvent faire. À leurs yeux je suis une espèce de demeuré. C'est pour moi une expérience nouvelle. J'étais généralement considéré comme quelqu'un bourré de talent moi aussi, là d'où je viens.

« Accompagnez-moi, dis-je à Marty. Toi et Paul, tous les deux. Je ferai tout ce qu'il y a à faire mais je veux que vous m'épauliez.

— Non, dit Marty. Tu fais ça tout seul.

— B.J. ? Danny ?

— Non », disent-ils. Et leur sourire se durcit, leurs yeux se glacent. Soudain l'atmosphère n'est plus tellement à la camaraderie. Nous sommes copains mais il faut que j'aille là-bas tout seul. À moins que je n'aie mal interprété l'ensemble de la situation et que nous ne soyons pas si bons copains que ça.

Dans un cas comme dans l'autre, c'est une sorte de test, quelque rite de passage, peut-être, une initiation. Je ne sais pas. Juste au moment où je pense que ces gens-là sont exactement comme nous à quelques petites différences près dans les mœurs et le langage, je me rends compte à quel point ils sont radicalement étrangers. Pas sauvages, il s'en faut de beaucoup. Mais ils sont loin de ressembler à l'humanité moderne. Ils constituent quelque chose de complètement différent. Par le corps et l'esprit ils sont de purs exemples d'*Homo sapiens*, mais il y a entre leur âme et la nôtre un abîme de 20 000 ans.

Je me tourne vers Sally. « Dis-m'en plus sur les Charognards.

— Comme des animaux, qu'ils étaient. Ils savaient parler mais uniquement par grognements et crachotements. C'étaient de mauvais chasseurs et ils mangeaient des choses mortes qu'ils trouvaient par terre ou volaient les prises des autres.

— Ils sentaient les ordures, ajoute Danny. Ils puaien le vieux dépotoir pourri. Et ils ne savaient pas peindre ni sculpter.

— Et ils s'y prenaient comme ça pour baiser », dit Marty, et le voilà qui s'empare de la femme la plus proche, l'oblige à se courber en avant et fait semblant de la prendre par-derrière. Tout le monde s'esclaffe, applaudit, tape des pieds.

« Et ils marchaient comme ça », dit B.J. en se dandinant comme un singe et en se tambourinant la poitrine des poings.

Et ça continue ainsi. Les bons gros propos de vestiaire sur ces affreux hirsutes abrutis puants écoeurants de Charognards. Et ce qu'ils pouvaient être sales ! Et barbares ! Et les femmes qui gardaient leurs bébés dans leur ventre douze ou treize mois, ce qui faisait qu'ils naissaient déjà couverts de poils et la bouche pleine de dents ! De l'histoire ancienne, transmise de génération en génération dans les épopées par des bardes comme Paul. Aucun d'eux n'a jamais vu un Charognard, en fait. Mais il est clair qu'ils les détestent.

« Ils sont tous morts, dit Paul. Ça fait beau temps qu'ils ont été tués – au cours des guerres de migration. C'est un fantôme qu'il doit y avoir dehors. »

Bien sûr j'ai deviné ce qu'il y a derrière tout ça. Je n'ai rien d'un archéologue – West Point, quatrième génération. Ma partie, c'est l'électronique, l'informatique, la physique

temporelle. Il y a eu une telle bagarre parmi les gars de l'archéologie sur la question de savoir qui aurait le privilège de sauter dans le passé que ce sont les militaires qui ont fini par décrocher la timbale. Mais on m'a envoyé ici assez bourré de cours intensifs en archéologie pour que je sois en mesure de voir que les Charognards devaient être ce que nous appelons les hommes de Néanderthal, cette race concurrente de traînards qui s'est fait distancer dans la course d'obstacles de l'évolution.

Il y a effectivement eu une guerre d'extermination entre ces lourdauds de Charognards et notre petit malin d'*Homo sapiens* ici, dans l'Europe de la période glaciaire. Mais il a dû y avoir quelques survivants parmi les vaincus, et l'un d'eux, Dieu sait pourquoi, se balade dans le voisinage.

Et voilà que je suis censé trouver l'affreux étranger et le capturer. Ou le tuer, à ce qu'il semble. Est-ce que c'est ce que Zeus attend de moi ? Que je me charge du sang de l'étranger ? C'est une tribu très civilisée que nous avons là, même si ses membres chassent d'énormes éléphants laineux et construisent des maisons avec leurs os blanchis. Trop civilisée pour assumer ses meurtres. Raison pour laquelle ils s'imaginent qu'ils peuvent m'envoyer faire ça pour eux.

« Je ne crois pas que ce soit un Charognard, dit Danny. Je crois qu'il est de Naz Glesim. Les gens de Naz Glesim ont les yeux gris. Et puis, qu'est-ce qu'un fantôme aurait à foutre de notre poisson ? »

Naz Glesim est un pays lointain vers le nord-est, peut-être près de ce qui sera un jour Moscou. Même ici, en plein paléolithique, le monde est divisé en un millier de petites nations. Danny est parti un jour pour un grand voyage en solitaire qui l'a mené dans tous les pays voisins : c'est une sorte de Marco Polo local.

« T'as pas intérêt à ce que le chef t'entende dire ça, l'avertit B.J. Il t'écraserait les couilles. De toute façon, les gens de Naz Glesim ne sont pas laids. Ils sont exactement comme nous, sauf pour ce qui est des yeux.

— Effectivement, il y a ça, concède Danny. Mais je continue de penser... »

Paul secoue la tête. Un geste qui remonte loin, lui aussi. « Le

fantôme d'un Charognard », insiste-t-il.

B.J. me regarde. « Qu'est-ce que tu en dis, Pumangiup ? » C'est le nom qu'il me donne.

« Moi ? Qu'est-ce que je sais de ces choses ?

— Tu viens de loin. Tu as déjà vu un homme comme ça ?

— J'ai vu des masses d'hommes laids, oui. » Les membres de la tribu sont grands et minces ; ils ont des cheveux bruns, des yeux noirs et brillants, des visages larges, des pommettes puissantes. S'ils avaient de meilleures dents, ils seraient superbes. « Mais je ne sais rien de celui-ci. Il faudrait que je le voie. »

Sally apporte un nouveau plat de poisson grillé. Je fais glisser une main affectueuse sur sa hanche nue. À l'intérieur de cette maison faite d'os de mammouths personne ne porte beaucoup de vêtements car la structure est bien isolée et la chaleur s'y accumule même au plus fort de l'hiver. Pour moi Sally est de loin la femme la plus avenante de la tribu : seins fermes haut plantés, longues jambes souples, expression éveillée et curieuse. Elle était la compagne d'un homme qu'il a fallu tuer l'été dernier parce qu'il était infesté de fantômes. Danny, B.J. et deux ou trois autres lui ont défoncé le crâne, par miséricorde, puis il y a eu six jours de danse et de lamentations démentes. Parce qu'elle avait besoin d'un regain de chance, on m'a donné Sally, ou on m'a donné à elle, dans l'idée qu'un doux idiot dans mon genre lui concilierait certainement la faveur des dieux. Nous nous entendons bien, Sally et moi. Nous étions deux âmes égarées quand nous nous sommes rencontrés, et nous nous sommes mutuellement aidés à ne pas dégringoler dans des ténèbres encore plus profondes.

« Tu t'en tireras très bien, dit B.J. Tu sauras t'y prendre. Les dieux t'ont à la bonne.

— Je l'espère. »

Beaucoup plus tard dans la nuit, Sally et moi nous cramponnons l'un à l'autre comme si ce devait être la dernière fois. Je l'ai partout sur moi, brûlante, passionnée. Il n'y a pas d'intimité dans la maison en os et les autres peuvent nous entendre, quatre couples et je ne sais combien de gosses, mais peu importe. Nous sommes dans le noir. Notre petit lit de peaux

de renards est notre petit monde à nous.

Il n'y a rien d'ésotérique, soit dit en passant, dans la façon dont ces gens-là font l'amour. Il y a seulement bien des façons dont un corps d'homme et un corps de femme peuvent s'unir, et elles avaient, semble-t-il, toutes été inventées quand les glaciers sont arrivés.

À la première lueur de l'aube, je me mets en route, seul, pour aller chasser le Charognard. Je touche l'étrange mur rêche de la maison en os pour me porter chance, et me voilà parti.

Le village s'étend sur quelque deux cents mètres au bord d'une rivière aux eaux froides et rapides. Les trois maisons en os rondes où vivent la plupart d'entre nous sont disposées en ligne ; la quatrième, la maison en longueur qu'habitent Zeus et sa famille et qui sert aussi de temple et de Parlement, est juste un peu plus loin. De l'autre côté se trouve la cinquième maison dont nous avons entrepris la construction la semaine dernière. Un peu plus bas se dresse un atelier où l'on fabrique les outils et où l'on tanne les peaux, puis c'est l'abattoir et, juste après, une immense décharge et une masse monumentale d'os de mammoths pour de futures constructions.

Une forêt de pins clairsemée s'étend à l'est du village et, au-delà, les collines moutonnantes et les grandes plaines où paissent les mammoths et les rhinocéros.

Personne ne s'aventure jamais dans la rivière, parce qu'elle est trop froide et le courant trop fort, de sorte qu'elle nous enferme comme un mur du côté de l'ouest. J'ai envie d'apprendre à la tribu à construire des kayaks un de ces jours. Je devrais aussi leur apprendre à nager, je pense. Et dans quelques années il serait peut-être bon de voir s'il ne serait pas possible d'abattre quelques arbres pour construire un pont. Est-ce que ça leur flanquera une bonne secousse de me voir leur sortir tous ces trucs super-utiles ? Ils me prennent pour un crétin parce que je suis nul pour ce qui est de distinguer les différents degrés de congélation de la boue et du sol, les couleurs du charbon de bois, les usages et qualités de tel bois de renne, tel os, telle graisse, peau ou pierre. Ils me plaignent d'être si limité. Mais ils m'aiment bien quand même. Et les

dieux *m'ont à la bonne*. C'est du moins ce que pense B. J.

Je me lance dans ma recherche sur la berge de la rivière, puisque c'est là que Jeanne a vu le Charognard hier. Le soleil, en ce petit matin d'automne de la période glaciaire, est pâle et minuscule, triste petit citron perdu dans le lointain. Mais le vent s'est apaisé. Le sol se ressent encore du dégel de l'été, et je cherche des traces. Il y a un permafrost d'un mètre cinquante d'épaisseur, mais la couche arable, à tout le moins, devient spongieuse en mai et franchement boueuse quand arrive juillet. Puis elle se durcit de nouveau et tourne carrément à l'acier en octobre, mais à ce moment-là nous ne sortons pratiquement plus.

Il y a des empreintes partout. Nous portons des sandales de cuir, mais beaucoup d'entre nous vont pieds nus la plupart du temps, même en ce moment, par quarante au-dessous de zéro. Les membres de la tribu ont de longs pieds étroits à la cambrure plantaire très accentuée. Mais au bord de l'eau, près des filets à poisson, je repère une empreinte différente, la marque d'un pied court, épais, presque plat, avec des orteils recourbés vers le bas. Ce doit être mon homme de Néanderthal. Je souris. Je me sens comme Sherlock Holmes. « Hé, regarde un peu, Marty, je lance au village endormi. Je tiens la piste de votre vilain bonhomme. B.J. ? Paul ? Danny ? Regardez-moi. Je vais le trouver plus vite que vous ne pourriez le croire. »

Ce ne sont pas leurs vrais noms. Je les appelle seulement ainsi, Marty, Paul, B. J., Danny. Ici chacun donne à chacun sa propre panoplie de noms. Pour B.J. le nom de Marty est Ungklava. Il appelle Danny Tisbalalak et Paul est Shibgamon. Paul appelle Marty Dolibog. Le nom qu'il donne à B.J. est Kalamok. Et ainsi de suite dans toute la tribu, une tonne de noms, des centaines et des centaines de noms pour seulement quarante ou cinquante personnes. C'est un système déroutant. Ils ont pour cela des raisons qui les satisfont. Il faut s'y faire.

Un homme ne révèle jamais son vrai nom, celui que sa mère lui a murmuré à sa naissance. Son père même ne le connaît pas, ni sa femme. Vous pourriez lui mettre des pierres brûlantes entre les jambes qu'il continuerait de refuser de vous dire son

vrai nom, parce que cela ferait fondre sur lui tous les fantômes du monde de Cornwall à Vladivostok. Le monde est farci de fantômes en colère, pleins de ressentiment envers les vivants, prêts à sauter sur quiconque leur en donnera l'occasion et à le tourmenter comme des sangsues, comme toutes les saloperies suceuses de sang réunies en une seule chose maligne et perverse.

Nous sommes quelque part en Russie occidentale, ou peut-être en Pologne. C'est ce que suggère le paysage : plat, désolé, une morne steppe herbeuse avec çà et là quelques chênes, bouleaux et pins. Bien sûr, une grande partie de l'Europe doit ressembler à cela en cette époque glaciaire. Mais l'argument décisif est le fait que ces gens construisent des maisons en os de mammoths. Le seul endroit où cela s'est jamais fait est l'Europe de l'Est, aussi loin qu'aïlle la science en ce domaine. Il est possible que nous ayons là les plus anciennes véritables maisons du monde.

Ce qui m'en impose, c'est l'immensité de cet âge préhistorique, les espaces de temps. Aussi loin que l'on remonte, c'est une totalité vivante pour ces gens. Nous considérons que ce n'est pas rien d'aller en Angleterre voir une cathédrale vieille d'un millier d'années. Eux chassent sur cette steppe depuis trente fois plus longtemps. Pouvez-vous visualiser 30 000 ans ? Pour vous, George Washington vivait dans un passé incroyablement reculé. Vous allez bientôt fêter le trois centième anniversaire de sa naissance. Confectionnez une pile de livres de trente centimètres de haut représentant le temps qui s'est écoulé depuis la naissance de ce bon vieux George en 1732. Et maintenant, continuez d'empiler vos livres. Quand vous en aurez une hauteur égale à celle d'un immeuble de dix étages, vous y serez : voilà vos 30 000 ans.

Une pile d'années presque aussi haute me sépare de vous en cet instant. Dans mes mauvais moments, quand la solitude, la peur, la douleur et le souvenir de tout ce que j'ai perdu se mettent à me travailler, je sens cette pile d'années peser sur moi de toute la lourdeur d'une montagne. J'essaie de ne pas me laisser écraser. Mais c'est un sacré poids à porter. De temps en temps il m'enfonce dans le sol gelé.

La trace des pieds plats me conduit vers le nord, dans les parages du dépotoir, puis vers la forêt. C'est alors que je la perds. Les empreintes tournent en rond, reviennent vers le dépotoir, puis de nouveau vers la forêt, avant de se rediriger vers la rivière. Je ne comprends rien à cet itinéraire. Le pauvre bougre semble n'avoir fait que tourner en rond, fouillant les ordures à la recherche de quelque chose de comestible, puis repartant pour revenir peu après sur ses pas, histoire de voir s'il n'y aurait pas quelque chose dans les filets, et ainsi de suite. Où dort-il ? Dehors, je suppose. Après tout, si ce que j'ai entendu cette nuit est vrai, il est velu comme un gorille ; peut-être ne craint-il pas trop le froid.

Maintenant que j'ai perdu sa trace, j'ai le temps de songer à la nature de ma mission, et je commence à me sentir mal à l'aise.

Je porte un long couteau de pierre. Je suis là-dehors pour tuer. J'ai autrefois choisi la carrière militaire, mais ce n'était pas avec l'idée de tuer qui que ce soit, et surtout pas dans un combat corps à corps. Je pense que je me considère comme un représentant de la civilisation, quelqu'un qui essaie de tenir la nuit à distance et n'irait certainement pas crapaüter avec l'intention bien arrêtée de planter une lame de silex dans le lard d'un malheureux vagabond solitaire.

Mais ce pourrait bien être moi la victime. C'est à un sauvage que j'ai affaire. Un primitif qui a faim, qui a peur. Il se peut qu'il ne soit pas très malin, mais il a quand même réussi à parvenir à l'âge adulte, et il est là-dehors à se débrouiller avec ce qu'il a d'astuce et de force. C'est son monde, pas le mien. Il se peut qu'il me piste au moment même où je suis en train de le pister, et quand nous nous serons rattrapés il se battrait selon des règles que je n'ai jamais apprises. Une bonne raison de faire tout de suite demi-tour.

D'un autre côté, si je reviens entier avec le Charognard toujours en liberté, Zeus accrochera ma peau au mur de la maison en os pour lui avoir désobéi. On a beau être tous une bande de chouettes copains, quand le chef donne un ordre, il n'y a pas intérêt à tergiverser. C'est comme ça depuis que l'histoire

a commencé et je n'ai aucune raison de penser que les choses se passent différemment ici.

Il faut que je tue le Charognard. Point final.

Je ne tiens pas à être tué par un sauvage dans cette forêt, et je ne tiens pas non plus à être condamné par une cour martiale tribale. Je veux vivre pour retourner dans mon propre temps. Je m'accroche à la petite chance que l'arc-en-ciel revienne me chercher, me donnant ainsi l'occasion de raconter mon histoire dans ce que j'ai commencé à considérer comme le futur. Je tiens à faire mon rapport.

La nouvelle que j'aimerais vous apporter à vous tous, là-bas, dans le monde du futur, c'est que ces gens de la période glaciaire ne se voient pas du tout comme des primitifs. Ils savent, ils sont absolument *persuadés* qu'ils constituent le sommet de la création. Ils ont un langage – deux, en fait –, ils ont une histoire, ils ont une musique, une poésie, une technologie, des arts, une architecture. Ils ont une religion. Des lois. Ils ont un mode de vie qui marche depuis des milliers d'années, et continuera de marcher pendant encore des milliers d'années. Il se peut que vous pensiez que la vie ici se réduit à des grognements et de grands coups de massue, mais vous vous trompez. Je puis rendre ce monde réel pour vous, si seulement je pouvais revenir vers vous.

Mais si je ne peux jamais revenir, il y a ici un tas de choses que j'ai envie de faire. J'ai envie d'apprendre cette épopée de leur cru et de la mettre par écrit à votre intention. J'ai envie de leur apprendre à construire des kayaks et des ponts, et peut-être d'autres choses encore. J'ai envie de finir la maison en os que nous avons commencé à construire la semaine dernière. J'ai envie de continuer à chahuter avec mes copains B. J., Danny, Marty et Paul. J'ai envie de Sally. Bon Dieu, je pourrais même avoir des enfants d'elle et injecter mes propres gènes futuristes dans le patrimoine héréditaire de la période glaciaire.

Je n'ai pas envie de mourir aujourd'hui en essayant d'accomplir une bête mission meurtrière dans cette froide et sinistre forêt préhistorique.

Le matin se réchauffe, mais il ne fait quand même pas chaud.

Je retrouve la piste, du moins en ai-je l'impression, et me voilà en route vers l'est et le nord, dans la forêt. Derrière moi j'entends des rires, des cris et des chansons alors que le travail reprend sur la nouvelle maison, mais je me trouve bientôt hors de portée de tous ces bruits. Je tiens maintenant le couteau à la main, prêt à tout. Il y a des loups par ici, ainsi qu'un être à moitié humain qui risque de me tuer avant que je puisse le tuer.

Je me demande quelles sont mes chances de le trouver. Je me demande aussi combien de temps je suis censé rester dehors – deux heures, un jour, une semaine ? –, de quoi je suis censé me nourrir, comment je vais faire pour ne pas me geler le cul une fois la nuit tombée, et ce que Zeus dira ou fera si je reviens bredouille.

Je vais au hasard à présent. Je ne me sens plus du tout comme Sherlock Holmes.

Travailler à la maison en os, voilà ce qui me conviendrait mieux en ce moment. L'hiver approche et la tribu est devenue trop grande pour les quatre maisons existantes. B.J. dirige le boulot, Marty et Paul chantent, jouent du tambour et de la flûte, et à peu près sept d'entre nous s'appuient le travail pénible.

« Place ces maxillaires le menton en bas », beuglera B.J. pendant que j'essaie d'en glisser un du mauvais côté dans les assises. « *Le menton en bas*, abruti ! Voilà qui est mieux. » Paul se lance dans un formidable battement de tambour, sa façon de m'applaudir pour avoir compris dès la deuxième fois. Marty se met à composer une ballade sur ma formidable bêtise, et tout le monde s'esclaffe. Mais c'est un rire affectueux. « Et maintenant ce bout de colonne vertébrale de l'autre côté », me braille B.J. Je tire une longue enfilade de vertèbres de l'énorme tas. Les os sont blancs, de bons vieux os qui ont longtemps traîné dehors. Ils sont denses et lourds. « Cale-moi bien ça là-dedans ! Plus serré ! Plus serré ! » Je peste et souffle sous l'énorme poids de ce truc, vacille un peu, arrive je ne sais comment à le mettre en place, et fais un saut de côté juste au moment où Danny et deux autres compères m'arrivent dessus, ployant sous le poids d'un gigantesque crâne.

Les maisons d'hiver sont des structures compliquées et

recherchées qui demandent une réelle ingéniosité sur le plan de la conception et de la construction. À ce point du temps, il est possible que B.J. soit le meilleur architecte que le monde ait jamais connu. Il trimbale un morceau d'ivoire sur lequel il a gravé un plan de la maison et s'assure que tout le monde incorpore os, crânes et défenses dans la structure de façon correcte. Ce ne sont pas les matériaux de construction qui manquent. Depuis 30 000 ans qu'il se chasse des mammouths dans le coin, il y a assez d'os aux alentours pour construire une ville de la taille de Los Angeles.

Les maisons sont chaudes et douillettes. Elles sont rondes et surmontées d'un toit en coupole, comme de gros igloos en os. Leur assise est constituée d'un cercle de crânes de mammouths sur lesquels une centaine de maxillaires s'empilent en chevrons pour former le mur. Le toit est fait de peaux tendues sur d'énormes défenses disposées en arches. Le tout est soutenu par une charpente en bois et des os plus petits, joints à un revêtement d'argile rouge, servent à boucher les trous dans les murs. Il y a une entrée faite de gigantesques fémurs dressés verticalement. Tout cela peut paraître bizarre, mais une étrange beauté se dégage de l'ensemble et, une fois à l'intérieur, vous ne vous douteriez jamais que les vents cinglants du pléistocène sont là à hurler tout autour de nous.

La tribu est semi-nomade et vit de la chasse et de la cueillette. En été, un été qui dure environ deux mois, ils parcourent la steppe, tuant des mammouths, des rhinocéros et des bœufs musqués, et mettant en sac des baies et des fruits à écale en prévision de l'hiver. Vers ce que je suppose être le mois d'août, le temps se rafraîchit et ils reprennent le chemin de leur village de maisons en os en chassant le renne en route. Quand arrive la saison véritablement mauvaise – quelque chose comme une fois et demie les rigueurs du Minnesota –, ils sont installés pour l'hiver avec six mois de viande entreposée dans des fosses de congélation creusées dans le permafrost. C'est une vie bien réglée. Il y a ici une véritable communauté. Je voudrais lui donner le nom de civilisation. Mais – tandis que je traque ma proie humaine dans le froid – je me rappelle que la vie ici est dure et étrange. Étrangère. Peut-être que je me livre à ce jeu des

surnoms-comme-on-s'en-donne-entre-bons-copains pour
préserver ma santé mentale, croyez-vous ? Je ne sais pas.

Si je suis tué aujourd'hui en pleine nature, ce que je regretterai le plus sera de n'avoir jamais appris leur langage religieux secret et de ne pas être fichu de comprendre la grande épopée historique qu'ils chantent chaque soir. Ils ne veulent tout simplement pas me l'apprendre. C'est manifestement quelque chose que les intrus ne sont pas censés comprendre.

L'épopée, m'explique Sally, est un immense récit de tout ce qui a pu arriver : *L'Iliade*, *L'Odyssée* et *l'Encyclopaedia britannica* réunies, une vaste saga où interviennent des dieux, des rois, des hommes, des guerres, des migrations, des empires évanouis et de grandes calamités. Le texte est si long et la description que m'en fait Sally si lacunaire que je n'ai qu'une très vague idée de son sujet, mais quand je l'écoute, j'ai désespérément envie de le comprendre. C'est l'histoire véritable d'un monde oublié, les annales tribales de trente millénaires racontées dans une langue oubliée, autant de choses aussi perdues pour nous que les rêves de l'année passée.

Si je pouvais l'apprendre et la traduire, cette épopée, je la mettrais par écrit de sorte qu'elle serait peut-être retrouvée par des archéologues dans des milliers d'années. J'ai déjà pris des notes sur ces gens, indiquant comment ils sont et comment je vis parmi eux. J'ai fabriqué vingt tablettes à ce jour à partir de la même argile dont se sert la tribu pour fabriquer ses poteries et ses sculptures, mise à cuire dans le même four en forme de ruche. C'est un travail horriblement lent d'écrire sur des plaques d'argile avec mon petit couteau en os. J'enfouis mes tablettes dans le sol de pavés ronds de la maison. Un jour du XXI^e ou du XXII^e siècle un archéologue russe les mettra au jour et elles lui donneront une sacrée secousse. Mais de leur histoire, de leurs mythes, de leur poésie, je n'ai rien, à cause du problème de la langue. Rien de rien.

Midi est arrivé et passé. Je trouve des baies blanches sur un arbuste aux feuilles vernissées et, après juste un instant d'hésitation, les engloutis. Elles ont un goût légèrement sucré.

J'ai encore faim après en avoir entièrement dépouillé l'arbuste.

Si j'étais au village en ce moment, nous aurions arrêté le travail pour un déjeuner de fruits secs et de lanières de viande de renne décongelée, arrosé d'un jus de fruits légèrement fermenté. La fermentation est, je crois, le résultat accidentel de leurs méthodes de conservation. Mais il y a manifestement de la levure ici et j'aimerais essayer d'inventer le vin et la bière. Peut-être qu'ils feraient de moi un dieu pour cela. Cette année j'ai inventé l'écriture, mais j'ai fait ça pour moi, pas pour eux, et ils n'ont pas l'air très intéressés. Je crois qu'ils seront plus impressionnés par la bière.

Une saleté de vent coupant s'est mis à souffler de l'est. On est maintenant en septembre et la chape du long hiver est en train de s'installer. En une demi-heure la température est tombée de quinze degrés et je gèle. Je porte une parka et un pantalon de fourrure, mais ce petit vent glacial me transperce. Et il soulève la mince couche de terre friable et sèche qui tapisse le sol pour nous le jeter à la figure. Un jour cette poussière jaunâtre atteindra près de dix mètres d'épaisseur, recouvrant le village, B. J., Marty, Danny et Paul, et probablement moi avec.

Ils ne vont pas tarder à cesser le travail. Encore huit ou dix jours et la maison sera finie, si les tempêtes de neige de début de saison ne s'en mêlent pas. J'imagine Paul en train de cogner par six fois sur son tambour pour donner le signal du débrayage – et tout le monde de courir se mettre à l'abri en laissant éclater sa joie. Ce sont des gars pleins d'entrain. Ils sautent en l'air, crient et chantent, s'envoient de joyeuses bourrades dans les bras, se vantent des déesses qu'ils ont sautées et des rhinocéros sacrés qu'ils ont tués. Non que ce soient des enfants. Je donnerais aux plus vieux dans les vingt-cinq, trente ans. Il semble que l'espérance de vie soit ici d'environ quarante-cinq ans. J'en ai trente-quatre. J'ai une grand-mère en vie là-bas, dans l'Illinois. Personne ici n'arriverait à croire une chose pareille. Celui que j'appelle Zeus, l'homme le plus vieux et le plus riche de la communauté, semble avoir dans les cinquante-trois ans, est probablement plus jeune qu'il ne le paraît, et passe généralement pour être favorisé des dieux pour avoir réussi à vivre aussi longtemps. C'est une vieille crapule encore pleine

d'allant et de vigueur. Il vous fait savoir qu'il tient ses deux femmes occupées toute la nuit, même à son âge. Ce sont des robustes. Ils mènent une vie rude, mais ils ne le savent pas et ils restent de joyeuse humeur. Oui, j'essaierai de les brancher sur la bière l'été prochain, si je vais jusque-là et si j'arrive à résoudre les problèmes techniques. Ça pourrait nous faire un sacré village de noceurs.

Il y a des moments où je ne peux pas m'empêcher de me sentir abandonné par mon propre temps. Je sais que c'est irrationnel. Ce doit être seulement par accident que je suis échoué ici. Mais il y a des moments où je pense que les gens là-haut, en 2013, ont simplement haussé les épaules et oublié mon existence quand les choses ont mal tourné, et ça me fait prodigieusement chier jusqu'à ce que je reprenne le dessus. Je suis un dur à cuire de profession. Mais je me trouve à 20 000 ans de chez moi et il y a des moments où ça fait plus mal que je ne peux le supporter.

Peut-être que la bière n'est pas la solution. Peut-être que c'est un alambic qu'il me faudrait. Pour fabriquer quelque chose de plus fort que la bière, une bonne petite gnôle maison qui m'aiderait à traverser ces sales moments, quand la colère et la rancune commencent à faire surface.

Au début la tribu me considérait comme un parfait crétin, je crois. Il faut dire que j'étais en état de choc. Le voyage temporel était quelque chose de beaucoup plus traumatisant que les expériences avec des lapins et des tortues nous l'avaient fait croire.

J'étais là, nu, étourdi, engourdi, les yeux clignotants et la bouche ouverte, l'estomac au bord des lèvres. L'air avait une odeur aigre – qui se serait douté que l'air sentirait différemment dans le passé ? – et il était si froid qu'il me brûlait les narines. J'ai tout de suite su que je n'avais pas atterri dans la douce France des Cro-Magnon mais beaucoup plus à l'est, en quelque région plus désolée et plus rude. Je voyais encore la lueur arc-en-ciel de l'anneau de Zeller, mais il s'évanouissait rapidement, et hop, voilà qu'il avait disparu.

La tribu me trouva dix minutes plus tard. Un coup de chance

extraordinaire. J'aurais pu errer pendant des mois sans rencontrer autre chose que des rennes et des bisons. J'aurais pu mourir de froid ; j'aurais pu mourir de faim. Mais non, les hommes que je devais appeler plus tard B. J., Danny, Marty et Paul étaient en train de chasser près de l'endroit où j'étais tombé du ciel et ils butèrent tout de suite sur moi. Dieu merci, ils n'avaient pas assisté à mon arrivée. Ils auraient décrété que j'étais un être surnaturel et auraient attendu de moi des miracles, chose dont je suis bien entendu incapable. Ils se contentèrent donc de me prendre pour un pauvre benêt qui s'était aventuré si loin de chez lui qu'il ne savait plus où il était, ce qui après tout était la pure vérité.

Je devais vraiment avoir l'air d'un pauvre malheureux. Je ne parlais pas leur langue ni aucune autre langue de leur connaissance. Je n'avais pas d'armes. Je ne savais ni fabriquer des outils de silex, ni coudre une parka de fourrure, ni poser un piège à loup, ni faire se précipiter un troupeau de mammouths dans un traquenard. Je ne savais rien, en fait, pas la plus petite chose utile. Mais au lieu de me transpercer sur-le-champ d'un coup d'épieu, ils me conduisirent à leur village, me donnèrent à manger, me vêtirent, m'apprirent leur langue. Me prirent dans leurs bras et me dirent quel type formidable j'étais. Ils firent de moi l'un d'entre eux. Il y a de cela un an et demi. Je suis pour eux une sorte de doux imbécile, un idiot sacré.

J'étais censé rester ici juste quatre jours, après quoi l'arc-en-ciel de l'Effet Zeller se matérialiserait de nouveau pour me ramener chez moi. Naturellement, au bout de quelques semaines, je me rendis compte que quelque chose avait foiré à l'autre bout du temps, que l'expérience avait mal tourné et que je n'allais probablement jamais pouvoir retourner chez moi. Ce risque avait toujours existé. Me voilà ici, j'y reste. J'en éprouvai d'abord un cuisant chagrin, une violente colère et, je suppose, du soulagement quand la vérité s'imposa enfin à moi. Aujourd'hui il ne reste plus qu'une douleur sourde qui refuse de disparaître.

C'est en début d'après-midi que je tombe sur le Charognard. Un pur hasard. Il y a un bon moment que j'ai perdu sa piste – le

sol de la forêt est recouvert par ici d'un tapis d'aiguilles de pin et je ne suis pas un chasseur assez expérimenté pour distinguer là-dedans une trace d'une autre – et j'avance sans but précis quand je vois quelques branches brisées ; puis je flaire une odeur de bois en train de brûler, je me laisse guider par elle sur une trentaine de mètres, jusqu'à une légère éminence, et le voilà, accroupi près d'un petit foyer fabriqué à la va-vite sur lequel il fait rôtir deux lagopèdes embrochés sur un bout de bois. Tout charognard qu'il est, il est meilleur que moi quand il s'agit de coincer des lagopèdes.

Il est vraiment très vilain. Jeanne n'exagérerait en rien.

Il a une tête énorme qui fait saillie sur l'arrière. Sa bouche est un museau où ne se distingue pratiquement aucun menton, et son front s'incline jusqu'à d'énormes arcades sourcilières pareilles à celles d'un singe. Ses cheveux font penser à de la paille, et il en a partout, bien qu'il ne soit pas particulièrement hirsute, ni plus velu que bien des hommes que j'ai connus. Il a des yeux gris, oui, et petits, profondément enfoncés dans les orbites. Il est trapu, comme un champion olympique d'haltérophilie. Il porte une espèce de pagne de fourrure et rien d'autre. C'est un Néanderthal bon teint, tout droit sorti des manuels, et quand je le vois un frisson me court le long de la colonne vertébrale comme si je n'avais jamais vraiment cru jusqu'à cette minute que j'avais fait un voyage de 20 000 ans dans le temps et que ce n'était que maintenant, merde alors, que cette idée devenait enfin réalité à mes yeux.

Il flaire mon odeur, ses gros sourcils se froncent et tout son corps se raidit. Ses yeux se fixent sur moi, il m'examine, me jauge. L'endroit est très calme et nous sommes des ennemis primordiaux, face à face sans personne aux alentours. Je n'ai jamais rien ressenti de pareil.

Nous sommes à cinq, six mètres l'un de l'autre. Je peux le sentir comme il peut me sentir, et c'est l'odeur de la peur des deux côtés. Impossible de prévoir ce qu'il va faire. Il se balance un peu d'avant en arrière, comme s'il s'apprêtait à bondir et à charger, ou peut-être à détalier dans la forêt.

Mais il ne fait rien de tout cela. Le premier moment de tension passe et ses muscles se relâchent. Il n'essaie pas

d'attaquer, et il ne se relève pas pour s'enfuir. Il se contente de rester où il est dans une attitude mi-patiente, mi-fatiguée, sans me quitter des yeux, attendant de voir ce que je vais faire. Je me demande si je ne suis pas en train de me faire couillonner, de m'exposer à une brusque attaque.

J'ai tellement froid, tellement faim et suis tellement fatigué que je me demande si je serai capable de le tuer quand il me sautera dessus. Et durant une seconde c'est presque le dernier de mes soucis.

Puis je me moque de moi pour attendre de l'astuce et de la ruse d'un homme de Néanderthal. En un instant, voilà qu'il ne représente plus aucune menace pour moi. Il n'est pas joli, joli, mais il ne ressemble ni à un farfadet ni à un démon, simplement à un vilain bonhomme râblé tout seul au milieu d'une forêt glaciale.

Et j'ai la certitude que je ne vais pas essayer de le tuer, non parce qu'il est terrifiant mais parce qu'il ne l'est pas.

« On m'a envoyé ici pour te tuer », lui dis-je en lui montrant mon couteau de silex.

Il continue de me fixer. Je pourrais tout aussi bien parler anglais, ou sanscrit.

« Je ne vais pas le faire, je lui explique. C'est la première chose qu'il faut que tu saches. Je n'ai jamais tué personne et je ne vais pas commencer avec quelqu'un qui est pour moi un parfait étranger. D'accord ? Compris ? »

Le voilà qui me dit quelque chose. Sa voix est douce et indistincte, mais je peux affirmer qu'il parle une tout autre langue.

« Je ne comprends pas ce que tu me racontes, dis-je, et tu ne me comprends pas. On est donc à égalité. »

Je fais deux pas vers lui. J'ai toujours le couteau à la main. Il ne bouge pas. Je me rends compte à présent qu'il n'a pas d'armes et que même s'il est solidement bâti, au point de pouvoir probablement m'arracher les bras en deux secondes, je serai toujours en mesure de lui planter d'abord mon couteau dans le lard. Je tends un doigt vers le nord, loin du village, et fais un grand geste circulaire. « Tu serais bien avisé d'aller par là », dis-je à haute et intelligible voix, comme si cela avait de

l'importance. « Arrache-toi de ce coin. Autrement ils te tueront. Tu comprends ? *Capisce ? Verstehen Sie ?* Va-t'en. Tire-toi. Dégage. Je ne veux pas te tuer, mais eux, si. »

Je gesticule de plus belle, lui mimant de façon appuyée sa route vers le nord. Il me regarde. Il regarde le couteau. Ses narines cavernueuses s'élargissent et palpitent. Je songe un instant que j'ai mal interprété son attitude, que je me suis trompé sur son compte de la façon la plus idiotement naïve qui soit, qu'il attend simplement que j'aie fini mes discours pour me sauter dessus.

C'est alors qu'il détache un morceau de viande du volatile qu'il était en train de faire cuire, pour me l'offrir.

« Je viens ici pour te tuer, et tu m'offres à déjeuner ? »

Il me tend le bout de viande. Une façon de me graisser la patte pour que je lui laisse la vie sauve ?

« Je ne peux pas, dis-je. Je suis venu ici pour te tuer. Écoute, je vais tourner les talons et m'en aller, d'accord ? Si on m'en fait la demande, je ne t'ai jamais vu. » Il agite la viande dans ma direction et je me mets à saliver comme si c'était du faisan en vitrine. Mais non, non, je ne peux pas accepter ce repas. Je tends un doigt vers lui, puis de nouveau vers le nord, et lui indique une fois de plus qu'il ferait bien de déguerpir avant le coucher du soleil. Puis je fais demi-tour et commence à m'éloigner, en me demandant si c'est le moment où il va me sauter dessus par-dessus pour m'étrangler.

Je fais cinq pas, dix, puis je l'entends venir derrière moi.

Ça y est. Nous allons pour de bon nous battre.

Je me retourne, mon couteau prêt à frapper. Il pose un regard attristé dessus. Il se tient là, toujours son morceau de viande à la main, bien décidé à me le donner quoi que je fasse.

« Seigneur, fais-je. Tu as simplement besoin d'un peu de compagnie. »

Il dit quelque chose dans cette langue douce et indistincte qui est la sienne et me tend la viande. Je la prends et l'engloutis en deux temps trois mouvements, bien qu'elle soit à moitié cuite – taré de Néanderthal ! – et me mette au bord de la nausée. Il sourit. Peu importe son aspect ; s'il sourit et partage sa nourriture avec moi il est tout ce qu'il y a d'humain selon mes

critères. Je lui rends son sourire. Zeus va me massacrer. Nous nous asseyons et regardons cuire l'autre lagopède, puis, quand il est prêt, nous le partageons. Tout cela sans dire un mot. Il a du mal à arracher une aile ; je lui tends mon couteau et il s'en sert maladroitement avant de me le rendre.

Après m'être restauré, je me relève et dis : « À présent je m'en vais. Tu ne peux pas savoir comme je voudrais que tu partes vers les collines avant qu'ils ne t'attrapent. »

Puis je tourne les talons et me mets en marche.

Et il me suit comme un chien perdu qui vient d'adopter un nouveau maître.

Je le ramène donc au village avec moi. Il n'y a tout simplement pas moyen de se débarrasser de lui, à moins de s'en prendre physiquement à lui, ce que je ne suis pas disposé à faire. Au moment où nous émergeons de la forêt, une bouffée de peur me retourne l'estomac. Je pense d'abord que c'est le lagopède rôti qui essaie de remonter, mais non, c'est de la terreur pure et simple, parce que le Charognard a manifestement l'intention de jouer les crampons jusqu'au bout, et que le bout ne promet rien de bon. Je vois déjà les yeux flamboyants de Zeus, son air furibond. Le chef de ces temps de glace devenu un ouragan de colère sous le coup de la contrariété. Puisque je n'ai pas fait mon boulot, ils le feront à ma place. Ils vont le tuer et peut-être moi avec, puisque je me serai révélé un dangereux crétin ramenant chez lui l'ennemi qu'il avait pour mission d'éliminer.

« C'est idiot, dis-je au Néanderthal. Tu ne devrais pas faire ça. »

Il sourit de nouveau. Tu ne piges vraiment rien de rien, hein, l'ami ?

Nous passons devant la décharge, devant l'abattoir. B.J. et son équipe travaillent à la nouvelle maison. B.J. relève la tête quand il m'aperçoit et ses yeux s'allument sous le coup de la surprise.

Il donne un coup de coude à Marty qui donne un coup de coude à Paul qui donne une tape sur l'épaule de Danny. Ils nous montrent du doigt, le Néanderthal et moi. Ils se regardent. Ils

ouvrent la bouche mais ils ne disent rien. Ils parlent entre leurs dents, ils secouent la tête. Ils se reculent un peu et font cercle autour de nous, bouche bée, les yeux écarquillés.

Dieu du ciel. Nous y voilà.

J'imagine ce qu'ils pensent. Ils pensent que j'ai lamentablement merdé. Que j'ai ramené un fantôme à dîner. Ou un ennemi que j'étais censé tuer. Ils pensent que je suis complètement ravagé, que je suis un pauvre imbécile, et qu'ils vont devoir s'appuyer le sale boulot que je n'ai pas été fichu de faire. Et je me demande si j'essaierai de défendre le Néanderthal contre eux, et ce qui se passera si je le fais. Qu'est-ce que je vais faire, les affronter tous en même temps ? Et tomber en brave petit soldat pendant que mes quatre doux amis me cerneront et m'aplatiront dans le permafrost ? Parfaitement. S'ils m'y forcent, par Dieu, je le ferai. Je les viserai aux tripes avec le long couteau de pierre de Marty s'ils tentent quoi que ce soit contre le Néanderthal, ou contre moi.

Je ne veux pas y penser. Je ne veux penser à rien de tout ça.

Puis Marty tend un doigt, frappe des mains et fait un bond de presque un mètre en l'air.

« Hé ! braille-t-il. Regardez ça ! Il a ramené le fantôme avec lui ! »

Et les voilà qui me foncent dessus tous les quatre, m'encerclent, me rouent de coups. L'espace me manque pour me servir du couteau. Ils arrivent trop vite. Je me défends comme je peux avec les coudes, les genoux et même les dents. Mais je déraille de tous les côtés, des poings me martèlent les côtes, des tranchants de main me pleuvent sur le râble. Le souffle me manque et peu s'en faut que je ne m'écroule quand je ne suis plus qu'une boule de douleur. J'ai besoin de toute ma force, puis de ce que je peux en rassembler, pour résister à leur assaut, et je me dis que c'est une bête façon de mourir, rossé par une poignée d'hommes des cavernes fous furieux 20 000 ans avant J.C.

Mais passé le délire des premiers moments les choses se calment un peu. Je parviens à récupérer et à les repousser un peu. J'en décoche un bon qui envoie bouler Paul les lèvres en sang, et je fais volte-face vers B.J. pour le mettre hors de

combat, comptant sur le rebond pour m'occuper de Marty. Puis je me rends compte qu'ils ne se battent plus vraiment avec moi, et qu'en fait cela n'a jamais été dans leurs intentions.

Je m'aperçois qu'ils n'ont pas cessé de rigoler tout le temps où ils me tabassaient, que leurs yeux étaient remplis de rire et d'affection, et que s'ils avaient vraiment voulu me massacrer il ne leur aurait pas fallu plus de sept secondes et demie pour avoir raison de moi.

Ils ne font que s'amuser. J'ai eu droit à une bagarre pour de rire.

Ils s'écartent de moi. Nous restons plantés là, haletants, frottant nos ecchymoses et nos égratignures. Je réprime la brusque envie de vomir qui me prend.

« Tu as ramené le fantôme, répète Marty.

— Ce n'est pas un fantôme, dis-je. C'est quelqu'un de bien réel.

— Pas un fantôme ?

— Non, pas un fantôme. Quelqu'un de bien vivant. Il m'a suivi jusqu'ici.

— Voyez-vous ça ! s'écrie B.J. Vivant ! Il l'a suivi jusqu'ici ! Il s'est ramené comme ça ici avec lui ! » Il se tourne vers Paul. Ses yeux s'allument et, l'espace d'une seconde, je pense qu'ils vont me ressauter dessus. Si c'est le cas, j'ai bien peur de ne pas tenir le coup. Mais il dit simplement : « Voilà qui doit devenir un chant dès ce soir. C'est quelque chose de pas ordinaire.

— Je vais chercher le chef », dit Danny, et il part au pas de course.

« Écoutez, je suis désolé, dis-je. Je sais ce que voulait le chef. Je n'ai tout simplement pas pu le faire.

— Faire quoi ? demande B. J.

— De quoi parles-tu ? intervient Paul.

— Le tuer, dis-je. Il était assis là près de son feu, en train de faire cuire deux oiseaux ; il m'a offert un morceau, et...

— Le *tuer* ? répète B.J. Tu allais le tuer ?

— Est-ce que ce n'était pas ce que j'étais censé... »

Il ouvre de grands yeux et va pour me répondre, mais juste à ce moment-là Zeus arrive en courant, accompagné de presque tout le monde dans la tribu, femmes et enfants compris, et ils

nous entourent telle la marée montante. Nous acclamant, braillant, dansant, m'assenant de ces joyeuses bourrades à vous rompre les os, riant, criant. Faisant cercle autour du Charognard et levant les bras au ciel. Ils nous font fête. Même Zeus sourit de toutes ses dents. Marty se met à chanter et Paul à faire résonner son tambour. Et Zeus s'approche de moi et m'étreint comme le gros vieil ours qu'il est.

« J'avais tout faux, hein ? dis-je plus tard à B.J. C'était une façon de me mettre à l'épreuve, sûr. Mais pas pour voir si j'étais bon chasseur. »

Il me regarde sans avoir l'air de comprendre et ne répond pas. B. J., avec cette intelligence d'architecte astucieux qui est la sienne et à laquelle rien n'échappe.

« Vous vouliez voir si j'étais vraiment humain, pas vrai ? Si j'étais accessible à la compassion, si je pouvais traiter un étranger égaré comme j'ai moi-même été traité. »

Regards vides. Visages sans expression.

« Marty ? Paul ? »

Ils haussent les épaules. Se tapent le front : le geste séculaire, éternel.

Est-ce qu'ils me font marcher ? Je ne sais pas. Mais je suis sûr d'avoir raison. Si j'avais tué le Néanderthal, il est pratiquement certain qu'ils m'auraient tué à mon tour. Ça se serait passé comme ça, il le faut. J'ai besoin de le croire. Durant tout le temps où je les complimentais de ne pas être les sauvages que je m'étais attendu à rencontrer en eux, ils se posaient des questions sur mon degré de sauvagerie à *moi*. Ils avaient mis à l'épreuve la profondeur de mon humanité ; et j'avais passé mon examen avec succès. Et ils voient enfin que moi aussi je suis civilisé.

En tout cas le Charognard vit maintenant avec nous. Pas en tant que membre de la tribu, bien sûr, mais comme une espèce d'animal familier sacré, un chimpanzé apprivoisé, si l'on veut. Il se peut très bien qu'il soit le dernier de son espèce, ou l'un des derniers ; et bien que la tribu le considère comme une pauvre chose abrutie, sale et pathétique, ils ne lui feront pas le moindre mal. C'est pour eux un malheureux sauvage loqueteux qui leur

portera chance s'il est bien traité. Il éloignera les fantômes. Merde, c'est peut-être pour ça qu'ils m'ont recueilli moi aussi.

De mon côté, j'ai abandonné le peu d'espoir que j'avais de retourner chez moi. L'arc-en-ciel de Zeller ne reviendra jamais me chercher, de cela je suis absolument sûr. Mais je n'en fais pas un plat. J'ai changé. Je m'accommode de la situation.

Nous avons fini la nouvelle maison hier et B.J. m'a laissé mettre en place la dernière défense de mammouth, celle qu'ils appellent l'os-à-fantômes, qui fait rester les noirs esprits dehors. C'est apparemment un grand honneur d'être celui qui pose l'os-à-fantômes. Après quoi mes quatre compères ont chanté le Chant de la Maison, qui est une sorte de dédicace. Comme tous leurs autres chants, celui-ci est en vieille langue, la langue secrète, la langue sacrée. Je n'ai pas pu le chanter avec eux, ne connaissant pas les paroles, mais j'y suis allé de quelques boum-ta-tsoin au refrain et ça a été, semble-t-il, assez apprécié.

Je leur ai dit que d'ici le moment où nous aurions besoin de construire une autre maison j'aurais inventé la bière, de sorte que lorsqu'elle sera finie nous pourrions tous nous saouler la gueule pour fêter ça comme il faut.

Bien sûr ils ne savaient pas de quoi diable je pouvais bien parler, mais ils ont eu l'air contents quand même.

Et demain, me dit Paul, il va commencer à m'apprendre l'autre langue. La langue secrète. Celle que seuls les membres de la tribu ont le droit de connaître.

Titre original :
House of Bones
paru dans *Terry's Universe*
anthologie composée par Beth Meacham (Tor, New York,
1988)

EN ATTENDANT LE CATACLYSME

Il ne restait plus que onze semaines, deux jours, trois heures – à peu de chose près en plus ou en moins – avant le séisme qui devait dévaster la planète, lorsque Morrissey se surprit à douter de son éventualité. Cette étrange pensée l'arrêta net. Il était en train de flâner le long du rivage de l'Océan Anneau, à une demi-douzaine de kilomètres de son chalet, quand elle lui vint à l'esprit. Il se tourna vers son compagnon, un vieux groupil nommé Dinoov qui entrait tout juste dans sa phase postsexuelle, et dit d'une voix bizarre : « Et si la terre ne tremble pas, hein ? »

— Elle tremblera, répondit tranquillement l'aborigène.

— Et si les prédictions sont *fausses* ? »

Le groupil était une petite créature gracieuse à fourrure bleue, lisse et dense, offrant l'attitude fataliste de qui avait survécu à toutes les tempêtes et métamorphoses de l'odyssée reproductrice des groupils. Il se dressa sur ses pattes de derrière, la seule paire qui lui restait désormais, et déclara : « Tu devrais te couvrir la tête quand tu te promènes au soleil au plus fort de son éclat, ami Morrissey. Son flamboiement est mauvais pour l'âme.

— Tu crois que je suis fou, Dinoov ?

— Je crois que tu as les nerfs à vif. »

Morrissey hocha vaguement la tête. Il détourna les yeux et regarda vers l'ouest, par-delà l'océan ensanglanté, plissant les paupières comme s'il essayait d'apercevoir les rives cristallisées par le givre de Grandloin, tout là-bas, de l'autre côté de l'horizon. À quelque cinq cents mètres au large, il distingua le miroitement de taches vert vif à la surface de l'eau – les œufs des ballons en pleine éclosion. Au-dessus de ces traînées

aveuglantes flottaient une douzaine de créatures pareilles à des poches de gaz iridescentes, engagées dans les premières sarabandes de leurs danses amoureuses. Le séisme ne ferait rien du tout aux ballons. Quand la surface de Médée se soulèverait, se distordrait, se chiffonnerait, ils dériveraient tout là-haut, se laissant porter par leurs rêves transcendants en toute indifférence.

Mais peut-être n'y aura-t-il pas de séisme, se dit Morrissey.

Il caressa cette pensée. Il avait attendu toute sa vie le grand événement apocalyptique qui était censé mettre fin à l'occupation, vieille d'un millier d'années, de Médée par les humains, et à présent, à quelques semaines du séisme, il trouvait un plaisir sauvagement pervers à nier la vérité de ce qu'il savait devoir se produire. Pas de séisme ! Pas de séisme ! La vie continuera, encore et toujours ! Cette idée le fit frissonner. Il éprouva une étrange sensation dans la plante des pieds, comme s'il ne touchait plus le sol.

Morrissey s'imagina lançant un message de joie à tous ceux qui avaient fui le monde condamné : *Revenez, tout va bien, il ne s'est rien passé ! Revenez vivre sur Médée !*

Et il vit la flotte de grands vaisseaux étincelants en train de faire demi-tour, de regagner la planète, fonçant dans le vide comme de puissants dauphins, miroitant comme des aiguilles dans le ciel pourpre, descendant par centaines pour débarquer les colons disparus à Chong, Enrique, Pellucidar, Port Médée et Madagozar. Des nuées de gens affluant de toute part, des larmes, des embrassades, des rires rauques, des retrouvailles entre vieux amis, les cités rendues à la vie ! Morrissey frissonna. Il ferma les yeux et se prit à bras-le-corps. Cette vision avait une force presque hallucinatoire. Elle lui fit tourner la tête, et sa peau, décolorée et parcheminée par toute une vie passée sous le bombardement d'ultraviolets des soleils jumeaux, devint toute moite. *Regagnez vos foyers, regagnez vos foyers ! Le tremblement de terre a été annulé !*

Il savoura son rêve. Puis il s'en détacha et laissa son flamboiement s'éteindre dans son esprit.

Il dit au groupil : « Il ne reste plus que onze semaines. Ensuite tout ce qu'il y a sur Médée sera détruit. Pourquoi es-tu

si calme, Dinoov ?

— Pourquoi pas ?

— Ça ne te fait donc *rien* ?

— Et à toi ?

— J'aime cet endroit. Je n'arrive pas à me résoudre à le voir se briser en mille morceaux.

— Alors pourquoi n'es-tu pas parti chez toi, sur Terre, avec les autres ?

— Chez moi ? Chez moi ? C'est ici, chez moi. J'ai des gènes médéens en moi. Mes congénères ont vécu ici pendant un millénaire. Mes arrière-grands-parents sont nés sur Médée comme leurs arrière-grands-parents à eux.

— Les autres pourraient dire la même chose. Pourtant, à l'approche du tremblement de terre, ils sont partis chez eux. Pourquoi es-tu resté ? »

Morrissey, dominant de toute sa hauteur le petit être svelte, resta un moment silencieux. Puis il partit d'un rire sec et dit : « Je n'ai pas pris le large pour la même raison qui te fait te moquer éperdument de l'arrivée d'un séisme meurtrier. De toute façon, on est fichus tous les deux, pas vrai ? Je ne sais rien de la Terre. Ce n'est pas mon monde. Je suis trop vieux pour tout recommencer là-bas. Et toi ? Tu te tiens sur tes dernières pattes, non ? Tes deux matrices ont disparu, tes désirs masculins ont disparu, c'est désormais pour toi le calme plat, le bout du rouleau, hein, Dinoov ? » Morrissey gloussa. « Nous faisons la paire. À attendre la fin tous les deux, comme deux vieilles noix. »

Le groupil étudia Morrissey d'un œil vif, insondable, malicieux. Puis il indiqua, dans la direction d'où venait le vent, une avancée de terre située à quelque trois cents mètres de distance, une éminence sableuse couverte d'une épaisse toison de mousse à outres et de buissons à feuilles jaunes porteurs de cosses en épi. Juste à la pointe du cap, se découpant nettement sur le ciel incandescent, se trouvait un couple de jeunes groupils : une femelle pourvue de six pattes, dont la première portée était encore à venir, et derrière elle, lui agrippant les hanches et se préparant à la monter, un mâle bipède dont, même à cette distance, Morrissey distinguait les mouvements

frénétiques, presque désespérés.

« Qu'est-ce qu'ils font ? » demanda Dinoov.

Morrissey haussa les épaules. « Ils s'accouplent.

— Oui. Et quand mettra-t-elle bas ?

— Dans quinze semaines.

— Est-ce qu'ils sont au bout du rouleau ? Est-ce qu'ils sont fichus ? Pourquoi font-ils des petits si la destruction est prochaine ?

— Parce qu'ils ne peuvent pas s'empêcher... »

Dinoov fit taire Morrissey d'un geste de la main. « Je ne posais pas cette question pour avoir une réponse. Pas encore, pas avant que tu n'aies une meilleure compréhension des choses. D'accord ? Tu veux bien ?

— Je ne...

— ... comprends pas. Exactement. » Le groupil eut un sourire... de groupil. « Cette promenade t'a fatigué. Allez, viens. Je te raccompagne à ton chalet. »

Ils gravirent d'un pas vif le chemin qui menait du long croissant de sable bleu pâle que formait la plage au sommet du bord de mer, puis marchèrent plus lentement le long de la route, passant devant les chalets de vacances abandonnés pour gagner celui de Morrissey. Tout cela avait été un jour les Dunes d'Argovista, une communauté du littoral pleine d'animation, mais c'était de l'histoire ancienne. Morrissey aurait préféré passer ces derniers jours en des lieux plus sauvages, où la main de l'homme n'avait pas aussi lourdement laissé sa marque sur le paysage naturel, mais il n'osait prendre un tel risque. Même au bout de dix siècles de colonisation, Médée demeurerait un monde plein de dangers. Les endroits non conquis étaient restés tels pour de bonnes raisons ; et, vivant seul depuis l'évacuation, il avait besoin de la proximité de quelque agglomération, avec ses réserves de nourriture et de matériel. Il ne pouvait s'offrir le luxe du pittoresque.

D'autant que la nature reprenait rapidement ses droits depuis que la plupart des intrus étaient partis.

Jadis ces rivages tropicaux chauds et humides étaient infestés de toutes sortes de bêtes monstrueuses. Les unes en

avaient été chassées par des campagnes d'extermination méthodiques ; les autres, repoussées par les effluves des agglomérations humaines, avaient tout simplement disparu. Mais elles commençaient à réapparaître. Quelques semaines auparavant, Morrissey avait vu un poisson fouisseur toucher le rivage, une gigantesque chose cylindrique couverte d'écailles noires qui, prenant appui sur ses affreuses nageoires recourbées, s'efforçait désespérément de se hisser à terre, allant jusqu'à planter ses crocs dans le sable, mordant le rivage pour avancer. On croyait ces créatures définitivement disparues. Au prix d'un fantastique effort la chose s'était enfouie dans la plage, enterrant ses vingt mètres de long dans le sable azuré, et deux heures plus tard des centaines de rejetons qui s'étaient frayé un chemin à travers l'énorme carcasse avaient commencé à émerger ; minces, pas plus longs que le bras de Morrissey, mais pleins d'une énergie démoniaque, ils avaient dévalé les dunes en se tortillant et plongé dans le ressac. Cette mer redevenait donc un repaire de monstres. Morrissey n'y voyait pas d'inconvénients. La nage ne faisait plus partie de ses récréations.

Il y avait dix ans qu'il vivait seul au bord de l'Océan Anneau dans un petit chalet au toit bas, en forme de V, selon le vieux modèle arcanien qui résistait si magnifiquement aux vents diaboliques de Médée. À l'époque de son mariage, lorsqu'il était un géophysicien qui dressait la carte des lignes de failles, il possédait avec Nadia, Paul et Danielle une maison à la périphérie de Chong, sur Cap Nord, avec vue sur les Grandes Cascades, et il ne venait ici qu'en hiver ; mais Nadia était partie chanter les harmonies cosmiques avec les sereins, les nobles, les incompréhensibles ballons, Danielle avait été surprise dans les Terres Brûlantes au moment du double flamboiement et n'était pas revenue, et Paul, ce bon vieux dur à cuire de Paul, avait été pris de panique à la pensée qu'une petite dizaine d'années le séparait du séisme et, entre le Sombrejour et le Pâlejour de la semaine de Noël, avait fait ses bagages et embarqué à bord d'un vaisseau en partance pour la Terre. Tout cela était arrivé en l'espace de quatre mois, et Morrissey s'était par la suite rendu compte qu'il n'appréciait plus l'air frais de Cap Nord. Il était

donc venu aux Dunes d'Argovista pour attendre la fin dans l'humide confort des tropiques, et il était désormais le seul habitant de la communauté en bord de mer. Il avait emporté avec lui des vivo-cubes de Paul, Nadia et Danielle, mais se les faire passer était finalement devenu trop douloureux et il y avait longtemps qu'il ne parlait plus à personne d'autre que Dinoov. À sa connaissance, il était le seul à être resté sur Médée. À l'exception, bien sûr, des groupils et des ballons. Et des poissons fousseurs, des démons des rochers, des ailes-doigts, des non-tortues et tout ça.

Morrissey et Dinoov restèrent un moment à l'extérieur du chalet à contempler en silence la venue du crépuscule. À travers un ciel de plus en plus sombre que marbraient les traînées vertes et jaunes de l'aurore perpétuelle de Médée, les soleils jumeaux, Phrixus et Helle – simples taches de lumière rouge orangé – se rapprochaient de l'horizon. Dans quelques heures ils auraient disparu, pour projeter leur terne éclat sur les étendues glacées de Grandloin. Il ne pouvait cependant jamais y avoir de vraie nuit sur la face inhabitée de Médée, car l'énorme masse d'Argo, la géante gazeuse rouge dont Médée était la lune, se trouvait à un million de kilomètres de là. Médée, prisonnière de l'étreinte d'Argo, gardait toujours la même face tournée vers sa monumentale supérieure. D'Argo venait la chaleur qui rendait la vie possible sur Médée, ainsi qu'une perpétuelle lumière rougeâtre.

Les étoiles s'allumaient à mesure que les soleils jumeaux se couchaient.

« Regarde, dit Dinoov. Argo a presque mangé les feux blancs. »

Le groupil avait délibérément choisi la terminologie archaïque, celle de l'astronomie populaire ; mais Morrissey comprit ce qu'il voulait dire. Phrixus et Helle n'étaient pas les seuls soleils dans le ciel de Médée. Les deux étoiles naines rouge orangé formaient un système binaire qui était lui-même soumis à l'influence d'un superbe couple d'étoiles bleues, Castor A et B. Bien qu'un millier de fois plus éloignées de Médée que ne l'étaient les rouges orangés, elles étaient parfaitement visibles de jour comme de nuit, tels deux feux glacés. Mais elles étaient

présentement en train de s'éclipser derrière le grand disque d'Argo, et bientôt – dans onze semaines, deux jours, une heure, à peu de chose près en plus ou en moins – elles disparaîtraient complètement.

Et comment, alors, pourrait-il ne pas y avoir de séisme ?

Morrissey s'en voulait pour ce qu'il y avait de pathétique folie dans le rêve auquel il s'était laissé aller une heure auparavant. Pas de séisme ? Un miracle à la dernière minute ? Une erreur dans les calculs ? Sûr. Sûr. Si les souhaits étaient des chevaux, les mendigots passeraient leur temps à caracoler. Le tremblement de terre était inévitable. Un jour viendrait où la configuration des deux serait exactement *comme ça*, avec Phrixus et Helle *ici*, Castor A et B *là*, les lunes de Médée, Jason, Thérée et Orphée, *là, là et là*, Argo continuant d'exercer son irrésistible attraction au-dessus des Terres Brûlantes, et quand les vecteurs célestes seraient correctement alignés, les forces gravitationnelles feraient subir une formidable secousse à l'écorce de Médée.

Cela arrivait tous les sept mille cent soixante ans. Et le temps était proche.

Des siècles auparavant, quand la persistance de certains thèmes apocalyptiques dans le folklore des groupils avait fini par conduire les astronomes de la colonie de Médée à se livrer à quelques calculs à ce propos, personne ne s'était vraiment senti concerné. Apprendre que la fin du monde est pour dans cinq ou six cents ans équivaut à s'entendre dire que l'on est appelé à mourir dans cinquante ou soixante ans : la vie de tous les jours n'en est guère affectée. Plus tard, bien sûr, à l'approche du séisme, les gens avaient commencé à y penser plus sérieusement, et cela avait sans aucun doute été un facteur de récession dans l'économie médéenne au cours du siècle passé. Cependant, la génération de Morrissey avait été la première à adopter une attitude réaliste face à la catastrophe imminente. D'une façon ou d'une autre la colonie millénaire avait fondu en une dizaine d'années.

« Comme tout est calme », observa Morrissey. Il jeta un regard au groupil. « Crois-tu que je suis le dernier, Dinoov ?

— Comment le saurais-je ?

— Ne joue pas à ce petit jeu avec moi. Tes congénères ont des moyens de faire circuler l'information.

Des moyens que nous commençons tout juste à soupçonner. Tu sais bien. »

Le groupil dit d'un ton grave : « Le monde est grand. Il y avait beaucoup de cités humaines. Il est probable que d'autres individus de ton espèce continuent d'y vivre, mais je n'en ai pas l'assurance. Il se peut que tu sois le dernier.

— Je suppose. Il fallait bien qu'il y en ait un.

— Est-ce que ça te fait plaisir de savoir que tu es le dernier ?

— Parce que cela signifie que j'ai plus d'endurance, ou parce que je pense qu'il est bon que la colonie se soit dispersée ?

— Les deux.

— Je ne ressens rien. Que ce soit l'un ou l'autre. Je suis le dernier, si je le suis, parce que je n'ai pas voulu partir. C'est tout. Je suis ici chez moi et j'y reste. Je ne me sens ni plus fier, ni plus brave, ni plus noble d'être resté. J'aimerais bien qu'il n'y ait pas de tremblement de terre à la clé, mais je ne peux rien y faire, et à présent je crois même que je m'en moque.

— Vraiment ? On ne l'aurait pas dit tout à l'heure. »

Morrissey sourit. « Rien ne dure. Nous prétendons construire pour l'éternité, mais le temps passe et tout s'efface ; l'art devient artefacts et le sable devient grès, et puis après ? Il y avait ici un monde autrefois et nous l'avons transformé en une colonie. Et maintenant les colons sont partis et bientôt il n'y aura plus de colonie, et ce sera de nouveau un monde quand le vent aura chassé nos cendres. Et puis après ?

— Tu parles comme un vieillard.

— Je suis vieux. Très vieux. Encore plus vieux que toi.

— Seulement par le nombre des années. Notre vie se déroule plus vite que la vôtre, mais au cours des quelques années qui sont mon lot je suis passé par toutes les phases de mon existence, et la fin serait proche pour moi même si le sol ne devait pas trembler. Mais toi, tu as encore du temps de reste. »

Morrissey haussa les épaules.

Le groupil reprit : « Je sais qu'il y a des vaisseaux prêts à décoller à Port Médée. Prêts à partir sur simple pression d'un bouton.

- Tu en es sûr ? Des vaisseaux prêts à partir ?
- Un grand nombre. Ceux dont on n'a pas eu besoin. Les Ahyas les ont vus et nous en ont parlé.
- Les ballons ? Qu'est-ce qu'ils fabriquaient à Port Médée ?
- Qui comprend les Ahyas ? Ils vont où bon leur semble. Mais ils ont vu les vaisseaux, ami Morrissey. Tu peux encore sauver ta peau.
- Sûr. Je prends un flotteur pour couvrir un millier de kilomètres, je me programme un vaisseau par mes propres moyens pour un voyage de cinquante années-lumière, je me mets en hibernation, je rentre chez moi tout seul et je me réveille sur une planète étrangère où le hasard a voulu que naissent mes lointains ancêtres. Tout ça pour en arriver à quoi ?
- Tu mourras, je pense, quand la terre tremblera.
- Je pense que je mourrai de toute façon, même si la terre ne tremble pas.
- Tôt ou tard. Mais dans ce cas, plutôt tard.
- Si j'avais voulu quitter Médée, je serais parti avec les autres. Il est trop tard à présent.
- Non. Il y a des vaisseaux à Port Médée. Va à Port Médée, mon ami. »

Morrissey garda le silence. Dans la lumière déclinante il s'agenouilla et se mit à arracher de petites touffes de mauvaises herbes qui commençaient à envahir son jardin. Il avait naguère joué les paysagistes en décorant son environnement d'essences exotiques originaires de toutes les régions de Médée, en s'entourant de toutes les merveilles végétales qui étaient capables de survivre aux averses des Terres Humides ; mais maintenant que la fin était proche, les plantes locales revenaient à l'assaut, étouffant ses ravissants arbres-fouets, vignes pleureuses, bannières de feu et compagnie, sans qu'il puisse y faire quoi que ce soit. Il passa quelques minutes à extirper les gluants assassins stolonifères, funestes taches orange sur le fauve du sable, qui se mettaient soudain à pousser jusque sur le pas de la porte.

Puis il dit : « Je crois que je vais m'offrir un voyage, Dinoov. »

Le groupil sursauta. « Tu vas aller à Port Médée ?

— Oui, là et ailleurs. Il y a des années que je n'ai pas quitté les Dunes. Je vais faire le tour de la planète pour lui dire adieu. » Il était lui-même étonné de ce qu'il disait. « Je suis le dernier ici, d'accord ? Et c'est pratiquement ma dernière chance, d'accord ? Et il faut bien le faire, d'accord ? Dire au revoir à Médée. Il faut bien qu'il y ait quelqu'un pour faire une dernière ronde, éteindre les lumières, d'accord ? D'accord. D'accord. D'accord. Et je suis ce quelqu'un.

— Et tu prendras un vaisseau pour rentrer chez toi ?

— Ça ne fait pas partie de mes projets. Je reviendrai ici, Dinoov. Tu peux compter là-dessus. Tu me reverras, juste avant la fin. Je te le promets.

— J'aimerais que tu rentres chez toi. Et que tu sauves ta vie.

— Je rentrerai chez moi. Pour sauver ma vie. Dans onze semaines. À peu de chose près en plus ou en moins. »

Morrissey passa le jour suivant, le Sombrejour, tranquillement – à préparer son voyage, faire ses bagages, à lire et à se promener au bord de la plage dans le rouge miroitement crépusculaire. Pas le moindre signe de vie de Dinoov ni d'aucun autre groupil du voisinage ; en revanche, au milieu de l'après-midi, Morrissey vit passer une centaine de ballons en formation serrée qui se laissaient porter vers la mer. Dans l'obscurité leurs couleurs chatoyantes étaient amorties, mais ils n'en offraient pas moins un superbe spectacle, énormes globes tendus traînant de longs appendices ondulants. Au moment où ils le survolaient, Morrissey les salua et dit à voix basse : « Bon vent, cousins. » Mais, naturellement, les ballons ne firent pas attention à lui.

Dans la soirée, il sortit de son garde-manger un dîner qu'il avait conservé pour une occasion spéciale : des huîtres de Madagozar, un filet de vandaleur et des poivrons tout récemment parvenus à maturité. Il lui restait deux bouteilles de vin vermeil de Palinurus et il en ouvrit une. Il but et mangea jusqu'à dodeliner de la tête sur son assiette ; puis il tituba jusqu'à sa couchette, se programma pour dix heures de sommeil, presque deux fois plus qu'il ne lui en fallait à son âge, et ferma les yeux.

Quand il se réveilla, la matinée du Sombrejour était déjà bien avancée ; les deux soleils n'étaient pas encore visibles mais une lueur rose baignait la crête des collines à l'est. Sautant le petit déjeuner, Morrissey alla en ville et pilla la coopérative. Il remplit un congélateur portable de provisions – de quoi tenir trois mois, vu qu'il n'avait pas la moindre idée de la façon dont il pourrait se ravitailler par ailleurs. Sur l'aire d'atterrissage où les habitants d'Enrique et de Pellucidar garaient leurs flotteurs lorsqu'ils venaient pour le week-end, il récupéra le sien, un modèle 83 aux lignes effilées et à la coque élégamment moirée, mais désormais piqué de rouille faute d'entretien. La réserve d'énergie affichait un potentiel maximal – ce qui n'avait rien de surprenant puisqu'elle était prévue pour durer quatre-vingt-dix ans – mais, pour plus de sécurité, il préleva un bloc auxiliaire sur un flotteur voisin et le coupla au sien. Il y avait des années qu'il n'avait pas volé, mais cela ne le tracassait pas outre mesure : le flotteur répondait aux instructions vocales, et Morrissey doutait d'avoir à recourir aux commandes manuelles.

Tout était prêt au milieu de l'après-midi. Il se glissa dans le siège du pilote et dit au flotteur : « Vérification de tous les systèmes pour un vol longue distance. »

Des voyants clignotèrent sur les tableaux de bord. Un impressionnant échantillon de chorégraphie technologique, même si Morrissey avait oublié ce que signifiait ce ballet de lumières. Il demanda une confirmation verbale, et le flotteur lui répondit avec de graves inflexions de contralto qu'il était prêt à décoller.

« Cap à l'ouest sur cinquante kilomètres à cinq cents mètres d'altitude, puis au nord-nord-est jusqu'à Jane-ville, à l'est vers La Fauconnière, et au sud-ouest pour revenir aux Dunes d'Argovista. Puis, sans atterrir, cap plein nord pour Port Kato par la route la plus directe. Vu ? »

Morrissey attendit le décollage. Rien ne se produisit.

« Eh bien ? dit-il.

— J'attends l'autorisation de la tour de contrôle, répondit le flotteur.

— Considère tous les programmes d'autorisation comme annulés. »

Toujours rien. Morrissey se demanda comment il pourrait bidouiller une annulation de programme. Mais le flotteur ne trouva de toute évidence aucune raison de conclure à un bluff et, un instant plus tard, les signaux de décollage illuminèrent la cabine et un bourdonnement sourd s'éleva à l'arrière. En douceur, le petit véhicule rétracta ses ailerons tout en se mettant en position de départ, et s'élança dans l'air lourd et humide traversé de turbulences.

Il avait décidé de commencer son voyage par un survol rituel des environs immédiats – en principe pour être sûr que son flotteur était encore en état de voler après toutes ces années, mais il se soupçonnait aussi de vouloir se montrer aux groupils du voisinage, leur faire savoir qu'au moins un véhicule humain traversait encore les cieux. Le flotteur semblait bien fonctionner. En quelques minutes il atteignit la plage, survola son propre chalet – c'était le seul dont le jardin n'avait pas été envahi par la brousse – puis se retrouva au-dessus des profondeurs sombres de l'océan travaillé par la marée. Il mit alors le cap au nord vers l'immense port de Janeville, où des navires de plaisance croupissaient dans le bassin en forme de croissant, poussant un peu à l'intérieur des terres jusqu'à un complexe agricole abandonné où les sommets d'imposants gattabangus, lourdement chargés de succulents fruits écarlates, étaient à peine visibles au-dessus du grouillement étrangleur des plantes grimpantes. Puis, via une série de collines sablonneuses embroussaillées, retour vers les Dunes. Le sol offrait un aspect morne et désolé. Il aperçut un grand nombre de groupils qui formaient par endroits de longues colonnes, surtout des femelles à six pattes, éventuellement à quatre, les mâles ouvrant la marche. Curieusement, ils semblaient tous s'éloigner de la côte pour gagner la sécheresse des Terres Brûlantes, comme si quelque migration était en train. Possible. Pour un groupil l'intérieur des terres était plus sacré que la côte, et l'endroit sacré par excellence était le grand pic crénelé du centre que les colons appelaient le mont Olympe ; en raison de sa situation juste au-dessus d'Argo, l'air y était assez chaud pour faire bouillir l'eau et seules les créatures les mieux adaptées

pouvaient y survivre. Les groupils mourraient presque aussi vite que les humains dans ce désert calciné, mais peut-être, songea Morrissey, voulaient-ils se trouver aussi près que possible de la montagne sacrée à l'approche du séisme. Le retour cyclique de ce séisme était l'événement central de la cosmologie groupil, après tout – une sorte de millénium, un temps de prodiges.

Il compta cinquante colonnes de groupils migrants. Il se demanda si son ami Dinoov était parmi eux. Il comprit soudain à quel point il avait envie de trouver Dinoov l'attendant aux Dunes d'Argovista au retour de son voyage autour de Médée.

Il lui fallut moins d'une heure pour faire le tour de la région. Quand les Dunes furent de nouveau en vue, le flotteur exécuta une élégante pirouette au-dessus de la ville et fila vers le nord en longeant la côte.

La route que Morrissey avait en tête devait lui faire remonter la côte ouest jusqu'à Arca, traverser les Terres Brûlantes jusqu'à Cap Nord et descendre l'autre côte jusqu'à Madagozar, en zone tropicale, pour le ramener finalement aux Dunes. Ainsi pourrait-il se poser partout où l'humanité avait laissé sa trace sur Médée.

Médée était divisée en deux vastes hémisphères séparés par la ceinture d'eau que formait l'Océan Anneau. Mais Grandloin était un désert glacé qui n'avait jamais connu la chaleur d'Argo, et aucune colonie n'y avait jamais été établie de façon permanente, seulement des centres de recherche, et encore très peu au cours des quatre derniers siècles. Le but originel de la colonie de Médée avait été la recherche scientifique, l'exploration méticuleuse de tout un environnement étranger ; mais naturellement, avec le temps, les buts originels ont tendance à être oubliés. Même sur le continent chaud l'occupation humaine s'était limitée à deux arcs symétriques le long des côtes, dans la bande située entre les tropiques et les latitudes de hautes températures, et à quelques timides incursions à l'intérieur ne dépassant pas quelques centaines de kilomètres. Le haut désert était inhabitable, et rares étaient les humains qui trouvaient hospitalières les Terres Brûlantes limitrophes, quoique les ballons et même certaines tribus de

groupils parussent en apprécier le climat. Les humains n'avaient trouvé à s'implanter nulle part ailleurs si ce n'est sur l'Océan Anneau, dans des cités flottantes érigées au milieu des eaux équatoriales gorgées de varech. Mais durant les dix siècles de leur séjour sur Médée les enclaves humaines dispersées un peu partout avaient développé des extensions amibiennes jusqu'à former un tissu pratiquement continu sur des milliers de kilomètres.

À présent, constatait Morrissey, cette bande d'acier de prolifération urbaine était interrompue çà et là par des intrusions de broussailles d'une extrême densité. De grandes taches de végétation orange et jaune avaient commencé à recouvrir autoroutes, aéroports, centres commerciaux, banlieues résidentielles.

Ce que la jungle avait entrepris, songea-t-il, le tremblement de terre l'achèverait.

Le troisième jour Morrissey arriva en vue de l'île d'Hansonia, sombre entaille orange sur le poitrail de la mer, et peu après le flotteur procédait à l'approche de la piste de Port Kato, sur le rivage oriental de la vaste presque-île. Morrissey essaya d'établir un contact radio mais ne tomba que sur du silence ou des parasites. Il décida de se poser quand même.

Hansonia n'avait jamais compté une forte population humaine. Elle avait dès le départ été réservée à un centre de recherche écologique, car ses étranges formes de vie avaient évolué depuis des milliers d'années complètement à l'écart de la masse continentale, et elle avait en quelque sorte gardé son statut particulier même durant les années d'expansion de Médée.

Quelques véhicules-sol étaient garés sur la piste. Morrissey en trouva un encore alimenté en énergie, et dix minutes plus tard il arrivait à Port Kato.

L'endroit puait la moisissure rouge. Les bâtiments, des huttes en osier à toit de chaume, tombaient en ruine. Des arbres anguleux d'une espèce inconnue de Morrissey poussaient un peu partout, dans les rues, sur les toits, dans les branches d'autres arbres. Un vent frisquet soufflait de Grandloin. Deux

groupils, des femelles quadrupèdes, encadrant des petits à six pattes, sortirent nonchalamment d'un entrepôt en ruine et fixèrent sur lui de grands yeux manifestement étonnés. Leur pelage était si bleu qu'il en paraissait noir – l'espèce propre à la presque-île, différente des groupils du continent.

« Vous êtes de retour ? » demanda l'une. L'accent aussi avait ses particularités.

« Simplement en visite. Y a-t-il des humains par ici ?

— Vous », dit l'autre groupil. Il eut l'impression que les deux femelles se moquaient de lui. « Sol trembler bientôt. Vous savoir ?

— Je sais. »

Elles poussèrent leurs petits du museau et s'éloignèrent sans se presser.

Trois heures durant Morrissey explora la ville, se gardant de se laisser gagner par l'émotion, de laisser la pourriture, la dégradation et la décomposition déteindre sur lui. L'endroit semblait abandonné depuis au moins un demi-siècle. Il ne l'était en fait que depuis cinq ou six ans.

En fin de journée il pénétra dans une petite maison où la ville rencontrait la forêt et y trouva un lecteur de vivo-cubes en état de marche.

Ces cubes étaient d'ingénieuses petites choses. On pouvait s'enregistrer en à peu près une heure – expressions, attitudes, voix, façons de parler. Des scanners identifiaient certains types de réactions psychiques et les codaient dans le cube. Ce que le cube restituait était une imitation plausible de la personne humaine concernée, le meilleur souvenir possible d'un être aimé, d'un ami ou d'un mentor, un fantôme électrique programmé pour absorber des données et modifier son programme de façon à pouvoir soutenir une conversation, poser des questions, bref, passer pour la personne qui avait été encubée. Une âme en boîte, ainsi pouvait se définir cet astucieux dispositif.

Morrissey enfonça le cube dans l'alvéole de lecture. L'écran offrit l'image d'un homme aux lèvres minces, au front haut, au corps maigre et lesté. « Je m'appelle Leopold Brannum, dit-il aussitôt. Je suis un spécialiste en xénogénétique. En quelle

année sommes-nous ?

— En 97, en automne, dit Morrissey. Dix semaines et des poussières avant le tremblement de terre.

— Et vous, qui êtes-vous ?

— Personne en particulier. Il se trouve que je suis en train de visiter Port Kato et j'ai envie de parler à quelqu'un.

— Alors parlez, fit Brannum. Que se passe-t-il à Port Kato ?

— Rien. C'est sacrément calme par ici. Le désert.

— Toute la ville a été évacuée ?

— Toute la planète, pour autant que je sache. Il ne reste plus que moi, les groupils et les ballons. Quand êtes-vous parti, Brannum ?

— Au cours de l'été 92, dit l'homme dans le cube.

— Je ne comprends pas pourquoi tout le monde s'est sauvé si vite. Il n'y avait pas le moindre risque que le tremblement de terre se produise avant la date prévue.

— Je ne me suis pas sauvé, répondit froidement Brannum. J'ai quitté Port Kato pour continuer mes recherches par d'autres moyens.

— Je ne comprends pas.

— Je suis allé rejoindre les ballons. »

Morrissey retint son souffle. Ces mots lui avaient glacé l'âme.

« Ma femme a fait la même chose, dit-il au bout d'un moment. Peut-être la connaissez-vous à présent. Nadia Dutoit – elle était de Chong à l'origine... »

Le visage de l'écran eut un sourire triste. « Vous ne semblez pas réaliser, dit Brannum, que je ne suis qu'un enregistrement.

— Évidemment. Évidemment.

— Je ne sais pas où est votre femme à présent. Je ne sais même pas où je suis *moi-même*. Je peux seulement vous dire que, où que nous soyons, c'est dans un endroit où règne une grande paix, une harmonie absolue.

— Oui. Évidemment. » Morrissey se souvenait du terrible jour où Nadia lui avait annoncé qu'elle ne pouvait plus résister à la communion spirituelle des créatures aériennes, qu'elle allait chercher à entrer dans l'esprit collectif des Ahyas. Tout au long de l'histoire de Médée des colons avaient suivi cette voie. Personne ne les avait plus jamais revus. Leur âme, disait-on,

était absorbée, et leur corps reposait quelque part sous la glace sèche de Grandloin. Vers la fin, la fréquence de ces désertions s'était multipliée ; chaque mois des milliers de colons s'abandonnaient à l'immersion mystique, quelle que fût sa nature, qu'offraient les ballons. Pour Morrissey c'était là une forme de suicide ; pour Nadia, pour Brannum, pour toute la foule des autres, c'était le chemin qui menait à l'éternelle félicité. Qui avait raison ? Peut-être valait-il mieux entreprendre le voyage incertain dans le vaste esprit des Ahyas que décoller dans la panique pour le monde étranger et impitoyable appelé Terre. « J'espère que vous avez trouvé ce que vous cherchiez, dit Morrissey. J'espère qu'elle aussi a trouvé. »

Il dégagea le cube et s'empressa de partir.

Il prit la direction du nord au-dessus d'une mer striée de brouillard. Sous lui se dressaient les cités flottantes des eaux tropicales, cette splendide tapisserie de radeaux et de péniches. Ce devait être Port Debout, là, en bas, estima-t-il – un fouillis végétal sous lequel s'étendaient les splendeurs croulantes de l'une des plus vastes cités de Médée. Les canaux étaient envahis d'algues. Il n'y avait aucune trace de vie humaine, aussi ne prit-il pas la peine d'atterrir.

Pellucidar, sur la terre ferme, était tout aussi désert. Morrissey y passa quatre jours. Il visita les jardins sous-marins, se régala d'un concert à la célèbre salle des Colonnes, assista au lever des soleils depuis le sommet de la Pyramide de Cristal. Le dernier soir, des grappes de ballons – il y en avait des centaines ! – passèrent dans le ciel. Ils se dirigeaient vers l'océan. Il s'imagina qu'il les entendait l'appeler, que leurs doux murmures soupirants lui disaient : *Je suis Nadia. Viens me retrouver. Il est encore temps. Abandonne-toi à nous, mon cher amour. Je suis Nadia.*

Était-ce seulement son imagination ? Les Ahyas savaient se montrer séduisants. Ils avaient appelé Nadia, et Nadia avait fini par les rejoindre. Brannum les avait rejoints. Et des milliers de gens avec eux. Et voilà qu'il se sentait attiré à son tour ; c'était bien réel. L'espace d'un instant il fut tenté. Au lieu de périr dans le cataclysme, la vie éternelle – ou quelque chose d'approchant. Qui savait ce qu'offraient exactement les ballons ? Une fusion,

une perte de soi, une béatitude transcendante – ou n'était-ce qu'illusion, folie, appel qui ne menait ceux qui y cédaient qu'à une mort rapide dans les espaces glacés ? *Viens avec moi. Viens avec moi.* Dans les deux cas, se dit-il, cela signifiait la paix.

Je suis Nadia. Viens me retrouver.

Il garda longtemps les yeux fixés sur les globes miroitants qui flottaient au-dessus de lui, et les chuchotements se transformèrent en grondements dans son esprit.

Puis il secoua la tête. L'union avec l'entité cosmique n'était pas pour lui. Il n'avait pas cherché à fuir Médée jusqu'à présent et ce n'était pas maintenant qu'il allait le faire. Il était lui-même et rien que lui-même, et quand il quitterait le monde il serait toujours lui-même. À ce moment-là, et seulement à ce moment-là, les ballons pourraient avoir son âme. Si elle leur était de quelque utilité.

Il restait neuf semaines et un jour avant le tremblement de terre quand Morrissey atteignit les moiteurs d'Enrique, en plein sur l'équateur. Enrique était célèbre pour son *Hôtel Luxe*, d'une opulence légendaire. Il prit possession de sa plus belle suite ; personne n'était là pour l'en empêcher. L'air conditionné fonctionnait encore, le bar était bien fourni, les dépendances entretenues quotidiennement par des jardiniers groupils qui semblaient ignorer que leurs employeurs étaient partis. D'obligeants servomécanismes servaient à Morrissey des repas d'une suprême élégance dont chacun lui aurait autrefois coûté un mois de salaire. Lorsqu'il flânait dans les dépendances plongées dans le silence, il songeait combien il aurait été merveilleux de venir ici avec Nadia, Danielle et Paul. Mais cela n'avait plus de sens aujourd'hui, d'être ainsi seul au milieu de tout ce luxe.

Mais était-il seul ? La première nuit, et la suivante, il entendit des rires dans l'obscurité, portés par l'air lourd et parfumé. Les groupils ne riaient pas. Les ballons non plus.

Le matin du troisième jour, alors qu'il se tenait sur sa terrasse au dix-neuvième étage, il aperçut des mouvements dans les bosquets à la lisière de la pelouse. Cinq, six, une douzaine de groupils mâles, monstres de lubricité à deux pattes,

rôdaient dans les buissons. Et une forme humaine ! Chair pâle, jambes nues, longs cheveux en désordre ! Elle apparaissait et disparaissait dans le sous-bois en laissant échapper de petits rires nerveux, poursuivie par les groupils.

« Hello ! lança Morrissey. Hé ! Je suis là ! »

Il se rua au rez-de-chaussée et passa le reste de la journée à fouiller les dépendances de l'hôtel. Il lui arrivait d'apercevoir fugitivement des silhouettes nues qui, comme possédées, s'enfuyaient en faisant des sauts et des cabrioles. Il les appela, mais elles n'avaient pas l'air de l'entendre.

Au bureau de l'hôtel, Morrissey trouva le cube du gérant et le brancha. Le gérant était en fait une gérante. Une jeune femme aux cheveux noirs, au regard un peu fou. « Hé, c'est déjà le tremblement de terre ? demanda-t-elle.

— Pas encore.

— Je veux être là pour voir ça. Je veux voir ce sale hôtel tomber en millions de morceaux.

— Où êtes-vous partie ? » demanda Morrissey.

Elle ricana. « Où ça à votre avis ? Dans la brousse.

Pour chasser les groupils. Et être chassée. » Son visage était en feu. « Les vieux gènes recombinaient sont encore actifs, savez-vous ? Moi pour les groupils et les groupils pour moi. Pourquoi ne pas vous offrir un peu d'exercice vous aussi ? Qui que vous soyez. »

Morrissey supposa qu'il aurait dû être choqué. Mais son indignation resta des plus timides. Il avait déjà entendu parler de choses dans ce genre. Au cours des dernières années précédant le cataclysme plusieurs sortes de migrations avaient eu lieu. Certains colons optaient pour l'exode vers la Terre, d'autres pour la fusion dans l'âme collective des Ahyas, et d'autres choisissaient tout simplement le retour à l'état sauvage. Pourquoi pas ? Chaque Médéen était désormais un hybride. La souche terrienne de base était colorée de gènes étrangers. Sans doute les colons avaient-ils l'air humains, mais ils étaient en fait métissés de ballon et de groupil. Sans les manipulations génétiques auxquelles il avait été procédé dès le départ, la colonie n'aurait jamais pu survivre ; la vie humaine et les organismes de souche médéenne étant incompatibles, l'épissure

génétique avait été le seul moyen de produire une race capable de surmonter cette hostilité biologique naturelle. Aussi, à l'approche de l'heure fatale, combien de colons avaient jeté leurs vêtements par-dessus les moulins et filé dans la jungle pour galoper avec leurs cousins groupils ? Et était-ce vraiment pire, s'interrogea-t-il, que de grimper, en proie à la panique, à bord d'un vaisseau à destination de la Terre ou d'abandonner son individualité pour fusionner avec les ballons ? Qu'importait le genre de fuite que l'on choisissait ? Morrissey, lui, ne voulait pas fuir. Et surtout pas dans la jungle, pour rejoindre les groupils.

Il reprit la direction du nord. À Catamont il entendit le cube du maire lui dire : « Tout le monde a fichu le camp. Quant à moi, je compte partir le Pâlejour prochain. Il ne reste plus rien ici. » À Feuillejaune un biologiste encubé lui parla de la dérivation génétique, de la réversion des gènes étrangers. À Mishigos-lès-Sables, Morrissey ne trouva aucun cube, mais une vingtaine de squelettes gisaient pêle-mêle sur la grand-place centrale. Suicide collectif ? Tuerie dans les dernières heures de la désintégration de la cité ? Il rassembla les os et les enterra dans le sol spongieux et riche en ocre. Cela lui prit toute la journée. Puis il poursuivit sa route de ville en ville, remontant la côte jusqu'à Arca.

Partout où il s'arrêtait, c'était la même histoire – plus d'humains, seulement des ballons et des groupils, les premiers se dirigeant pour la plupart vers la mer, les seconds vers l'intérieur des terres. Il branchait des cubes partout où il en trouvait, mais les personnages ainsi activés n'avaient pas grand-chose de nouveau à lui apprendre. Ils pliaient bagage, disaient-ils ; d'une façon ou d'une autre ils quittaient Médée. À quoi bon rester jusqu'à la fin ? À quoi bon attendre la grande secousse ? On rentrait chez soi, on rejoignait les ballons, on prenait le maquis – dans tous les cas, on débarrassait le plancher.

Tant de cités, songeait Morrissey. Pareil déploiement d'efforts. Nous avons recouvert ce monde. Nous sommes arrivés, avons construit nos petits centres de recherche isolés, nous avons contemplé, émerveillés, ce ciel coruscant, ses deux soleils, toutes ces créatures bizarres. Nous nous sommes

transformés en Médéens et avons transformé Médée en une espèce de folle imitation de la Terre. Et durant un millier d'années nous nous sommes déployés le long des côtes partout où la forme de vie que nous représentions pouvait s'établir. Nous avons fini par perdre de vue notre intention première en venant ici, qui était d'*apprendre*. Mais nous sommes quand même restés. Nous sommes restés, purement et simplement. Nous sommes allés notre chemin. Puis nous avons découvert que tout cela ne débouchait sur rien, que d'un formidable haussement d'épaules ce monde allait se débarrasser de nous, et nous avons eu peur et nous avons fait nos bagages et nous sommes partis. Quelle tristesse. Quelle tristesse et quelle bêtise.

Il resta quelques jours à Arca et obliqua vers l'intérieur des terres, survolant la désolation du désert brûlant qui montait vers le mont Olympe. Plus que sept semaines et un jour avant le tremblement de terre. Au cours du premier millier de kilomètres, il continua d'apercevoir des campements de groupils migrants qui s'enfonçaient lentement dans les Terres Brûlantes. Pourquoi, se demanda-t-il, avaient-ils permis qu'on leur prenne leur monde ? Ils auraient pu se défendre. Au début ils auraient pu nous anéantir en un mois de guérilla. Au lieu de cela, ils nous ont laissés venir, ils nous ont laissés les transformer en animaux familiers, en esclaves, en laquais, pendant que nous pavions les zones les plus fertiles de leur planète, et quoi qu'ils aient pu penser de nous, ils l'ont toujours gardé pour eux. Nous n'avons même pas réussi à savoir par quel nom ils désignent Médée, songea Morrissey. C'est dire à quel point ils se sont peu ouverts à nous. Mais ils ont toléré notre présence ici. Pourquoi ? Pourquoi ?

La région qu'il survolait était une véritable fournaise, un enfer strié de rouge, de jaune et d'orange, où l'on ne voyait plus de groupils. Les dentelures des premiers contreforts de l'Olympe rompaient la monotonie du désert. Il vit la montagne elle-même qui, telle une dent noire, pointait vers l'énorme masse d'Argo en suspens dans la partie inférieure du ciel, l'occupant presque entièrement. Morrissey ne se risqua pas à approcher cette montagne. Elle était sacrée et elle était mortelle. Ses terribles courants thermiques ascendants étaient capables

de mettre son flotteur en vrille et de le précipiter au sol comme une mouche sous un coup de tapette ; et il n'était pas tout à fait prêt à mourir.

Il repiqua vers le nord et s'enfonça au cœur aride et désolé du continent en direction de la région polaire. Il arriva en vue de l'Océan Anneau, lové comme un serpent en train d'avaler tout un monde au-delà des rivages polaires, et il fit prendre de l'altitude au flotteur, le propulsant aussi haut que l'autorisaient les normes de sécurité, pour jeter un coup d'œil sur Grandloin, où de blanches rivières de CO₂ coulaient dans l'atmosphère tandis que des lacs de gaz froid remplissaient les vallées. Il lui semblait qu'il y avait six mille ans qu'il avait conduit une équipe de géologues dans cette région inhospitalière. De quel sérieux faisaient-ils tous preuve dans leur travail ! À mesurer les lignes de failles, à essayer de découvrir les effets qu'aurait le tremblement de terre dans cette zone. Comme si cela avait quelque importance alors que le destin de la colonie était scellé. Pourquoi s'était-il donné cette peine ? Pour l'amour de la connaissance pure, oui. Que cette quête lui paraissait futile à présent ! Bien sûr, il était alors beaucoup plus jeune. De plusieurs siècles. Cela remontait pratiquement à une autre vie. Morrissey avait prévu de pousser jusqu'à Grandloin, pour dire officiellement adieu au scientifique qu'il avait été, mais il changea d'avis. À quoi bon ? Il avait déjà fait son compte d'adieux.

Il infléchit sa course vers le sud jusqu'à Cap Nord, sur la côte est, contourna le déploiement rougeoyant des Grandes Cascades – une vraie merveille – et se posa sur la piste d'atterrissage de Chong. Plus que six semaines et deux jours avant le cataclysme. Sous ces hautes latitudes les soleils jumeaux étaient pâles et souffreteux, même en ce Jour de Soleil. Le monstrueux Argo lui-même, loin au sud, avait l'air tout rabougri. Morrissey avait oublié l'aspect du ciel nordique au cours de ses dix dernières années sous les tropiques. Et pourtant, pourtant, n'avait-il pas passé trente ans de sa vie à Chong ? Trente ans qui ne paraissaient soudain qu'un instant, maintenant que tout le temps s'effondrait dans le moment présent.

Ses retrouvailles avec Chong furent douloureuses. Trop d'images associées, trop d'appels à la mémoire. Il se força cependant à y rester jusqu'à ce qu'il ait tout vu, le restaurant où Danielle et lui avaient invité Nadia et Paul pour leur mariage commun, la maison de la rue Vladimir où ils avaient vécu, le laboratoire de géophysique, le chalet qu'ils occupaient lorsqu'ils allaient faire du ski en amont des Cascades. Toutes les empreintes de sa vie.

La cité et ses environs étaient complètement déserts. Jour après jour, Morrissey poursuivait son errance, revivant l'époque où il était jeune et Médée encore pleine de vie. Source d'une exaltation générale ! Le cataclysme se produirait fatalement un jour – tout le monde connaissait la date et l'heure – et personne ne s'en souciait en dehors des illuminés et des névrosés, car on était trop occupé à vivre. Et soudain tout le monde s'en soucia, et tout changea.

Morrissey ne se passa pas de cubes à Chong. La cité miroitante, vaste palissade de toits thermiques argentés, n'était pour lui qu'un vaste cube qui lui criait l'histoire de sa vie.

Quand il ne put en supporter davantage, il amorça sa courbe vers le sud en suivant la côte est. Il ne restait plus que quatre semaines et un jour.

Première étape : l'île de la Méditation, la dernière escale pour ceux qui allaient à Grandloin visiter les fantastiques sculptures de glace, toujours en évolution, de Virgil Oddum. Quatre jeunes mariés étaient venus ici, des milliards d'années auparavant, et étaient repartis dans des chenillettes, riant et s'embrassant, voir le seul miracle artistique que Médée avait produit. Morrissey retrouva le chalet où ils avaient séjourné ; il avait terni et son toit était de guingois. Il avait songé à passer la nuit sur l'île, mais il la quitta au bout d'une heure.

Une fois franchis les hauts tropiques, la terre redevint riche et luxuriante. Il vit de nouveau des grappes de ballons qui se laissaient flotter vers l'océan, ainsi que des bandes de groupils qui gagnaient lentement l'intérieur des terres, poussés par il ne savait quelle obligation rituelle à l'approche du tremblement de terre.

Trois semaines, deux jours, cinq heures. À peu de chose près.

Il survola les groupils à basse altitude. Certains s'accouplaient. Voilà qui le stupéfiait – cette persistance face à la calamité. Était-ce seulement l'irrésistible appel biologique qui les faisait agir ainsi ? Quelle chance les jeunes nouvellement engendrés avaient-ils de survivre ? Ne valait-il pas mieux que leurs mères ne soient pas gravides au moment du tremblement de terre ? Ils savaient tous ce qui allait se passer, et ils s'accouplaient quand même. Cela n'avait pas de sens pour Morrissey.

Puis il crut comprendre. Le spectacle de ces groupils en train de s'accoupler lui fit voir les natifs de Médée d'une manière qui, soudain, expliquait tout. Leur patience, leur calme, leur acceptation de tout ce qui leur était arrivé depuis que leur monde était devenu Médée. Bien sûr qu'ils devaient s'accoupler à l'approche de la catastrophe ! Ils avaient attendu le tremblement de terre tout du long, et pour eux ce n'était pas une catastrophe. C'était un moment sacré, une purification, s'avisa-t-il. Il espérait pouvoir en discuter avec Dinoov. Il fut tenté de retourner tout de suite aux Dunes d'Argovista et d'aller trouver le vieux groupil pour lui soumettre la théorie qui venait de surgir en lui. Mais pas encore. Port Médée d'abord.

La côte est avait été colonisée avant l'autre, et son développement présentait une densité toute particulière. Les deux premières colonies – Contact et Médée-ville – s'étaient depuis longtemps fondues pour former cette salissure urbaine qui rayonnait à partir de la troisième ville, Port Médée. Alors qu'il était encore loin au nord, Morrissey pouvait voir la gigantesque péninsule sur laquelle s'étaient Port Médée et ses faubourgs : la chaleur tropicale s'en élevait en vagues invisibles, secouant de plus en plus son petit flotteur à mesure qu'il se rapprochait de cette horrible étendue de béton.

Dinoov avait raison. Il y avait des vaisseaux en attente à Port Médée – quatre exactement, un gaspillage d'argent qui dépassait l'imagination. Pourquoi ne s'en était-on pas servi au moment de l'exode ? Avaient-ils été mis de côté pour les émigrants qui avaient préféré aller batifoler avec les groupils en rut ou donner leur âme aux ballons ? Il ne le saurait jamais. Il pénétra dans un des vaisseaux et dit : « Répertoire des

opérations.

— À votre service, répondit une voix désincarnée.

— Rendez-moi compte de l'état du vaisseau. Êtes-vous prêt à effectuer un voyage vers la Terre ?

— Fin prêt.

— Caissons d'hibernation ?

— Opérationnels. »

Morrissey pesa ses mouvements. C'est si facile, songea-t-il. S'allonger, s'endormir, laisser le vaisseau l'emporter vers la Terre. Si facile, si automatique, si vain.

Au bout d'un moment, il reprit : « Combien de temps vous faut-il pour vous mettre en position départ ?

— Cent soixante minutes une fois l'ordre donné.

— Bon. L'ordre est donné. Entamez la procédure et décollez. Destination : Terre, et le message que je vous donne est le suivant : *Médée vous dit adieu. J'ai pensé que ce vaisseau pouvait vous être de quelque utilité. Bien à vous, Daniel F. Morrissey. Deux semaines, un jour et sept heures avant le tremblement de terre.*

— Enregistré. Procédure de départ entamée.

— Bon vol », lança Morrissey au vaisseau.

Il pénétra dans le second vaisseau et lui donna les mêmes instructions. Même scénario avec le troisième. Il marqua un temps avant d'entrer dans le dernier, se demandant s'il n'y avait pas d'autres colons qui, en ce moment même, fondaient désespérément vers Port Médée pour s'embarquer sur un de ces vaisseaux avant la fin de tout. Tant pis pour eux, se dit Morrissey. Ils n'avaient qu'à se décider plus tôt. Il ordonna au quatrième vaisseau de rallier la Terre.

Comme il s'éloignait de l'astroport en direction de la cité, il vit les quatre javelots de lumière s'élever vers le ciel à quelques minutes d'intervalle. Chacun d'eux resta un instant suspendu en l'air, silhouetté sur la masse colossale d'Argo, puis fila dans les cieux tachetés de pointes d'aurore. Dans soixante et un ans ils se poseraient sur une Terre déconcertée par l'absence de tout passager. Encore un grand mystère de l'espace dont se délecteraient les conteurs, songea-t-il. Le Voyage des Vaisseaux Vides.

Rempli d'un curieux sentiment, quelque chose comme celui du devoir accompli, il quitta Port Médée et, suivant la côte, gagna la somptueuse station de Madagozar, où l'élite de Médée venait autrefois se gorger de luxe tropical. Morrissey avait toujours trouvé cet endroit ridicule. Mais il était toujours intact, toujours ronronnant, telle une mécanique de précision. Morrissey s'y offrit des vacances fastueuses. Il pilla les caves à vin des meilleurs hôtels. Il se régala de petits déjeuners à base de caviar de pattes-piques rafraîchi. Il somnola dans la tiédeur du soleil. Il se baigna dans de l'extrait de fleurs de giroflée. Et il ne pensa strictement à rien.

La veille du tremblement de terre il regagna les Dunes d'Argovista.

« Alors comme ça tu as choisi de ne pas rentrer au bercail », observa Dinoov.

Morrissey secoua la tête. « La Terre n'a jamais été mon bercail. Médée l'était. C'est ce bercail que j'ai retrouvé. Et je suis revenu ici parce que cet endroit a été mon ultime bercail. Ça me fait plaisir que tu fasses encore partie du paysage, Dinoov.

— Où aurais-je pu aller ?

— Tous tes congénères sont en train de migrer vers l'intérieur des terres. Je pense que c'est pour être plus près de la montagne sacrée quand la fin arrivera. Exact ?

— Exact.

— Alors pourquoi es-tu resté ?

— Pour moi aussi mon bercail est ici. Il me reste si peu de temps que peu importe où je serai quand la terre tremblera. Mais dis-moi, ami Morrissey, es-tu content de ton voyage ?

— Je le suis.

— Qu'est-ce que tu as vu ? Qu'est-ce que tu as appris ?

— J'ai vu Médée, en entier. Je n'avais pas idée de la part que nous nous étions taillée sur votre monde. À la fin nous couvrions tout ce qui valait la peine d'être couvert, n'est-ce pas ? Et vous n'avez jamais rien dit. Vous vous êtes contentés de laisser faire. »

Le groupil demeura silencieux.

Morrissey reprit : « À présent, je comprends. Vous attendiez

tranquillement le tremblement de terre, n'est-ce pas ? Vous le saviez à l'horizon bien avant qu'on se soucie de le repérer. Combien de fois est-ce arrivé depuis que les groupils ont commencé leur évolution sur Médée ? Tous les 7160 ans les groupils se dirigent vers les hautes terres, les ballons se laissent emporter vers Grandloin, la terre tremble et tout tombe en morceaux. Alors les survivants réapparaissent, les flancs déjà pleins d'une nouvelle vie, et rebâtissent. Combien de fois est-ce arrivé dans l'histoire des groupils ? Ainsi vous saviez quand nous sommes arrivés ici, quand nous avons érigé nos villes un peu partout et les avons transformées en cités, quand nous vous avons rassemblés et fait travailler pour nous, quand nous avons mêlé nos gènes aux vôtres et modifié les microbes de l'air ambiant pour nous rendre la vie plus confortable, vous saviez que ce que nous faisons ne durerait pas éternellement, hein ? C'était votre secret, votre consolation cachée, que cela aussi passerait. Hein, Dinoov ? Et effectivement cela appartient désormais au passé. Nous sommes partis et les jeunes groupils s'accouplent joyeusement. Je suis le seul de mon espèce qui reste, à part quelques cinglés qui galopent tout nus dans les bois. »

Une lueur passa dans les yeux du groupil. Amusement ? Mépris ? Pitié ? Qui pouvait lire dans les yeux d'un groupil ?

« Pendant tout ce temps, poursuivit Morrissey, vous ne faisiez tous qu'attendre le tremblement de terre. Exact ? Le tremblement de terre qui remettrait tout en place. Eh bien, le voilà presque sur nous. Et je vais rester ici à l'attendre avec toi. Ce sera ma contribution à l'harmonie entre les espèces. Je serai le sacrifice humain. Je serai la victime expiatoire pour tout ce que nous avons fait ici. Qu'est-ce que tu en dis, Dinoov ? Est-ce que ça te va ?

— J'aurais aimé, dit lentement le groupil, que tu t'embarques sur un de ces vaisseaux pour retourner sur Terre. Ta mort ne me procurera aucun plaisir. »

Morrissey hocha la tête. « Je reviens dans quelques minutes », dit-il, et il entra dans son chalet.

Les cubes de Nadia, Paul et Danielle reposaient à côté de l'écran. Il y avait des années qu'il ne se les était pas passés, mais

il les glissa dans les alvéoles de lecture, et les trois personnes qu'il avait le plus aimées au monde apparurent sur l'écran. Elles lui sourirent. Danielle lui adressa un mot gentil, Paul lui cligna de l'œil et Nadia lui souffla un baiser. Morrissey dit : « C'est bientôt la fin. Le tremblement de terre est pour aujourd'hui. Je voulais juste vous dire au revoir, c'est tout. Je voulais juste vous dire que je vous aime et que je serai bientôt avec vous.

— Dan... dit Nadia.

— Non. Pas la peine de dire quoi que ce soit. Je sais que vous n'êtes pas vraiment là de toute façon. Je voulais juste vous revoir. Je suis très heureux comme ça. »

Il retira les cubes de leurs alvéoles. L'écran s'assombrit. Il ramassa les cubes, les emporta dehors et les enterra soigneusement dans le sol humide de son jardin. Le groupil le regarda faire sans curiosité particulière.

« Dinoov ? lança Morrissey. Une dernière question.

— Oui, mon ami ?

— Durant toutes ces années où nous avons habité sur Médée, nous n'avons jamais réussi à apprendre comment vous appeliez votre propre monde. Ce n'est pas faute d'avoir essayé de le découvrir, mais tout ce qu'on obtenait comme réponse à nos questions, c'était qu'il était tabou ; même quand un groupil acceptait, à force de cajoleries, de nous le dire, un autre groupil nous donnait un nom complètement différent, de sorte qu'on ne l'a jamais su. Je vais te demander une faveur toute spéciale, là, à la fin. Dis-moi comment vous appelez votre monde. S'il te plaît. J'ai besoin de le savoir.

— Nous l'appelons Sanoon, répondit le vieux groupil.

— Sanoon ? Vraiment ?

— Vraiment.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire le Monde, tiens. Qu'est-ce que ça pourrait bien vouloir dire d'autre ?

— Sanoon, fit Morrissey. C'est un nom magnifique. »

Plus que trente minutes – à peu de chose près. Au cours de l'heure qui venait de s'écouler, les soleils blancs avaient disparu derrière Argo. Morrissey n'avait pas remarqué cela. Mais il percevait à présent un grondement sourd, puis il sentit

d'étranges vibrations dans le sol, comme si quelque chose de puissant bougeait sous ses pieds, prêt à se réveiller. Non loin de la côte de formidables vagues s'élevèrent et déferlèrent. Calmement Morrissey dit : « Je crois que ça y est. » Dans le ciel une douzaine de ballons miroitants se mirent à sautiller en une danse qui avait tout l'air d'une danse de triomphe.

L'atmosphère se fit orageuse et une convulsion secoua le cœur du monde. Dans un moment la pleine puissance du tremblement de terre serait sur eux, la croûte de la planète frémirait, les premières secousses sérieuses déchireraient la terre et la mer se soulèverait, recouvrirait la côte. Morrissey se mit à pleurer, mais non de peur. Il réussit à sourire.

« Le cycle est complet, Dinoov. Des ruines de Médée s'élèvera Sanoon. Ce monde est enfin redevenu vôtre. »

Titre original :
Waiting for the Earthquake
paru dans *The Best of Omni SF2*,
anthologie composée par Ben Bova et Don Myrus
(Omni, New York, 1981)

GIANNI

« Mais pourquoi pas Mozart ? » a dit Hoaglund en secouant la tête. « Schubert, même ? Ou tu aurais pu ramener Bix Beiderbecke, pour l'amour du ciel, si tu voulais ressusciter un grand musicien !

— Beiderbecke faisait dans le jazz, lui ai-je retourné. Le jazz ne m'intéresse pas. Personne ne s'intéresse au jazz à part toi.

— Et les gens s'intéressent encore à Pergolèse en 2008 ?

— Moi, je m'y intéresse.

— Mozart aurait été une meilleure publicité. Tu auras besoin de subventions supplémentaires tôt ou tard. Tu dis au monde que tu as Mozart en coulisses en train de ficeler un nouvel opéra, et tu peux imposer les conditions que tu veux. Mais qu'est-ce que tu as à gagner avec Pergolèse ? Pergolèse est complètement oublié.

— Seulement par le populo, Sam. Et puis, pourquoi donner une seconde chance à Mozart ? Il est peut-être mort jeune, mais pas tant que ça, et il a accompli son œuvre, une œuvre considérable. Gianni est mort à vingt-six ans, vois-tu. Il aurait pu être plus grand que Mozart s'il s'était vu accorder une douzaine d'années de plus.

— Johnny ?

— Gianni. Giovanni Battista. Pergolèse. Il se fait appeler Gianni. Viens faire sa connaissance.

— Mozart, Dave. Tu aurais dû prendre Mozart.

— Arrête de faire l'idiot. Quand tu l'auras rencontré, tu verras que j'ai joué le bon numéro. Mozart nous aurait créé des problèmes, de toute façon. Les histoires que j'ai apprises sur la vie privée de Mozart te feraient dresser les cheveux sur la tête. Suis-moi. »

Je l'ai entraîné dans le long corridor qui, partant du bureau, desservait la salle de l'appareillage lourd, la cage du harpon temporel et le sas menant au motel jumelé où logeait Gianni depuis que nous l'avions harponné. Nous avons fait halte dans le sas, le temps de subir une petite pulvérisation. Sam a froncé les sourcils. « Les micro-organismes infectieux ont connu pas mal de mutations depuis le XVIII^e siècle, lui ai-je expliqué. Tant que nous n'avons pas amélioré ses capacités de résistance, nous le maintenons dans un environnement pratiquement stérile. Quand nous l'avons ramené, il était vulnérable à tout un tas de trucs – un simple rhume de cerveau l'aurait probablement tué. Sans compter qu'il était à l'agonie quand nous l'avons récupéré : un poumon rongé par la tuberculose et l'autre en piteux état.

— Holà ! » s'est exclamé Hoaglund.

J'ai ri. « Tu n'attraperas rien à son contact. Il en est au stade de la rémission, Sam. Nous ne l'avons pas ramené à si grands frais rien que pour le voir mourir. »

Le sas s'est ouvert et nous sommes entrés dans la chambre de contrôle qui, avec ses rangées d'instruments télémétriques, brillait comme un plateau de cinéma. L'infirmière de jour, Claudia, examinait des relevés diagnostiques. « Il vous attend, docteur Leavis. Il est tout guilleret ce matin.

— Guilleret ?

— Enjoué. Vous savez. »

Oui. Collée à la porte de Gianni, une carte qui n'était pas là la veille proclamait en caractères résolument baroques :

GIOVANNI BATTISTA PERGOLESI

Jesi, 3 janvier 1710 – Pozzuoli, 17 mars 1736

Los Angeles, 20 décembre 2007

Original à l'œuvre !!!

Per piacere, Frappez Avant d'Entrer !

« Il parle anglais ? s'est étonné Hoaglund.

— À présent, oui. On lui a fait passer des bandes pendant son sommeil la première semaine. Il apprend vite de toute façon. » J'ai souri de toutes mes dents. « Original à l'œuvre, hein ? Dans le sens d'authentique ou d'excentrique. C'est le genre d'astuce

que j'aurais plutôt attendu de Mozart.

— Tous les mêmes, ces artistes », a fait Hoaglund.

J'ai frappé.

« *Chi va là ?* » a lancé Gianni.

— Dave Leavis.

— *Avanti, dottore illustrissimo !*

— Il me semblait t'avoir entendu dire qu'il parlait anglais, a murmuré Hoaglund.

— Il est d'humeur guillerette aujourd'hui. Tu ne te souviens pas de ce que nous a dit Claudia ? »

Nous sommes entrés. Comme d'habitude les stores étaient baissés, faisant écran à l'éclatant soleil de janvier, au flamboiement des fleurs d'acacia juste de l'autre côté de la fenêtre, à la masse écarlate de la bougainvillée, à la vue plongeante sur la vallée et aux montagnes au-delà. Peut-être le paysage ne l'intéressait-il pas – ou alors, plus probablement, il préférerait donner à sa chambre l'allure d'une petite cellule bien close, d'un îlot hors du temps. Il avait eu pas mal de chocs psychologiques à encaisser au cours des dernières semaines : ça devait faire un sacré décalage horaire à digérer de sauter de 271 ans dans le futur.

Mais il avait l'air plein d'entrain, presque taquin – petit homme tout de grâce et de délicatesse, l'œil vif, le geste prompt et élégant, de la prestance et de l'assurance. Comme il avait changé en seulement quelques semaines ! Quand nous l'avions péché dans son XVIII^e siècle, il faisait triste figure : un visage marqué et hagard, des cheveux déjà gris à vingt-six ans, un corps décharné, voûté, tremblotant. Il ressemblait à ce qu'il était, un tuberculeux à l'article de la mort. Ses cheveux étaient toujours gris, mais il avait pris cinq kilos ; le voile qui lui recouvrait les yeux avait disparu ; ses joues avaient pris des couleurs.

« Gianni, ai-je attaqué, je voudrais vous présenter Sam Hoaglund. C'est lui qui va s'occuper de la publicité et de tout le travail promotionnel pour notre projet. *Capisce ?* Il vous fera connaître au monde et vous donnera un nouveau public pour votre musique. »

Un grand sourire a éclairé son visage. « *Bene.* Écoutez ça. »

La pièce était une véritable jungle électronique, festonnée d'une débauche de gadgets : un synthétiseur, un écran télé, une fortune d'enregistrements audio, cinq espèces de terminaux et toutes sortes d'autres choses parfaitement adaptées à votre salon pur XVIII^e siècle italien. Gianni adorait cette ambiance et maîtrisait son matériel avec une aisance confondante, à la limite de l'effrayant. Il a pivoté vers le synthétiseur, l'a réglé façon clavecin et a effleuré le clavier. Du nuage de minibaffles en suspension a jailli le thème d'ouverture d'une sonate, ravissante, lyrique, d'un mélodieux immanquablement pergolésien, mais non dépourvue d'une certaine bizarrerie. En dépit de sa beauté, on y remarquait quelque chose de forcé, de gauche, de *retenu*, comme l'aurait été un ballet exécuté par des danseurs en galoches. Plus il jouait, plus je me sentais mal à l'aise. Finalement il s'est tourné vers nous et a lancé : « Ça vous plaît ?

— Qu'est-ce que c'est ? Quelque chose de vous ?

— De moi, oui. Mon nouveau style. En ce moment je suis sous l'influence de Beethoven. Haydn hier, demain Chopin. J'essaie tout, non ? D'ici Pâques j'en serai aux vilains compositeurs. Mahler, Berg, Debussy – ces hommes étaient *fous*, savez-vous ? Une musique folle, si vilaine. Mais j'apprendrai.

— Debussy, vilain ? m'a soufflé Hoaglund.

— Pour lui Bach est de la musique moderne. Haydn est la voix du futur.

— Je serai très célèbre, a déclamé Gianni.

— Oui. Sam fera de vous l'homme le plus célèbre du monde.

— Je suis devenu très célèbre après... euh... ma mort. » Il a tapoté un de ses terminaux. « J'ai lu des tas de choses sur moi. J'étais si célèbre que tout le monde a contrefait ma musique et qu'on l'a publiée comme étant du Pergolèse, savez-vous ? J'en ai joué aussi, de ce "Pergolèse". *Merda*, pour l'essentiel. Pas tout. Les *concerti armonici*... pas mal – pas de moi, mais pas mal. Presque tout le reste... du toc. » Il a cligné de l'œil. « Mais vous me rendrez célèbre de mon vivant, hein ? Bien. Très bien. » Il s'est rapproché de nous et, baissant la voix, a ajouté : « Voulez-vous dire à Claudia que, côté blennorragie, je suis parfaitement

guéri ?

— Quoi ?

— Elle ne veut pas me croire. Je lui ai dit : “Les docteurs sont formels”, mais elle m’a dit : “Non, ce ne serait pas prudent ; je ne veux pas de vos mains sur moi, ni quoi que ce soit d’autre.”

— Gianni, avez-vous importuné votre infirmière ?

— Je suis en train de retrouver la santé, *dottore*. Je ne suis pas un moine. On m’a envoyé vivre avec les *cappucini* au monastère de Pozzuoli, d’accord, mais c’était seulement pour que le bon air me guérisse de ma phtisie, pas pour me faire moine. Je ne suis pas un moine actuellement, et je ne suis plus malade. Pourriez-vous vous passer de femme pendant trois siècles ? » Il a rapproché son visage de celui de Hoaglund, a fixé sur lui des yeux pétillants et a pris un air outrageusement lubrique. « Vous allez me rendre célèbre. Alors il y aura de nouveau des femmes, oui ? Et il faudra leur dire que pour cette blennorragie il n’y a plus rien à craindre. Ah ! les miracles qu’on fait aujourd’hui ! »

Un peu plus tard Hoaglund m’a dit : « Et tu pensais que Mozart risquait de nous causer trop de problèmes ? »

Au moment où nous l’avons récupéré, il ne nous avait pas bombardé avec ces histoires de femmes, de célébrité ou de merveilleuses nouvelles compositions. Il n’était alors qu’une épave, un spectre hébété, évidé, grillé. Il ne savait pas s’il venait de se réveiller au paradis ou en enfer, mais quoi que ce fût, cela le laissait tour à tour dans un état de stupéfaction et de dépression. Tout juste s’il s’accrochait encore à la vie, au point que nous commencions à nous demander si nous n’avions pas attendu trop longtemps pour le cueillir. Peut-être aurait-il été plus sage, estimaient certains d’entre nous, de le réexpédier et de le prendre à un moment antérieur, par exemple l’été 1735, alors qu’il n’était pas encore au bord de la tombe. Mais nous n’avions pas les finances nécessaires pour procéder à un second harponnage, et nous étions par ailleurs ligotés par les règles strictes que nous nous imposons. Nous avons le pouvoir d’arracher qui nous voulions du passé – Napoléon, Genghis khan, Jésus, Henry VIII – mais nous n’avions aucun moyen de

savoir quels effets cela pourrait avoir sur le cours de l'histoire si nous péchions Lénine alors qu'il était, disons, encore en exil en Suisse, ou ramassions Hitler alors qu'il était encore ouvrier plâtrier. Aussi avons-nous décidé *a priori* de ne harponner que des gens qui avaient leur vie et leur œuvre derrière eux, et se trouvaient si près du moment de leur mort naturelle que leur disparition avait peu de chance de perturber la structure de l'univers. Pendant des mois j'avais fait des pieds et des mains pour qu'on harponne Pergolèse, j'avais eu gain de cause, et nous l'avions tiré du monastère dix-huit jours avant la date officielle de sa mort. Une fois l'homme en notre possession, il n'était pas sorcier de lui substituer un cadavre synthétique, qui fut dûment découvert et enterré, et jusque-là, pour autant que nous le sachions, l'histoire n'a pas eu à souffrir du fait qu'un Italien tuberculeux a été mis dans sa tombe deux semaines plus tôt que ne l'affirment les encyclopédies.

N'empêche que ça n'avait pas été une mince affaire de le maintenir en vie. Les jours qui ont suivi le harponnage comptent parmi les pires de ma vie. Des années et des années de préparation, des montagnes de dollars investis dans le projet, tout ça pour que notre premier harponné nous claque entre les pattes...

Mais rien de tel n'était arrivé. La vitalité qui lui avait permis d'accoucher de seize opéras, d'une douzaine de cantates et d'innombrables symphonies, concertos, messes et sonates en vingt-six années d'existence, l'avait ramené du bord de la tombe, une fois les ressources de la médecine moderne mises à contribution pour lui reconstruire les poumons et le guérir de ses diverses maladies vénériennes. D'heure en heure nous avons pu le voir reprendre des forces. En quelques jours il était complètement transformé. Il y avait là quelque chose de presque magique, même pour nous. Et cela nous montrait avec éclat combien de vies avaient été inutilement perdues en ces jours archaïques faute de ces choses devenues courantes pour nous – antibiotiques, greffes d'organes, micro-chirurgie, thérapie régénératrice.

Là, j'ai connu des jours merveilleux. Le jeune homme pâle et faible qui luttait pour sa vie dans le bloc du fond était entouré

d'une brillante aura de célébrité croissante et de légende édifiée par les siècles : c'était *Pergolesi*, l'enfant prodige, la fontaine de mélodie, le compositeur de l'impressionnant *Stabat Mater* et de l'exubérante *Serva Padrona*, qui, dans les décennies postérieures à sa mort prématurée, avait été mis au rang de Bach, de Mozart, de Haydn, et dont les œuvres les plus mineures avaient inspiré l'ensemble de l'opéra comique en tant que genre. Mais le regard qu'il portait sur lui était différent : il n'était qu'un pauvre jeune homme épuisé, malade, mourant, Gianni le pathétique, le raté, la loque, inconnu au-delà de Rome et de Naples et médiocrement apprécié dans ces deux villes, où ses opéras sérieux étaient cruellement négligés, ses messes et ses cantates couvertes d'éloges mais rarement jouées, les opéras comiques qu'il bâclait allègrement étant les seules œuvres à lui valoir quelques applaudissements – le pauvre Gianni, usé à vingt-cinq ans, détruit autant par la déception que par la tuberculose et les maladies vénériennes, qui se traînait jusqu'au monastère franciscain pour y mourir dans le plus complet dénuement. Comment aurait-il pu savoir qu'il allait être célèbre ? Mais nous le lui avons montré. Nous lui avons fait écouter des enregistrements de sa musique, à la fois les œuvres authentiques et celles qui avaient été fabriquées en son nom par les sans scrupule pour tirer profit de sa gloire posthume. Nous lui avons laissé lire les biographies, les essais critiques et même les romans que l'on avait publiés sur lui. Naturellement, cela a dû revenir pour lui à débarquer au paradis, et jour après jour il a repris des forces et du poids, il s'est épanoui, il a fini par être resplendissant de vigueur, de passion et d'assurance. Il savait désormais qu'aucune magie n'avait été à l'œuvre sur lui, qu'il avait été emporté dans l'inimaginable futur et ramené à la santé par des êtres humains ordinaires, et il acceptait cela, ayant rapidement cessé de se poser des questions à ce sujet. Tout ce qui l'intéressait à présent, c'était la musique. Dès la seconde semaine, et pendant toute la troisième, nous lui avons donné un cours intensif d'histoire de la musique postbaroque. D'abord Bach, puis la rupture avec la polyphonie – « *Naturalmente*, a-t-il dit. C'était inévitable, j'y serais moi-même parvenu si j'avais vécu. » – et toutes les heures passées avec Mozart, Haydn,

Johann Christian Bach, dont il absorbait les œuvres complètes, transporté d'extase. Son esprit vif, agile, a commencé alors à tracer ses propres directions. Un matin je l'ai trouvé les yeux rouges d'avoir pleuré. Il avait passé la nuit à écouter *Don Giovanni* et *Le Mariage de Figaro*. « Ce Mozart, a-t-il fait. Vous allez le ramener, lui aussi ? »

— Il se peut que nous le fassions un jour.

— Je le tue ! Vous le ramenez, je l'étrangle, je le piétine ! » Ses yeux jetaient des éclairs. Il riait comme un dément. « C'est une merveille ! C'est un ange ! Il est trop bon ! Envoyez-moi à son époque, que je le tue ! Personne ne devrait composer comme ça ! Excepté Pergolesi. C'est quelque chose qu'il aurait pu faire.

— J'en suis persuadé.

— Oui ! Ce *Figaro* – 1786 – j'aurais pu le faire vingt ans plus tôt ! Trente ans ! Si seulement j'en avais eu l'occasion. Pourquoi ce Mozart a-t-il eu tant de chance ? Je meurs, il vit – pourquoi ? Pourquoi, *dottore* ? »

Son rapport amour-haine avec Mozart a duré cinq ou six jours. Puis il est passé à Beethoven, qui était, je crois, un peu excessif pour lui, accablant, massif, écrasant, puis aux romantiques, qui l'amusèrent – « Berlioz, Tchaïkovski, Wagner, tous des cinglés, *dementi*, *pazzi*, mais ils sont merveilleux. Je crois voir ce qu'ils essaient de faire. Des fous ! De merveilleux fous ! » – puis, vite, vite, au XX^e siècle, Mahler, Schoenberg, Stravinsky, Bartok, mais il ne leur consacra pas beaucoup de temps, les trouvant tous ou affreux, ou terrifiants, ou simplement incompréhensiblement bizarres. Les compositeurs plus récents, Webern et les sérialistes, Penderecki, Stockhausen, Xenakis, Ligeti, les divers életronicistes et tout ce qui est venu ensuite, il les rejeta d'un bref haussement d'épaule, comme s'il tenait à peine ce qu'ils faisaient pour de la musique. Leurs principes de base lui étaient trop étrangers. Tout génie qu'il était, il ne pouvait pas plus assimiler leurs idées que Brillat-Savarin ou Escoffier n'aurait pu trouver grand plaisir dans la cuisine d'une autre planète. Après avoir achevé son frénétique survol de tout ce qui s'était passé en musique après son époque, il est revenu à Bach et Mozart pour leur consacrer toute son

attention.

Je dis bien *toute* son attention. Gianni n'était nullement curieux du monde sur lequel donnait la fenêtre de sa chambre. Nous lui avons dit qu'il se trouvait en Amérique, en Californie, et lui avons montré une carte. Il a vaguement hoché la tête. Nous avons allumé le télécran et l'avons laissé regarder le paysage du XXI^e siècle commençant. Ses yeux sont devenus vitreux. Nous lui parlions automobiles, avions, vols vers Mars. Oui, disait-il, *meraviglioso, miracoloso*, et il revenait aux *Concertos brandebourgeois*. Je me rends compte à présent que son absence d'intérêt pour le monde moderne n'était signe ni de peur ni de superficialité, mais traduisait plutôt un ordre de priorités. Ce que Mozart avait accompli était pour lui plus radicalement étranger et plus intéressant que toute la révolution technologique. La technologie n'était qu'un moyen au service d'une fin – on appuie sur un bouton et vous avez un orchestre symphonique dans votre chambre à coucher : *miracoloso !* – et Gianni considérait cela comme allant de soi. Que le *basso continuo* soit devenu caduc trente ans après sa mort, que les gammes diatoniques soient passées du statut de constantes sacrées à celui d'anachronismes gênants quelque chose comme un siècle plus tard, voilà qui était pour lui d'une portée autrement plus grande que le réacteur nucléaire, le vaisseau interplanétaire, ou même la machine qui l'avait arraché à son lit de mort pour le précipiter dans ce meilleur des mondes.

La quatrième semaine il a déclaré qu'il voulait se remettre à composer. Il a demandé un clavecin. Nous lui avons donné un synthétiseur à la place. Il a adoré.

La sixième semaine il a commencé à poser des questions sur le monde extérieur, et j'ai compris que nous entrions dans la partie difficile de notre expérience.

Hoaglund a dit : « Il va bientôt falloir le faire sortir de l'ombre. Il est incroyable que nous ayons été capables de garder le secret sur tout cela aussi longtemps. »

Il avait un plan soigneusement élaboré. Le problème était double : laisser Gianni faire l'expérience du monde, laisser le monde s'apercevoir que le voyage dans le temps comme réalité

pratique impliquant de vrais êtres humains – et non plus des grenouilles et des chatons remontés du mois dernier – était finalement arrivé. Il allait y avoir toute une campagne promotionnelle : conférence de presse, visites de notre laboratoire par les médias, entretiens avec Gianni, festival Pergolèse à l'Hollywood Bowl avec la première d'une symphonie à la manière de Beethoven dont le compositeur disait qu'elle serait prête en avril, et cetera, et cetera. Mais en même temps nous ferions faire à Gianni des visites guidées de la région de L.A., l'idée étant de l'exposer graduellement à la société dans laquelle il avait été si unilatéralement hissé. Les médecins disaient qu'il n'y avait plus de danger à lui laisser affronter les micro-organismes du XXI^e siècle. Mais n'y avait-il pas quelque risque à lui laisser affronter la civilisation du XXI^e siècle ? Lui, avec ses fenêtres hermétiquement closes et ses stores tirés, sa mentalité XVIII^e siècle plongée dans les révélations que Bach, Mozart et Beethoven y déversaient – que ferait-il de ce monde de voyages interplanétaires, de schlassétérias et de compagnons de la fumette dure, quand il ne pourrait plus s'en cacher ?

« Laisse-moi m'occuper de tout ça, disait Hoaglund. C'est pour ça que tu me paies, non ? »

Par un doux après-midi pluvieux de février, Sam, moi et le médecin-chef, Nella Brandon, l'avons donc emmené pour sa première promenade dans sa nouvelle réalité. Descente du versant arrière de la colline, Ventura Boulevard sur quelques kilomètres, l'autoroute direction Topanga, détour par la zone du glissement de terrain jusqu'à ce qui avait été Santa Monica, et cap sur Wilshire via le cœur même de Los Angeles – une bonne petite décharge de modernité. Le Dr Brandon avait avec elle tout son fourniment de sédatifs et de tranquillisants au cas où Gianni craquerait. Mais il n'a pas craqué.

Il a adoré – n'arrêtant pas de se retourner d'un côté et de l'autre dans la bulle panoramique de la voiture, restant bouche bée devant chaque découverte. J'ai essayé de voir L.A. par les yeux de quelqu'un dont toute la vie s'était déroulée au milieu des splendeurs de l'architecture Renaissance et baroque, et tout m'a paru hideux. Mais pas à Gianni. « Magnifique, soupirait-il. Merveilleux ! Miraculeux ! Prodigeux ! » La circulation, les

autoroutes elles-mêmes, les fast-food, les façades pelliculées de plastique, la balafre laissée par le grand incendie de Topanga, les maisons suspendues par câbles à flancs de collines, l'éventuel superjet en train de procéder en douceur à sa descente vers l'aéroport de L.A. – tout l'enthousiasmait. C'était pour lui le pays des merveilles. Pas de ces vieilles cathédrales sinistres ni de *palazzi* ni de fontaines de marbre ici – non, ici tout était plus lumineux, plus grand, plus pétillant que nature. La seule chose qu'il ne parvint pas à avaler fut la plage de Topanga. Le temps pour nous d'y arriver, le soleil avait fait son apparition et les amateurs de bronzage avec lui, et le spectacle de huit mille corps nus en train de gambader sur le sable humide a failli lui donner une attaque. « Qu'est-ce que c'est que ça ? s'est-il indigné. Le marché aux esclaves ? Le lupanar du roi ?

— Poussée de tension », a soufflé Nella Brandon, l'œil fixé sur son bracelet de contrôle. « Taux d'adrénaline en hausse. Je le calme ? »

J'ai fait non de la tête.

« L'esclavage est interdit par la loi, ai-je expliqué à Gianni. Et il n'y a pas de roi. Ce sont des citoyens ordinaires en train de prendre du bon temps.

— *Nudi ! Assolutamente nudi !*

— Il y a longtemps que nous n'en sommes plus à avoir honte de notre corps, ai-je dit. Les lois nous autorisent à aller nus en de tels endroits.

— *Straordinario ! Incredibile !* » Il est resté un moment bouche bée, puis il s'est répandu en un torrent de questions, d'abord en italien, son anglais ne revenant qu'au prix d'un certain effort. Est-ce que les maris autorisaient leurs femmes à venir ici ? Les pères y autorisaient-ils leurs filles ? Y avait-il des viols sur la plage ? Des duels ? Si le corps avait perdu son mystère, comment le désir sexuel arrivait-il à subsister ? Si un homme ressentait une certaine excitation, était-il indécent de la laisser voir ? Et ainsi de suite, jusqu'au moment où j'ai dû faire signe à Nella de lui administrer une petite injection. Désormais plus calme, Gianni a digéré l'idée de nudité collective de façon plus réfléchie ; mais cela l'avait encore plus sidéré que

Beethoven, c'était clair.

Nous l'avons laissé se rincer l'œil encore une dizaine de minutes. Comme nous nous préparions à regagner la voiture, Gianni a désigné du doigt une plantureuse petite brune qui pataugeait au bord des flaches et dit : « Je la veux. Amenez-la-moi.

— Gianni, nous ne pouvons pas faire ça !

— Vous me prenez pour un eunuque ? Vous croyez que je peux voir tous ces corps sans me rappeler le plaisir d'avoir une paire de seins dans les mains, une langue cherchant la vôtre ? » Il m'a saisi le poignet. « Amenez-la-moi.

— Pas encore. Vous n'allez pas encore assez bien. Et nous ne pouvons pas vous l'*amener* comme ça. Les choses ne se passent pas ainsi chez nous.

— Elle se promène toute nue. Elle appartient à tout le monde.

— Non. Vous ne comprenez toujours pas, n'est-ce pas ? » J'ai fait signe à Nella Brandon. Elle lui a administré une autre injection. Nous avons poursuivi notre périple, et son agitation est tombée. Nous n'avons pas tardé à arriver à la barrière marquant l'endroit où la côte était tombée dans la mer, et nous avons obliqué vers l'intérieur en passant par l'ancien emplacement de Santa Monica. J'y suis allé de mes explications sur le tremblement de terre et le glissement de terrain. Gianni a souri de toutes ses dents.

« Ah ! *il terremoto*, vous avez ça vous aussi ? Il y a quelques années nous avons eu un grand tremblement de terre à Napoli. Vous avez compris ? Et alors on me demande d'écrire une messe d'action de grâce parce que tout n'a pas été détruit. C'est une messe très célèbre pendant un certain temps. Vous la connaissez ? Il faut que vous l'entendiez. » Il s'est tourné vers moi et m'a saisi le poignet. Avec une intensité encore plus grande que celle occasionnée par le spectacle de la jolie brune, il a dit : « Je composerai une autre messe célèbre, oui ? Je serai de nouveau très célèbre. Et je serai riche. Oui ? J'étais célèbre et puis on m'a oublié et je suis mort et me voilà de nouveau vivant et je serai de nouveau célèbre. Et riche. Oui ? Oui ? »

Sam Hoaglund l'a regardé bien en face et lui a dit : « Dans

une quinzaine, Gianni, vous serez l'homme le plus célèbre du monde. »

Machinalement, Sam a pressé le bouton commandant la radio. La voiture était parfaitement équipée pour la surmodulation, et des multiples haut-parleurs ont jailli les palpitations-vibrations familières de Wilkes Booth John interprétant *Membrane*. Les infrasons étaient époustouflants. Gianni s'est redressé sous l'impact de la musique. « Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Surmodulation, a dit Sam. Wilkes Booth John.

— Surmodulation ? Ce mot n'a aucun sens pour moi. C'est une musique ? De quand ?

— La musique d'aujourd'hui », a fait Nella Brandon.

Comme nous filions le long de Wilshire, Sam a lancé aussi les couleurs et les lumières, et tout l'intérieur de la voiture s'est mis à puiser, à jeter des éclats, à grésiller. Et Gianni de se retrouver une fois de plus au pays des merveilles. De cligner les yeux, de se presser les joues, de secouer la tête. « C'est comme la musique des rêves, a-t-il dit. Le compositeur ? Qui c'est ?

— Pas un compositeur, a dit Sam. Un groupe. Wilkes Booth John, il s'appelle. Ce n'est pas de la musique classique, c'est de la pop. De la musique populaire. La pop n'a pas de compositeur.

— Elle se fabrique toute seule, cette musique ?

— Non, ai-je fait. C'est l'ensemble du groupe qui compose. Et qui joue.

— L'orchestre. C'est de la pop et l'orchestre compose. » Il semblait perdu, aussi déconcerté qu'il avait pu l'être depuis le moment où il s'était réveillé, nu et frêle, dans la cage du harpon. « De la pop. Quelle étrange musique. Si simple. Ça se répète indéfiniment, toujours la même chose, bruyante, informe. Mais je crois bien que ça me plaît. Qui écoute cette musique ? *Imbecili ? Infanti ?*

— Tout le monde », a dit Sam.

Cette première sortie dans Los Angeles ne fit pas que nous apprendre que Gianni pouvait affronter le monde moderne ; elle transforma aussi sa vie parmi nous de bien des façons. Et d'abord pas question de le forcer plus longtemps à la continence

après l'épisode de la plage de Topanga. Il était en bonne santé, il était gaillard, il était vigoureusement hétérosexuel – une vieille biographie de lui que j'avais lue mettait sa mauvaise santé et sa disparition prématurée sur le compte de « son libertinage notoire » – et nous pouvions difficilement le traiter comme un prisonnier ou un animal de zoo. Sam le brancha sur une de ses secrétaires, Melissa Burke, une volontaire empressée.

Et puis Gianni avait été aussi confronté pour la première fois à la séparation bien établie entre musique classique et populaire, à l'ensemble du clivage moderniste entre le grand art et le divertissement sans prétentions intellectuelles. C'était là quelque chose de nouveau pour lui et de déconcertant au premier abord. « Cette *pop*, disait-il, c'est la musique des paysans ? » Mais il a saisi progressivement l'idée d'une distinction entre simple musique rythmique, écoutée par tout le monde, et « grande » musique, réservée à une élite et jouée seulement en des occasions solennelles. « Mais ma musique à moi, protestait-il, elle contenait des airs, les gens pouvaient la siffloter. C'était la musique de tout le monde. » Il était fasciné par le fait que les compositeurs avaient abandonné la mélodie pour se rendre accessible à la plupart des gens. Nous lui avons expliqué que c'était un phénomène qui avait touché tous les arts. « Pauvres fous de *futuruomini* », nous a-t-il répondu d'un ton indulgent.

Soudain, il se mit à devenir un connaisseur en groupes de surmodulation. On installa un impressionnant équipement dans sa chambre, et Melissa et lui restaient branchés des heures durant, s'imprégnant des structures ondulatoires libérées par Les Ciseaux, Ultramousse, Wilkes Booth John et autres groupes à succès. Quand je lui ai demandé comment avançait sa nouvelle symphonie, il m'a regardé d'un drôle d'air.

Il commença à faire d'autres petites incursions dans la vie moderne. Sam et Melissa l'emmenèrent s'habiller dans Figueroa Street et il ressortit des boutiques *cholo* avec une nouvelle garde-robe dans le dernier style aztèque flamboyant pour remplacer les vêtements de laboratoire qu'il portait depuis son réveil. Il fit teindre en roux ses cheveux prématurément gris. Il se procura des bijoux qui faisaient shebam ! pow ! blop ! wizz !

quand les traducteurs d'humeur se mettaient en marche. En quelques jours il était complètement transformé ; il devint le parfait jeune Angeleno, mince, soigné, élégant, jusque dans le détail de la petite touche d'accent étranger et de syntaxe exotique.

« Ce soir, Melissa et moi allons à la Konque, annonça-t-il enfin.

— La Konque ? murmurai-je, interdit.

— Une salle de surmodulation, expliqua Hoaglund. À Pomona. Tous les grands groupes s'y produisent.

— Nous avons des tickets pour le Philharmonique ce soir », objectai-je d'une toute petite voix.

Les yeux de Gianni étaient pleins d'une farouche détermination. « La Konque », insista-t-il.

Nous sommes donc allés à La Konque, Gianni, Melissa, Sam, la petite schlassée qui vivait avec lui, Oreo, et moi. Gianni et Melissa avaient voulu s'y rendre seuls, mais je ne m'étais pas laissé faire. Je me sentais un peu comme une mère trop protectrice dont le petit garçon veut tâter de la fumette dure. Pas de chaperons, pas de Konque, ai-je dit. La Konque était un gigantesque dôme géodésique à Pomona niveau inférieur, loin sous terre. La scène tournait sur des gyroscopes anti-grav, le plafond n'était qu'une brume de haut-parleurs en suspension, les sièges étaient munis de prises amplificatrices, et l'assistance, quatorze ans d'âge moyen, était schlassée à mort. Les groupes prévus au programme ce soir-là étaient : Casseur, Esprits Saints, Orgasme Rutilant Renaissance et Ultramousse. C'était pour ça que j'avais dépensé une super-méga-fortune à ramener à la vie le compositeur du *Stabat Mater* et de *La Serva Padrona* ? Les gamins hurlaient, l'immense salle était plongée dans un son dense, tangible, oppressant, couleurs et lumières palpaient et vibraient, ce n'était qu'une explosion dans les têtes. Et au milieu de cette folie se tenait Giovanni Battista Pergolesi (1710-1736), diplômé du Conservatorio dei Poveri, organiste de la chapelle royale à Naples, *maestro di capella* auprès du prince de Stigliano – branché, excité, rayonnant, extatique, transporté.

Quoi que La Konque pût être par ailleurs, l'endroit ne

semblait pas dangereux, aussi ai-je laissé Gianni y retourner le soir suivant en la seule compagnie de Melissa. Et le soir d'après. Il était sain pour nous deux de le laisser voler un peu de ses propres ailes. Mais je commençais à m'inquiéter. Nous n'allions pas tarder à annoncer au public la nouvelle que nous avions un authentique génie du XVIII^e siècle parmi nous. Mais où étaient les nouvelles symphonies ? Où étaient les providentielles sonates ? Il ne produisait rien de visible. Il se contentait d'avaler des tonnes de surmodulation. Je ne l'avais pas ramené ici pour faire partie de l'assistance, surtout *cette* assistance.

« Relax, disait Sam Hoaglund. C'est seulement une phase qu'il traverse. Il est ébloui par toutes ces choses nouvelles pour lui, sans compter que c'est peut-être la première fois de sa vie qu'il prend du bon temps. Mais il se remettra tôt ou tard à composer. Personne ne s'écarte définitivement de son naturel. Le vrai Pergolèse reprendra les rênes. »

Puis Gianni disparut.

Appel affolé à trois heures de l'après-midi par un samedi torride où soufflaient les vents de Santa Ana tandis qu'un incendie faisait rage à Tujunga. Le Dr Brandon était allé dans la chambre de Gianni pour un petit examen de routine : pas de Gianni. Quittant ma maison près de la plage, j'ai traversé la ville à toute allure. Hoaglund, qui était accouru de Santa Barbara, était déjà là. « J'ai téléphoné à Melissa, a-t-il dit. Il n'est pas avec elle. Mais elle a une théorie.

— Raconte.

— Ils sont allés rôder dans les coulisses ces derniers soirs. Il a rencontré des mecs d'Ultramousse et d'un autre groupe. Elle pense qu'il est allé faire un bœuf avec eux.

— Si c'est tout, alors alléluia. Mais comment retrouver sa trace ?

— Elle rassemble des adresses. On est en train d'appeler à droite et à gauche. Arrête de te tracasser, Dave. »

Facile à dire. Je l'imaginais un couteau sur la gorge dans quelque bouge de L.A. Est. J'imaginais des voyous fanfaronnants m'expédiant ses doigts, un par jour, en attendant que leur soit payée une rançon de cinquante millions de dollars. J'ai fait les cent pas pendant toute une atroce demi-heure,

décrochant des téléphones comme si c'étaient des baguettes magiques, puis est arrivée la nouvelle qu'on l'avait trouvé en train de se faire la main avec Orgasme Rutilant Renaissance dans un studio de Covina Ouest. Nous y étions en la moitié du temps autorisé par la loi et au diable la police de la route californienne.

L'endroit était une Konque miniature, du matériel électronique partout, l'équipement nécessité par la surmodulation en place, et Gianni installé au milieu de six jeunes affreux pratiquement nus dont les corps étaient festonnés de bandes magnétiques et de gadgets acoustiques. Tout comme le sien. Dégoulinant de sueur, il avait l'air ravi. « C'est tellement beau cette musique », a-t-il soupiré quand je l'ai colleté. « C'est la musique de ma seconde naissance. Je l'aime plus que tout.

— Plus que Bach. Beethoven. Mozart.

— C'est quelque chose d'autre. De miraculeux. L'effet total... l'environnement, l'englout...

— Gianni, ne partez plus jamais sans en informer quelqu'un.

— Vous avez eu peur ?

— Vous représentez un énorme investissement pour nous. Nous ne tenons pas à ce qu'il vous arrive du mal, ou des ennuis, ou...

— Vous me prenez pour un enfant ?

— Il y a dans cette ville des dangers que vous ne pouvez pas encore comprendre. Vous voulez jouer avec ces musiciens, jouez avec eux, mais ne disparaïssez pas comme ça. Compris ? »

Il a hoché la tête.

Puis il a dit : « On remet à plus tard cette conférence de presse. Je suis en train d'apprendre cette musique. Je ferai mes débuts le mois prochain, peut-être. Si nous pouvons avoir une réservation à La Konque comme tête d'affiche.

— C'est ce que vous voulez être ? Une star de la surmodulation ?

— La musique est la musique.

— Et vous êtes Giovanni Battista Pergo... » Une horrible pensée m'a traversé. J'ai jeté un coup d'œil en biais du côté d'Orgasme Rutilant Renaissance. « Gianni, vous ne leur avez

pas dit qui vous...

— Non. Je suis toujours un secret.

— Dieu merci. » J'ai posé ma main sur son bras. « Écoutez, si ce truc vous amuse, écoutez-en, jouez-en, faites ce que vous voulez. Mais le Seigneur vous a donné du génie pour la vraie musique.

— Ceci est de la vraie musique.

— La musique complexe. La grande musique.

— J'ai crevé de faim à composer de cette musique.

— Vous étiez en avance sur votre époque. Vous ne crèveriez pas de faim aujourd'hui. Vous aurez un public énorme pour votre musique.

— Parce que je suis une curiosité, oui. Et dans deux mois me voilà de nouveau oublié. *Grazie*, non, Dave. Plus de sonates. Plus de cantates. Ce n'est pas la musique de ce monde-ci. Je me lance dans la surmodulation.

— Je vous le défends, Gianni ! »

Ses yeux ont lancé des éclairs. J'ai vu de l'acier sous son extérieur fragile de jeune dandy.

« Je ne vous appartiens pas, docteur Leavis.

— Je vous ai donné la vie.

— Mon père et ma mère aussi. Je ne leur ai pas appartenu davantage.

— Je vous en prie, Gianni. Ne nous disputons pas. Je vous supplie seulement de ne pas tourner le dos à votre génie, de ne pas renoncer à ce don que Dieu vous a donné pour...

— Je ne renonce à rien. Je transforme, c'est tout. » Il s'est redressé et son nez est presque venu toucher le mien. « Laissez-moi ma liberté. Je ne serai pas un compositeur de cour pour vous. Je ne vous donnerai ni messes ni symphonies. Personne ne veut de telles choses aujourd'hui, pas de nouvelles, seulement quelques individus qui veulent les anciennes. Ce n'est pas suffisant. Je veux être célèbre, *capisce* ? Je veux être riche. Pensiez-vous que je passerais le reste de ma vie à jouer les phénomènes de foire, les pièces de musée ? Ou que j'apprendrais à écrire le genre de bruit qu'on appelle musique moderne ? La célébrité, voilà ce que je veux. Je suis mort dans la faim et la pauvreté, disent les livres. *Mourez* dans la faim et la

pauvreté, voyez à quoi ça ressemble, et revenez me parler d'écrire des cantates. Je ne serai plus jamais pauvre. » Il s'est mis à rire. « L'année prochaine, quand j'aurai été révélé au monde, je formerai mon propre groupe de surmodulation. Nous porterons des perruques, des costumes XVIII^e siècle, tout ça. Nous nous appellerons les Pergolesi. D'accord ? D'accord, Dave ? »

Il a exigé de s'entraîner avec Orgasme Rutilant Renaissance tous les après-midi. D'accord. Il allait à des concerts de surmodulation presque chaque soir. D'accord. Il parlait de monter sur la scène le mois suivant. Même là-dessus, d'accord. Il ne composait plus, cessa d'écouter toute musique en dehors de la surmodulation. D'accord. C'est seulement une phase qu'il traverse, avait dit Sam Hoaglund. D'accord. Je ne vous appartiens pas, avait dit Gianni.

D'accord. D'accord.

Je l'ai laissé faire à sa guise. Je lui ai demandé qui ses amis musiciens croyaient qu'il était, pourquoi ils l'avaient laissé si facilement entrer dans leur groupe. « Je dis que je suis un riche playboy italien, m'a-t-il répliqué. Je leur fais le vieux coup de la séduction, vous comprenez ? Souvenez-vous que je suis accoutumé à gagner les faveurs des rois, princes et cardinaux. C'est comme ça que nous autres musiciens gagnions notre vie.

Je les charme, ils m'écoutent jouer, ils voient tout de suite que j'ai du génie. Le reste est simple. Je serai très riche. »

Au bout de trois semaines de la phase surmodulation de Gianni, Nella Brandon est venue me voir et m'a dit : « Dave, il prend de la schlasse. »

Je ne sais pas pourquoi j'ai été surpris. Je l'ai été.

« Vous êtes sûre ? »

Signe de tête affirmatif. « Tout le montre, son sang, ses urines, ses relevés métaboliques. Probable qu'il en tête chaque fois qu'il va jouer avec ce groupe. Il perd du poids, son taux globulaire est en baisse, sa résistance s'affaiblit. Il faut absolument que vous lui parliez. »

Je suis allé le trouver et lui ai dit : « Gianni, j'ai cessé de me soucier du genre de musique que vous écrivez, mais pour ce qui est de la drogue, je n'admets pas ça. Vous n'êtes pas encore

complètement rétabli. Souvenez-vous, vous étiez au bord de la tombe il y a seulement quelques mois, en temps physiologique. Je ne veux pas que vous vous tuiez.

— Je ne vous appartiens pas. » Deuxième édition, la mine maussade.

« J'ai des droits sur vous. Je veux que vous continuiez à vivre.

— Ce n'est pas un peu de schlasse qui va me tuer.

— Ça a déjà tué beaucoup de monde.

— Pas Pergolesi ! » a-t-il lancé. Puis il a souri, m'a pris la main, m'a fait le grand jeu. « Dave, Dave, écoutez-moi. Je suis mort une fois. Je ne suis pas partant pour remettre ça. Mais la schlasse, c'est essentiel. Savez-vous ? Ça sépare un moment du suivant. Vous en avez pris ? Non ? Alors vous ne pouvez pas comprendre. Ça met des espaces dans le temps. Ça me permet de saisir les rythmes les plus compliqués, parce qu'avec la schlasse il y a un temps pour tout, le monde ralentit, l'esprit accélère. *Capisce ? J'en ai besoin pour ma musique.*

— Vous avez réussi à écrire *Stabat Mater* sans schlasse.

— Une musique différente. Pour celle-ci, j'en ai besoin. » Il m'a tapoté la main. « On ne s'inquiète pas, hein ? Je fais attention à moi. »

Que pouvais-je dire ? J'ai ronchonné, marmonné, haussé les épaules. J'ai enjoint à Nella de garder un œil attentif sur ses bilans de santé. J'ai enjoint à Melissa de passer autant de temps que possible avec lui et de tout tenter pour le tenir à l'écart de la drogue.

À la fin du mois Gianni a annoncé qu'il allait faire ses débuts à La Konque le samedi suivant. Une grosse affiche – cinq groupes de surmodulation, Orgasme Rutilant Renaissance jouant en quatrième place, avec Wilkes Booth John, pas moins, en vedette. Les gamins composant l'assistance déjanteraient complètement s'ils savaient que l'un des Orgasmes avait trois cents ans, mais bien sûr ils ne seraient pas au courant, ils ne verraient en lui qu'un nouvel accompagnateur et ne feraient pas attention. Plus tard Gianni déclarerait être Pergolèse. Sam et lui travaillaient déjà sur le programme promotionnel modifié. Je me sentais largué, relégué sur une autre piste. Mais je ne

contrôlais plus les événements. Gianni était désormais une espèce de force de la nature, un homme ouragan, tout pâle et fragile qu'il pouvait être.

Nous sommes tous allés à La Konque pour les débuts de Gianni dans la surmodulation.

Nous étions là, à peu près une douzaine d'adultes présumés, dans cette meute de gosses déchaînés. Fumées, lumières, couleurs, bourdonnement de vêtements et de bijoux gadgétisés, évanouissements, accouplements dans les allées, tout le tremblement, telle Babylone juste avant la fin, et nous subissions. Des gosses vendant de la schlasse, de la dope, de la coke, tout ce que vous voulez, se glissaient parmi nous. Je n'étais pas acheteur mais je crois que certains de mes compagnons l'étaient. J'ai fermé les yeux et laissé tout ça déferler sur moi, les rythmes, les subliminaux et les ultrasons de chaque troupe l'un après l'autre, Crapaud Étoile, Lait Moussant, Esprits Saints, bien que je fusse incapable de distinguer celui-ci de celui-là, et enfin, au bout de bien des heures, est arrivé le moment où Orgasme Rutilant Renaissance était censé entrer en scène.

Un long entracte. Qui s'est étiré. N'en finissait plus.

Les gosses, défoncés et surexcités, ne s'en sont pas formalisés au début. Mais au bout de quelque chose comme une demi-heure ils ont commencé à huer, à lancer des choses et à cogner sur les murs. J'ai regardé Sam, Sam m'a regardé, Nella Brandon a laissé filtrer quelques murmures inquiets.

Puis Melissa a surgi de quelque part, m'a tiré par le bras et m'a soufflé : « Docteur Leavis, vous feriez bien de venir en coulisses. Monsieur Hoaglund. Docteur Brandon. »

On dit que si on craint le pire, on tient le pire à distance. Tandis que nous nous enfoncions dans les entrailles de La Konque pour gagner le territoire des artistes, j'imaginais Gianni étalé dans les coulisses, harnaché de tout son équipement, les yeux fixes, la langue pendante – mort d'une overdose de schlasse. Et tout notre fabuleux projet ruiné en un instant de folie. Nous voilà donc sur place. Il y avait là les membres d'Orgasme Rutilant Renaissance en train de courir en rond, des membres du personnel de La Konque qui se consultaient

précipitamment, des gosses en peintures de guerre qui regardaient dans l'arrière-fond tout en essayant de franchir le cordon. Et il y avait Gianni, harnaché de tout son équipement de surmodulation, étalé par terre, torse nu, la peau luisante de sueur, marbré de taches violacées, les yeux fixes, la langue pendante. Nella a fait écarter tout le monde et s'est laissée tomber près de lui. Un des Orgasmes a dit à la cantonade : « Il était super-nerveux, mec, il forçait de plus en plus sur la schlasse, on ne pouvait pas l'arrêter, vous savez... »

Nella a levé vers moi un visage désolé.

« Overdose ? »

Elle a fait oui de la tête. Elle tenait la pointe d'un pistolet injecteur contre le bras flasque de Gianni, lui administrant je ne sais quoi pour essayer de le ranimer. Mais même en 2008 après J.C., quand on est mort on est mort.

C'est Melissa qui m'a dit ensuite à travers un voile de larmes : « C'était son karma de mourir jeune, ne voyez-vous pas ? S'il ne pouvait pas mourir en 1736, il devait vite mourir ici. Il n'avait pas le choix. »

Et j'ai pensé à cette vieille biographie qui disait de lui : *Sa mauvaise santé était probablement due à son libertinage notoire*. Et j'ai entendu dans ma tête la voix de Sam Hoaglund disant : « Personne ne s'écarte définitivement de son naturel. Le vrai Pergolèse reprendra les rênes. » Oui. Gianni avait toujours été sur une trajectoire de collision avec la mort, je le voyais à présent ; en le raflant à son époque nous n'avions fait que retarder les choses de quelques mois. Qui a tendance à s'autodétruire s'autodétruit, et un changement de décor ne fait rien à l'affaire.

S'il en est ainsi – si, comme le dit Melissa, le karma règne en maître – vaut-il la peine de renouveler l'expérience ? D'aller dans l'hier des hiers chercher quelque autre jeune génie mort trop tôt, Poe, Rimbaud, Caravage ou Keats, pour lui donner la deuxième chance que nous espérions donner à Gianni ? Et le voir suivre de nouveau son destin, sombrer une deuxième fois ? Mozart, comme Sam le suggérait naguère ? Benvenuto Cellini ? Notre filet est large et profond. Tout le passé nous appartient.

Mais si nous ramenons quelqu'un d'autre, et qu'il suive délibérément et en toute insouciance la même vieille pente fatale, qu'aurons-nous accompli, quel intérêt pour nous comme pour lui ? Je pense à Gianni, lui qui comptait bien être enfin riche et célèbre, gisant tout violacé sur ce plancher. Shelley se noierait-il encore ? Van Gogh se couperait-il l'autre oreille sous nos yeux ?

Peut-être que quelqu'un de plus mûr serait plus judicieux, hein ? Le Greco, Cervantès, Shakespeare ? Mais nous risquons alors de voir Shakespeare engagé par Hollywood, Le Greco pris en charge par quelque galerie dans le vent, Cervantès en grande conversation avec son agent pour essayer de trouver des échappatoires fiscales. Oui ? Non. Je regarde le harpon. Le harpon me regarde. Il est un peu tard pour réfléchir à ces questions, mes amis. Des années de nos vies consumées, des milliards de dollars dépensés, les scellés du temps arrachés, l'étrange odyssée d'un jeune génie s'achevant dans les coulisses de La Konque, tout cela pour quoi, pour quoi, pour quoi ? Nous ne pouvons pas abandonner le projet comme ça, tout de suite, n'est-ce pas ?

N'est-ce pas ?

Je regarde le harpon. Le harpon me regarde.

Titre original :

Gianni

paru dans *Playboy*, février, 1982

LA SUBSTITUTION

à la mémoire
de Philip K. Dick

Juste au moment où la saisissante façade du temple de Quetzalcóatl s'offrait à la vue de l'autre côté de la petite pyramide, Hilgard se sentit pris d'un léger vertige et tangua un instant, comme si les ondes d'un petit tremblement de terre s'étaient propagées à travers la zone archéologique de Teotihuacán. Il s'appuya contre une rambarde jusqu'à ce que le plus gros de son indisposition et de son trouble ait passé. La chaleur ? L'altitude ? Le dîner torride de la veille au soir qui faisait payer son tribut ? À Mexico un touriste apprenait qu'il lui fallait s'attendre à tout moment à quelque genre de dérangement interne.

Mais le malaise s'évanouit aussi vite qu'il était venu, et Hilgard leva un regard intimidé vers le monumental escalier de pierre du temple. Les têtes en saillie des serpents à plumes jaillissaient comme des museaux de dinosaures des blocs imposants. Des traces des fresques originelles, peut-être anciennes de quinze cents ans, brillaient ici et là. Hilgard prit huit ou neuf photos. Mais il était trop écrasé de chaleur, de poussière, de lassitude, pour explorer le merveilleux édifice avec une véritable ardeur, et il se sentait encore un peu secoué par le court vertige qui s'était emparé de lui un moment auparavant.

Il était également pressé par le temps : il avait promis de retrouver son chauffeur à deux heures au parking principal pour le voyage de retour à Mexico. Il n'était pas loin de deux heures, et la zone de stationnement se trouvait à plus d'un kilomètre au nord, le long de la balafre sans ombre connue sous le nom

d'avenue des Morts. Il regrettait à présent de ne pas avoir commencé sa visite ici, au formidable temple de Quetzalcóatl, et d'avoir épuisé son énergie du matin à escalader les deux énormes pyramides à l'autre extrémité du site.

Trop tard pour y faire quoi que ce soit. Hilgard se hâta péniblement vers le parc de stationnement, ne s'arrêtant que pour acheter une bière tiède à un marchand ambulant en milieu de parcours. À deux heures et quart il était au rendez-vous, soufflant et suant. Aucun signe du chauffeur et du taxi noir tout cabossé. Encore à table, probablement, se dit Hilgard, soulagé de ne pas avoir à se sentir coupable de son retard mais irrité par ce nouvel exemple de la ponctualité mexicaine. Bah ! il avait maintenant le temps de prendre encore quelques clichés de la pyramide du Soleil en attendant, et peut-être...

« ¿ Señor ? ¡ Señor ! »

Hilgard se retourna. Un chauffeur – pas le sien – avait émergé d'une pimpante petite Volkswagen et lui faisait signe.

« Votre femme, *señor*, elle sera là dans deux minutes. Elle prend encore quelques photos au sommet de la grande pyramide, et elle vous dit d'attendre, s'il vous plaît, elle ne sera pas longue.

— Je crois que vous vous trompez de personne », dit Hilgard.

Le chauffeur parut tout désorienté. « Mais vous êtes son mari, *señor*.

— Désolé. Je ne suis le mari de personne.

— C'est une blague ? Je ne comprends pas. » Le grand sourire du chauffeur était mal assuré. « Une femme blonde, des lunettes noires. Je vous ai pris tous les deux devant l'hôtel *Century*, Zona Rosa, ce matin à dix heures, vous vous souvenez ? Elle m'a dit il y a dix minutes : Dites à mon mari d'attendre un peu, je vais prendre encore quelques photos de la pyramide. Juste quelques minutes. Et...

— Je séjourne à l'hôtel *Présidente*, l'interrompit Hilgard. Je ne suis pas marié. Je me suis fait conduire ici ce matin dans une Ford noire. Le nom du chauffeur était Chucho. »

Le grand sourire du Mexicain, consciencieux et patelin, ne quitta pas son visage, mais il se défit un peu, et une lueur hostile passa dans ses yeux, comme s'il commençait à penser qu'il était

l'objet de quelque incompréhensible farce gringo. Il dit lentement : « Je connais Chucho, oui. Il a emmené des Américains à Xochimilco ce matin. Peut-être que vous l'avez eu comme chauffeur hier.

— Il m'a pris devant le *Présidente*. Nous en étions convenus hier soir. Le prix de la course était de dix-sept cents pesos. » Hilgard regarda autour de lui, espérant que l'homme allait se montrer avant que la situation ne devienne encore plus embrouillée. « Vous devez me prendre pour un autre Américain. Je voyage seul. Il ne me déplairait pas de rencontrer une blonde intéressante, j'imagine, mais il ne se trouve pas que je sois marié avec une telle femme, et je suis absolument certain que vous n'êtes pas le chauffeur qui m'accompagnait ce matin. Je suis tout à fait désolé si...

— Voilà votre femme, *señor* », annonça calmement le Mexicain.

Hilgard se retourna. Une femme séduisante, d'allure soignée, dans les trente-cinq, trente-six ans, cheveux dorés coupés court encadrant un visage franc et alerte, se frayait un chemin à travers le fouillis de boutiques de souvenirs à l'entrée de la zone de stationnement. « Ted ! lança-t-elle. J'arrive ! »

Il demeura interdit. Il n'avait jamais vu cette femme auparavant. Comme elle se rapprochait, il força ses lèvres à s'étirer en un sourire et les figea dans cette position. Mais qu'était-il censé lui dire ? Il ne connaissait même pas son nom. *Excusez-moi, madame, le fait est que je ne suis pas votre mari.* Hé ? Était-il le protagoniste d'une de ces émissions télévisées où des gens sans méfiance filmés par une caméra cachée sont victimes de canulars soigneusement mis au point ? Allait-on le couvrir d'appareils ménagers et de billets de voyage une fois qu'on aurait fini de le faire tourner en bourrique ? *Pardonnez-moi, madame, mais à vrai dire, je ne suis pas Ted Hilgard. Seulement quelqu'un qui a le même nom et la même tête.* Oui ? Non.

Elle le rejoignit et dit : « Tu aurais dû faire l'ascension avec moi. Tu sais ce qu'ils font là-haut depuis une demi-heure ? Ils célèbrent l'équinoxe de printemps selon une espèce de rituel aztèque. Encens, mélopées, rameaux verts, deux tourterelles

blanches en cage qu'ils viennent juste de libérer. Un truc fascinant, et j'ai des photos de tout le machin. Tiens-moi ça une minute, veux-tu ? » ajouta-t-elle en toute simplicité, en faisant glisser de son épaule sa grosse sacoche-photo et en la fourrant dans les mains d'Hilgard. « Grand Dieu, quelle chaleur aujourd'hui ! Tu t'es bien amusé à l'autre temple ? Je ne me sentais pas le courage de faire tout ce chemin à pied, mais j'espère que je n'ai pas manqué... »

Le chauffeur, laissé de côté, intervint en douceur. « Il se fait tard, patronne. On rentre en ville maintenant ? »

— Oui. Bien sûr. » Elle remit un pan de chemise flottant dans son pantalon, reprit sa sacoche des mains d'Hilgard et suivit le chauffeur vers la Volkswagen. Hilgard, médusé, resta où il était, fouillant désespérément du regard le parc de stationnement à la recherche de Chucho et de la vieille Ford noire et essayant d'élaborer quelque plan d'action plausible. Au bout d'un moment la femme blonde se retourna, les sourcils froncés, et lança : « Ted ? Qu'est-ce qui se passe ? »

Il émit un son inarticulé et agita confusément les mains. Peut-être, se dit-il, était-il victime d'une espèce de décrochage psychotique. À moins que ce moment de vertige au temple de Quetzalcóatl n'ait été en fait une petite attaque qui lui avait brouillé la mémoire. Se pouvait-il qu'elle fût vraiment sa femme ? Il était pratiquement certain d'être resté célibataire toute sa vie, à l'exception de ces huit mois avec Beverly une douzaine d'années auparavant. Il avait une vision parfaitement nette de sa garçonnière sur la Troisième Avenue, avec ses trois pièces bien rangées, ses tableaux, sa petite vitrine de statuettes précolombiennes. Il se revoyait dans ses restaurants préférés avec ses diverses maîtresses, Judith, Janet ou Denise. Cette femme blonde dynamique, enjouée, n'avait sa place nulle part dans ces images. Et pourtant... pourtant...

Il ne savait que faire. Ses doigts se mirent à trembler, ses pieds lui semblaient des blocs de boue gelée, et il commença à marcher comme dans un état d'engourdissement, d'hébétude, vers la Volkswagen. Le chauffeur lui tenait la porte ouverte et lui lança le genre de regard venimeux et méprisant que l'on devait généralement adresser, imaginait Hilgard, aux gringos qui

étaient tellement ivres dès le milieu de la journée qu'ils étaient incapables de se souvenir qu'ils étaient mariés. Mais Hilgard n'était pas ivre.

La femme papota agréablement tandis que le taxi fonçait vers Mexico. De toute évidence il entraînait dans leurs projets de visiter cet après-midi le musée d'Anthropologie, dans le parc de Chapultepec, et le lendemain matin ils iraient à Cuernavaca ou à Guadalajara, tout dépendait de celui qui l'emporterait dans un désaccord mineur qui durerait selon toute vraisemblance depuis plusieurs jours. Hilgard faisait semblant de suivre la conversation, répondant de façon vague et lointaine et déclarant finalement forfait sous le prétexte d'un coup de fatigue, une petite insolation sans doute. Bientôt, des vrilles de brouillard gris flottaient à leur rencontre : ils arrivaient dans les faubourgs de Mexico. Dans la circulation dominicale relativement fluide, le chauffeur enfila en beauté le large Paseo de la Reforma et s'engagea sèchement dans la Zona Rosa pour les déposer devant la flèche noire et blanche de l'hôtel *Century*. « Donne-lui un bon pourboire, chéri, dit la femme à Hilgard. Nous l'avons retenu plus longtemps que prévu. »

Hilgard tendit au chauffeur rechigné deux coupures de mille pesos, refusa la monnaie d'un geste, et ils entrèrent dans l'hôtel. Dans le petit hall, elle dit : « Prends la clé, veux-tu ? Je vais appeler l'ascenseur. » Hilgard s'avança vers la réception et adressa un regard implorant à l'employé, qui lui lança dans un parfait anglais : « Bonjour, Mr. Hilgard. Avez-vous trouvé les pyramides intéressantes ? » et lui tendit, sans attendre d'être sollicité, la clé de la chambre 177.

Ce n'est pas vrai, se dit Hilgard, en songeant à sa chambre confortable au septième étage du somptueux hôtel *Présidente*. Je suis en plein rêve. En pleine hallucination. Il rejoignit la femme blonde dans l'ascenseur ; elle appuya sur le bouton marqué 17 et la cabine commença à s'élever lentement, marquant un petit temps d'arrêt inquiétant entre le dixième et le onzième étage à l'occasion d'une baisse de tension. Pas de place perdue dans la chambre 177, pratique, pourvue d'un lit à deux places semi-circulaire et d'un petit bar contenant des mini-bouteilles d'alcool, des boissons gazeuses et autres breuvages.

La femme y préleva un cognac et lui demanda : « Je te sors un rhum, Ted ? »

— Non. Merci. » Il fit le tour des lieux. Des articles féminins un peu partout sur le lavabo de la salle de bains, produits de maquillage, lotions et tout ce qui s'ensuit. Des bagages assortis pour les affaires de Monsieur et Madame dans le placard. Un veston et des chemises d'homme bien rangés sur des cintres – pas les siens, mais le genre de choses qui auraient pu lui appartenir –, un livre sur la table de chevet, le dernier roman d'Updike. Il l'avait lu quelques mois auparavant, mais apparemment dans une autre édition, car celui-ci avait une couverture rouge au lieu de la bleue dont il gardait le souvenir.

« Je vais prendre une petite douche, dit-elle. Ensuite on va déjeuner et on file au musée, d'accord ? »

Il leva les yeux. Elle passa devant lui sur la pointe des pieds, nue ; il eut le temps – et la surprise – d'apercevoir deux petits seins ronds, des fesses potelées, puis la porte de la salle de bains se referma. Hilgard attendit d'entendre l'eau couler, puis alla prendre le portefeuille de la jeune femme dans son sac resté ouvert. Il y trouva les habituelles cartes de crédit, quelques chèques de voyage, une grosse liasse de billets de banque mexicains passablement fatigués. Et un permis de conduire : Celia Hilgard, trente-six ans, un mètre soixante-trois, cheveux blonds, yeux bleus, cinquante-six kilos, mariée. *Mariée*. Une adresse sur la 85^e Rue Est. Une carte sur le devant du portefeuille déclarait que la personne à avertir en cas d'urgence était Theodore Hilgard, soit à l'adresse de la 85^e Rue Est, soit aux bureaux d'Hilgard & Hilgard, 57^e Rue Ouest. Hilgard étudia la carte comme si elle était écrite en sanscrit. Son appartement à lui se trouvait sur la 62^e Rue Ouest, sa galerie deux rues plus loin au sud. Il en était certain. Il se revoyait très bien en train de descendre la Troisième Avenue chaque matin, de jeter un coup d'œil en passant sur Bloomingdale, de tourner à l'est sur la 60^e...

Deux Ted Hilgard ? Avec la même tête ?

« Qu'est-ce que tu cherches ? » demanda Celia en sortant de la salle de bains enveloppée dans une serviette.

Les joues d'Hilgard s'empourprèrent. Pris de remords, il remit le portefeuille à sa place. « Euh... je regardais simplement

combien de pesos il te restait. Je pensais qu'on pourrait avoir besoin de faire changer quelques chèques de voyage à l'ouverture des banques demain.

— J'en ai fait changer vendredi. Tu ne te souviens pas ?

— Ça m'est sorti de l'idée, je suppose.

— Tu veux que je te passe de mes pesos ?

— J'en ai assez pour le moment, ça va. »

Ils déjeunèrent à l'hôtel. Hilgard avait l'impression d'être à table en face d'un baril de dynamite. Il n'était pas encore prêt à admettre qu'il avait perdu la raison, mais très peu de ce qu'il pouvait dire à Celia était susceptible de paraître sensé, et elle finirait fatalement par le mettre au pied du mur. Il se sentait dans la peau de quelqu'un qui serait entré au milieu du film et essaierait de comprendre de quoi il retournait, mais c'était encore pire, bien pire, car il ne se contentait pas de regarder le film, il y tenait un des rôles principaux. Et se trouvait en train de déjeuner en compagnie d'une totale étrangère avec laquelle il était marié, semblait-il, depuis des années. Mais des gens qui sont mariés depuis des années n'ont généralement pas grand-chose de nouveau à se dire à déjeuner. Il bénissait les longs silences. Quand elle parlait, il répondait prudemment et succinctement. À un moment donné il s'offrit le luxe de l'appeler par son prénom, juste pour montrer qu'il le connaissait ; mais son « Celia » provoqua un bref froncement de sourcils qui le déconcerta. Était-il censé se servir plutôt d'un petit nom affectueux ? Ou y avait-il un nom autre que Celia dont tout le monde l'appelait – Cee, peut-être, ou Cele, ou Charley ? Il était complètement perdu. S'attardant sur son café, il repensa à ce petit moment de vertige au temple de Quetzalcóatl, quand tout s'était mis à vaciller et à tourner dans sa tête. Existait-il de ces crises qui affectaient la mémoire sans causer la moindre paralysie du corps ? Bah, peut-être. Mais il ne souffrait pas seulement d'amnésie ; il possédait un ensemble aussi complet que précis de souvenirs où n'existait aucune Celia, où il était un heureux célibataire qui tenait une galerie d'art prospère, menait une existence comblée, traversée d'amis, de maîtresses, de voyages. Dont le dernier. Trois jours qu'il était arrivé à Mexico, en quête d'une semaine de joyeuse solitude, de soleil, de cuisine

épicée, et peut-être de quelques nouvelles pièces intéressantes pour sa collection. Comment une crise aurait-elle pu dresser un tel édifice dans son esprit ? Avec tant de détails, par-dessus le marché : la Ford noire, Chucho le gentil chauffeur, la chambre du septième étage à l'hôtel *Présidente*...

« J'ai oublié quelque chose en haut, dit-il à Celia. Je cours le chercher, et on s'en va. »

De la chambre il composa le numéro du *Présidente*. « Mr. Hilgard, s'il vous plaît.

— Un instant. » Une longue pause. Puis : « Voudriez-vous répéter le nom, s'il vous plaît ?

— Hilgard. Theodore Hilgard. Je crois qu'il a la chambre 770. » Une pause encore plus longue.

« Désolé, monsieur. Nous n'avons personne de ce nom.

— Je vois », fit Hilgard, qui ne voyait rien du tout, et il raccrocha. Il se regarda dans la glace, à la recherche des signes caractéristiques d'une attaque, affaissement de la paupière, flaccidité de la joue. Rien. Rien. Mais son visage était terreux. Il avait l'air vieux d'un millier d'années.

Ils hélèrent un taxi à l'extérieur de l'hôtel et se rendirent au musée d'Anthropologie. Il y était déjà allé plusieurs fois, la dernière remontant à l'après-midi de la veille. Mais ce que disait Celia montrait clairement qu'elle n'y avait jamais mis les pieds, ce qui lui créa une nouvelle difficulté : il lui fallait faire semblant de ne pas connaître un endroit qu'il connaissait très bien. Tandis qu'ils s'y promenaient au hasard, il fit de son mieux pour feindre l'étonnement devant des objets qu'il connaissait depuis des années, les grandes têtes de pierre olmèques, la terrifiante statue de la déesse Coatlicue, les masques incrustés de jade. Parfois il n'était pas nécessaire de feindre. La salle contenait, juste à gauche de la pierre calendrier, une immense stèle de marbre qu'il ne se souvenait pas avoir vue la veille, ainsi qu'une vitrine de petites figurines olmèques de jade poli tout à fait étonnantes qui lui étaient inconnues ; quant à la salle maya, elle semblait aménagée de façon complètement différente. Hilgard trouva tout cela incompréhensible. Même l'énorme fontaine en forme de parapluie dans la cour du musée était subtilement différente de par les rayons dorés qui en jaillissaient à présent.

Sous l'effet cumulatif des petites étrangetés de la journée, il se sentait étourdi, presque fiévreux ; Celia lui demanda plusieurs fois s'il était sûr de ne pas être malade.

Le soir, ils dînèrent à la terrasse d'un café à quelques rues de leur hôtel, et flânèrent ensuite un bon moment, pour ne regagner leur chambre qu'un peu avant minuit. Comme ils se déshabillaient, Hilgard ressentit une nouvelle angoisse. Était-il supposé lui faire l'amour ? Cette pensée l'horrifia. Non que Celia fût dépourvue de charme, il s'en fallait de beaucoup. Mais il n'avait jamais été capable de coucher avec des étrangères. Une cour assidue, un sentiment de bien-être avec l'autre, d'intimité, d'amour vrai – voilà ce qu'il préférait, ou plutôt ce dont il avait besoin. Sans tout cela, comment pourrait-il réussir à assumer son rôle de mari de cette femme ? Tel homme ne fait pas l'amour exactement de la même façon que tel autre ; en deux minutes elle s'apercevrait qu'il était un imposteur, ou se demanderait où il voulait en venir. Tous les petits rituels et ajustements sexuels qui, dans un couple, se développent et finissent par s'établir définitivement, lui étaient inconnus. Elle serait troublée, ou irritée, ou peut-être effrayée, s'il trahissait une complète ignorance des mécanismes de son corps.

Et tant qu'il n'avait pas compris ce qui lui était arrivé, il était terrifié à l'idée de révéler son sentiment de déplacement par rapport à ce qu'il continuait de considérer comme sa vraie vie. Heureusement, elle ne semblait pas d'humeur folâtre. Elle lui donna un rapide baiser et, après une petite étreinte amicale, se tourna de l'autre côté, pressant son postérieur contre lui. Il resta longtemps éveillé, écoutant sa respiration tranquille, se sentant bizarrement adultère dans ce lit où dormait la femme d'un autre. Elle avait beau être Mme Ted Hilgard... quand même, quand même...

Il écarta la théorie de l'attaque. Elle laissait trop de choses inexplicables. Une crise de folie ? Mais il ne se *sentait* pas fou. Les événements auxquels il était mêlé étaient fous ; mais à l'intérieur de son crâne il paraissait toujours calme, rangé, méthodique. La véritable démence impliquait certainement quelque chose de plus violent et de plus chaotique. Mais s'il ne souffrait d'aucun dérangement cérébral ni d'aucune psychose

paranoïaque, de quoi s'agissait-il ? C'était comme si quelque porte entre deux mondes s'était ouverte pour lui à Teotihuacán, se dit-il, une porte qu'il aurait franchie en cet instant de vertige et qui l'aurait mené dans l'univers de l'autre Ted Hilgard tandis que cet autre Hilgard trébuchait de son côté dans ce monde-ci. Cela paraissait grotesque. Mais ce qu'il était en train de vivre était tout aussi grotesque.

Le matin Celia annonça : « J'ai une solution à notre dispute sur Cuernavaca contre Guadalajara. Allons à Oaxaca.

— Formidable ! s'écria Hilgard. *J'adore* Oaxaca. On devrait téléphoner au *Présidente Convento* pour voir s'ils ont une chambre – c'est un hôtel tellement chouette, avec ces vieilles cours et... »

Elle le dévisageait d'une drôle de façon. « Quand es-tu allé à Oaxaca, Ted ? »

Il bafouilla : « Eh bien... euh... il y a longtemps, je suppose, avant qu'on soit mariés...

— Je croyais que c'était la première fois que tu mettais les pieds au Mexique.

— J'ai dit ça ? » Ses joues s'empourpraient. « Je ne sais pas à quoi je pouvais bien penser. Je devais vouloir dire que c'était notre premier voyage *ensemble* au Mexique. Je veux dire, je me souviens à peine de ce voyage à Oaxaca, ça remonte à des années et des années, mais j'y suis allé, juste pour un week-end, une fois... »

Ça sonnait terriblement faux. Un voyage qui n'était qu'un vague souvenir, alors que la seule mention d'Oaxaca venait de lui rappeler l'image enchanteresse d'un hôtel précis ? Celia avait enregistré cette inconséquence, mais elle décida de ne pas l'approfondir. Il lui en fut reconnaissant. Mais il savait qu'elle devait additionner toutes les petites contradictions et fausses notes dans ce qu'il disait, et qu'elle était tôt ou tard appelée à exiger une explication.

En moins d'une heure tout était arrangé et ils s'envolèrent pour Oaxaca dans l'après-midi. Quand ils se présentèrent à l'hôtel, Hilgard eut soudain une peur horrifiée que le réceptionniste, se souvenant de lui par-delà les deux années écoulées, ne l'accueille par son nom, mais rien de tel n'arriva.

Installés près de la piscine en attendant d'aller dîner, Hilgard et Celia feuilletèrent leurs guides en vue d'organiser leurs excursions à Oaxaca – un saut en voiture jusqu'aux ruines de Monte Alban, une excursion au site de Mitla, une visite du fameux marché du samedi matin – et une fois de plus il lui fallut faire semblant de mal connaître un endroit qu'il connaissait plutôt bien. Il se demandait jusqu'à quel point il était convaincant.

Ils dînèrent ce soir-là dans un superbe restaurant basque, sur un balcon qui donnait sur la grand-place, et flânèrent un peu sur le chemin du retour à l'hôtel. La nuit était douce et parfumée et de la musique flottait vers eux depuis le kiosque à musique de la place. À mi-parcours, Celia lui prit la main. Il s'efforça de ne pas se dérober, bien que ce petit contact pourtant très innocent lui parût monstrueusement frauduleux. À l'hôtel, il suggéra un arrêt au bar, mais elle secoua la tête et sourit. « Il est tard, dit-elle mollement. Montons nous coucher. » Ils avaient bu au restaurant un pichet de sangria et une bouteille de vin rouge mexicain, aussi se sentait-il en forme, à l'aise, mais pas au point de ne pas craindre la confrontation qui l'attendait. Il s'arrêta un instant sur le palier, les yeux tournés vers la piscine miroitante. Au clair de lune les lourds bosquets violets des bougainvillées qui grimpaient le long des anciens murs de pierre de la cour paraissaient presque noirs. D'énormes fleurs d'hibiscus parsemaient la pelouse et d'étranges floraisons épineuses jaillissaient d'une bordure de grosses cactées. Celia lui effleura le coude. « Viens », dit-elle. Il acquiesça de la tête. Ils entrèrent dans leur chambre. Elle alluma une lampe et commença à se déshabiller. Les yeux d'Hilgard rencontrèrent les siens et il vit une foule d'expressions passer en un instant sur son visage – affection, désir, appréhension, perplexité. Elle savait que quelque chose n'allait pas. Fais une tentative, s'enjoignit Hilgard. Fais semblant. Fais semblant. Il passa une main timide le long de ses hanches, de ses cuisses. Non.

« Ted ? dit-elle. Ted, qu'est-ce qui se passe ?

— Je n'arrive pas à expliquer. Je crois que je suis en train de perdre la boule.

— Tu es tellement bizarre. Depuis hier. »

Il respira un grand coup. « C'est hier que mes yeux se sont posés sur toi pour la première fois.

— *Ted ?*

— C'est vrai. Je ne suis pas marié. Je tiens une galerie sur la 60^e, près de la Seconde Avenue. Je suis arrivé seul à Mexico jeudi dernier et je suis descendu au *Présidente*.

— Qu'est-ce que tu racontes, Ted ?

— Hier, à Teotihuacán, au moment où je suis passé devant le temple de Quetzalcóatl, j'ai éprouvé une drôle de sensation au niveau du front, et depuis, il semble que je sois quelqu'un d'autre ayant le même nom que moi. Je suis désolé Celia. Est-ce que j'ai l'air incohérent dans mes propos ? Je n'en ai pas l'impression. Mais je sais que mon personnage ne tient pas debout.

— Il y a neuf ans que nous sommes mariés. Nous sommes associés dans une agence de publicité, Hilgard & Hilgard, au coin de la 57^e et de la Sixième.

— Une agence de pub. C'est vraiment bizarre. Avons-nous des enfants ?

— Non. On habite dans une copropriété sur la 85^e, et chaque été on... oh ! Ted. *Ted ?*

— Je suis absolument désolé, Celia. »

Dans l'obscurité lunaire ses yeux étaient fixes, brillants, terrifiés. Il y avait une odeur âcre dans la pièce, celle de la peur qu'exsudaient leurs deux corps. Elle dit d'une voix rauque : « Tu ne te souviens de rien de notre vie ensemble ? Rien du tout ? En janvier nous sommes allés à San Francisco. Nous sommes descendus au *Stanford Court* et il a plu tout le temps. Et tu as acheté trois statuettes d'ivoire dans une petite boutique de l'autre côté de la rue qui part de Ghirardelli Square. Le mois dernier on a eu le contrat pour la publicité Bryce et tu as dit : "Au poil, fêtons ça en allant au Mexique. On a toujours eu envie d'aller au Mexique et c'est la saison idéale." En avril on a eu une grosse soumission à faire à Atlanta, et en mai... Ted ? Ted ?

— Rien. C'est le vide total.

— C'est épouvantable. Serre-moi fort, Ted.

— Je suis absolument désolé.

— Tu ne te souviens pas de nous au lit non plus ?

— Je t'ai vue pour la première fois hier à deux heures de l'après-midi.

— Il faut rentrer chez nous dès demain. Il doit y avoir un traitement pour ça... des remèdes, peut-être même des électrochocs... la première chose à faire est d'en parler à Judith Rose... »

Hilgard eut un tressaillement de surprise. « Qui ?

— Tu ne te souviens pas d'elle non plus.

— Si, justement. Je connais une Judith Rose. Une grande belle femme. Teint olivâtre. Cheveux noirs, bouclés. Professeur de neurobiologie à l'université Rockefeller...

— À la faculté de médecine de New York, rectifia Celia. Tout le reste est vrai. Tu vois ? Tu n'as pas tout oublié ! Tu te souviens toujours de Judith !

— Elle est à Rockefeller, insista Hilgard. Ça fait quatre ou cinq ans que je la connais. On était censé faire ce voyage au Mexique ensemble, mais elle a dû annuler au dernier moment car elle était coincée par une demande de subvention qui allait probablement l'occuper durant des semaines, de sorte qu'on a décidé que je viendrai ici tout seul et que...

— Qu'est-ce que tu dis ? s'exclama Celia, sidérée.

— Eh bien, Judith et moi sommes amants, Celia. »

Elle se mit à rire. « Oh, non ! Non, c'est trop. Toi et Judith...

— Nous voyons tous les deux d'autres personnes. Mais Judith a la priorité. Aucun de nous deux n'est porté sur le mariage, mais nous nous entendons bien, et...

— Arrête, Ted.

— Je n'essaie pas de te faire du mal. Je t'explique simplement comment c'est entre Judith et moi.

— Si tu veux me dire que tu as eu des liaisons, c'est quelque chose que je peux encaisser. Je n'en serais même pas immensément surprise. Mais pas avec Judith. C'est trop absurde. Rien n'est jamais certain en ce monde, mais s'il y a une chose sur laquelle je suis affirmative, c'est que Judith n'a pas d'amants. Elle et Ron sont toujours comme deux tourtereaux. Elle doit être la femme la plus fidèle du monde.

— Ron ?

— Ron Wolff. Le mari de Judith. »

Il se détourna et son regard se perdit dans la nuit. D'une voix caverneuse, il récita : « Dans le monde où je vis, Judith est célibataire et moi aussi, elle travaille à l'université Rockefeller, et je ne connais aucun Ron Wolff. Ni aucune Celia. Et je ne fais pas dans la pub. Je n'y connais strictement rien. J'ai quarante-deux ans, j'ai fait mes études à Harvard, d'où je suis sorti avec un diplôme en histoire de l'art, j'ai été marié un temps avec quelqu'un du nom de Beverly, une lamentable erreur dans laquelle je me suis bien promis de ne pas retomber, et je suis absolument désolé de te gâcher tes vacances et de mettre la pagaille dans ton existence, mais je ne sais tout simplement pas qui tu es ni d'où tu viens. Est-ce que tu en crois quelque chose ?

— Je crois que tu as grand besoin d'aide. Et je ferai tout ce qu'il y a à faire pour que tu aies cette aide, Ted. Quoi qu'il te soit arrivé, ça peut se soigner, j'en suis sûre, avec de l'amour, de la patience, du temps et de l'argent.

— Je ne pense pas être fou, Celia.

— Je n'ai pas employé ce terme. C'est toi qui as dit que tu perdais la boule. Tu as subi une espèce de grotesque accident mental, une perturbation de...

— Non. Je ne crois pas que ce soit quelque chose de mental. J'ai une autre théorie à présent. Suppose qu'en face du temple de Quetzalcóatl il y ait un endroit mystère, un... un tourbillon dans la structure de l'univers, disons... un passage, un vortex, appelle ça comme tu voudras. Des milliers de gens le franchissent et rien ne leur arrive jamais. Mais moi, j'ai été victime du truc qui arrive une fois sur des milliards. Je suis allé au Mexique dans mon monde et le Ted Hilgard de ton monde y est allé en même temps, une énorme coïncidence nous a conduits tous les deux vers le tourbillon en même temps, nous avons tous les deux franchi le passage et nous avons changé de place. Ça n'aurait pu arriver que parce que nos deux mondes se touchaient et que lui et moi étions suffisamment identiques pour être interchangeables.

— Voilà qui sent l'histoire de fou, Ted.

— Ah oui ? Pas plus que n'importe quelle autre théorie. Les choses sont différentes dans ce monde-ci. Toi, Judith, Ron. Le bouquin d'Updike a une couverture rouge ici. Je fais dans la pub

plutôt que dans l'art. Le musée a un genre de fontaine différent. Peut-être que pour affranchir une lettre il en coûte vingt *cents* au lieu de dix-huit. Tout est *presque* pareil, mais pas tout à fait, et plus je regarde, plus je vois de différences. J'ai dans ma tête une image nette et complète du monde situé de l'autre côté du passage, jusque dans les plus petits détails. Il ne peut pas s'agir d'une simple aberration mentale. Aucune aberration ne présente une telle abondance de détails. C'est combien pour affranchir une lettre ?

— Vingt *cents*.

— Dans mon monde c'est dix-huit. Tu vois ? Tu vois ?

— Je ne vois rien, dit Celia d'un ton las. Si tu peux te leurrer au point de te croire complètement différent de ce que tu es, tu peux tout aussi bien croire sincèrement que le tarif d'affranchissement est de dix-huit *cents*. De toute façon ça n'arrête pas de changer. Qu'est-ce que ça prouve ? Écoute, Ted, on va rentrer à New York. On va essayer de trouver remède à ça. Je veux te remettre en état. Je t'aime. Je veux te retrouver, Ted. Tu comprends ça ? Notre mariage a été une merveilleuse réussite. Je ne veux pas qu'il s'évanouisse comme un rêve.

— Je suis tellement, tellement désolé, Celia.

— On trouvera une solution.

— Peut-être. Peut-être.

— Essayons de dormir un peu à présent. Nous sommes tous les deux épuisés.

— Voilà une bonne idée. » Il lui effleura l'avant-bras du bout des doigts et elle se raidit, comme si elle prenait sa caresse pour un prélude à l'amour. Mais il ne faisait que s'accrocher à elle comme à une bouée de sauvetage. Il lui pressa brièvement le bras, la relâcha, roula à l'autre bout du lit. Malgré sa fatigue, il eut de la difficulté à trouver le sommeil et resta longtemps éveillé. À un moment il entendit Celia sangloter doucement. Quand le sommeil le gagna, ce fut pour l'entraîner dans un gouffre profond et pratiquement sans rêve.

Hilgard aurait aimé traîner encore quelques jours à Oaxaca, profiter de son air pur, de ses charmantes vieilles rues et de son rythme nonchalant, mais Celia tenait à ce qu'ils s'attaquent tout de suite à la restauration de sa mémoire. Ils regagnèrent Mexico

par le vol de 11 heures. À l'aéroport, Celia apprit qu'il y avait un vol pour New York au milieu de l'après-midi, mais Hilgard secoua la tête. « Nous allons passer la nuit à Mexico et prendre le premier vol du matin, dit-il.

— Mais pourquoi donc ?

— Je veux retourner à Teotihuacán. »

Elle faillit s'étrangler. « Pour l'amour du ciel, Ted !

— Fais-moi plaisir. Je ne quitterai pas le Mexique sans avoir une certitude.

— Tu crois que tu vas repasser comme ça dans un autre monde ?

— Je ne sais pas ce que je crois. Je veux simplement vérifier.

— Et tu espères que l'autre Ted Hilgard va tranquillement se ramener de derrière une pyramide au moment où tu disparaîtras ? »

Un certain affolement commençait à percer dans la voix de Celia. Calmement, il dit : « Je n'espère rien. C'est une simple investigation.

— Et si ça se produit ? Et si tu disparais dans ton espèce de tourbillon, et que l'autre ne se montre *pas*, et que je me retrouve sans aucun de vous deux ? Qu'est-ce que tu réponds à ça, Ted ?

— Je pense que tu commences à croire à ma théorie.

— Oh ! non, Ted, non. Mais...

— Écoute, si cette théorie est idiote, rien n'arrivera. Si elle ne l'est pas, peut-être que je retrouverai mes pénates et que le bon moi reviendra dans ce monde-ci. Va savoir. Mais je ne peux pas rentrer à New York tant que je n'aurai pas vérifié. Accorde-moi cela. Il faut que tu me fasses plaisir, Celia. C'est oui ? »

Elle fut bien obligée de céder. Ils firent enregistrer leurs bagages à l'aéroport et retinrent une chambre d'hôtel pour la nuit et deux places sur le premier avion du matin. Puis ils prirent un taxi pour se rendre à Teotihuacán. Le chauffeur ne connaissait que quelques mots d'anglais et il fut difficile de lui faire comprendre qu'ils n'avaient pas l'intention de passer tout l'après-midi aux Pyramides – tout au plus une demi-heure. Cela lui paraissait impensable : pourquoi quelqu'un, à plus forte raison deux riches gringos, irait s'embêter à faire une heure et demie de voiture et autant au retour pour une visite d'une demi-

heure ? Mais il finit par se laisser convaincre. Il se gara dans le parc de stationnement le plus au sud, près du musée, et Celia et Hilgard se hâtèrent de traverser la route pour gagner le temple de Quetzalcóatl. Il avait la gorge sèche, son cœur battait la chamade, et elle paraissait tout aussi contractée. Il essaya de retrouver son itinéraire exact. « Je suis arrivé par ici, dit-il, j'ai tourné au coin, là, et au moment où je commençais à voir la façade...

— Ted, je t'en prie. Non.

— Tu veux essayer ? Peut-être que tu passeras de l'autre côté à sa suite.

— Je t'en prie. N'allons pas plus loin.

— Il le faut », s'entêta-t-il. Le front plissé, il s'avança le long de l'allée pavée, s'arrêta au moment où la façade et ses féroces têtes de serpents émergeaient à sa vue, prit sa respiration, plongea en avant, attendant le moment de vertige, cette sensation comparable à celle d'un tremblement de terre bien localisé. Rien. Il se retourna. Celia, pâle, rechignée, les bras croisés, avait les yeux fixés sur lui. Hilgard revint sur ses pas et fit une nouvelle tentative. « Possible qu'il s'en soit manqué d'une quinzaine de centimètres par rapport à l'autre fois. Un peu à gauche... » Rien. Rien la troisième fois ni la quatrième. Quelques touristes qui passaient par là lui jetèrent des regards intrigués. Il allait et venait, couvrant chaque centimètre. Le chemin était étroit ; il n'y avait que quelques routes possibles. Il ne ressentit pas le moindre vertige. Aucun passage ne s'ouvrit pour lui dans l'espace. Il ne bascula pas dans son monde originel.

« Je t'en prie, Ted. Assez.

— Encore une fois.

— C'est embarrassant. Tu as tout de l'obsédé.

— Je veux retrouver le monde auquel j'appartiens, c'est tout. »

Aller et retour. Aller et retour. Il commençait à se sentir embarrassé lui aussi. Peut-être avait-elle raison : c'était de la folie pure et simple qui s'était emparée de son esprit. Il n'existe pas de portes. Il ne pouvait pas aller et venir devant ces horribles faces de pierre tout l'après-midi. « Encore une fois »,

fit-il. Rien ne se passa ; il revint sur ses pas. « Ça ne marche pas, dit-il à Celia. Ou alors ça ne marche que lorsque la contrepartie de quelqu'un passe à travers en même temps. Et ce serait impossible à arranger. Si je pouvais lui envoyer un message... l'attacher à un caillou, le lancer à travers la porte, lui dire d'être ici demain à neuf heures pile...

— Partons, fit Celia.

— Bon. Soit. » Défait, découragé, il se laissa conduire à travers la cour brûlante du temple jusqu'au taxi en attente. Ils rentrèrent à Mexico au début de la soirée, dans le délire de l'heure de pointe, sans échanger un seul mot ou presque. Leur chambre d'hôtel se révéla avoir deux lits jumeaux au lieu d'un lit pour deux personnes. Ce n'est pas plus mal, pensa Hilgard. Il sentait un immense vide entre lui-même et cette femme qui se croyait son épouse. Après un dîner sinistre dans un restaurant de la Zona Rosa, ils rentrèrent se coucher sans plus tarder et, avant le lever du jour, ils étaient debout et en route pour l'aéroport.

« Peut-être que lorsque tu seras chez toi, dit-elle, tu commenceras à retrouver la mémoire.

— Peut-être. »

Mais le logement de la 85^e Est ne réveilla aucun souvenir en lui. C'était un bel appartement, au trentième étage, valant manifestement une fortune, superbement meublé, mais c'était la maison de quelqu'un d'autre, contenant des livres, des vêtements et des trésors appartenant à quelqu'un d'autre. Bon nombre de livres faisaient aussi partie de sa bibliothèque, les vêtements étaient à sa taille et certains tableaux et objets primitifs correspondaient assez à son goût. Un peu comme s'il s'était trouvé chez un frère jumeau. Mais il erra désespérément, en proie à une panique croissante, de pièce en pièce, se demandant où étaient ses dossiers, les petits trésors qu'il conservait de son enfance, ses éditions originales, sa collection de poteries péruviennes. Hallucinations ? Souvenirs fantômes d'une vie inexistante ? Il était coupé de tout ce qu'il prenait pour la réalité, et cela le terrifiait. L'annuaire de Manhattan n'indiquait aucun Theodore Hilgard sur la Troisième Avenue, et pas davantage de Galerie Hilgard. L'univers avait avalé ce Ted

Hilgard-là.

« J'ai téléphoné à Judith, annonça Celia, et je lui ai raconté en gros ce qui est arrivé. Elle veut te voir demain à la première heure. »

Il s'était rendu assez souvent au bureau de Judith à l'université Rockefeller, située à seulement quelques rues de sa galerie, côté est. Mais cette Judith n'était pas la même et son bureau se trouvait à la faculté de New York, dans les beaux quartiers jouxtant la partie espagnole de Harlem. Hilgard marcha jusqu'à la Cinquième et prit un bus, se demandant s'il allait lui falloir payer son transport avec un certain type de jeton propre à ce monde-ci, si le Metropolitan Museum était à l'endroit dont il se souvenait, se posant des questions à propos de Judith. Il résolut le problème du bus sans difficulté. La masse grise du musée était toujours calée sur le flanc de Central Park. Le haut de la Cinquième Avenue était plus ou moins semblable à lui-même, l'immeuble de la Frick Collection toujours aussi digne, la spirale du Guggenheim Museum toujours aussi bizarre. Et Judith était également la même : élégante, splendide, chaleureuse, l'œil pétillant de cette merveilleuse lueur d'intelligence qui la caractérisait. La seule chose manquante était cette petite étincelle de malice, cette aura subliminale de tendre complicité qui signalaient en eux des amants de longue date. Elle l'accueillit comme un ami et rien de plus.

« Mais qu'est-ce qui t'es donc arrivé, grand Dieu ? » demanda-t-elle aussitôt.

Il sourit piteusement. « Tout se passe comme si j'avais subi en un instant une transplantation générale d'identité. De célibataire tenant une galerie d'art à une rue de Bloomingdale's, je me retrouve tout d'un coup marié et à la tête d'une agence de pub sur la 57^e Rue. Et ainsi de suite. Une pointe de vertige dans les ruines de Teotihuacán et voilà toutes les composantes de ma vie permutées.

— Tu ne te souviens pas de Celia ?

— Ce n'est pas simplement de l'amnésie, si c'est ça que tu as en tête. Je ne me souviens pas de Celia ni de quoi que ce soit d'autre ayant trait à ma vie ici. Mais je me souviens *parfaitement* d'un million d'autres choses qui ne semblent plus

exister, de l'infrastructure de toute une réalité : numéros de téléphone, adresses, détails biographiques. Toi, par exemple. La Judith que je connais travaille à l'université Rockefeller. Elle est célibataire, habite au 382, 61^e Rue Est, et son numéro de téléphone est... tu vois ce que je veux dire ? En fait, il se peut que tu sois le seul lien entre mon ancienne vie et celle-ci. D'une façon ou d'une autre j'en suis venu à te connaître sous deux identités. Imagine le degré de faiblesse d'une telle probabilité. »

Judith posa sur lui un regard chargé d'une noire inquiétude. « Nous allons immédiatement arrêter toute une batterie de tests neurologiques. Ça m'a l'air du court-circuit mental le plus carabiné dont j'aie jamais entendu parler, encore que je pense pouvoir débusquer des cas semblables dans les annales. Des gens qui se sont trouvés en butte à de soudaines et violentes réactions dissociatrices menant à un total effritement des structures de la personnalité.

— Une espèce de rupture schizoïde, si je te comprends bien ?

— Nous n'employons plus guère des termes comme schizophrénie ou paranoïa, Ted. Ils ont été altérés par toute une mythologie populaire, et ils sont de toute façon trop imprécis. Nous savons aujourd'hui que le cerveau est un instrument d'une énorme complexité, possédant des capacités qui dépassent notre compréhension rationnelle – je pense à de ces trucs bizarroïdes comme la faculté de multiplier de tête des nombres à dix chiffres –, et il est tout à fait possible que, moyennant le bon stimulus, il puisse fabriquer une identité de substitution parfaitement consistante qui...

— En termes de profane, je suis dingue.

— Si tu tiens à employer des termes de profane, disons que tu souffres d'hallucinations d'un genre extraordinairement précis.

Hilgard hocha la tête. « Une de ces hallucinations, il faut que tu le saches, veut que toi et moi soyons amants depuis quatre ans. »

Sourire de Judith. « Je n'en suis pas du tout surprise. Tu n'as cessé de flirter gentiment avec moi depuis le moment où nous nous sommes rencontrés.

— Nous est-il arrivé de coucher ensemble ?

— Bien sûr que non, Ted.

— M'est-il arrivé de te voir toute nue ?

— À moins que tu ne m'aies espionnée, non. »

Il se demanda jusqu'à quel point cette Judith différait de la sienne. Prenant le risque, il dit : « Alors comment je sais que tu as une petite cicatrice sur le sein gauche, suite à une intervention chirurgicale ? »

Haussement d'épaule. « Je me suis fait enlever une petite tumeur bénigne il y a de cela des années. Il se peut que Celia t'ait signalé la chose.

— Et je saurais quel sein ?

— Possible.

— Je peux te dire encore six ou sept choses sur ton corps que seul quelqu'un en ayant une connaissance intime pourrait savoir. Je peux te dire quelle est ta position préférée pour faire l'amour, et pourquoi. Je peux imiter le bruit que tu fais quand tu jouis.

— Ah oui ? Vraiment ?

— Écoute », dit-il, et il fit de son mieux pour reproduire cet étrange gémissement passionné qu'il avait entendu tant de fois. Le sourire badin, provocateur, de Judith disparut instantanément. Ses lèvres se pincèrent, ses yeux s'étrécirent et ses joues s'empourprèrent. Elle détourna la tête.

« Je n'ai jamais mis un magnétophone sous ton lit, poursuivit Hilgard. Je n'ai jamais discuté de tes particularités sexuelles avec Ron. Je ne reconnaîtrais même pas Ron si je tombais sur lui dans la rue. Et je ne lis pas dans ton esprit. Alors, comment je sais tout ça ? »

Silence de Judith. Elle déplaça quelques papiers plus ou moins au hasard sur son bureau. Ses mains tremblaient visiblement.

« Peut-être que c'est toi qui es en butte à des réactions dissociatrices, reprit-il. Tu as tout oublié de notre liaison.

— Tu sais bien que c'est absurde.

— Tu as raison. Parce que la Judith Rose avec qui je couchais est à l'université Rockefeller. Mais j'ai couché avec une Judith Rose qui te ressemble sur bien des points. Est-ce que tu en doutes à présent ? »

Pas de réponse. Elle fixait sur lui un regard stupéfait, et il

semblait y avoir quelque chose d'autre dans ses yeux, un allant, une fièvre, qui l'amena à penser que, d'une certaine façon, par-delà la barrière de son monde perdu, il avait touché cette Judith-ci, l'avait réveillée, avait allumé en elle quelque simulacre de l'amour et de la passion qu'ils avaient connus dans une autre existence. Un rêve fou explosa soudain en lui – se libérer de Celia, libérer Judith de Ron, et reconstruire dans ce monde étranger les relations dont il avait été dépossédé. Mais cette idée s'évanouit aussi vite qu'elle lui était venue. C'était idiot ; c'était absurde ; c'était impossible.

« Décris-moi de ton point de vue ce qui t'est arrivé », dit-elle enfin.

Il se lança dans un récit aussi détaillé que possible – le vertige, l'impression de passer à travers une porte, la découverte progressive de l'inauthenticité de chaque chose. « Je veux croire que tout ça n'est qu'une maladie mentale et que six cachets de lithium feront tout rentrer dans l'ordre. Mais je ne pense pas qu'il en aille ainsi. Je pense que ce qui m'est arrivé risque d'être beaucoup plus dingue qu'une simple rupture schizoïde. Mais je ne veux pas y croire. Je veux penser qu'il s'agit seulement d'une réaction dissociatrice.

— Je te comprends.

— Qu'est-ce que tu crois que c'est, Judith ?

— Peu importe mon opinion, n'est-ce pas ? Ce qui importe, c'est une preuve.

— Une preuve ?

— Qu'est-ce que tu portais sur toi quand tu as eu ce moment de vertige ?

— Mon appareil photo. » Il réfléchit. « Et mon portefeuille.

— Qui contenait des cartes de crédit, un permis de conduire, tous ces trucs ?

— Oui. » Il commençait à comprendre. Il ressentit un élancement de peur, tel un coup de couteau, froid, brutal. Sortant son portefeuille, il dit : « Tiens... tiens... » Il retira son permis de conduire. Il portait l'adresse de la Troisième Avenue. Il pécha sa carte du Diner's Club. Judith posa la sienne à côté. Leurs dessins étaient différents. Il produisit un billet de vingt dollars. Elle examina les signatures apposées dessus et secoua la

tête. Hilgard ferma un instant les yeux et eut une vision éclair du temple de Quetzalcóatl, des énormes têtes de serpents, du monumental escalier de pierre. Le visage de Judith était sombre et sévère. Hilgard sut alors qu'elle l'avait forcé à affronter la preuve définitive et il eut l'impression qu'une formidable porte se refermait à jamais derrière lui. Il n'était pas victime de la moindre psychose. Il avait bel et bien franchi la ligne, et la chose était irrévocable. C'en était fini de son autre vie – elle était morte. Il dit d'un ton âpre : « J'ai fabriqué tout ça, hein ? Pendant que j'étais à Mexico, j'ai fait imprimer tout ça, de la fausse monnaie, un faux permis de conduire, pour que le canular ait l'air vraiment convaincant. Hein ? Hein ? » Il se souvint de quelque chose d'autre, farfouilla frénétiquement dans son portefeuille et trouva ce qu'il cherchait : la propre carte de visite de Judith, avec les mots *Département de Neurobiologie, Université de Rockefeller*, imprimés dessus en lettres luisantes. La carte était ancienne, usée et chiffonnée. Judith la regarda comme s'il avait posé un basilic dans sa main. Quand elle releva les yeux vers lui, ce fut avec une tendre et douloureuse expression de pitié.

Enfin, elle laissa tomber : « Ted, je t'apporterai toute l'aide qui sera en mon pouvoir.

— Quel genre d'aide ?

— Pour t'adapter. Apprendre ton rôle ici. Celia et moi devrions, à nous deux, être capables de te mettre au courant de la personne que tu es censé être. C'est tout ce que je peux envisager de faire pour l'instant. Tu as raison : le lithium n'arrangera rien.

— Non, fit Hilgard. Ne mêle pas Celia à ça.

— Il le faut pourtant.

— Non. Elle pense que je suis son mari et que je souffre d'une malencontreuse réaction dissociatrice, ou de je ne sais quel nom tu appelles ça. Si elle se rend compte que je suis le parfait étranger que j'ai soutenu être, je suis perdu. Elle me flanquera dehors et essaiera de trouver un biais pour récupérer *l'autre*. Et je n'ai aucun moyen de fonctionner dans ce monde si ce n'est sous l'identité de Theodore Hilgard.

— Tu es Theodore Hilgard.

— Oui, et j'ai l'intention de continuer. De plancher sur des campagnes de pub, de vivre avec Celia et de signer des chèques de mon nom. Tu m'aideras à m'adapter, oui. Tu t'appuieras deux ou trois séances de thérapie par semaine avec moi, et tu me diras quels collègues j'ai fréquentés, comment s'appellent mes amis et quels ont été les présidents dans ce monde-ci, si du moins vous en avez. Pour autant que quelqu'un d'autre soit au courant, tu m'aides à me remettre d'un mystérieux brouillard mental. Tu ne diras à personne que je ne suis pas d'ici. Et tôt ou tard je *serai* d'ici. D'accord ? Vois-tu, je n'ai pas le choix. Il n'y a aucun moyen pour moi de repasser de l'autre côté de la barrière. J'ai réussi à prouver à un autre être humain que je ne suis pas fou, et il faut maintenant que je range ça parmi les affaires classées et que je commence à vivre la vie qui m'a été assignée. Tu veux bien m'aider ?

— À une condition.

— Laquelle ?

— Tu es amoureux de moi. Je le vois très bien, et je ne t'en veux pas parce que je sais que tu ne peux pas t'empêcher de penser que je suis *ta* Judith. Ce n'est pas le cas. J'appartiens à Ron. Continue de flirter avec moi, de fantasmer sur moi, mais n'essaie pas de m'entraîner plus loin, jamais. D'accord ? Parce que tu pourrais ouvrir en moi quelque chose que je ne veux pas laisser s'ouvrir, tu comprends ? Nous restons *amis*. Complices, même. C'est tout. C'est bien entendu ? »

Hilgard la regarda avec tristesse. Un long temps s'écoula avant qu'il puisse se résoudre à confirmer.

« Entendu », lâcha-t-il enfin.

« Judith m'a téléphoné pendant que tu revenais de son bureau, lança Celia. Elle m'a parlé pendant vingt minutes. Oh ! Ted... mon pauvre Ted...

— Je m'en sortirai. Ça prendra du temps.

— Elle dit que ces amnésies, ces hallucinations circonstanciées, sont extraordinairement rares. Tu vas devenir une référence.

— Formidable. Je vais avoir besoin de beaucoup d'aide de ta part, Celia.

— Tout ce qu’il sera en mon pouvoir de faire.

— Je suis un grand vide. Je ne sais pas qui sont nos amis, je ne sais pas comment m’acquitter de ma profession, je ne sais même pas qui *tu* es. Tout est effacé. Il va falloir que je reconstruise tout ça. Judith fera tout son possible de son côté, mais le vrai fardeau, jour après jour, heure après heure, va retomber sur toi.

— Je suis prête à le porter.

— Alors nous allons tout reprendre depuis le début – repartir de zéro. Et on s’en fera une fête. Ce soir on va dîner dans un de nos restaurants préférés – il faudra que tu me dises quels sont nos restaurants préférés –, on commandera le meilleur vin de la cave, ou peut-être une bouteille ou deux de champagne, et on reviendra ici – nous serons comme de nouveaux mariés, Celia, et ce sera comme une nuit de noces. D’accord ?

— Bien sûr, fit-elle tendrement.

— Et demain on se met au boulot. On s’attaque à ma réinsertion dans la réalité.

— Tout reviendra, Ted. Ne t’en fais pas. Et je te donnerai toute l’aide dont tu as besoin. Je t’aime, Ted. Peu importe ce qui t’est arrivé, cela n’a pas changé. Je t’aime. »

Il hocha la tête, lui prit les mains. De façon hésitante, plein de mauvaise conscience, la langue nouée et le cœur gourde, il se força à prononcer les mots qui étaient désormais sa seule planche de salut, les mots qui lui donnaient son unique prise sur les rivages d’un continent inconnu. « Moi aussi, Celia, je t’aime », dit-il à la totale étrangère qui était sa femme.

Titre original :
The Changeling
paru dans *Amazing Stories*,
novembre 1982

LE REMISSIONNAIRE

« K seize, Logement Omicron Kappa, aleph premier inférieur », j'ai dit au logiciel de service à la porte Alhambra du Mur de Los Angeles.

Les logiciels ne sont généralement pas soupçonneux. Celui-ci n'était pas un logiciel très intelligent. Il mettait à contribution des biopuces super-performantes – je les sentais gigoter et palpiter tandis que le flot d'électrons les traversait – mais le logiciel lui-même n'était qu'un rafistolage. Le genre de camelote typique pour garder les portes.

J'attendais pendant que s'égrenaient par millions les picosecondes.

« Nom, s'il vous plaît, a dit enfin le gardien.

— John Doe. Bêta Pi Epsilon 104324x. »

La porte s'est ouverte. Je suis entré dans Los Angeles.

Simple comme Bêta Pi.

Le mur qui entoure L.A. fait dans les trente, quarante mètres d'épaisseur. Ses portes sont plutôt des tunnels. Quand on considère que le mur entoure entièrement la cuvette de L.A., de la vallée de San Gabriel à celle de San Fernando, où, franchissant les montagnes, il redescend le long de la côte pour boucler la boucle une fois passé Long Beach, et qu'il fait au moins dix-huit mètres de haut et s'enfonce d'autant dans le sol, on commence à apprécier la masse qu'il représente. Que l'on pense à la formidable dépense d'énergie humaine qu'a nécessitée sa construction – à ce qu'il a fallu de muscle et de sueur, de sueur et de muscle. C'est une pensée qui me sollicite beaucoup.

Je suppose que les murs qui entourent nos cités ont été mis

là surtout à titre de symboles. Ils soulignent la distinction entre ville et campagne, citoyen et non-citoyen, ordre et chaos, exactement comme le faisaient les murs d'enceinte il y a cinq mille ans. Mais ils servent principalement à nous rappeler qu'aujourd'hui nous sommes tous des esclaves. Impossible de faire comme s'ils n'étaient pas là. *Nous vous les avons fait construire*, voilà ce qu'ils disent, *ne vous avisez pas de l'oublier*. N'empêche que Chicago n'a pas un mur de dix-huit mètres de haut et quarante d'épaisseur. Houston non plus. Phoenix pas davantage. Ils se débrouillent avec moins. Mais L.A. est la plus importante des cités. Je suppose que le mur de Los Angeles est une déclaration : *Je suis le Gros Fromage. Je suis celui qui est*.

Les murs ne sont pas là parce que les Entités craignent d'être attaquées. Elles savent à quel point elles sont invulnérables. Nous le savons aussi. Elles voulaient simplement décorer leur capitale d'une façon un peu particulière. Merde, ce n'est pas *leur* sueur qui a coulé pour bâtir ces murs, c'est la nôtre. Pas la mienne personnellement, bien sûr. Mais la nôtre.

J'ai vu quelques Entités aller et venir à l'intérieur du mur, préoccupées comme d'habitude par Dieu sait quoi et ne prêtant aucune attention aux humains alentour.

C'étaient des individus de caste inférieure, de ceux qui ont des taches orange luminescentes sur leurs flancs. Je me suis soigneusement écarté de leur passage. Il leur arrive parfois d'attraper un humain avec ces longues langues élastiques, comme une grenouille happant une mouche, et de le tenir suspendu en l'air pendant qu'ils l'examinent avec ces yeux jaunes grands comme des soucoupes. Je n'en fais pas une affaire. On s'en tire sans mal, mais il n'est pas agréable d'être tenu en l'air par quelque chose qui ressemble à un calmar pourpre de quatre mètres cinquante campé sur le bout de ses tentacules. La chose m'est arrivée une fois à St. Louis, il y a longtemps de cela, et je ne suis pas pressé de renouveler l'expérience.

Ma première tâche, une fois à l'intérieur de L.A., a consisté à me trouver une voiture. Sur Valley Boulevard, à environ deux rues du mur, j'ai repéré une Toshiba El Dorado 31 à ma convenance. Je me suis mis au diapason des fréquences de la

serrure, me suis glissé à l'intérieur, et il m'a fallu environ quatre-vingt-dix secondes pour reprogrammer son système de pilotage en fonction de mes signaux métaboliques personnels. La propriétaire antérieure devait être grosse comme un hippopotame et probablement diabétique : son taux de glycogène était extravagant et ses phosphines en plein délire.

Pas mal comme bagnole, des reprises un peu lentes mais que peut-on espérer si l'on considère que c'est en 2034 que l'on a cessé de fabriquer des voitures sur cette planète ?

« Pershing Square », lui ai-je lancé.

Elle avait une bonne capacité – peut-être 60 mégabytes. Elle a tout de suite viré vers le sud, a trouvé la vieille autoroute et filé vers le centre. Je comptais ouvrir boutique en cours de route, bricoler deux ou trois rémissions histoire de garder la main, m'offrir une chambre d'hôtel, un bon repas, peut-être engager de la compagnie. Et aviser ensuite. C'était l'hiver, la bonne saison pour un séjour à L.A. Ce soleil doré, ces brises tièdes qui circulaient dans les canyons...

Il y avait des années que je n'étais pas venu sur la côte. Je travaillais surtout en Floride, au Texas, parfois en Arizona. Je déteste le froid. Je n'étais pas venu à L.A. depuis 36. Un bail, mais c'était peut-être intentionnellement que j'avais évité le coin. Je n'en étais pas sûr. Mon dernier voyage à L.A. m'avait laissé de mauvais souvenirs. Il y avait une femme qui voulait une rémission et je lui avais vendu du vent. Il faut arnaquer les clients de temps en temps, sinon on commence à vous juger trop fort, ce qui peut être dangereux ; mais elle était jeune, jolie, pleine d'espoir, et j'aurais pu arnaquer le client suivant plutôt qu'elle, sauf que je ne l'avais pas fait. Il m'est plus d'une fois arrivé de me sentir mal dans ma peau en y repensant. C'est peut-être ce qui m'avait tenu éloigné de L.A. tout ce temps.

À deux ou trois kilomètres du grand échangeur du centre la circulation a commencé à se bloquer. Peut-être un accident, peut-être un barrage routier. J'ai ordonné à la Toshiba de quitter l'autoroute.

Se faufiler à travers les barrages est périlleux et nécessite un travail d'enfer. Je savais que je pouvais probablement duper n'importe quel genre de logiciel à un barrage et certainement

n'importe quel flic humain, mais à quoi bon se compliquer l'existence ?

J'ai demandé à la voiture où nous nous trouvions.

L'écran s'est allumé. Alameda près de Banning, m'a-t-il annoncé. Ce qui faisait à vue de nez un long chemin à pied jusqu'à Pershing Square. Je me suis fait déposer à Spring Street et j'ai continué à pied. « Reprends-moi à dix-huit heures trente, j'ai dit à la voiture. Au coin de... hmmm... la Sixième et de Hill. » Elle est partie se garer et j'ai pris la direction du square pour placer quelques rémissions.

Il n'est pas difficile pour un bon rémissionnaire de trouver des acheteurs. On voit ça dans leurs yeux : la colère rentrée, le ressentiment qui couve. Et quelque chose d'autre, quelque chose d'intangible, la vague impression d'avoir gardé un petit reste d'intégrité, qui vous dit tout de suite : voilà quelqu'un qui est prêt à risquer gros pour regagner un peu de liberté. J'étais sur la brèche en moins d'un quart d'heure.

Le premier que j'ai repéré était une espèce de surfer sur le retour, torse puissant et cet air d'avoir été délavé par le soleil. Il y a dix, quinze ans que les Entités ont interdit le surfing – elles ont leurs seines à plancton tout le long du littoral, de Santa Barbara à San Diego, qui pompent les éléments nutritifs dont elles ont besoin, et tout amateur qui essaierait d'aller taquiner les vagues serait aussitôt réduit en bouillie. Mais ce type devait avoir été un sacré champion en son temps. À la façon dont il se déplaçait dans le parc, avec de petits gestes d'équilibriste, comme s'il avait besoin de compenser les irrégularités de la rotation terrestre, on pouvait voir ce qu'il aurait donné dans l'eau. Il s'est assis près de moi et a attaqué son déjeuner. Des avant-bras épais, des mains noueuses. Un ouvrier du mur. Des crispations dans les muscles des joues : la colère en train de frémir juste au-dessous du point d'ébullition.

Au bout d'un moment, je l'ai fait parler. Un surfer, oui. Perdu dans le lointain, absent. Il a commencé à soupirer sur des plages légendaires où les vagues étaient de véritables tubes, porteurs d'un bout à l'autre. « Trestle Beach, a-t-il murmuré. C'est au nord de San Onofre. Il fallait traverser le camp de Pendleton en

douce. Des fois les Marines ouvraient le feu, juste à titre d'avertissement. Ou Hollister Ranch, au-dessus de Santa Barbara. » Ses yeux bleus se faisaient brumeux. « Huntington Beach. Oxnard. Je suis allé partout, mon vieux. » Il a refermé ses énormes doigts. « À présent la côte appartient à ces putains d'Entités et à leur bidules. Vous vous rendez compte ? Elle leur *appartient*. Et me voilà affecté au mur, pour la seconde fois, sept jours par semaine pour les dix ans à venir.

— Dix ans ? j'ai fait. C'est pas de la tarte.

— Vous en connaissez beaucoup pour qui c'est de la tarte ?

— Quelques-uns. Ils se font dispenser.

— Mouais.

— Ça peut se faire. »

Regard méfiant. Allez savoir si vous n'avez pas affaire à un borgmann. Ces fumiers de collaborateurs sont partout.

« Vraiment ?

— C'est seulement une question d'argent.

— À condition de trouver un rémissionnaire.

— C'est vrai.

— À qui on puisse se fier. »

J'ai haussé les épaules. « Vous ne pouvez qu'y aller de confiance, mon vieux.

— Mouais. » Puis, un moment après : « J'ai entendu parler d'un mec, il a acheté une rémission de trois ans avec un passage du mur en prime. Il est allé vers le nord, a pris un chalutier à crevettes et a fini en Australie, sur le récif. Personne ne le trouvera jamais là-bas. Il est en dehors du système. Complètement en dehors de ce putain de système. Qu'est-ce que vous croyez que ça a coûté ?

— Dans les vingt mille.

— Hé ! pas mal deviné !

— Je n'ai pas deviné.

— Tiens donc ? » Nouveau regard méfiant. « Vous n'avez pas l'air d'être d'ici.

— Exact. Je suis seulement de passage.

— C'est toujours le même prix ? Vingt mille ?

— Je ne peux rien faire pour ce qui est de fournir des chalutiers. À vous de vous débrouiller une fois de l'autre côté du

mur.

— Vingt mille rien que pour franchir le mur ?

— Et une exemption de sept ans de travail.

— J'en ai attrapé dix.

— Je ne peux pas vous en avoir dix. Ça n'entre pas dans la configuration, vous me suivez ? Mais sept, ça marcherait. Vous pourriez aller si loin en sept ans qu'ils perdraient votre trace. Bon sang, vous pourriez aller en Australie *à la nage* ! Arriver au ras des flots, au-dessous de Sydney ; il n'y a pas de seines là-bas.

— Vous en savez des choses.

— C'est mon boulot de savoir. Vous voulez que je vous soumette à une vérification d'avoir ?

— Je vau dix-sept mille cinq. Quinze cents en numéraire, le reste en nantissement. Qu'est-ce que je peux avoir pour dix-sept mille cinq ?

— Exactement ce que j'ai dit. Un passage de l'autre côté du mur et une exemption de sept ans.

— Un tarif d'ami, hein ?

— Je prends ce que je peux obtenir. Donnez-moi votre poignet. Et ne vous en faites pas. À ce point, il ne s'agit que d'une petite lecture. »

J'ai ajusté son implant de données et y ait adapté le mien. Il avait quinze cents en banque et un nantissement évalué à seize mille, exactement comme il l'affirmait. Nous nous observions attentivement. Comme je l'ai dit, on ne sait jamais où sont les borgmanns.

« Vous pouvez faire ça ici, dans le parc ? a-t-il demandé.

— Sans problème. Laissez-vous aller en arrière, fermez les yeux, comme si vous faisiez une petite sieste au soleil. Le marché est le suivant : je prends toute de suite mille sur vos disponibilités immédiates et vous me transférez cinq mille de vos dollars subsidiaires, à titre d'engagement réciproque. Quand vous aurez passé le mur j'encaisse les cinq cents de reste en liquide et cinq mille de plus sur vos placements. Vous payez le reste à raison de trois mille par an plus les intérêts, où que vous soyez, par virements trimestriels. Je programmerai tout ça, y compris les bips de rappel aux échéances. Et souvenez-vous, à vous de prendre vos dispositions pour ce qui est du voyage. Je

peux accorder des rémissions et ménager des passages à travers le mur, mais je suis pas une connerie d'agence de voyages. C'est une affaire qui marche ? »

Il a renversé la tête en arrière et fermé les yeux.

« Allez-y. »

Ce n'était plus qu'une question de doigté, du travail de routine. J'ai relevé tous ses codes d'identification, les ai communiqués au central, ai trouvé son fichier. Il avait l'air vrai, rien de plus ni rien de moins que ce qu'il avait affirmé. Effectivement, il avait décroché la timbale question taxe de travail, dix ans sur le mur. Je lui ai concocté une rémission pour les sept premières années. Obligé de laisser les trois dernières sur les registres pour des raisons purement techniques, mais les ordinateurs ne seraient pas en mesure de le retrouver d'ici là. Je lui ai donné aussi un sauf-conduit pour passer le mur, ce qui signifiait l'insertion d'une nouvelle catégorie de compétences dans son fichier : programmeur au troisième échelon. Il ne pensait pas comme un programmeur et n'en avait pas davantage l'apparence, mais le logiciel du mur ne s'en rendrait pas compte. J'avais désormais fait de lui un membre de l'élite humaine, de cette poignée (relativement parlant) d'entre nous qui est libre d'entrer dans les cités fortifiées et d'en sortir à sa guise. En échange de ces petits services j'ai réparti les économies de toute son existence sur divers comptes dont j'étais titulaire, le tout payable comme convenu, une partie immédiatement, le reste plus tard. Il ne valait plus un centime, mais il était libre. Ce n'était pas une si mauvaise tractation.

Et ma dispense était valable ! J'avais décidé de renoncer aux arnaques tant que j'étais à Los Angeles. En expiation, pour ainsi dire, de ce que j'avais fait jadis à cette femme.

On est absolument obligé de pigeonner le client de temps en temps, comprenez-vous. De façon à ne pas paraître trop fort, de façon à ne pas donner aux Entités une raison de vous traquer. Tout comme on est obligé de limiter le nombre de rémissions que l'on fabrique. Je n'étais pas obligé de bidouiller des rémissions, bien sûr. J'aurais simplement pu autoriser le système à me payer tant par an, cinquante mille, cent mille, et me la couler douce le restant de mes jours. Mais quel défi y a-t-il

là-dedans ?

Je rédige donc des rémissions, mais pas plus que nécessaire pour couvrir mes dépenses, et j'en sabote délibérément un certain nombre, passant ainsi pour aussi incompetent que les autres afin que les Entités n'aient aucune raison de se mettre à la recherche des marques d'identification de mon travail. Ma conscience n'en a jamais trop souffert. C'est une question de survie, après tout. Et la plupart des autres rémissionnaires sont de parfaits charlatans, voyez-vous. Avec moi, au moins, vous avez plus qu'une chance sur deux d'obtenir ce pour quoi vous payez.

Mon client suivant fut une cliente. Un tout petit bout de Japonaise, le style classique, toute lisse, toute fragile, genre poupée. Secouée par des sanglots à la couper en deux, pendant qu'un homme plus âgé, cheveux gris, complet-veston fatigué – sans doute son grand-père – essayait de la consoler. Pleurer en public est un bon indice de problèmes avec les Entités. « Peut-être puis-je vous aider », j'ai dit, et ils étaient tous deux si désespérés qu'ils ne se sont même pas donné la peine d'être soupçonneux.

L'homme était son beau-père, pas son grand-père. Le mari était mort, tué par des cambrioleurs l'année précédente. Il y avait deux gosses en bas âge. Elle venait de recevoir l'avis de sa nouvelle taxe de travail. Elle avait eu peur qu'on ne l'envoie travailler au mur, ce qui avait bien sûr peu de chance de se produire : les affectations se font un peu au hasard, mais elles ne sont généralement pas absurdes, et de quelle utilité pouvait être une fille de quarante-cinq kilos pour traîner des blocs de pierre ? Le beau-père avait des amis dans le coup, et ils avaient réussi à percer le code dissimulé sur son avis. Les ordinateurs ne l'avaient pas envoyée au mur, non. Ils l'avaient envoyée à Zone Cinq. Et ils l'avaient classée T.D.R.

« Mieux aurait valu le mur, a dit le vieil homme. Ils auraient tout de suite vu qu'elle n'était pas faite pour le travail de force et ils lui auraient trouvé quelque chose d'autre, quelque chose dans ses cordes. Mais Zone Cinq ? Qui en revient jamais ?

— Vous savez ce que c'est, cette Zone Cinq ?

— L'endroit où ils font des expériences médicales. Et ce sigle-là, T.D.R., je sais ce qu'il signifie aussi. »

Elle s'est remise à bramer. Je ne pouvais pas lui en vouloir, T.D.R. signifie Tests de Résistance. Les Entités veulent savoir de quelle quantité de travail nous sommes capables, et elles estiment que le seul moyen fiable d'y arriver est de nous faire passer des tests pour situer nos limites physiques.

« Je vais mourir, a-t-elle pleurniché. Mes bébés ! Mes bébés !

— Vous savez ce qu'est un rémissionnaire ? » j'ai demandé au beau-père.

Réaction immédiate : brève inspiration, yeux soudain brillants, vigoureux hochement de tête. Et retombée tout aussi rapide de l'excitation pour céder la place à un morne désespoir, à un sentiment de totale impuissance.

« Tous des filous, a-t-il laissé tomber.

— Pas tous.

— Qui peut le dire ? Ils vous prennent votre argent sans rien vous donner en échange...

— Vous savez que ce n'est pas vrai. Tout le monde peut vous raconter des histoires de rémissions qui ont abouti.

— Possible. Possible », a fait le vieil homme. La jeune femme sanglotait doucement. « Vous connaissez une telle personne ?

— Pour trois mille dollars, je peux enlever le T.D.R. de son avis. Pour cinq, je peux rédiger une exemption de service valable jusqu'à ce que ses enfants soient en âge d'entrer à l'Université. »

Mon côté sentimental. Cinquante pour cent de remise, sans même avoir procédé à une vérification de solvabilité. À vue de pays le beau-père était plein aux as. Mais non, il se serait démené pour lui obtenir une rémission, au lieu de traîner comme ça à Pershing Square.

Il m'a jaugé du regard. Longuement. Un rien de roublardise paysanne se réveillait en lui.

« Comment pouvons-nous en être sûrs ? »

J'aurais pu lui raconter que j'étais le roi de ma profession, le meilleur de tous les rémissionnaires, un bidouilleur de génie, un magicien qui pouvait se glisser dans n'importe quel ordinateur pour le faire danser sur ma musique. Ce qui n'aurait été que la

vérité. Mais je me suis contenté de dire que c'était à lui de décider, que je ne pouvais offrir ni garanties ni déclarations sous serment, que j'étais disponible s'il voulait m'employer et que c'était pour moi du pareil au même si sa belle-fille préférait rester avec son avis marqué T.D.R. Ils se sont éloignés et entretenus deux ou trois minutes. Quand ils sont revenus, il a retroussé sa manche en silence et m'a présenté son implant. J'ai vérifié son solde créditeur : dans les trente mille, pas mal. J'en ai transféré huit sur mes comptes, la moitié à Seattle, le reste à Los Angeles.

Puis j'ai pris le poignet de la jeune dame, qui avait à peu près l'épaisseur de deux de mes doigts, me suis introduit dans son implant et lui ai rédigé la rémission qui lui sauvait la vie. Juste pour être sûr, j'ai procédé à une double vérification de validation. Il est toujours possible d'estamper involontairement un client, bien que ce ne me soit jamais arrivé. Mais je ne voulais pas inaugurer ça sur ce coup-là.

« Allez, j'ai dit. Rentrez chez vous. Vos gosses attendent leur déjeuner. »

Ses yeux se sont allumés. « Si je pouvais vous remercier d'une façon ou d'une autre...

— J'ai déjà pris mes honoraires. Allez. Si jamais vous me revoyez, inutile de me saluer.

— Ça va marcher ? a demandé le vieil homme.

— Vous dites que vous avez des amis dans la partie. Attendez sept jours et dites alors à la banque de données qu'elle a perdu son avis. Quand vous aurez le nouveau, demandez à vos copains de vous le décoder. Vous verrez. Il sera impeccable. »

Je ne pense pas qu'il m'ait cru. Je crois qu'il était plus qu'à moitié sûr que je l'avais escroqué d'un quart de ses économies, et je pouvais voir la haine dans ses yeux. Mais c'était son problème. Dans une semaine il verrait que j'avais vraiment sauvé la vie de sa belle-fille, et il se précipiterait vers le Square pour me dire à quel point il était désolé d'avoir eu de si mauvaises pensées à mon égard. Sauf qu'à ce moment-là je serais ailleurs, loin d'ici.

Ils ont quitté le parc par le côté est en traînant les pieds, s'arrêtant deux ou trois fois pour regarder par-dessus leur

épaule comme s'ils pensaient que j'allais les transformer en statues de sel dès qu'ils auraient le dos tourné. Puis ils ont disparu.

J'avais désormais gagné assez pour tenir durant la semaine que je comptais passer à L.A. Mais je suis resté encore un peu, dans l'espoir d'un petit supplément. Pour mon malheur.

Celui-ci était le parfait Homme invisible, le genre de type que l'on ne remarque jamais dans une foule, gris sur gris, le cheveu rare, le sourire affable de quelqu'un qui a toujours l'air de s'excuser. Mais il y avait une vague lueur dans son regard. Je ne me souviens plus si c'est lui qui m'a parlé le premier, ou moi qui ai entamé la conversation, mais nous nous sommes assez rapidement retrouvés en train de manœuvrer pour essayer de découvrir des choses l'un sur l'autre. Il m'a raconté qu'il était de Silver Lake. Je l'ai regardé d'un œil rond. Comment diable étais-je censé connaître les millions de patelins de la région de L.A. ? Il a dit qu'il était venu ici pour voir quelqu'un au grand Q.G. du gouvernement sur Figueroa Street. Très bien : sans doute une réclamation à faire. J'ai senti le client en puissance.

Puis il a voulu savoir d'où j'étais originaire. Santa Monica ? L.A. Ouest ? Quelque chose dans mon accent, je suppose. « Je passe mon temps à me déplacer, j'ai dit. J'ai horreur de rester toujours au même endroit. » Ce qui est la pure vérité. Il faut que je bosse ou je deviens fou ; et me livrer à des bidouillages dans une seule ville reviendrait pratiquement à supplier les autres de se lancer à ma recherche ; ce serait la fin. Mais je ne lui ai rien dit de tout ça. « Je suis arrivé de l'Utah hier soir. Avant j'étais dans le Wyoming. » Mensonge dans les deux cas. « Ensuite... peut-être New York. » Il m'a regardé comme si je lui avais dit que je m'apprêtais à partir pour la Lune. Les gens d'ici ne vont guère dans l'Est. Aujourd'hui la plupart des gens ne vont nulle part.

À présent il savait que j'avais un passe-muraille, ou un moyen de m'en procurer un quand je voulais. C'était précisément ce qu'il recherchait. En un rien de temps nous en venions à l'essentiel.

Il m'a expliqué qu'il avait reçu un nouvel avis, six ans à l'assèchement des salants aux environs de Mono Lake. Les gens

tombent comme des mouches là-bas. Tout ce qu'il voulait, c'était une affectation à quelque chose de moins pénible, genre Service d'entretien, et il fallait que ce soit à l'intérieur des murs, de préférence dans un des districts voisins de l'océan, où l'air est frais et pur. Je lui ai indiqué un prix qu'il a accepté sans sourciller.

« Voyons votre poignet », j'ai dit.

Il a tendu sa main droite, paume en l'air. Son implant d'accès était une plaque jaune pâle, placée à l'endroit habituel mais plus ronde que le modèle courant et d'une texture légèrement plus lisse. Je n'ai vu là-dedans aucune signification particulière. Comme je l'avais déjà fait peut-être un millier de fois, j'ai posé mon bras sur le sien, poignet contre poignet, accès contre accès. Nos biordinateurs sont entrés en contact et j'ai tout de suite su que j'étais en fâcheuse posture.

Il y a maintenant quarante ou cinquante ans que les êtres humains portent des ordinateurs à base de biopuces dans leur corps – ça remonte en tout cas plus loin que l'invasion des Entités – mais c'est pour la plupart des gens quelque chose qui va de soi, comme la marque de vaccination sur leurs cuisses. Ils s'en servent aux fins pour lesquelles ils ont été prévus sans chercher à voir plus loin. Le biordinateur n'est pour eux qu'un banal ustensile, comme une pelle ou une fourchette. Il faut avoir une mentalité de bidouilleur pour vouloir transformer son biordinateur en quelque chose de plus. C'est pourquoi, lorsque les Entités sont arrivées, nous ont envahis et fait construire des murs autour de nos cités, la plupart des gens ont réagi comme des moutons ; ils se sont laissé parquer à l'intérieur et y sont poliment restés. Les seuls qui ont su garder leur liberté de mouvement – parce qu'ils savent manipuler les superstructures grâce auxquelles les Entités nous gouvernent – ce sont nous, les bidouilleurs. Et nous ne sommes pas nombreux. J'ai tout de suite senti que je venais de me brancher sur l'un d'eux.

Dès que nous avons été en contact, il s'est abattu sur moi comme un orage.

La force de son signal m'a indiqué que j'avais affaire à quelque chose de tout à fait particulier, et que j'avais été

pigeonné. Il n'avait jamais essayé d'acheter une rémission. Ce qu'il cherchait, c'était un duel. Derrière le sourire affable se cachait Jo Les-Gros-Bras, prêt à montrer quelques-uns de ses tours au petit mec nouvellement arrivé en ville.

Aucun bidouilleur ne m'avait jamais fait mordre la poussière dans un affrontement de ce genre. Jamais. Je me suis senti désolé pour lui, mais modérément.

Il m'a balancé un tas de trucs, bizarroïdes mais faciles, juste histoire de découvrir mes paramètres. Je les ai attrapés, stockés, puis je lui ai opposé un barrage et je lui ai donné la réplique. À mon tour de le mettre à l'épreuve. Je voulais qu'il commence à voir avec qui il faisait l'imbécile. Mais juste au moment où j'ouvrais le feu il m'a opposé un barrage. Voilà qui était nouveau pour moi. Je l'ai regardé avec un certain respect.

En général tout bidouilleur, où que ce soit, reconnaîtra mon signal dans les trente premières secondes, et cela suffira à mettre fin à l'échange. Il saura que ce n'est pas la peine de continuer. Mais ou ce type n'était pas en mesure de m'identifier ou il s'en fichait complètement, et voilà qu'il revient à l'assaut avec son barrage. Stupéfiant. Pareil pour le truc qu'il m'a balancé ensuite.

Il s'est mis prestement au travail, essayant bel et bien de brouiller mon architecture. Des masses de trucs ont fondu sur moi dans la zone de concentration des mégabytes.

— *jglcntr. dblmrq, trchnt. dzrctr.*

Je lui ai rendu la pareille, deux fois plus fort.

— *maxfrq. minpau. prltot. jglcntr.*

Ça ne lui a strictement rien fait.

— *maxdz. prlchro. bred. trchnt.*

— *frqrpc. écltint.*

— *écltext.*

— *prépcd.*

— *persrst.*

Match nul. Il continuait de sourire. Même pas une trace de sueur sur son front. Quelque chose d'inquiétant émanait de ce type, quelque chose de nouveau, d'étrange. C'est une espèce de borgmann, me suis-je soudain avisé. Il doit travailler pour les Entités, écumer la cité à la recherche d'indépendants dans mon

genre. Tout bon qu'il était, et il ne l'était pas qu'un peu, je le méprisais. Un bidouilleur devenu un borgmann – c'était vraiment écoeurant. J'avais envie de le court-circuiter. J'avais envie de le faire griller. Jamais de ma vie je n'avais autant détesté quelqu'un.

Je ne pouvais rien faire avec lui.

Je n'en revenais pas. J'étais le Roi des Données, j'étais le Prodige des Mégabytes. Toute ma vie j'avais flotté d'un bord à l'autre d'un monde enchaîné, crochétant chaque serrure que je rencontrais sur ma route. Et voilà que ce rien du tout m'entortillait dans un sac de nœuds. Pour chacun de mes assauts il avait une parade ; et ses contre-attaques devenaient de plus en plus bizarres. Il travaillait avec un algorithme que je n'avais jamais vu et que j'avais le plus grand mal à résoudre. Au bout d'un moment je n'arrivais même plus à comprendre ce qu'il me faisait, et encore moins ce que j'allais faire pour y mettre un terme. C'en était au point où j'arrivais à peine à assurer. Il me poussait inexorablement vers un accident de biogiciel.

« Qui êtes-vous ? » j'ai hurlé.

Il m'a ri au nez.

Et a continué son pilonnage. Il menaçait l'intégrité de mon implant, m'attaquant au niveau microscopique, s'en prenant aux molécules elles-mêmes. Taquinant les cosses d'électrons, inversant les charges et semant la pagaille dans les valences, obstruant mes portes, transformant mes circuits en bouillie. L'ordinateur qui est implanté dans mon cerveau n'est rien de plus qu'un tas de chimie organique, après tout. Mon cerveau de même. S'il continuait ainsi l'ordinateur allait céder, le cerveau à sa suite, et j'étais bon pour passer le restant de ma vie à me baver dessus.

Ce n'était plus un match. C'était du meurtre.

J'ai puisé dans mes réserves, dressant tous les blocages que je pouvais inventer. Des choses dont je n'avais jamais eu à me servir de ma vie, mais qui se trouvaient là à ma disposition. Ça l'a un peu ralenti.

Pendant un moment je suis arrivé à bloquer son attaque dévastatrice et même à la repousser. Ce qui m'a donné le répit

nécessaire pour lui concocter quelques combinaisons offensives de mon cru. Mais avant que j'aie pu les mettre en route, il m'a de nouveau coupé le sifflet et s'est remis à me massacrer. Il était incroyable.

Je l'ai bloqué. Il est revenu à la charge. J'ai frappé un grand coup, mais il a fait absorber l'impact par un autre canal neural, annulant tout son effet.

Je lui expédie un nouveau coup. Et lui de le bloquer une fois de plus.

Puis il m'a frappé. Le choc m'a fait vaciller et je n'ai réussi à me reprendre qu'à deux ou trois nanosecondes du précipice.

Je me suis employé à mettre au point une nouvelle combinaison. Mais, tout en m'y consacrant, je lisais la tonalité de ses données et ce que je captais s'appelait : confiance absolue. Il m'attendait tranquillement. Paré pour tout ce que je pourrais lui balancer. Il planait au-delà de la simple confiance en soi, dans le royaume de la certitude.

On en arrivait à ceci. J'étais capable de l'empêcher de me bousiller, mais tout juste, et j'étais incapable de lui faire tâter de mes gants. Et il semblait avoir des ressources infinies derrière lui. Je ne l'inquiétais pas le moins du monde. Il était infatigable. Il paraissait toujours en pleine possession de ses moyens. Il encaissait tout ce que je pouvais donner et continuait de me bombarder de nouveaux trucs, m'attaquant de six côtés à la fois.

Pour la première fois, je comprenais ce qu'avaient dû éprouver tous les bidouilleurs dont j'avais triomphé. Certains devaient se sentir très sûrs d'eux, je suppose, avant de tomber sur moi. Il en coûte davantage de perdre quand on se croit bon. Quand on se *sait* bon. Quand on est comme ça et que l'on perd, on est amené à reprogrammer entièrement le type de relation que l'on entretient avec l'univers.

J'avais le choix entre deux attitudes. Je pouvais continuer à me battre jusqu'à épuisement et effondrement. Ou je pouvais me rendre tout de suite. Tout finit par aboutir à une alternative du genre oui ou non, ouvert ou fermé, un ou zéro, n'est-ce pas ?

J'ai inspiré à fond. J'avais les yeux fixés en plein sur le chaos.

« Très bien, j'ai dit. Je m'avoue battu. J'abandonne. »

J'ai détaché mon poignet du sien, secoué de tremblements,

les jambes flageolantes, et je suis allé au tapis.

Une minute plus tard, cinq flics m'ont sauté dessus, troussé comme une dinde et emmené, mon bras implanté pointant hors du paquet et un bracelet de sécurité m'enserrant le poignet, comme s'ils craignaient que je me mette à pomper des données dans le vide.

Ils m'ont dirigé sur Figueroa Street, sur les quatre-vingt-dix étages du grand bâtiment de marbre noir qui abrite l'administration fantoche de la cité. Je m'en fichais éperdument. J'étais tout engourdi. Ils auraient pu me balancer à l'égout, je ne m'en serais pas soucié. Je n'avais pas subi de dommages – le contrôleur automatique de circuit fonctionnait toujours et affichait un vert bon teint – mais l'humiliation était telle que je me sentais laminé. Anéanti. La seule chose que je voulais savoir était le nom du bidouilleur qui m'avait fait ça.

L'immeuble de Figueroa Street a partout des plafonds de plus de six mètres de haut de façon que les Entités puissent se déplacer à l'aise. Dans ces vastes espaces vides les voix résonnent comme dans une caverne. Les flics m'ont fait asseoir dans un couloir, toujours emballé, et m'ont gardé là un bon moment. Des bruits vagues clapotaient dans le passage. J'aurais voulu m'en protéger. J'avais le cerveau à vif. J'avais essuyé un pilonnage de première.

De temps en temps, de monumentales Entités déboulaient dans le couloir par groupes de deux ou trois, marchant sur le bout de leurs tentacules avec cette délicatesse empreinte de bizarrerie qui les caractérisait. Elles étaient accompagnées d'un petit entourage d'humains qu'elles ignoraient complètement, selon leur habitude. Elles savent que nous sommes des êtres intelligents mais elles ne daignent pas nous parler. Elles laissent ce soin à leurs ordinateurs, via l'interface de Borgmann, que son signal se dégingue à tout jamais pour nous avoir livrés. Non que les Entités ne nous aient conquis de toute façon, mais Borgmann leur a permis de nous marcher sur les pieds beaucoup plus facilement en leur montrant comment connecter nos petits biordinateurs à leurs énormes systèmes centraux. Je parierais même qu'il était très fier de lui ; monsieur voulait

simplement voir si son gadget marchait, et tant pis s'il nous réduisait ainsi en esclavage.

Personne n'est jamais arrivé à comprendre pourquoi les Entités sont là ni ce qu'elles veulent de nous. Elles sont venues, point. Ont vu. Ont vaincu. Nous ont réorganisés. Nous ont attelés à des tâches aussi épouvantables qu'insondables. Comme dans un mauvais rêve.

Et il n'y avait aucun moyen de nous défendre contre elles. Telle n'était pas notre impression au début – nous étions sûrs que nous allions leur faire une guérilla d'enfer et les anéantir – mais nous avons rapidement appris à quel point nous nous trompions, et nous leur appartenons pour de bon. Plus personne ne jouit de quoi que ce soit qui ressemble à la liberté à l'exception d'une poignée de bidouilleurs dans mon genre ; et, comme je l'ai expliqué, nous ne sommes pas assez fous pour nous lancer dans la moindre tentative sérieuse de contre-attaque. C'est pour nous une assez grande victoire d'être en mesure de sauter d'une cité à une autre sans avoir à se procurer une autorisation.

Tout ça semblait fini pour moi, à présent. Sur le moment je m'en fichais. J'étais encore occupé à essayer de digérer ma défaite ; je n'avais plus la moindre chance de travailler sur un programme dans la nouvelle vie qui m'attendait.

« C'est lui le rémissionnaire, là-bas ? a demandé quelqu'un.

— C'est lui, oui.

— Elle veut le voir tout de suite.

— Tu penses pas qu'on devrait d'abord l'arranger un peu ?

— Elle a dit tout de suite. »

Une main sur mon épaule ; on me secoue sans brutalité. « Debout, mon gars. C'est le moment de faire causette. Fais pas le mariolle ou tu sentiras ta douleur. »

Je me suis laissé conduire le long du couloir jusqu'à une gigantesque porte, puis dans un immense bureau assez haut de plafond pour qu'une Entité y ait tous ses aises. Je n'ai pas dit un mot. Il n'y avait pas d'Entités dans la pièce, seulement une femme vêtue d'une longue robe noire, assise derrière un vaste bureau tout au fond. On aurait dit un bureau miniature dans cette salle colossale. Un bureau miniature occupé par une

femme miniature. Les flics m'ont laissé seul avec elle. Saucissonné comme je l'étais, je n'offrais aucun risque.

« Vous vous appelez John Doe ? » demanda-t-elle.

J'étais au beau milieu de la pièce, en train de contempler mes souliers. « À votre avis ? j'ai répondu.

— C'est le nom que vous avez donné lorsque vous êtes entré dans la cité.

— Je donne des tas de noms. John Smith, Richard Roe, Joe Blow. Pour le logiciel de l'entrée, peu importe le nom que je donne.

— Parce que vous avez mystifié la porte ? » Elle a marqué un temps. « Il faut que je vous dise que ceci est une commission d'enquête.

— Vous savez déjà tout ce que je pourrais vous dire. Votre borgmann a eu tout loisir de se balader dans mon cerveau.

— Je vous en prie. Ce sera plus facile si vous coopérez. Vous êtes accusé d'entrée illégale, d'usage illégal d'un véhicule, d'interfacement illégal consistant, en particulier, à vendre des rémissions. Avez-vous une déclaration à faire ?

— Non.

— Vous niez être un rémissionnaire ?

— Je ne nie rien, je n'affiche rien. À quoi bon, foutredieu ?

— Regardez-moi.

— C'est un gros effort que vous me demandez là.

— Regardez-moi. » Il y avait une curieuse intonation dans sa voix. « Que vous soyez un rémissionnaire ou non n'est pas le problème. Nous savons que vous êtes un rémissionnaire. *Je* sais que vous êtes un rémissionnaire. » Et elle m'a appelé par un nom que je n'avais pas utilisé depuis très longtemps. Pas depuis 36, pour être exact.

Je l'ai regardée. Étudiée. J'ai eu du mal à croire que je voyais ce que je voyais. Ai senti un flot de souvenirs remonter en moi. Procédé mentalement à un petit travail de montage sur son visage, ôtant quelques rides ici, éliminant un peu de chair là, en rajoutant un peu ailleurs. Effaçant les années.

« Oui, a-t-elle dit. Je suis celle à laquelle vous pensez. »

J'en ai eu le souffle coupé. C'était pire que ce que le bidouilleur m'avait fait. Mais il n'y avait aucun moyen d'y

échapper.

« Vous travaillez pour eux ? j'ai demandé.

— La rémission que vous m'avez vendue ne valait rien. Vous le saviez, n'est-ce pas ? J'avais quelqu'un qui m'attendait à San Diego, mais quand j'ai essayé de franchir le mur je me suis fait cueillir comme une fleur et emmener malgré mes hurlements. Je vous aurais tué. J'aurais pu aller à San Diego et de là on aurait essayé d'aller jusqu'à Hawaii dans son bateau.

— Je n'étais pas au courant pour le type de San Diego.

— Pourquoi auriez-vous dû l'être ? Ce n'était pas votre problème. Vous avez pris mon argent, vous étiez censé me procurer ma rémission. Tel était le marché. »

Elle avait des yeux gris pailletés d'or. J'avais du mal à en soutenir l'éclat.

« Vous voulez toujours me tuer ? j'ai demandé. Avez-vous l'intention de me tuer à présent ?

— Non et non. » Elle m'a de nouveau appelé par mon ancien nom. « Je ne saurais vous dire mon étonnement quand on vous a amené ici. Un rémissionnaire, m'a-t-on dit. John Doe. Les rémissionnaires, c'est mon rayon. On me les amène tous. Il y a quelques années je me demandais si votre tour ne viendrait pas un jour, mais j'ai fini par me dire : Non, il n'y a aucune chance, il est probablement à un million de kilomètres d'ici, il ne reviendra jamais comme ça. Et voilà qu'on m'amène ce John Doe, et que je vois votre figure.

— Et si je vous disais que je n'ai cessé de me sentir coupable de ce que je vous ai fait, arriveriez-vous à me croire ? Vous n'êtes pas obligée de me croire. Mais c'est la vérité.

— Je suis sûre que cela a été pour vous une interminable torture.

— Je vous assure que je suis sincère. J'ai arnaqué un tas de gens, d'accord, et tantôt je l'ai regretté, tantôt non, mais vous faites partie des cas que j'ai regrettés. Vous êtes celui que j'ai le plus regretté. C'est la vérité pure. »

Elle a pesé mes paroles. Je ne saurais dire si elle m'a cru ne serait-ce qu'une fraction de seconde, mais j'ai bien vu qu'elle pesait mes paroles.

« Pourquoi avez-vous fait ça ? m'a-t-elle demandé au bout

d'un instant.

— J'arnaque certaines personnes parce que je ne veux pas sembler trop infaillible, lui ai-je expliqué. Vous accordez une rémission de temps en temps, on se passe le mot, vous commencez à devenir légendaire. On finit par vous connaître un peu partout et tôt ou tard les Entités vous mettent le grappin dessus. C'est aussi simple que ça. Alors je m'arrange toujours pour arnaquer une partie de mon monde. Je dis aux gens : Je vais faire de mon mieux, mais c'est sans garantie et ça ne marche pas à tous les coups.

— Vous m'avez délibérément trompée.

— Oui.

— C'est bien ce que je pensais. Vous aviez l'air si calme, si professionnel. Si infaillible. J'étais sûre que la rémission serait valable. Je ne voyais pas comment ça pouvait rater. Alors j'ai pris la direction du mur et je me suis fait coincer. J'ai tout de suite pensé : Ce salaud m'a trahie. Il était trop fort, pas du genre à simplement se planter. » Sa voix était calme mais il y avait toujours de la colère dans ses yeux. « N'auriez-vous pas pu arnaquer la personne suivante ? Pourquoi a-t-il fallu que ce soit moi ? »

Je l'ai regardée un long moment.

« Parce que je vous aimais, j'ai dit.

— Foutaises. Vous ne me connaissiez même pas. Je n'étais qu'une étrangère qui avait loué vos services.

— Justement ! J'étais là, tout soudain en train de fantasmer comme un fou sur vous, prêt à mettre sens dessus dessous ma vie bien ordonnée, et tout ce que vous arriviez à voir, c'était quelqu'un dont vous aviez loué les services. Je n'étais pas au courant pour le type de San Diego. Tout ce que je savais, c'était que je vous voyais et que je vous voulais. Vous ne pensez pas que c'est de l'amour ? Eh bien, appelez ça autrement, comme vous voulez. Je ne m'étais jamais laissé aller à pareil sentiment. C'est bête, je pensais, ça compromet ta liberté, les risques sont trop grands. Puis je vous ai vue, je vous ai parlé un peu et j'ai pensé qu'il pouvait se passer quelque chose entre nous. Quelque chose s'est mis à changer en moi, et je me suis dit : Ouais, ouais, vas-y, laisse-toi aller pour une fois, ça te fera peut-être voir le

monde autrement. Et vous étiez là sans rien voir, sans même commencer à remarquer quoi que ce soit, à me tenir d'interminables discours sur l'importance qu'avait pour vous cette rémission. Alors je vous ai arnaquée. Et j'ai pensé ensuite : Doux Jésus, j'ai ruiné la vie de cette fille simplement pour m'être fait piéger, ce qui est vraiment de la dernière mesquinerie. D'où mes remords. Vous n'êtes pas obligée de me croire. Je ne savais pas pour San Diego. Ce qui ne fait que rendre les choses encore plus difficiles pour moi. » Elle était restée sans rien dire durant tout mon discours, et le silence se fit énorme. Au bout d'un moment j'ai repris : « Dites-moi une chose au moins. Le type qui m'a démoli à Pershing Square, qui était-ce ?

— Ce n'était personne.

— Comment ça ?

— “Qui” n'est pas le bon terme. C'est un “que” qui s'impose ici. Il s'agit d'un androïde, d'une unité mobile antirémisionnaires, directement reliée au système central des Entités à Culver City. Quelque chose de nouveau que nous faisons circuler en ville.

— Ah ! j'ai fait. Ah !

— Il paraît que vous lui avez donné du fil à retordre.

— Il m'en a donné aussi. Failli me mettre le cerveau en compote.

— Vous en étiez à essayer de boire la mer avec une paille. Pendant un moment vous avez même donné l'impression que vous alliez y arriver. Vous êtes un sacré bidouilleur, savez-vous ?

— Pourquoi êtes-vous allée travailler pour les autres ? » j'ai enchaîné.

Elle a haussé les épaules. « Tout le monde travaille pour eux. Sauf les gens comme vous. Vous m'avez pris tout ce que j'avais sans me donner ma rémission. Qu'est-ce que j'étais donc censée faire ?

— Je vois.

— Ce n'est pas si terrible. Au moins je ne suis pas affectée au mur. Ou bonne pour les T.D.R.

— Non. Ce n'est probablement pas si terrible. Si ça ne vous fait rien de travailler dans une salle si haute de plafond. C'est ça

qui m'attend ? Les T.D.R. ?

— Ne soyez pas stupide. Vous êtes trop précieux.

— Pour qui ?

— Le système nécessite toujours des améliorations. Vous le savez mieux que n'importe qui. Vous travaillerez pour nous.

— Vous pensez faire de moi un borgmann ? » J'étais stupéfait.

« C'est mieux que les T.D.R. »

Nouveau silence de ma part. Elle ne pouvait pas parler sérieusement, il faudrait qu'ils soient les derniers des idiots pour me confier le moindre poste comportant des responsabilités. Et de complets abrutis pour me laisser près de leur ordinateur.

« Très bien, ai-je fait. C'est d'accord. À une condition.

— Vous ne manquez pas de cran, hein ?

— Accordez-moi une revanche avec votre androïde. Il faut que je vérifie quelque chose. Ensuite nous pourrons discuter du genre de travail susceptible de me convenir le mieux chez vous. D'accord ?

— Vous savez que vous n'êtes pas en situation de poser des conditions.

— Et comment que j'y suis ! Ce que je fais avec les ordinateurs est un art unique. Vous ne pouvez pas me le faire exercer contre mon gré. Vous ne pouvez rien me faire faire contre mon gré. »

Elle s'est accordé un temps de réflexion. « À quoi bon une revanche ?

— Personne ne m'a jamais battu. Je veux une deuxième rencontre.

— Vous savez que ce sera pire qu'avant.

— Laissez-moi m'en assurer.

— Mais à quoi ça rime ?

— Amenez-moi votre androïde et je vous montrerai à quoi ça rime. »

Elle s'est laissé convaincre. Peut-être était-ce de la curiosité, peut-être autre chose, en tout cas elle s'est branchée sur le réseau informatique et, en un rien de temps, on a amené

l'androïde que j'avais rencontré dans le parc, ou peut-être un autre ayant le même visage. Il m'a jeté un regard aimable, sans la moindre lueur d'intérêt.

Quelqu'un est venu enlever le bracelet de sécurité de mon poignet et s'est retiré. Elle a donné ses instructions à l'androïde, celui-ci m'a tendu son poignet et nous avons établi le contact. Et je suis aussitôt parti à l'attaque.

J'étais encore dolent, flageolant, passablement meurtri, mais je savais ce que j'avais à faire et je savais qu'il fallait être rapide sur le coup. Le truc était d'ignorer complètement l'androïde – ce n'était qu'un terminal, qu'une unité – et de foncer sur ce qu'il y avait derrière. J'ai donc contourné le programme propre à l'androïde, qui était astucieux mais superficiel. Je l'ai feinté alors que l'androïde était encore en train de préparer ses combinaisons ; j'ai plongé au-dessous, suis passé instantanément du niveau de l'unité à celui du corps principal et j'ai donné une chaleureuse poignée de main à l'ordinateur central de Culver City.

Dieu du ciel, ça faisait du bien !

Toute cette puissance, tous ces millions de mégabytes tapis là comme autant de squatters, et j'étais directement branché dessus. Bien sûr je me sentais comme une souris sur le dos d'un éléphant. Et c'était très bien ainsi. J'étais peut-être une souris mais cette souris était en train de se payer une balade de première. Je me suis cramponné et me suis élancé sur les ouragans de cette colossale machine.

Et tout en filant, j'en arrachais des morceaux à pleines mains et les jetais au vent.

Le mastodonte n'a rien remarqué pendant un bon dixième de seconde. Ce qui en disait long sur sa taille. J'étais là, en train de lui sortir des paquets de données du ventre, m'en donnant à cœur joie dans l'étripage et le saccage. Et il ne s'en rendait même pas compte, parce que même le plus magnifique des ordinateurs jamais assemblé reste soumis à la vitesse de la lumière, et que, lorsque vous ne pouvez pas aller à plus de trois cents mille kilomètres à la seconde, un certain temps est nécessaire pour que l'alarme soit donnée tout le long de vos conduits nerveux. Ce machin était *énorme*. Une souris montée

sur un éléphant, ai-je dit ? Une amibe sur le dos d'un brontosauve serait une meilleure image.

Dieu sait quels dégâts j'étais capable de faire. Mais naturellement le système d'alarme a fini par entrer en action. Des portes intérieures se sont brutalement fermées, toutes les zones sensibles se sont retrouvées condamnées et un simple haussement d'épaule a suffi à me chasser. Inutile de traîner dans le coin, à attendre d'être pris au piège. Je me suis retiré.

J'avais trouvé ce que j'avais besoin de savoir. Où se trouvaient les défenses, comment elles fonctionnaient. Cette fois-ci l'ordinateur m'avait expulsé, mais il ne serait pas en mesure de le faire la prochaine fois. Je pouvais y pénétrer quand je voulais et écrabouiller tout ce qui me plairait.

L'androïde s'est écroulé sur la moquette. Ce n'était plus qu'une coquille vide.

Des lumières clignotaient sur le mur du bureau.

Elle m'a regardé, saisie de panique. « Qu'est-ce que vous avez fait ? »

— J'ai battu votre androïde. Ce n'était pas si difficile une fois pigé le truc.

— Vous avez endommagé l'ordinateur central.

— Pas vraiment. Pas beaucoup. Je ne lui ai fait qu'une petite chatouille. Ça l'a surpris de me voir débarquer dans ses quartiers, c'est tout.

— Je crois que vous l'avez bel et bien endommagé.

— Pourquoi voudrais-je faire ça ?

— La question devrait être : pourquoi vous ne l'avez pas déjà fait. Pourquoi vous n'êtes pas allé foutre le bordel dans leurs programmes.

— Vous pensez que je pourrais faire quelque chose de ce genre ? »

Elle m'a observé. « Je pense que c'est dans vos cordes, oui.

— Eh bien, peut-être que oui. Ou peut-être que non. Mais je ne suis pas homme à me mettre au service d'une cause. J'aime ma vie comme elle est. Un jour ici, un jour là, à faire ce qui me plaît. C'est une vie tranquille. Je ne déclenche pas de révolutions. Quand j'ai besoin d'arranger un coup, je l'arrange juste ce qu'il faut, pas davantage. Et les Entités ne savent même

pas que j'existe. Si je leur plante un doigt dans l'œil, elles me le couperont. Voilà pourquoi je ne m'y suis pas risqué.

— Mais maintenant vous le pourriez. »

J'ai commencé à me sentir mal à l'aise. « Je ne vous suis pas », ai-je dit, même si j'avais conscience du contraire.

« Vous n'aimez pas le risque. Vous n'aimez pas vous faire remarquer. Mais si nous vous privons de votre liberté, si nous vous obligeons à rester à L.A. et vous mettons au travail, qu'auriez-vous à perdre, bon sang ? Vous vous infiltreriez tout de suite dans la bête. Vous vous livreriez à vos embrouilles, mais carrément. » Elle a marqué un temps. « Oui. Vous agiriez ainsi. Je le vois à présent. Je vois que vous avez cette capacité et que vous pourriez être mis dans une situation où vous désireriez y recourir. Et alors vous ficheriez tout en l'air pour nous tous, n'est-ce pas ?

— Quoi ?

— Vous régleriez leur compte aux Entités, sûr. Vous arrangeriez leur ordinateur de telle façon qu'elles seraient obligées de l'envoyer à la casse et de repartir de zéro. N'ai-je pas raison ? »

D'accord, elle m'avait percé à jour.

« Mais je ne vais pas vous donner cette chance. Je ne suis pas folle. Il n'y aura pas de révolution, je ne serai pas son héroïne et vous n'êtes pas de la race des héros. Je vous comprends à présent. Il n'est pas prudent de faire joujou avec vous. Parce que si quelqu'un s'y risquait, vous prendriez votre petite revanche sans vous préoccuper de ce qui risque d'en retomber sur la tête des autres. Vous pourriez ruiner leur ordinateur mais ils s'en prendraient alors à nous et nous rendraient les choses deux fois plus dures qu'elles ne le sont déjà, sans que cela vous tracasse. Nous souffririons tous sans que cela vous fasse ni chaud ni froid. Non. Ma vie n'est pas si pénible que j'aie besoin que vous me la mettiez sens dessus dessous. Vous m'avez déjà fait le coup une fois. Je n'ai pas envie de renouveler l'expérience. »

Elle m'a regardé sans ciller. Il m'a semblé qu'il n'y avait plus aucune colère en elle, rien que du mépris.

Au bout d'un instant elle a repris : « Pouvez-vous retourner là-bas et vous arranger pour effacer toute trace de votre

arrestation ?

— Oui. Oui, je pourrais faire ça.

— Alors faites-le. Et disparaïssez. Fichez le camp d'ici, vite.

— Vous parlez sérieusement ?

— Vous en doutez ? »

Je lui ai fait signe que non. Je comprenais. Et j'ai su que j'avais à la fois gagné et perdu.

Elle a eu un geste d'impatience, comme pour chasser une mouche.

J'ai hoché la tête. Je me sentais tout petit.

« Je veux juste vous dire... quand je vous parlais de mes regrets concernant ce que je vous ai fait autrefois... c'était vrai. De A à Z.

— Ça l'était probablement... Bon, faites votre truc, effacez-vous, et ensuite vous videz les lieux. Je ne veux plus vous voir ici. Ni en ville. D'accord ? Allez, faites vite. »

J'ai cherché quelque chose d'autre à dire mais rien ne m'est venu. Tire-toi tant qu'il en est encore temps, j'ai pensé. Elle m'a donné son poignet et je me suis interfacé avec elle. Au moment où mon implant d'accès a touché le sien elle a légèrement frissonné. Ce n'était qu'un tout petit frisson mais je l'ai remarqué. Je l'ai senti, c'est ça. Et je crois que désormais je le sentirai chaque fois que j'arnaquerai quelqu'un. Chaque fois que la seule idée d'arnaquer quelqu'un me viendra.

Je me suis infiltré, j'ai trouvé la mention de l'arrestation de John Doe et je l'ai fait disparaître. Puis j'ai cherché son dossier administratif à elle ; je lui ai octroyé deux échelons d'avancement et j'ai doublé son salaire. Ce n'était pas grand-chose comme réparation. Mais bon, je ne pouvais pas faire grand-chose. Puis j'ai effacé mes traces derrière moi et je suis sorti du programme.

« Voilà, j'ai dit. C'est fait.

— Parfait. » Et elle a sonné les flics.

Ils se sont excusés pour l'erreur d'identité, m'ont conduit hors du bâtiment et m'ont lâché sur Figueroa Street. L'après-midi touchait à sa fin ; la rue s'assombrissait et l'air était frais. Même à Los Angeles l'hiver reste l'hiver, d'une certaine

manière. Je me suis dirigé vers un terminal public et j'ai appelé la Toshiba, où qu'elle soit allée se garer. Elle est arrivée cinq ou dix minutes plus tard et je lui ai dit de me conduire vers le nord. On se traînait un peu, l'heure de pointe, mais ça allait comme ça. Nous avons atteint le mur à la porte de Sylmar, à quelque quatre-vingts kilomètres du centre-ville. La porte m'a demandé mon nom. « Richard Roe, j'ai dit. Bêta Pi Epsilon 104324x. Destination : San Francisco. »

L'hiver est pluvieux à San Francisco. Mais c'est une jolie ville. J'aurais préféré Los Angeles à cette époque de l'année, mais que voulez-vous, on ne fait pas toujours ce qu'on veut. La porte s'est ouverte et la Toshiba l'a franchie. Simple comme Bêta Pi.

Titre original :
The Pardoner's Tale
paru dans *Playboy*,
juin 1987

L'AMANT DE JENNIFER

Finch s'était marié très jeune – il n'avait que vingt-trois ans, et Jennifer était encore plus jeune –, ce qui ne l'empêchait pas d'espérer qu'ils vivraient toujours heureux. Il y avait alors quelques années que le mariage était redevenu à la mode, mais il était quand même inhabituel d'y sacrifier aussi tôt, et amis et parents les avaient mis en garde. Allez vivre un peu dans le monde des grands, disaient-ils. Vous aurez toujours le temps de vous ranger des voitures.

Mais le mariage n'était pas seulement une affaire de mode pour Finch. Depuis son adolescence il se sentait destiné à l'état d'homme marié. Il se voyait comme une des créatures primordiales du *Banquet* de Platon : un être double qui, pour une raison ou une autre, avait été divisé et ne pouvait être heureux tant qu'il n'aurait pas été réuni avec sa moitié manquante. Il se livra à une quête systématique jusqu'à ce qu'il ait trouvé Jennifer, qui semblait être cette partie de lui-même dont il avait été séparé ; puis il s'empressa de la rattacher solidement à sa personne. Ils s'installèrent dans une pimpante banlieue du Connecticut. Il vendait des terminaux d'ordinateur portatifs pour le compte d'une petite société dynamique spécialisée dans la haute technologie qui avait son siège à Bridgeport, elle travaillait pour une maison d'édition à Greenwich, et ils ne tardèrent pas à avoir une fille qui fut prénommée Samantha et un fils qui fut prénommé Jason. Après quoi Jennifer quitta son travail pour faire du bénévolat au musée local. Leurs parents, qui avaient été de drôles de numéros en leur temps, branchés dope, marches pour la paix et salopage des campus, n'en revenaient pas de la façon dont les choses étaient revenues à leur point de départ en une seule

génération.

Finch était souvent sur la route, à faire du démarchage sur un territoire qui s'étendait du Rhode Island au Delaware, et il lui arrivait de se demander s'il y avait une possibilité que Jennifer aille un jour s'amuser avec un amant. Mais cette idée était vraiment trop saugrenue pour avoir un sens à ses yeux. Même lorsqu'il était absent de chez lui trois ou quatre nuits de suite, à dormir dans des motels sinistres du New Jersey ou de la Pennsylvanie, il ne ressentait pas le besoin de s'évader de la tiède sécurité de son mariage et il imaginait qu'il en était de même pour Jennifer. En tant que couple ils formaient un tout, une entité homogène, une unité. Naturellement les transports du début n'étaient plus que de doux souvenirs, mais au refroidissement normal de la passion avait succédé une profonde amitié. Ils étaient ensemble même lorsqu'ils étaient séparés ; un amant aurait été superflu ; Finch se disait que s'il apprenait que Jennifer lui avait été infidèle, il serait moins jaloux que stupéfait.

Et bien sûr il y avait les enfants pour les lier définitivement. Samantha était déjà superbe à sept ans, svelte créature dorée capable de parler aussi bien le français que l'anglais. Elle les remplissait tous les deux d'admiration, et ils étaient immensément fiers de sa précoce élégance. Jason, qui n'avait pas encore six ans, était taillé dans une étoffe différente ; c'était un petit bonhomme terre à terre, dont les jouets étaient faits de microprocesseurs et de diodes clignotantes. Il devait à son père son goût pour la technologie, et Finch voyait en lui une chance de créer ce que lui-même n'avait pas réussi à être : un esprit scientifique véritablement original plutôt qu'un colporteur des inventions d'autrui. Chaque fois qu'il revenait d'une longue tournée, il rapportait des cadeaux à tout son petit monde, un livre ou un enregistrement pour Jennifer, quelque chose de joli pour Samantha et, invariablement, un jeu électronique ou un casse-tête mécanique pour Jason. C'étaient des enfants magnifiques, et Jennifer et lui se félicitaient souvent de leur avoir donné le jour.

Par un pluvieux après-midi d'automne, dans un magasin d'ordinateurs en tout genre de Philadelphie, Finch acheta un

merveilleux jouet pour Jason, un petit synthétiseur qui jouait des airs entraînants en réponse à des signaux tapés en code binaire. Non seulement cet appareil développerait les dons musicaux de Jason – et ce côté du cerveau avait lui aussi besoin d’être formé, pensait Finch – mais il affinerait sa capacité de calculer en binaire. Il lui coûta si cher qu’il se sentait coupable et il soulagea sa conscience en se procurant la nouvelle supercassette de *Die Meistersinger* pour Jennifer et un sweater dans une éblouissante matière pelucheuse pour Samantha ; mais sur le long chemin du retour il ne pensa qu’à Jason en train de créer de joyeuses mélodies à partir d’embrouillaminis de combinaisons binaires.

Jason accepta poliment son jouet sans paraître autrement intéressé. Il regarda Finch lui faire une démonstration de son fonctionnement, et quand ce fut son tour il produisit quelques vagues couinements atonaux. Puis une visite des parents de Jennifer interrompit le cours des choses, et par la suite, remarqua Finch, l’enfant regagna nonchalamment sa chambre sans emporter le synthétiseur avec lui. Voilà qui était décevant, mais Finch se rappela que les gosses de six ans avaient tendance à ne se préoccuper que d’une chose à la fois ; peut-être la préoccupation du moment de Jason était-elle si absorbante que même une nouvelle petite merveille ne pouvait avoir beaucoup de prise sur son attention.

Après dîner, se sentant un peu mortifié, Finch emporta le synthétiseur jusqu’à la chambre de Jason, qu’il trouva penché sur un curieux objet rutilant de la taille d’une grosse bille. Quand il vit entrer son père, le garçonnet poussa subrepticement la chose dans le fouillis de son dessus de table et fit semblant d’être absorbé par sa visionneuse holographique. « Tu as laissé ça dans le salon », dit Finch en lui tendant le synthétiseur. Jason le prit et fit courir obligeamment ses doigts sur les touches, en gentil petit garçon qu’il était, mais il semblait mal à l’aise et impatient. Finch désigna du doigt le petit objet rutilant. « Qu’est-ce que c’est que ça ? »

— Pas grand-chose.

— C’est très joli. Ça t’embête que je regarde ? »

Jason haussa les épaules. Il fit sortir un grincement saccadé

du synthétiseur. Finch s'empara de la sphère. Jason parut encore plus agité.

« Qu'est-ce que ça fait ? demanda Finch.

— Tu appuies en différents endroits. Ça change les couleurs. Il faut avoir partout la même couleur.

— Un cube de Rubik, s'exclama Finch. Une vieille idée remise au goût du jour, je suppose. » Il appliqua le bout des doigts sur la sphère et eut la surprise de voir apparaître des couleurs présentant des nuances bizarres, indéfinissables, des couleurs qui allaient et venaient, se mêlaient, changeaient. Et je t'appuie comme ça, et il y avait des rayures ; comme ça, et c'étaient des motifs triangulaires ; comme ça, et la surface de la sphère explosait en taches de couleurs épaisses, brillantes, palpitantes, un peu comme un paysage de Van Gogh. Il n'avait jamais rien vu de pareil. « Où es-tu allé pêcher ça ? demanda-t-il. C'est Jennifer qui te l'a acheté ?

— Non.

— C'est Grandpa Finch qui te l'a envoyé ?

— Non. »

Finch sentit la moutarde lui monter au nez. « Alors qui te l'a donné ? »

L'enfant parut momentanément troublé ; il commença à se tirailler la lèvre inférieure et à se dévisser bizarrement la tête. Puis ses yeux se fixèrent sur le synthétiseur et le Jason d'antan, serein, imperturbable, studieux, refit surface.

« C'est Nort qui me l'a donné, dit-il.

— Nort ?

— Tu sais bien.

— Pas du tout. Qui est Nort ? »

Jason manipulait le synthétiseur, ne tardant pas à attraper le coup, faisant émerger quelque chose qui ressemblait à un air. Il avait exclu Finch de son champ de conscience aussi radicalement que si celui-ci avait été transporté sur Pluton. Finch reprit d'une voix douce. « Tu ne m'as pas répondu. Qui est Nort ?

— Il joue quelquefois avec moi. »

Finch décida de laisser tomber. Jason lui parlerait de Nort le moment venu, estima-t-il. En attendant, le garçonnet s'assurait

la maîtrise du synthétiseur à une allure qui faisait plaisir à voir ; inutile de le distraire de ses progrès. Finch reprit la sphère, la caressa de telle façon qu'elle passa par toute une nouvelle série de changements de couleurs, et ne fut pas loin de la faire parvenir à cette nuance uniforme que l'on était apparemment censé obtenir. Mais il commit une erreur et la fit dérapier vers un motif géométrique à la Mondrian. Un gadget astucieux, conclut-il. Et il alla retrouver Jennifer pour s'informer des potins locaux. Le mystérieux Nort lui sortit rapidement de l'esprit, et il n'y aurait peut-être pas repensé si Samantha n'avait pas remarqué, au moment où il faisait un détour par sa chambre pour lui dire bonsoir : « Je suis contente que tu sois revenu. Je n'aime pas du tout Nort. J'espère qu'il ne remettra plus les pieds ici. »

Très calmement, Finch répondit : « Ah ! il était encore là ?

— Deux jours, cette fois. Dis-lui de ne pas revenir, tu veux ?

— Je ne sais pas si je peux faire ça. Tu sais qui est Nort, après tout, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. C'est le neveu de *maman*^{1*}. Un neveu est un peu comme un frère, *n'est-ce pas* ?

— Plus ou moins », dit Finch. Il lui déposa un baiser sur la joue. « Je vais voir ce que je peux faire au sujet de Nort, d'accord ? Et s'il revient quand je serai parti, tu me le dis, ma puce. Je ne crois pas que je l'aime moi non plus. Mais n'en disons rien à *maman**, d'accord ? Elle a beaucoup d'affection pour son neveu, tu sais, et ça lui ferait de la peine si elle savait que toi et moi nous ne l'aimons pas. »

Il s'arrêta un instant dans le couloir, pressant son front contre le mur, retenant son souffle. *Le neveu de maman*. Jennifer n'avait pas de neveux. Finch fut pris de tremblements. Les amants en visite prétendaient généralement être des oncles, s'avisa-t-il. Un neveu ? *L'amant de Jennifer* ? C'était de la folie, un pur fantasme, un mélodrame issu d'un esprit fatigué. Jennifer n'avait pas d'amants. Finch voyait leur mariage, cette abstraction, comme une chose bien concrète, une bille bien briquée, éclatante, un peu comme le jouet rutilant de Jason, et

^{1*} En français dans le texte (N.d.T.).

dans la perfection de cette sphère il n'était nul besoin d'amants, il n'y avait aucune place pour ça. Il découvrirait à sa manière qui était Nort, décida-t-il, mais avant tout il resterait calme. Il se servit un verre et rejoignit Jennifer, l'observant à la dérobée comme s'il cherchait des signes d'adultère sur son front, ses joues. Elle écoutait *Die Meistersinger*, fredonnant à l'unisson des chœurs les plus enjoués. Quand ils allèrent se coucher, il se tourna vers elle comme il le faisait toujours quand il revenait d'une longue tournée, mais, s'imaginant que quelque chose d'étrange, pareil à un rideau de fer, était descendu entre eux, il fut incapable de la prendre dans ses bras. Le mystérieux Nort faisait comme une barrière dans leur lit. Finch lui caressa sans conviction les seins et les hanches mais n'alla pas plus loin. « Tu dois être très fatigué, murmura Jennifer.

— Pour ça oui. Toute cette pluie... ces files de voiture... »

Elle lui déposa un baiser sur le bout du nez. « Repose-toi bien », dit-elle.

Il eut du mal à s'endormir. Il sentait la présence de Jennifer à quelques centimètres de lui sous la forme d'une vibration qui lui donnait des picotements désagréables dans les doigts et les orteils. Qu'elle pût avoir un amant l'effrayait carrément, car cela signifiait qu'il se faisait des illusions sur leurs rapports, que son évaluation de la réalité était défectueuse. Et il devait admettre qu'il était contrarié à un niveau beaucoup plus simple : un étranger se faufilait dans son lit, ce qu'il considérait comme une insupportable violation de ses droits. Cette réaction le gênait. La jalousie, se dit-il, est un sentiment aussi laid que stupide ; je suis bien au-dessus de ça. Néanmoins, au-dessus de ça ou pas, il ressentait ce qu'il ressentait, et il en éprouvait une vive souffrance.

Il finit par s'endormir, et lorsqu'il se réveilla dans le superbe soleil d'octobre qui filtrait à travers les feuilles incandescentes de l'érable sur lequel donnait leur chambre à coucher, tout semblait revenu à la normale. Jason se servait du synthétiseur, lui faisant jouer quelque chose qui aurait pu passer pour *Il était un petit navire*. Finch en fut immensément satisfait. À son travail ce jour-là il pensa parfois à Nort, mais sans en éprouver la moindre souffrance – quelqu'un du voisinage, supposait-il,

un artiste que Jennifer avait rencontré au musée, peut-être, et qui débarque comme ça pour boire un verre et discuter de connaisseur à connaisseur, très probablement homosexuel, courtois, aimant les enfants, inoffensif. Il était beaucoup plus intéressé par cette curieuse sphère luminescente. Le soir venu il se rendit dans la chambre de Jason pour l'examiner à nouveau. Ingénieux, ce jeu de couleurs, la façon tentante dont les tons s'harmonisaient *presque* quand la main se refermait dessus, pour éclater ensuite en motifs divers. Il n'avait pas la moindre idée du comment de son fonctionnement. Réaction aux fluctuations de la température de la peau, probablement, ou peut-être même à la pression, bien que la chose fût dure comme une bille. Et qu'est-ce qui engendrait les couleurs changeantes et les projetait à la surface ? Il fut tenté de demander à Jason d'obtenir de Nort une seconde sphère qu'il pourrait essayer de démonter.

Deux semaines plus tard il partait pour trois jours à Boston dans le cadre de sa tournée mensuelle. Les deux premiers se passèrent à peu près bien ; mais le soir du troisième, comme il revenait à son motel après un dîner trop copieusement arrosé en compagnie d'un acheteur travaillant pour le compte d'une chaîne de banques de données à Cambridge, l'image incandescente de Jennifer se mettant au lit avec Nort explosa soudain dans sa tête. Le Nort que Finch inventait était plus âgé que lui, peut-être trente-sept ans, sombre de peau et musclé, avec un corps souple de danseur, plein d'aisance et d'assurance. Finch se mordit la lèvre et essaya de chasser l'odieuse vision, mais elle se faisait de plus en plus nette, de plus en plus consistante, et la douleur qu'elle lui causait le laissait pantois. Il songea sérieusement à reprendre tout de suite le volant, en pleine nuit, pour rentrer chez lui. Mais il se rendit compte que ce serait de la folie.

Il rentra à la date prévue avec les cadeaux habituels, et lorsqu'il donna le sien à Jason – un petit écran sur lequel il pouvait dessiner avec un crayon lumineux – il craignit que l'enfant, encore captivé par quelque objet aussi phénoménal qu'incompréhensible que Nort venait de lui apporter, ne boude son présent. Mais Jason ne souffla mot de Nort et fut

instantanément fasciné par l'écran. Finch en éprouva un certain soulagement jusqu'à ce que Samantha le prenne à part, une heure plus tard, pour lui dire : « Il était encore là.

— Nort ?

— *Oui. Mardi et mercredi**.

— *Mercredi* », corrigea-t-il automatiquement. Le français de Samantha n'était pas encore très sûr ; mais elle n'avait que sept ans. Il détourna la tête pour cacher son expression torturée. Deux nuits encore. Mardi, mercredi. Il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il était censé faire. Exposer ses soupçons à Jennifer et exiger une explication ? Ils ne s'étaient jamais vraiment disputés. Ravaler sa douleur et s'estimer heureux qu'il y ait quelqu'un ici pour garder sa maison et sa famille pendant qu'il était sur les routes ? Certes. Certes. D'une voix éteinte, il reprit : « Qu'est-ce que font *maman* et Nort quand il lui rend visite ?

— Ils dînent une fois qu'on est au lit. Et puis ils veillent tard et discutent. Le matin, il nous pose des questions sur l'école et d'autres trucs et essaie d'être gentil avec nous. »

Le matin. Finch grimaça.

Il se força à faire l'amour à Jennifer ce soir-là, de façon qu'elle ne soupçonne pas ses soupçons, mais il était vide de désir et eut le plus grand mal à la pénétrer, ce qui ne fit qu'aggraver les choses. Se sentant elle-même coupable, elle allait vouloir tout prendre sur elle, et cette défaillance inhabituelle d'un mari qui avait passé trois nuits loin d'elle la conduirait probablement à penser qu'il avait fait des frasques à Boston, ce qui l'encouragerait à se donner de façon encore plus flagrante à son amant, ce qui...

Au cours des deux semaines précédant son prochain voyage il pensa constamment à ce qui devait se passer entre Jennifer et Nort pendant qu'il était absent. Il était plein d'appréhension, lointain, irritable et morose ; Jennifer semblait essayer de lui être agréable, mais tout ce qu'elle faisait ne servait strictement à rien, et il était réduit à prétexter des ennuis de travail et des migraines pour éviter d'avoir à lâcher ce qu'il avait réellement en tête. Il ne voulait pas de confrontations avec elle. L'amour qu'il lui portait devait être assez grand pour offrir le champ à un

petit adultère discret, et si ce n'était pas le cas, eh bien, il essaierait de changer d'attitude.

Mais comme il roulait vers Hartford sous un ciel gris de novembre, il se mit à imaginer la voiture de Nort en train de se glisser dans le garage, Nort entrant dans la maison, Nort posant les mains sur les seins de Jennifer, Nort l'entraînant vers la chambre à coucher. L'absurde intensité de son obsession l' alarma et le consterna. Mais il ne pouvait contrôler ses sentiments. Arrivé à Hartford, il se présenta à son motel et fit ses trois premières visites dans une sorte d'état second ; il devait avoir l'air très mal en point, car tout le monde se livra à des commentaires sur sa mine ; il but deux verres avant de se rendre à son quatrième rendez-vous, y renonça, l'annula et retourna au motel. Là il prit un autre verre, mangea un hamburger à la cafétéria, et regarda la télévision sans la voir jusqu'à minuit, moment où il se leva brusquement, s'habilla, quitta sa chambre en titubant et reprit sa voiture pour rentrer chez lui. Il savait que c'était de la folie. Il se faufilet dans la maison, les surprendrait au lit et ils s'assoiraient tous les trois pour discuter. Quant à ce qui se passerait après, il n'en avait pas la moindre idée.

Sur le coup de deux heures du matin, il se gara devant sa maison et vit, non sans une satisfaction perverse, qu'une lampe était allumée dans la chambre à coucher. Étrangement calme, Finch regarda par la fenêtre du garage, mais ne vit que le break de Jennifer à l'intérieur. Ainsi Nort était *bien* quelqu'un du voisinage, conclut Finch. Un petit coup de fil et il rapplique ici à pincés.

Sans bruit Finch fit jouer le verrou de la porte, tapa son code d'identification sur le clavier de la sonnerie d'alarme, retira ses chaussures et monta à l'étage sur la pointe des pieds. Son cœur battait avec une telle force qu'il se mit à redouter un accident cardiaque. En haut de l'escalier il marqua un temps, paralysé par la honte et l'appréhension. Fiche-leur la paix, se dit-il. C'est incontestablement la chose la plus stupide, la plus imprudente, la plus vaine que tu aies faite de ta vie. Tout tremblant, il n'osait pas aller plus loin.

« Dale ? appela Jennifer de la chambre à coucher. C'est toi,

Dale ? Il y a intérêt à ce que ce soit toi !

— C'est moi, oui », croassa-t-il, et il fit irruption dans la chambre.

Elle était seule, assise dans le lit, l'air effrayé et surpris. Finch, secoué de tremblements, le teint terreux, eut malgré tout la présence d'esprit de parcourir la chambre des yeux à la recherche d'une trace de Nort, un bracelet-montre oublié, une chaussette égarée. Rien. Jennifer était nue. Elle dormait ainsi avec lui, mais elle lui avait dit une fois qu'elle portait toujours des pyjamas quand il était en tournée, pour se tenir chaud. Sûr que Nort était encore ici. Personne ne saute d'une fenêtre du premier étage pour échapper à un mari en colère. Dans le placard ? Dans la salle de bains ? Sous le lit ? Finch comprit qu'il avait suscité une farce grotesque.

« Je suis malade, marmonna-t-il. Des vertiges... des accès de fièvre... impossible de rester seul. J'ai grimpé dans la voiture, direction la maison... pour être avec toi... les enfants...

— Dale, qu'est-ce qui se passe ? De quoi tu souffres ? » Elle était aussi tendue et angoissée que lui, mais elle avait l'air de retrouver son calme. Elle sortit du lit – était-ce aux doigts de Nort qu'elle devait ces marques rouges sur ses seins et ses cuisses ? –, enfila son peignoir et s'approcha de lui. « Si tu étais si mal en point, tu n'aurais pas dû essayer de faire tout ce chemin depuis Hartford. Pourquoi n'as-tu pas téléphoné d'abord ? Pourquoi n'as-tu pas essayé de faire appeler un docteur par le motel ? » Il vacilla. Ses jambes étaient comme en béton. Il s'appuya contre elle, ses narines s'efforçant de flairer l'eau de toilette de l'autre ou même l'odeur de sa transpiration, et laissa Jennifer l'allonger sur le lit. Il voulait lui demander où elle avait caché Nort. Mais les mots refusaient de sortir. Elle l'aida à se déshabiller, lui apporta de l'aspirine, monta le thermostat en le voyant trembler si fort et le serra dans ses bras. Le corps de Jennifer était si chaud, si doux et tendre contre le sien, qu'il en eut presque les larmes aux yeux. Il s'abandonna à son étreinte et, à sa grande surprise, ses désirs se ranimèrent et il se fit entreprenant. Elle essaya de le calmer en lui disant qu'il était trop fatigué pour ce genre de chose, mais il n'y eut pas moyen de l'arrêter et il la prit rapidement et avec une énergie

inhabituelle. Jennifer répondit à ses coups de reins avec une vigueur qu'il ne lui avait pas connue depuis des mois. Ce doit être parce que Nort a procédé aux préliminaires pour moi, songea-t-il amèrement, et il jouit aussitôt, dans un sanglot, avant de s'effondrer sur la poitrine de Jennifer. Il s'endormit tout de suite, et, le matin venu, tout cela ne paraissait rien de plus qu'un mauvais rêve. Finch insista pour retourner à Hartford et terminer sa tournée, et ne voulut entendre aucune objection de la part de Jennifer. Mais il se rendit d'abord dans la chambre de Samantha et, coupant court à son expression de surprise en voyant son père rentrer si tôt de voyage, lui demanda abruptement si Nort était venu dîner la veille.

« Oui, dit-elle. Il était là quand je suis rentrée de l'école. Il était toujours en haut avec *maman* ? »

Comme il roulait vers Hartford, redevenu une boule de nerfs, Finch se demanda s'il devait chercher conseil auprès de ses amis, de ses parents, du pasteur du quartier ou d'un thérapeute. Il n'avait jamais rien fait de tel. Sa vie s'était toujours ramenée à une sage progression vers un bonheur plus profond. Le temps d'atteindre le motel, il savait qu'il ne consulterait personne, ne prendrait aucune initiative, se contenterait de voir venir. Il laisserait la balle dans le camp de Jennifer.

Mais elle ne parla de rien, lui non plus, et lorsqu'il rentra de son voyage suivant, un voyage très bref, il trouva Jason en possession d'un autre jouet, un arrangement de fils luisants qui se croisaient et se recroisaient, et semblaient, à un embranchement particulier, disparaître comme par enchantement dans une dimension non répertoriée, ne restant visibles que sous la forme d'une éblouissante palpitation de lumière verte. Oui, avoua l'enfant, Nort lui avait donné ça. Finch sentit monter en lui une colère noire. Il était désormais presque vital pour lui d'en finir d'une manière ou d'une autre avec cette histoire, car elle était en train de le dévorer. Jennifer restait tendre, aimante et extérieurement inchangée. Finch souffrait. Il ne pouvait repousser ses craintes et ses désarrois au-dessous du seuil de la conscience plus d'une heure ou deux d'affilée ; il perdait du poids ; tout le monde avait des remarques à faire sur sa mine de papier mâché. Il s'enfonçait dans les remous

silencieux de son existence altérée.

Il rentra encore une fois prématurément d'une tournée, espérant les surprendre ensemble. De nouveau la lumière était allumée dans la chambre à coucher au milieu de la nuit. De nouveau il déboula dedans pour trouver Jennifer troublée mais seule. Il lui expliqua qu'il était ivre et désorienté. « Je crois que je suis en train de me payer comme une dépression », lui dit-il, et cette fois il se fit porter malade et prit une semaine de congé, malgré les vacances de Noël qui approchaient et le mauvais effet que pouvait faire une défection à ce moment-là. Sur un coup de tête il alla passer quatre jours dans les Bermudes avec Jennifer, laissant les enfants à la garde de ses parents, et ce fut pour eux comme une seconde lune de miel, sur fond de palmiers et plage de sable rose. Mais au moment même où ils rentraient chez eux, Nort revint lui remplir la tête. Quelques jours avant Noël il lui fallut se rendre à Pittsburgh pour un congrès, mais il n'avait pas encore quitté l'aéroport qu'il était déjà consumé par la conviction que Nort se trouvait dans sa maison, en train de plaisanter gentiment avec Jason et Samantha. Le visage décomposé, Finch embarqua à bord de son avion, s'enferma dans un bloc de silence durant tout le trajet et, arrivé à Pittsburgh, se fit réserver une place sur le premier vol pour Kennedy. Un peu de neige s'était mise à tomber sur l'aéroport et, au milieu du vaste parking, sa voiture avait un petit air pimpant et original dans son mince manteau blanc. Il arriva chez lui à minuit. Finch se glissa à l'intérieur et gravit l'escalier quatre à quatre. Jennifer était assise dans le lit, nue au moins jusqu'à la taille, ses seins braqués vers lui comme des signaux lumineux, et à côté d'elle, à l'aise et décontracté, les mains croisées derrière la tête, se trouvait un jeune homme mince, nu, d'à peine une trentaine d'années, avec des yeux verts impassibles et d'épais cheveux roux plaqués d'une drôle de façon, comme pour imiter un bonnet.

Finch éprouva une espèce de soulagement. « C'est vous, Nort ?

— Oui. Il est temps, je pense, que nous fassions enfin connaissance, Mr. Dale.

— Mr. *Finch*. Ou Dale tout court. » Nort avait un léger

accent. Finch reprit : « Je ne sais pas quel est le protocole dans ce genre de situation. Je suppose que je devrais être furieux, casser des choses et brandir des menaces. Mais je me sens complètement vide à présent. Ça fait un bon moment que je suis au courant.

— Nous savons, dit Jennifer. Pourquoi serais-tu sans arrêt revenu ici au milieu de la nuit sinon pour nous surprendre ?

— Deux fois, rectifia Nort. Là, c'est la troisième. Cette fois j'ai décidé de rester pour vous parler.

— Vous étiez là les deux autres fois ?

— Absolument. Mais Jennifer ne voulait pas de face à face. Alors quand le détecteur-Dale s'est déclenché, j'ai disparu. Vous me suivez ? »

Finch posa un regard las sur sa femme. « Jennifer, qui est ce type et comment il est entré dans nos existences ?

— C'est mon neveu, dit-elle.

— Mais tu n'as pas de...

— ... éloigné. Douze générations nous séparent.

— Quoi ?

— Un lointain descendant de ma sœur. Il vient de 2215. Il est ici pour faire des recherches. »

Finch songea aux jouets que Nort avait donnés à Jason. Ses yeux devinrent vitreux.

Nort dit : « J'enquête sur le terrain, vous me suivez ? Je fais des recherches généalogiques. Je rends visite à mes aïeux, je recueille des anecdotes sur la famille. À mon époque c'est très important de connaître l'histoire. J'ai fait beaucoup de voyages, couvrant un grand espace de temps.

— Il a tout mon arbre généalogique, intervint Jennifer. Je n'en ai jamais rien su, mais figure-toi que je descends de Millard Fillmore et Jean-Sébastien Bach, et peut-être de John de Gaunt. »

Finch hocha la tête. « Voilà qui est fascinant.

— Nous n'interférons pas, vous savez, dit Nort. On se déplace comme des espions pour faire nos études ; on évite toute interaction avec les gens du passé par peur des conséquences, bien sûr. Mais là, j'ai dû faire une exception. J'ai été tout de suite captivé par Jennifer.

— Captivé, répéta Finch d'une voix morne.

— Captivé, oui. Nous sommes devenus amants. C'est une sorte d'inceste, j'imagine, mais cela n'est pas très grave en dehors de la ligne maternelle directe, n'est-ce pas ? Mes études en souffrent. À présent je ne viens que dans cette année. Jennifer est une femme merveilleuse. Vous savez ?

— Oui, je sais. » Finch se tourna vers Jennifer. « Je me traîne le cul sur huit États pour fourguer du matériel informatique primitif pendant que tu t'envoies en l'air avec un amant en provenance du XXIII^e siècle. Voilà qui me captive au plus haut point. Tu ne peux pas savoir combien...

— Dale, je t'en prie. Tu sais que je t'aime. Mais... mais... »

Nort parut inquiet. « Vous n'acceptez pas cela ?

— Je n'accepte pas, non, déclara Finch.

— Mais nous sommes à la fin du XX^e siècle, à une époque où la coutume du mariage a tendance à tomber en désuétude, et vous êtes des individus raffinés, instruits, d'élite. Il me semblait que la tolérance des échanges sexuels non maritaux était chose largement répandue chez vous. Vous êtes mécontent que j'aime votre femme ?

— Très », dit Finch d'une voix sombre. Il se laissa tomber dans le fauteuil près de la fenêtre et reprit : « Vous savez fichtrement bien garder votre sérieux, Nort. Je suis obligé d'admirer. Tout le long de votre numéro vous avez été très convaincant. Mais je suis crevé, et j'en ai soupé de votre baragoin futuriste. Alors s'il vous plaît, rhabillez-vous, débarrassez le plancher une fois pour toutes et laissez-nous, Jennifer et moi, ramasser ce qui reste de notre mariage. D'accord ? Parce que si je vous reprends ici, il se pourrait que je me livre à quelque violence, ce qui est contraire à ma nature, et je serai forcé de divorcer d'avec Jennifer, ce qui est la dernière chose au monde que j'aie envie de faire, même maintenant.

— Vous doutez que je vienne d'une époque future ?

— Je doute que vous veniez d'une époque future, c'est ça. »

Nort sortit du lit. Finch remarqua autour de sa cuisse un mince ruban de plastique d'une couleur verdâtre qui ne cessait de fluctuer. Il l'effleura et disparut. Et lorsqu'il réapparut un instant plus tard, il se trouvait dans un coin différent de la pièce,

tendant un journal plié à Finch. Finch jeta un œil dessus : le *New York Times* du 16 avril 2037. Le plus important des gros titres tournait autour du voyage du pape Sixtus sur la Lune pour y célébrer les fêtes de Pâques. Finch laissa échapper un petit bruit de gorge et se mit à parcourir les autres colonnes, mais Nort, avec un sourire d'excuse, lui reprit le journal, disparut une nouvelle fois, et réapparut les mains vides, de retour dans le lit. « J'en suis chagriné, dit-il d'une voix douce, mais il m'est rigoureusement interdit de vous laisser examiner le journal en détail. Est-ce que je fais autre chose ? Qu'est-ce qui vous convaincrerait de mon authenticité ? »

Finch eut envie d'éclater en sanglots. Il secoua la tête et dit : « Ne vous donnez pas cette peine. Je n'ai pas besoin de savoir. Vous êtes probablement ce que vous affirmez être. Voulez-vous vous en aller à présent ? Allez embêter Millard Fillmore.

— J'aime votre femme.

— Vous *avez aimé* ma femme. Voilà la formule correcte. C'est fini. Écoutez, je suis une de ces brutes de la fin du XX^e siècle, et vous êtes en terrain dangereux. J'ai des armes. Si vous êtes tué au cours d'un de vos déplacements, est-ce que vous resterez mort en 2215 ?

— Dale, arrête de parler comme ça ! s'écria Jennifer.

— Qu'est-ce que tu veux que je dise ? Il débarque ici comme un truc tout droit sorti de Buck Rogers, il saute ma femme chaque fois que j'ai le dos tourné, il perturbe ma fille et aliène mon fils avec ses jouets dingues du futur, et je suis censé...

— Tu n'as pas à le menacer, Dale. Tu te conduis comme un homme *tout ce qu'il y a* de préhistorique. N'as-tu jamais eu une liaison ?

— Jamais. Pas une seule fois.

— Ces motels...

— Pas une seule fois. Je suppose que toi, en revanche, tu en as eu une flopée.

— Deux avant celle-ci, avoua-t-elle en rougissant un peu. Je croyais que tu savais. On n'est quand même plus en 1906. Deux aventures sans aucune espèce d'importance. »

Finch pensa à cette espèce de sphère lisse qui lui servait de métaphore pour exprimer la perfection de ses relations avec

Jennifer. Il pensa à la double entité masculine et féminine du *Banquet* de Platon. Le visage terreux, les mains tremblantes.

« Cette fois, c'est plus sérieux, Dale, reprit-elle. Je suis folle de Nort. Je t'aime toujours, mais il m'a fait découvrir d'autres aspects de la vie, des choses dont je n'avais jamais rêvé, et je ne parle pas du sexe. Je veux dire, des concepts spirituels, des potentialités humaines, le...

— Très bien, dit Finch. Je n'essaierai pas de rivaliser. Je ne lui tirerai pas dessus, je ne lui enverrai pas mon poing dans la figure, je ne me livrerai à aucun acte barbare. Pourquoi ne pas vous tirer tous les deux en 2215 pour y poursuivre votre liaison ? D'accord ? Allez vous éclater au XXIII^e siècle et fichez-moi la paix. D'accord ? D'accord ? Tous les deux. *Fi-chez-moi...* »

Nort disparut. Jennifer aussi.

« La paix, acheva Nort dans un souffle. Jennifer ? Jennifer ? Où es-tu ? Hé, je ne parlais pas sérieusement ! Jennifer ! Qu'est-ce que c'est que ce truc de sadique, merde ? Où es-tu ? »

La cruauté de leur jeu le stupéfia. Il attendit qu'ils se rematérialisent dans la pièce comme Nort avec le journal, mais ils n'en firent rien, et comme les minutes passaient il commença à soupçonner qu'ils n'en feraient rien. N'arrivant pas à le croire, hébété, il rôda dans la maison, ouvrant les placards dans lesquels ils étaient susceptibles de se cacher. Pris d'une terreur soudaine, il se précipita dans la chambre de Jason, puis dans celle de Samantha, mais les enfants étaient toujours là, Jason endormi, Samantha réveillée, dérangée par les éclats de voix qu'elle avait entendus. Il la prit dans ses bras et la tint ainsi un long moment, jusqu'à ce que ses yeux s'emplissent de larmes. « Tout va bien, murmura-t-il. Rendors-toi. » Il revint dans la chambre à coucher et resta là jusqu'à l'aube à attendre Jennifer.

Le matin il téléphona à sa boîte pour dire que de graves problèmes familiaux l'avaient obligé à revenir tout de suite de Pittsburgh et qu'il avait besoin d'un congé de durée indéfinie, avec ou sans salaire. Son patron se montra tout à fait compréhensif, nullement sceptique, comme si la voix de Finch traduisait sans ambiguïté son accablement et son désarroi. Il réussit à déposer les enfants à l'école et passa le reste de la matinée près du téléphone, espérant un appel de Jennifer. Mais

la journée s'écoula sans un mot de sa part. En fin d'après-midi il appela ses parents pour leur dire que Jennifer était partie quelque part sans crier gare et leur demander s'ils pouvaient arriver assez tôt pour leur petit séjour en famille, car il n'était pas sûr de pouvoir s'occuper seul de tous ces problèmes domestiques. Ils débarquèrent le lendemain et, Dieu merci, posèrent très peu de questions. De leur temps, se dit-il, il devait être monnaie courante que les mariages se brisent à l'improviste.

Jennifer ne revint pas. Il se sentait comme quelqu'un qui se serait vu accorder un seul vœu et en aurait stupidement usé : à présent elle se trouvait dans cet inconcevable futur avec Nort. Était-ce possible ? Tout cela n'était-il pas une sorte de rêve bizarre ? Apparemment non, car le soir de Noël un mot de Jennifer se matérialisa inexplicablement sur la table du salon. Il était daté du 14 octobre 2215. Elle lui souhaitait de bonnes fêtes, l'assurait de son amour et le dissuadait de compter sur son retour. *Il y a des moments où il faut savoir suivre son destin,* concluait-elle. *Je n'avais qu'une fraction de seconde pour prendre ma décision et je l'ai prise. Peut-être que je le regretterai, mais j'ai fait ce que j'avais à faire. Tu me manques, mon chéri. Et tu sais combien Samantha et Jason me manquent aussi.* À côté de la missive il y avait un petit paquet avec une carte marquée *Joyeux Noël, Nort*. Il contenait une minuscule boule de cristal qui, lorsqu'il y colla l'œil, lui montra ce qui ressemblait à un paysage antarctique, avec bourrasque en pleine action et manchots en train de se promener tranquillement sur un bout de banquise. Il la reposa et, lorsqu'il la reprit, voilà que s'y déployaient les Pyramides au milieu d'un grouillement de touristes. Finch la lança contre le mur ; elle s'ouvrit en deux et se transforma en fumée. Il regretta aussitôt son geste.

La période des fêtes lui fut un supplice encore plus pénible que d'habitude, mais ses parents furent d'un immense secours, et ses amis, une fois mis au fait du départ de Jennifer, ne lui ménagèrent pas leur soutien. Il ne fut presque jamais seul de toute la semaine, et il soupçonnait qu'il ne lui aurait pas été difficile de trouver également de la compagnie pour la nuit,

mais, bien sûr, c'était hors de question. La disparition de Jennifer laissait les enfants perplexes mais, s'ils furent quelque temps désorientés, ils ne tardèrent pas à s'adapter, ce que Finch eut un certain mal à avaler. Il engagea une gouvernante début janvier et, dans une espèce d'état somnambulique, reprit son travail. En raison des changements intervenus dans sa famille, la société lui épargna les circuits trop excentriques, de façon qu'il n'ait à passer aucune nuit loin de chez lui.

Au début du printemps il commença à admettre que Jennifer avait bel et bien fait un saut dans le futur avec son amant. Des petits mots d'elle lui arrivaient de temps en temps, toujours affectueux, avec des pensées pour les enfants et des rappels concernant la cuve à mazout (à faire remplir) ou les voitures (à faire réviser). Elle lui disait qu'elle vivait des moments formidables mais que sa présence lui manquait terriblement. Il n'était jamais question d'un éventuel retour. De temps en temps, aussi, apparaissaient de petits cadeaux – gadgets, jouets, babioles du futur. Peut-être étaient-ils destinés à Jason, mais Finch les gardait pour lui, les entassant dans son bureau où il les examinait la nuit, à la fois admiratif et intimidé. Il avait toujours aimé les gadgets – ordinateurs, télécommandes, vidéo-bracelets et autres petites merveilles – mais ceux-ci lui paraissaient des miracles plutôt que des gadgets, et il cessa de douter que Nort fût ce qu'il avait dit être. Finch espérait voir arriver une autre bille de cristal, mais ce fut en vain. En revanche il reçut quelque chose qui permettait, semblait-il, d'écouter la musique des sphères, un autre appareil qui pouvait être programmé pour lui donner les rêves qu'il voulait, et un autre qui déployait des champs de couleurs d'une sérénité quasi surnaturelle.

Quand arriva l'été, il se laissa embarquer avec une surprenante facilité dans une idylle avec Estelle, la conseillère en relations publiques de la société, et cela l'amena jusqu'à la fin de l'automne. Elle se dégagea alors en douceur de cette liaison, mais il avait réappris à rencontrer et conquérir des femmes, et il passa une joyeuse vie de célibataire durant les mois qui suivirent. Le premier anniversaire de la disparition de Jennifer passa. Ses petits mots et les cadeaux de Nort s'espacèrent, puis

il n'y en eut plus du tout. Désormais il s'y entendait assez bien pour ce qui était de faire marcher une famille sans femme, mais il n'avait jamais perdu cette vieille vision de lui-même qui faisait de sa personne un homme fondamentalement marié, la moitié d'un couple, et, s'étant fait à l'idée que Jennifer ne reviendrait jamais, il déposa une demande de divorce et obtint satisfaction sans contestation aucune. Ce fut le plus étrange de tout : le fait de savoir qu'il n'était plus marié à Jennifer. Il chercha une nouvelle épouse avec l'application et le sérieux qui le caractérisaient et, en moins de six mois, en trouva une. Elle s'appelait Sharon et elle était affectueuse, jolie, assez semblable à Jennifer finalement, même si ses intérêts la portaient plutôt vers le théâtre et la poésie que vers la musique et la peinture. Elle avait connu un mariage malheureux juste après la fac et avait un petit garçon de quatre ans, Joshua, remarquablement éveillé. Joshua s'entendait parfaitement avec Jason et Samantha, ceux-ci acceptèrent Sharon sans problème – Jennifer n'était plus pour eux qu'un souvenir brumeux – et tout semblait s'être arrangé pour le mieux. Il arrivait parfois à Finch d'appeler Sharon « Jennifer » quand ils faisaient l'amour, mais elle se montrait très compréhensive à ce sujet. Il lui arrivait aussi de se réveiller en sursaut, inondé de sueur, se demandant où avait bien pu s'égarer sa seule véritable épouse, sa moitié manquante ; mais chaque fois que cela se produisait, Sharon le serrait dans ses bras jusqu'à ce qu'il ait repris pied dans la réalité. Il obtint de l'avancement dans sa société, alors en pleine expansion, et resta svelte et agile passé la quarantaine. Samantha et Jason réussirent fort bien dans la vie eux aussi : Jason fréquenta l'institut de technologie de Californie, entra dans une société de la Côte ouest et inventa un appareil à concentrer l'information qui fit de lui un milliardaire coté en bourse à l'âge de vingt-deux ans ; Samantha gagna en taille, en éclat et même en beauté, continua de s'intéresser au français, donna de superbes traductions de Rabelais et de Ronsard et épousa l'ambassadeur de France. Naturellement, Finch vit de moins en moins ses enfants une fois ceux-ci parvenus à l'âge adulte, mais ils venaient régulièrement passer Noël en famille. Ils étaient avec lui l'après-midi où, vingt-trois ans après sa

disparition, Jennifer réapparut.

Tout d'abord, Finch ne la reconnut pas. Voilà qu'il avait soudain en face de lui, là, dans le salon, une belle jeune femme, mince, la poitrine épanouie, la trentaine, des cheveux dorés plaqués en ondulations serrées, le corps moulé dans une espèce de cote de mailles. Elle battit des paupières, regarda autour d'elle et faillit s'étrangler quand elle vit Finch, la cinquantaine bien sonnée et faisant assez jeune pour son âge.

« Dale ? » dit-elle d'une voix incertaine.

Il laissa échapper son verre par terre. « Non, fit-il. Ce n'est pas possible. Dieu du ciel, qu'est-ce que tu fais ici ? »

— Il fallait que je revienne. Oh Dale, ce n'est pas la bonne année, hein ? Je voulais revoir les enfants !

— Ils sont là, dit-il avec froideur. Regarde.

— Où... quel... »

Jason était là avec Samantha, ainsi que Joshua et quelques amis ; et Jennifer ne reconnaissait manifestement pas les siens. Finch pointa un doigt. Ce jeune homme râblé, carré d'épaules, au regard myope de fort en thème, c'était Jason. Cette jeune femme élancée, d'une beauté renversante, c'était Samantha. La splendide contenance de Jennifer parut voler en éclats. Elle était toute tremblante, au bord des larmes. « Je voulais revoir les enfants, souffla-t-elle. Ils étaient si petits – il avait six ans, elle en avait sept – Ô Dale, j'ai mal réglé le compteur ! J'ai tout gâché, n'est-ce pas ? »

Samantha, toujours aussi vive, fut la seule à comprendre en dehors de Finch. Elle se dirigea vers sa mère et la dévisagea comme si Jennifer était une intruse débarquée d'une autre planète. Finch avait entendu dire que Samantha se servait souvent de sa beauté comme d'une arme, mais il ne l'avait jamais vue à l'œuvre. Jennifer parut se ratatiner devant la jeune femme distinguée, éblouissante, qu'elle avait contribué à créer. D'une voix légèrement voilée, Samantha laissa tomber : « Tu n'as plus ta place ici, tu sais. Nous sommes en train de vivre un moment heureux et nous n'avons pas besoin de toi, nous ne voulons pas de toi. Veux-tu t'en aller, je te prie ? »

— Attends », marmonna Finch.

Trop tard. Jennifer, le rouge aux joues, désespérée, hocha la

tête et dit à Samantha : « Je suis absolument désolée. Je suis désolée pour tout. » Elle se précipita hors de la pièce. Finch la poursuivit jusque dans le couloir, mais bien sûr elle avait disparu. La figure blême, Finch revint sur ses pas. Il se tourna vers Sharon, qui souriait tout en plissant le front. Il ne lui avait jamais dit, ni à elle ni à qui que ce fût, ce qu'il était exactement advenu de sa première femme.

« Qui était-ce ? demanda aimablement Sharon. Une de tes petites amies, Dale ? » Il n'y avait aucune jalousie dans sa voix. Seulement une légère curiosité.

« Non... non, rien de semblable...

— Je me demande comment elle est entrée. C'est comme si elle avait jailli du néant. Bizarre. Pourquoi a-t-elle filé comme ça ?

— Elle n'avait pas sa place ici », dit Finch d'une voix enrouée. Il se versa un autre verre. « Elle s'est trompée d'endroit et de moment. » Il lança un coup d'œil à sa fille, qui arborait un air de triomphe. Quel pouvoir elle avait, quelle force ! Tout de même, il commençait à regretter que Samantha ait éconduit Jennifer aussi vite. D'une main tremblante, il leva son verre. « Joyeux Noël, tout le monde ! Joyeux Noël, joyeux Noël ! »

Par la suite, durant quelques années, il se surprit à se demander, lorsque approchaient les fêtes de Noël, si Jennifer ferait une autre apparition, tel un fantôme du passé matrimonial revenant régulièrement faire ses petits tours. S'était-elle lassée de Nort et de son siècle ? Avait-elle la nostalgie de tout ce qu'elle avait abandonné ? Bien qu'il n'y eût plus de place pour elle dans la vie de Finch, il ne lui gardait aucune rancune après tout ce temps ; il lui venait presque des envies d'aller lui parler un peu, de savoir ce qu'elle était devenue, cette femme qui avait jadis fait partie de lui. Mais elle ne revint jamais. Peut-être passait-elle les fêtes avec Millard Fillmore désormais. Ou à chanter des chants de Noël au coin du feu en compagnie de son arrière-arrière-arrière-grand-papa Jean Sébastien Bach.

Titre original :
Jennifer's Lover

paru dans *Penthouse*,
mai 1982

NOTRE-DAME DES SAUROPODES

21 août, 7 h 50. Dix minutes que le module a fondu. D'où je suis, je ne vois pas l'épave, mais je sens l'odeur âcre qu'elle dégage dans l'air tropical chargé d'humidité. J'ai trouvé une faille dans la rocaille, une sorte de petite crevasse où je serai momentanément à l'abri des dinosaures. Elle est protégée par d'épais bouquets de cycas et elle est de toute façon trop étroite pour les gros prédateurs. Mais j'aurai besoin tôt ou tard de me ravitailler, et c'est alors le grand point d'interrogation. Je n'ai pas d'armes. Combien de temps peut tenir une femme en rade sur une unité d'habitation d'à peu près cinq cents mètres de diamètre en compagnie de tout un tas de dinosaures aussi alertes qu'affamés ?

Je ne cesse de me répéter que ce qui m'arrive n'appartient pas à la réalité. Mais j'ai du mal à m'en convaincre.

Il s'en est fallu de peu que j'y reste et j'en suis encore toute retournée. Je n'arrive pas à me débarrasser l'esprit du drôle de petit gargouillis qu'a fait le mini-générateur quand il s'est mis à chauffer. En une quinzaine de secondes mon cher module mobile s'est transformé en une informe chose carbonisée, entraînant dans le désastre mon bloc radio, mes vivres, mon pistolet laser et presque tout le reste. Je n'aurais pas été avertie par ce drôle de petit bruit, je ne serais plus moi-même qu'une informe chose carbonisée. Probable que cela aurait mieux valu pour moi.

Il suffit que je ferme les yeux pour voir en imagination Habitat Vronsky en train de flotter sereinement sur son orbite à cent vingt petits kilomètres d'ici. Splendide vision ! Les murs luisants comme du platine, le grand capteur solaire braqué sur les fenêtres, la ronde orbitale des satellites agricoles, pareils à

une douzaine de lunes miniature. Il me semble qu'il me suffirait de tendre la main pour le toucher. Faire toc-toc sur le blindage en murmurant : « À l'aide, venez me secourir. » Mais je pourrais tout aussi bien me trouver au-delà de Neptune qu'assise là, dans l'enclave de Lagrange, qui se trouve pour ainsi dire à la porte à côté. Impossible d'appeler au secours. Que je fasse un pas hors de cette anfractuosité et je suis à la merci de mes sauriens, une merci qui n'aura sans doute rien de tendre.

Voilà la pluie – artificielle comme presque tout le reste sur Dino Island. Mais elle mouille aussi bien que la naturelle. Et pénètre tout pareil. Berk.

Grand Dieu, qu'est-ce que je vais devenir ?

8 h 15. La pluie s'est arrêtée. Dans six heures, j'y aurai de nouveau droit. Incroyable à quel point l'air est lourd et poisseux. Le simple acte de respirer est tout un travail, et j'ai l'impression que mes poumons se couvrent de moisissure. L'air propre, vif, continuellement printanier de Vronsky me manque terriblement. Lors de mes précédents voyages à Dino Island, le climat ne m'a jamais gênée. Mais bien sûr, j'étais douillettement installée à l'intérieur de mon module mobile, tout un petit monde à l'intérieur du monde, indépendante, autonome, n'ayant pas à redouter le contact direct avec cet endroit et ses créatures. Simple regard flâneur, allant où je voulais, invisible, invulnérable.

Peuvent-ils me flairer dans ma cachette ?

Je ne crois pas qu'ils possèdent un odorat très développé. Plus fin que celui d'un crocodile, mais certainement pas égal à celui d'un chat. Et la puanteur de l'épave grillée domine tout en ce moment. Mais je dois empester la peur. À présent, j'ai retrouvé mon calme, mais c'était différent tout à l'heure, quand je me suis désespérément extirpée du module en détresse. Probable que les émanations de ma peur flottent un peu partout.

Remue-ménage dans les cycas. *Quelque chose approche !*

Un long cou, de petites pattes d'oiseau, des mains préhensiles délicates. Rien à craindre. Juste un struthiomimus – un dino tout gentil, tout mignon, une créature

avienne d'à peine deux mètres de haut. De grands yeux dorés solennellement fixés sur moi. Il penche la tête sur le côté, à la façon des autruches, un coup à droite, un coup à gauche, comme s'il hésitait à s'approcher plus près de moi. *Allez, ouste !* Va becqueter un stégosaure. Fiche-moi la paix.

Le struthiomimus fait retraite en émettant de petits gloussements.

C'est la première fois que je vois d'aussi près un dinosaure en vie. Heureusement que c'était un petit.

9 heures. Je commence à avoir faim. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir manger ?

Il paraît que les cônes de cycas grillés ne sont pas trop mauvais. Mais tout crus ? Il y a tant de fruits qui sont comestibles une fois cuits, mais toxiques autrement. Je n'ai jamais étudié le problème de près. Ce n'est pas la vie dans nos petits habitats L5 bien aseptisés qui peut faire de nous des spécialistes de la vie en plein air, après tout. Quoi qu'il en soit, il y a un cône bien charnu sur le cycas situé juste en face de la faille qui m'a l'air tout à fait mangeable. Autant l'essayer cru, puisqu'il n'y a pas d'autre solution. Frotter des bâtons l'un contre l'autre ne me mènera à rien.

Cueillir le cône n'est pas si facile. Me voilà à me tortiller, à me contorsionner, à le cramponner, à tirer dessus... *ça y est*. Pas aussi charnu qu'il en a l'air. Franchement pâteux, en fait. C'est comme de mâchouiller du caoutchouc. Goût correct, malgré tout. Avec peut-être ce qu'il faut d'hydrate de carbone.

La navette ne viendra pas me ramasser avant un bon mois. Personne n'est fichu de venir me chercher, ou même de penser à moi d'ici là. Me voilà entièrement livrée à moi-même. Une situation qui ne manque pas d'ironie : je ne songeais qu'à m'enfuir de Vronsky et à échapper à toutes ces querelles et ces intrigues, ces réunions et ces rapports d'activité sans fin, ces grimaces et ces hypocrisies, toute l'affreuse cuisine politique dans laquelle se complaisent les hommes de science quand ils se transforment en administrateurs. Trente jours d'isolement, autant dire de bonheur, sur Dino Island ! La fin de ces sourds élancements dans ma tête, rançon de mes affrontements

quotidiens avec Sarber, le directeur. Le retour à la recherche pure ! Et puis ce court-circuit, et me voilà tapie dans les buissons à me demander si je vais périr faute de pouvoir bouffer ou faute de pouvoir éviter d'être bouffée.

9 h 30. Une drôle d'idée me vient à l'instant. Aurais-je été victime d'un sabotage ?

Réfléchissons. Sarber et moi en complète opposition depuis des semaines sur le fait de savoir s'il convient d'ouvrir Dino Island aux touristes. Vote décisif de tout le personnel le mois prochain. Sarber dit qu'il y aurait des millions à gagner par an pour des études plus poussées avec un programme de visites guidées et un louage occasionnel de l'îlot à des compagnies cinématographiques. Je dis que c'est risqué à la fois pour les dinos et pour les touristes, incompatible avec les exigences scientifiques, une façon de se disperser, une liquidation. Le personnel est de cœur avec moi, mais Sarber fait danser les chiffres, fait miroiter des bénéfices astronomiques et, en général, fait péter sa grande gueule. Exaspération progressive de chacune des parties, Sarber furibard de se voir contrer, n'arrivant plus qu'à peine à dissimuler son aversion pour moi. Bruits de couloirs – destinés à me revenir – comme quoi si je persiste à lui mettre des bâtons dans les roues il me brisera les reins. Ce qui est du pur délire, bien sûr. Il se peut qu'il occupe un rang plus élevé que le mien, mais il n'a aucune autorité sur moi. Et puis sa soudaine amabilité hier. (*Hier ?* Des siècles, oui.) Son sourire mielleux, son petit discours comme quoi il espère que je réviserai ma position pendant ma tournée d'observation sur l'îlot. Ses souhaits de bon voyage. Avait-il bricolé mon groupe générateur ? Cela ne doit rien avoir de sorcier, si l'on s'y connaît un peu en mécanique, et c'est le cas de Sarber. Une espèce de minuterie réglée pour retirer les barres isolantes ? Pas de danger pour Dino Island, juste un petit sinistre bien délimité entraînant la destruction du module et de son passager, sommes désolés, drame de la science, quelle grande perte... Et même en admettant que j'aie du pot et que j'arrive à sortir à temps du module, mes chances de survivre ici pendant trente jours, avec seulement mes pieds pour me

déplacer, seraient plutôt minces, d'accord ? D'accord.

Ça me fait bouillir de penser qu'on puisse avoir envie de tuer quelqu'un pour une simple divergence d'opinion. C'est barbare. Pire : ça manque de classe.

11 h 30. Je ne peux pas rester éternellement accroupie dans cette crevasse. Je vais explorer l'îlot et voir si je peux trouver une meilleure cachette. Celle-ci ne peut fournir qu'un abri temporaire. Et puis, me voici un peu remise de mon affolement tout de suite après la catastrophe. Je me rends bien compte à présent que je ne vais pas trouver un tyrannosaure à l'affût derrière chaque arbre. Et les tyrannosaures ne vont pas forcément être intéressés par un maigre gibier dans mon genre.

Quoi qu'il en soit, je suis un primate hautement évolué. Si mes humbles ancêtres mammifères ont réussi à échapper aux dinosaures il y a soixante-dix millions d'années, s'ils ont survécu et hérité de la terre, je devrais pouvoir éviter d'être dévorée durant les trente jours à venir. Et avec ou sans mon douillet petit module mobile, je veux visiter cet endroit, quels que soient les risques. Personne n'a jamais eu l'occasion de voir les dinos d'aussi près.

J'ai bien fait de conserver ce mini-magnétophone quand j'ai sauté du module. Que je sois promise ou non à servir de repas à un dino, je devrais pouvoir enregistrer des observations de la plus haute utilité.

J'y vais.

18 h 30. La nuit approche. Me voilà installée près de l'équateur sous un entrelacs de frondes de fougères – un abri bien précaire, mais je suis invisible sous les énormes frondes et, avec de la chance, je tiendrai bien jusqu'au matin. Le cône de cycas ne semble pas avoir eu d'effet toxique, et je viens d'en manger un autre, avec des pousses tendres de fougère. Un régime Spartiate, mais qui me fait passer la faim.

Dans la brume du soir j'observe un brachiosaure, pas encore adulte mais déjà colossal, en train de brouter le sommet des arbres. Un tricératops à l'air sombre se tient dans le voisinage, et quelques struthiomimidés genre autruches galopent dans les

fourrés à la poursuite de je ne sais quoi. Pas de tyrannosaures en vue de toute la journée. De toute façon, il n'y en a pas beaucoup par ici, et j'espère qu'ils sont tous endormis, le ventre plein, quelque part dans l'autre hémisphère.

Quel endroit fantastique !

Je ne me sens pas fatiguée. Même pas effrayée – juste sur mes gardes.

En fait, je me sens toute émoustillée.

Je suis assise là, en train de contempler à travers les frondes une scène surgie de l'aube des temps. Il ne manque qu'un ptérodactyle ou deux dans le ciel, mais nous n'en avons pas encore recréé. Les reniflements lugubres de l'énorme brachiosaure me parviennent distinctement, même à travers la lourde atmosphère. Les struthiomimidés émettent de doux piailllements. La nuit tombe rapidement, et les grandes silhouettes, là-bas, revêtent l'apparence de merveilles primordiales comme on en voit dans les rêves.

Quelle brillante idée d'avoir placé tous les dinosaures recréés selon le procédé Olsen dans un petit habitat L5 bien à eux et de les avoir laissés en liberté pour recréer le mésozoïque ! Après le fâcheux incident de San Diego avec le tyrannosaure, il devenait politiquement impossible de les garder sur terre, je sais, mais c'est de toute façon mieux ainsi. En un peu plus de sept ans, Dino Island en est venu à offrir presque toutes les apparences de la réalité. Tout pousse si vite dans cette atmosphère lourde et chargée d'humidité, riche en carbone, tropicale ! Évidemment, nous n'avons pu reproduire exactement la flore du mésozoïque, mais nous avons su tirer un excellent parti du matériel botanique subsistant – cycas, fougères, prêles, palmiers, ginkgos, araucarias – et un épais tapis de mousses, salaginelles et hépatiques couvre le sol. Tout s'est mélangé, amalgamé, emballé : il est à présent difficile de se rappeler l'aspect nu et artificiel de l'îlot quand nous avons procédé aux premiers aménagements. C'est maintenant une tapisserie vert et brun sans solution de continuité, une jungle touffue seulement interrompue par des ruisseaux, des lacs et des prairies, encapsulée dans une enveloppe de métal sphérique d'environ deux kilomètres de circonférence.

Et les animaux, les merveilleux, fantastiques et grotesques animaux...

Nous ne prétendons pas que le véritable mésozoïque possédait une faune aussi variée que ce que j'ai vu aujourd'hui, des stégosaures côtoyant des corythosaures, un tricératops lorgnant méchamment un brachiosaure, des struthiomimus contemporains de l'iguanodon, un méli-mélo sans rigueur scientifique de triassique, de jurassique, de crétacé, cent millions d'années de règne dinosaurien allègrement brouillées. On fait avec ce qu'on a. Les reconstructions par procédé Olsen demandent assez d'A.D.N. fossile pour permettre la synthèse par ordinateur, et nous n'avons pu jusque-là en trouver que dans une vingtaine d'espèces. Ce qui est merveilleux, c'est que nous ayons déjà réussi à accomplir ceci : la reduplication complète de la molécule d'A.D.N. à partir d'une information génétique corrompue et imprécise vieille de plusieurs millions d'années, l'introduction des délicats implants dans les œufs d'hôtes reptiliens, l'élevage des embryons jusqu'à autonomie complète de ceux-ci. Le seul mot qui convient est : *miraculeux*. Si nos dinos viennent d'ères séparées par des millions d'années, qu'il en soit ainsi : on aura fait de notre mieux. Si nous n'avons ni ptérodactyles, ni allosaures, ni archéoptéryx, qu'il en soit ainsi : cela viendra peut-être un jour. Nous avons largement assez de travail avec ce que nous avons déjà réalisé. Il se peut qu'il y ait un jour des habitats satellites séparés pour le triassique, le jurassique et le crétacé, mais personne d'entre nous ne verra cela de son vivant, je pense.

C'est maintenant le noir total. De mystérieux couinements et sifflements s'élèvent dans les environs. Cet après-midi, comme je m'éloignais précautionneusement mais avec plaisir du lieu du sinistre, près de l'axe de rotation, vers mon campement actuel au niveau de l'équateur, m'approchant parfois à moins de cinquante ou cent mètres de dinosaures vivants, j'ai ressenti une sorte d'extase. Maintenant, mes peurs me reprennent, et ma colère devant ce stupide naufrage. J'imagine des griffes impatientes de me saisir, de terribles mâchoires s'ouvrant au-dessus de ma tête.

Je n'ai pas l'impression que je vais beaucoup dormir cette

nuît.

22 août, 6 heures. L'aurore aux doigts de rose se lève sur Dino Island et je suis toujours vivante. Je suis loin d'avoir eu mon compte de sommeil, mais j'ai dû dormir un peu car je garde en mémoire des fragments de rêves. Centrés sur les dinosaures, naturellement. Assis en petits groupes, les uns jouant à la belote, d'autres tricotant des pull-overs. Et chantant en chœur une interprétation dinosaurienne du *Messie* ou peut-être de la *Neuvième* de Beethoven.

Je me sens alerte, pleine de curiosité et affamée. Surtout affamée. Je sais que nous avons garni cet endroit de grenouilles, de tortues et autres menus anachronismes destinés à procurer un régime équilibré aux grosses créatures. Aujourd'hui, il va falloir en attraper pour mon propre usage, si affreuse que puisse me paraître la perspective de manger des cuisses de grenouilles crues.

Je ne me soucie pas de m'habiller. Avec ces averses programmées qui tombent quatre fois par jour, mieux vaut aller toute nue. Mère Ève du mésozoïque, c'est moi ! Et sans ma tunique détrempée, je m'aperçois que je supporte beaucoup mieux l'atmosphère de serre qui règne ici.

Allons voir ce qui se passe dehors.

Les dinosaures sont réveillés et déjà à la tâche, les gros herbivores occupés à brouter, les carnivores à traquer leurs proies. Tous ont un tel appétit qu'ils n'attendent même pas le lever du soleil. Autrefois, quand on croyait que les dinos étaient des reptiles, on pouvait penser qu'ils restaient là comme des souches jusqu'à ce que la chaleur du jour porte la température de leur corps au niveau nécessaire à leur bon fonctionnement. Mais l'une des grandes joies du projet de reconstitution a été la démonstration de la thèse selon laquelle les dinosaures étaient des animaux à sang chaud, actifs, vifs et sacrément intelligents. On est loin de la paresse des crocodiles avec eux ! Et c'est bien dommage, ne serait-ce que pour mes chances de survie.

11 h 30. Matinée bien remplie. Ma première rencontre avec un grand prédateur.

Il y a neuf tyrannosaures sur l'îlot, en comptant les trois qui sont nés au cours des dix-huit derniers mois. (Cela nous donne une proportion idéale de prédateurs par rapport aux proies. Si les tyrannosaures continuent de se reproduire sans s'entre-dévorer, il nous faudra songer à éclaircir leurs rangs. C'est là l'un des problèmes d'une écologie en vase clos – les contrôles et équilibres naturels n'opèrent plus de façon systématique.) Tôt ou tard, je devais forcément en rencontrer un, mais j'avais espéré que ce serait le plus tard possible.

J'étais en train de chasser des grenouilles en bordure de Cope Lake. Un travail délicat : réclamant de l'agilité, de l'astuce, des réflexes rapides. Je me souviens de la technique, telle que je l'ai apprise durant mon enfance – la main en coupe, la brusque détente du bras – mais tout ça est devenu beaucoup plus difficile durant les vingt dernières années. Des grenouilles supérieures, je suppose. J'étais donc là, à genoux dans la boue, à essayer de coincer mes grenouilles, hop, manqué, hop, manqué ; un énorme sauropode roupillait dans le lac, probablement notre diplodocus ; un corythosaure flânait dans un bouquet de ginkgos, croquant du bout de la gueule, assez délicatement ma foi, les fruits jaunes malodorants. Hop. Manqué. Hop. Manqué. J'étais tellement absorbée par ma tâche que notre vieux *Tyrannosaurus Rex* aurait pu se ramener derrière moi sur la pointe des pieds sans que je le remarque. Mais j'ai eu tout à coup une drôle d'impression, j'ai ressenti comme un changement dans l'air, une imperceptible rupture d'équilibre. J'ai levé les yeux et vu le corythosaure se dresser sur ses pattes de derrière et jeter des regards inquiets autour de lui tout en ventilant de grandes bouffées d'air dans cette crête osseuse fantastiquement sophistiquée qui abrite son système d'alarme. *Alerte au carnivore !* Le corythosaure a manifestement flairé l'arrivée d'un danger, car il a fait brusquement demi-tour entre deux gros ginkgos et s'est mis à détalier au galop. Trop tard. Le sommet des arbres s'écarte, d'énormes branches dégringolent, et voici que surgit de la forêt notre tyrannosaure original, celui qui a les pattes en dedans et que nous avons baptisé Belshazzar. Il s'avance en se dandinant lourdement, activant dur ses pattes massives, balançant absurdement sa queue de droite à gauche.

Je me suis laissée glisser dans le lac et me suis accroupie aussi bas que possible dans la vase tiède. Le corythosaure n'avait pas d'endroit où se réfugier. Sans défense, sans carapace protectrice, il n'a fait que pousser des espèces de bêlements, mi sous l'empire de la terreur, mi par bravade, comme le tueur fonçait sur lui.

Il fallait que je regarde. Je n'avais jamais vu un animal se faire tuer.

D'un mouvement sans grâce mais admirablement efficace, le tyrannosaure a planté ses griffes dans le sol, pivoté sur lui-même et, se servant de sa lourde queue comme d'un contrepoids, a décrit un arc de cercle de quatre-vingt-dix degrés pour abattre le corythosaure d'un formidable coup de côté de son énorme tête. Je ne m'attendais pas à ça. Le corythosaure est tombé sur le flanc et il est resté là, grognant de douleur et agitant faiblement ses membres. Le coup de grâce a suivi, cette fois avec les pattes arrière, puis la mise en pièces, les mâchoires et les bras minuscules étant les derniers à entrer en action. Enfouie dans la vase jusqu'au menton, j'ai regardé avec une espèce de crainte admirative et une étrange fascination. Il y a parmi nous des gens qui soutiennent que les carnivores devraient être mis à part dans un îlot à eux, que c'est de la pure sottise de laisser massacrer comme ça des reconstitutions créées au prix de tant d'efforts. Peut-être avaient-ils raison au début, mais pas maintenant, avec la multiplication naturelle qui remplit rapidement l'îlot de jeunes dinos. Si nous devons apprendre quelque chose sur ces animaux, ce ne sera qu'en reproduisant aussi exactement que possible leurs conditions de vie originelles. Et puis, ne serait-ce pas le comble de la dérision de nourrir nos tyrannosaures de hamburger et de hareng ?

Le tueur a mangé pendant plus d'une heure. À la fin, j'ai eu droit à une belle frayeur : Belshazzar, tout ballonné et barbouillé de sang, s'est traîné lourdement jusqu'au bord du lac pour se désaltérer. Il se tenait à une dizaine de mètres à peine de moi. J'ai procédé à mon imitation la plus convaincante d'une souche pourrie ; mais le tyrannosaure, tout en paraissant bien m'étudier d'un œil en trou de vrille, n'avait même plus un petit reste d'appétit. Après son départ, je suis restée un long moment

tapie dans la boue, craignant de le voir revenir pour le dessert. Et en fin de compte, il y a encore eu un beau remue-ménage dans la forêt – non du fait de Belshazzar cette fois, mais d'un plus jeune avec un bras abîmé. Il a lancé une sorte de barrissement et s'est attaqué à la carcasse du corythosaure. Rien de surprenant : nous savions déjà que les tyrannosaures ne crachaient pas sur la charogne.

Et moi non plus, devais-je découvrir.

Quand la berge s'est retrouvée libre, je me suis glissée hors de l'eau et j'ai vu que les deux tyrannosaures avaient laissé des centaines de kilos de viande. La faim ignore la fierté et n'a guère de scrupules. Avec une coquille de peigne en guise de couteau, je me suis taillé ma part de barbaque.

La chair de corythosaure a un goût curieusement douceâtre – quelque chose rappelant la noix de muscade et les clous de girofle, avec un rien de cannelle. La première bouchée ne veut pas descendre. Tu es une pionnière, me dis-je avec un haut-le-cœur. Tu es le premier humain à manger de la viande de dinosaure. *Certes, mais pourquoi faut-il qu'elle soit crue ?* Tu n'as pas le choix. Reste imperturbable, ma petite. Domine ton envie de vomir, ou crève. Je me dis que je mange des huîtres. Cette fois, ça descend. Mais question de rester en place... C'est ça, me dis-je sombrement, ou un régime à base de pousses de fougères et de grenouilles – et tu es loin d'être une championne pour ce qui est d'attraper des grenouilles. J'ai renouvelé ma tentative. Succès !

À la longue, on doit s'y habituer. Mais la vie sauvage n'est pas faite pour les palais délicats.

23 août, 13 heures. À midi, je me suis retrouvée dans l'hémisphère sud, en bordure du Grand Marais, à une centaine de mètres au-dessous de l'équateur. En train d'observer le comportement d'un troupeau de sauropodes : cinq brachiosaures, deux adultes et trois jeunes, en formation de marche, les petits au centre. Par « petits », je veux dire qu'ils ne faisaient qu'une dizaine de mètres de la tête à la queue. L'appétit des sauropodes étant ce qu'il est, il nous faudra éclaircir aussi ce troupeau très bientôt, surtout si nous voulons

introduire un diplodocus femelle dans la colonie. *Deux* espèces de sauropodes se reproduisant et mangeant comme ça pourraient dévaster l'îlot en trois ans. Personne ne s'attendait à voir les dinosaures se reproduire comme des lapins – une autre propriété de leur nature d'animaux à sang chaud, je suppose. On aurait pu s'en douter, cependant, d'après l'énorme quantité de fossiles. Si tant d'ossements ont traversé cent bons millions d'années de catastrophes en tout genre, quelle devait être la population du mésozoïque ! Une race impressionnante sous bien d'autres aspects que la masse physique.

Je viens d'avoir l'occasion de faire moi-même un peu de vide dans tout ce grouillement de vie. Une mystérieuse agitation dans le sol spongieux juste à mes pieds, et voilà que mes yeux tombent sur des œufs de tricératops en train d'éclore ! Sept gaillardes petites créatures, déjà pourvues de cornes et de becs, qui s'extirpent d'un nid en jetant des regards méfiants autour d'elles. Pas plus grosses que des chatons, mais bourrées de vitalité dès l'instant de leur naissance.

La chair du corythosaure est probablement gâtée à présent. Un esprit plus pragmatique aurait certainement amélioré son ordinaire d'un ou deux petits cératopsidés. Personnellement, je n'ai pu m'y résoudre.

Ils ont détalé dans sept directions différentes. J'ai songé un instant à en attraper un pour m'en faire un petit compagnon. Drôle d'idée.

25 août, 7 heures. Début du cinquième jour. J'ai fait trois tours complets de l'îlot. Rôder ainsi à pied est cinquante fois plus risqué que de se promener dans un module, et cinquante mille fois plus intéressant. Je campe toutes les nuits dans un endroit différent. L'humidité ne me gêne plus. Et en dépit de mon régime jockey, je me sens en bonne forme. Le dinosaure cru, je le sais maintenant, est bien meilleur que la grenouille crue. Je suis devenue une charognarde expérimentée – le bruit d'un tyrannosaure dans la forêt stimule maintenant mes glandes salivaires plutôt que mon taux d'adrénaline. Aller toute nue n'est pas déplaisant non plus. Et j'apprécie beaucoup plus mon corps, depuis que les bouffissures héritées de la civilisation

ont commencé à fondre.

Je n'en continue pas moins à essayer de trouver un moyen d'alerter Habitat Vronsky. En changeant la position des miroirs réfléchissants, peut-être, de façon à lancer un S.O.S. ? Cela semble une bonne idée, mais je ne sais pas où se trouvent les commandes de l'îlot, et encore moins comment les manier. Espérons que la chance m'accompagnera encore durant trois semaines et demie.

27 août, 17 heures. Les dinosaures savent que je suis là et que je suis une espèce d'animal extraordinaire. Cela paraît bizarre ? Comment de grosses bêtes idiotes *sauraient-elles* quelque chose ? Elles ont de si petits cerveaux. Et mon propre cerveau doit s'être ramolli avec ce régime à base de protéines et de cellulose.

N'empêche que je commence à avoir une curieuse impression à propos de ces animaux. Je les vois me *regarder*. D'un étrange regard entendu, pas du tout stupide. Ils me fixent, et je les imagine en train de hocher la tête, de sourire, d'échanger des regards, de discuter de moi. Je suis censée les observer, mais je pense qu'ils m'observent aussi, d'une certaine manière.

C'est complètement fou. Je suis tentée d'effacer la présente déclaration. Mais je vais la laisser comme un témoignage du changement intervenu dans mon état psychologique, à défaut d'autre chose.

28 août, 12 heures. Encore des rêveries sur les dinosaures. J'ai décidé que le gros brachiosaure femelle – Bertha – jouait ici un rôle essentiel. Elle ne se déplace pas beaucoup, mais il y a toujours de petits dinosaures en orbite autour d'elle. De nombreux regards sont échangés. *Des échanges de regards entre dinosaures ?* Oui. Telle est ma perception de leur activité. J'ai définitivement le sentiment qu'il y a là une forme de communication, opérant sur une onde que je suis incapable de capter. Et Bertha paraît être un point de connexion, une sorte de grand totem, un... standard ? Qu'est-ce que je raconte ? Qu'est-ce qui m'arrive ?

30 août, 9 h 45. Quelle idiote je fais ! Me voilà bien avancée d'avoir voulu jouer les voyeurs. Suis grimpée sur un arbre pour regarder des iguanodons s'accoupler au pied de Bakker Falls. Au moment psychologique la branche casse. J'ai fait une chute de vingt mètres. Heureusement que je me suis rattrapée à une branche basse, sinon je serais morte à présent. Je souffre quand même de contusions multiples. Rien de cassé, semble-t-il, mais je n'arrive pas à me tenir sur ma jambe gauche et mon dos est dans un piteux état. Des blessures internes avec ça ? Allez savoir. Je me suis traînée dans une petite anfractuosité rocheuse près des chutes.   puis  e et sans doute fiévreuse. Le choc, probablement. Je suppose que je vais maintenant mourir de faim. C'e  t été un honneur d'être d  vor  e par un tyrannosaure, mais périr pour être simplement tomb  e d'un arbre est passablement humiliant.

Un accouplement d'iguanodons est un spectacle assez impressionnant, soit dit en passant. Mais je souffre trop pour décrire la chose tout de suite.

31 août, 17 heures. Ankylos  e, bris  e, affam  e, horriblement assoiff  e. Ma jambe bless  e toujours inutilisable, et quand j'essaie de ramper, ne serait-ce que sur quelques mètres, il me semble que je vais me casser en deux au niveau de la taille. Une fièvre de cheval.

Combien de temps faut-il pour mourir d'inanition ?

1  r septembre, 7 heures. Trois œufs cassés près de moi quand je me suis r  veill  e. Les embryons encore en vie – de stégosaures, dirait-on – mais pas pour longtemps. Mon premier repas en quarante-huit heures. Ces œufs seraient-ils tombés d'un nid quelque part au-dessus de ma tête ? Est-ce que les stégosaures font leur nid dans les arbres, h   ! pauvre gourde ?

Un peu moins de fièvre. Mal partout. Ai ramp   jusqu'au ruisseau et réussi à porter un peu d'eau à mes lèvres.

13 h 30. Me suis accroupie. Ai trouvé à mon réveil un quartier de viande fraîche à quelques mètres de moi. Un pilon

de struthiomimus, je pense. Un vilain goût amer, mais c'est mangeable. Ai grignoté un peu, me suis rendormie, ai mangé encore. Deux stégosaures en train de brouter pas très loin, leurs petits yeux rivés sur moi. Des dinosaures plus petits tiennent une espèce de conférence près d'un bouquet de gros cycas. Et Bertha Brachiosaure joue des mâchoires dans Ostrom Meadow, supervisant toute la scène d'un œil bienveillant.

C'est absolument fou.

Je crois que les dinosaures prennent soin de moi.

2 septembre, 9 heures. Ça ne fait aucun doute. Ils m'apportent des œufs, de la viande, et même des cônes de cycas et des pousses de fougères. Au début, ils me faisaient leurs offrandes uniquement quand je dormais, mais maintenant ils s'approchent de moi à petits bonds et les déversent à mes pieds. Ce sont les struthiomimides qui se chargent du transport – eux qui sont les ouvriers les plus petits, les plus agiles, les plus rapides. Ils me livrent leurs offrandes, me regardent droit dans les yeux, marquent un temps d'arrêt comme dans l'attente d'un pourboire. D'autres dinosaures observent de loin. Tout cela implique une certaine coordination. Je suis, semble-t-il, le centre de toute l'activité de l'îlot. J'imagine que même les tyrannosaures gardent les bons morceaux pour moi. Hallucination ? Divagation ? Délire inspiré par la fièvre ? Je me sens lucide. La fièvre est en train de tomber. Je suis encore trop faible et ankylosée pour me déplacer normalement, mais je pense que je suis en train de récupérer des effets de ma chute. Avec l'aide de mes amis.

10 heures. J'ai fait repasser mon dernier enregistrement. Et me voilà en train d'y réfléchir. Je *n'arrive pas* à croire que je suis devenue folle. Si je suis assez sensée pour m'inquiéter de ma santé mentale, jusqu'à quel point puis-je être folle ? À moins que je ne m'illusionne sur mon compte ? Il y a un terrible conflit entre ce que je crois percevoir ici et ce qu'à mon avis je devrais normalement percevoir.

15 heures. Un long rêve étrange cet après-midi. Je voyais

tous les dinosaures dans la prairie, réunis par des fils brillants, comme les lignes téléphoniques de l'ancien temps, aboutissant tous à Bertha. Comme si elle était un standard, oui. Et des messages télépathiques circulaient. Tout un réseau extrasensoriel, animé de puissantes impulsions. J'ai rêvé qu'un petit dinosaure venait m'offrir une ligne, me montrait par gestes comment me brancher, et qu'un grand courant de plaisir me traversait au moment de la liaison. Et lorsque je me suis trouvée connectée, je pouvais sentir les profondes et fortes pensées des dinosaures, les lents et enivrants échanges philosophiques !

Quand je me suis réveillée, ce rêve semblait étrangement net, bizarrement réel, les images oniriques continuant de persister comme elles le font parfois. Je voyais les animaux qui m'entouraient d'une tout autre façon. Comme si ce n'était pas seulement là une station de recherche zoologique, mais une communauté, une colonie, l'avant-poste isolé d'une civilisation étrangère – une civilisation étrangère originaire de la terre.

En voilà assez. Ces animaux ont des cerveaux minuscules. Ils passent leur temps à bouffer de la verdure, quand ce n'est pas à se bouffer entre eux. En comparaison, les moutons et les vaches sont de francs génies.

J'arrive maintenant à clopiner un peu.

3 septembre, 6 heures. Retour du même rêve la nuit dernière. Celui du réseau télépathique nous unissant tous. Impression d'un courant de chaleur et d'amour des dinosaures à moi.

Des œufs frais de tyrannosaure au petit déjeuner.

5 septembre, 11 heures. Je me rétablis rapidement. Me voilà sur pied, encore un peu raide, mais ne souffrant presque plus. Ils continuent de me nourrir. Bien que les struthiomimides restent chargés de mon ravitaillement, les gros dinosaures n'hésitent plus à approcher. Un stégosaure est venu se serrer contre moi comme un poney géant et j'ai tapoté son flanc écaillé. Le diplodocus s'est étendu par terre de tout son long, l'air de quémander une caresse sur son immense cou.

Si c'est là de la démence, qu'il en soit ainsi. Il y a ici une

véritable communauté, aimante et pacifique. Même les prédateurs carnivores en font partie : mangeurs et mangés forment un tout, comme le yin et le yang. À nous promener dans nos modules hermétiques, nous aurions pu ne jamais avoir conscience de tout cela.

Ils m'attirent progressivement au sein de leur communion. Je sens les vibrations qui passent entre eux. Toute mon âme palpite sous cette étrange sensation. Ma peau me picote.

Ils m'apportent leur propre corps en nourriture, leur chair et celle de leurs enfants non nés, et ils m'observent en me pressant de recouvrer ma santé au plus vite. Pourquoi ? Au nom de quelque douce charité ? Je ne crois pas. Je pense qu'ils attendent quelque chose de moi. Je pense qu'ils veulent quelque chose de moi.

Qu'est-ce que ça peut bien être ?

6 septembre, 6 heures. Toute la nuit, j'ai erré lentement dans la forêt dans ce que je ne peux qu'appeler un état d'extase. De vastes silhouettes, de monstrueuses formes bombées, à peine visibles dans la faible lueur, allaient et venaient autour de moi. J'ai marché durant des heures sans être jamais inquiétée, sentant la communion s'intensifier. Jusqu'au moment où, à bout de forces, je me suis laissée tomber sur ce tapis de mousse. Et dans les premières lueurs de l'aube, j'ai vu la forme géante du grand brachiosaure femelle dressée comme une montagne de l'autre côté d'Owen River.

Je suis attirée vers elle. J'ai comme une envie de me prosterner devant elle. De puissantes vibrations émanent de son vaste corps. C'est elle l'amplificateur. C'est par elle que nous sommes tous connectés. Notre sainte mère à tous. De son énorme masse jaillissent de puissantes impulsions cicatrisantes.

Je vais me reposer un peu. Puis j'irai la rejoindre de l'autre côté du fleuve.

9 heures. Nous voilà face à face. Sa tête s'élève à une quinzaine de mètres au-dessus de la mienne. Ses petits yeux sont indéchiffrables. Je lui fais confiance et je l'aime.

Des brachiosaures plus petits se sont rassemblés derrière elle

sur la berge. Plus loin se trouvent des dinosaures d'une demi-douzaine d'autres espèces, immobiles, silencieux.

Je me sens remplie d'humilité en leur présence. Ce sont les représentants d'une race pleine de force, supérieure, qui, n'eût été un cruel accident cosmique, régnerait encore aujourd'hui sur la terre, et je viens leur rendre hommage.

Rendez-vous compte : ils ont duré cent quarante millions d'années avec une vigueur toujours renouvelée. Ils ont relevé tous les défis de l'évolution, sauf celui d'un changement climatique aussi brutal que catastrophique, contre lequel rien n'aurait pu les protéger. Ils se sont multipliés, ont proliféré, se sont adaptés, dominant la terre, la mer et les airs, occupant la totalité du globe. Nos misérables ancêtres n'étaient rien à côté d'eux. Qui sait ce que ces dinosaures auraient pu accomplir si cet astéroïde en perdition ne les avait pas privés de leur lumière ? Quelle ironie ! Des millions d'années de suprématie s'achevant en une seule génération à cause d'un nuage de poussière et du refroidissement consécutif. Mais jusque-là... quel prodige, quelle grandeur !...

Rien que des bêtes, dites-vous ? Comment pouvez-vous en être sûr ? Nous ne connaissons qu'un fragment de ce que fut réellement le mésozoïque, qu'une tranche, rien que des bouts d'os, littéralement. Le passage de cent millions d'années peut effacer toutes traces de civilisation. Supposons qu'ils aient eu un langage, une poésie, une mythologie, une philosophie ? Des rêves et des aspirations ? Qu'ils aient connu l'amour ? Non, dites-vous, ce n'étaient que de grosses bêtes, lourdaudes et stupides, qui vivaient aveuglément des vies bestiales. Et moi je réponds que nous autres, les gringalets velus, n'avons aucun droit de leur imposer nos propres valeurs. Le seul type de civilisation que nous pouvons comprendre est celui que nous avons construit. Nous nous imaginons que nos pauvres réalisations constituent le fin du fin en matière de civilisation, que les ordinateurs, les vaisseaux spatiaux et les saucisses grillées sont des miracles qui nous placent au pinacle de l'évolution. Mais j'ai à présent une autre vision des choses. L'humanité a accompli de merveilleux exploits, certes. Mais nous n'aurions même pas eu droit à l'existence, si la plus grande

de toutes les races s'était vu accorder la possibilité d'aller jusqu'au bout de son destin.

Je sens l'amour intense qui irradie de la forme titanesque qui se dresse au-dessus de moi. Je sens le contact entre nos âmes s'affermir et s'approfondir.

Les dernières barrières s'écroulent.

Et je finis par comprendre.

Je suis celle qu'ils ont choisie. Je suis le véhicule. Je suis le moteur de leur renaissance, la bien-aimée, l'indispensable. Notre-Dame des Sauropodes, c'est moi, leur sainte, leur prophétesse, leur prêtresse.

Est-ce de la démente ? Oui, c'est de la démente.

Pourquoi nous autres, petites créatures velues, sommes-nous venues à l'existence ? Je le sais à présent. C'était pour que nous puissions, grâce à notre technologie, rendre possible le retour des grands parmi les grands. Ils ont péri injustement. Grâce à nous, les voilà ressuscités à bord de ce petit globe flottant dans l'espace.

Je tremble sous l'impact de la formidable exigence qui émane d'eux.

Je ne vous abandonnerai pas, dis-je aux grands sauropodes qui se tiennent devant moi, et les sauropodes de transmettre mes pensées à tous les autres.

20 septembre, 6 heures. Le trentième jour. La navette d'Habitat Vronsky doit venir me récupérer aujourd'hui et débarquer un nouveau chercheur.

J'attends devant l'aire de transit. Des centaines de dinosaures attendent avec moi, côte à côte, les lions avec les agneaux, formant une calme assemblée, leur attention entièrement braquée sur moi.

Voici la navette, exacte au rendez-vous, qui se prépare pour un accostage impeccable. Le sas s'ouvre. Une silhouette apparaît, Sarber en personne ! Qui vient s'assurer que je n'ai pas survécu au court-circuit, ou alors pour m'achever.

Il reste planté dans le couloir d'accès, les yeux papillotants, bouche bée devant la foule des dinosaures placides, installés en un vaste demi-cercle autour de la femme nue qui se tient à côté

de l'épave du module mobile. Durant un moment, il reste incapable de parler.

« Anne ? dit-il enfin. Pour l'amour de Dieu...

— Tu ne comprendras jamais », lui dis-je.

Je donne le signal. Belshazzar s'ébranle dans sa direction. Sarber pousse un hurlement, fait demi-tour et fonce vers le sas, mais un stégosaure bloque le passage.

« Non ! » crie-t-il au moment où l'énorme tête du tyrannosaure s'abat sur lui.

Tout est fini en un instant.

La vengeance ! Quel plaisir !

Et ce n'est que le commencement. Habitat Vronsky n'est qu'à cent vingt kilomètres d'ici. Ailleurs, dans la ceinture de Lagrange, il y a des centaines d'autres habitats mûrs pour la conquête. La Terre elle-même est à notre portée. Je n'ai pas la moindre idée de la façon dont la chose sera accomplie, mais je sais qu'elle le sera et que je serai l'instrument de son accomplissement.

J'étends les bras en direction des puissantes créatures qui m'entourent. Je sens leur force, leur énergie, leur harmonie. Je ne fais qu'un avec elles, et elles avec moi.

La Grande Race est de retour, et je suis sa prêtresse. Malheur aux velus !

Titre original :
Our Lady of the Sauropods
paru dans *Omni*,
septembre 1980

LA COMPAGNE SECRETE

1.

C'était mon premier contact avec les cieux, je n'étais personne, absolument personne, et c'était ce voyage qui était censé faire de moi quelqu'un.

Mais le fait de n'être personne ne m'empêchait pas de regarder tous ces millions de mondes avec un profond sentiment de pitié. Ils étaient là tout autour de moi, lancés dans leur course à travers la nuit, chacun d'eux croyant qu'il allait quelque part. Et chacun d'eux à tort, bien sûr, car les mondes ne vont nulle part ; ils tournent en rond, singes pathétiques éternellement à l'attache au bout de leur chaîne. Ils ont l'air de bouger, oui. Mais en réalité ils font du surplace. Et moi – moi qui contemplais les mondes célestes plein de compassion pour eux – je savais que si j'avais l'air de faire du surplace, je n'en bougeais pas moins. Car j'étais à bord d'un vaisseau céleste, un vaisseau du Service, qui franchissait les années-lumière à une vitesse si incompréhensiblement élevée que c'était pratiquement comme si la vitesse n'existait plus.

J'étais très jeune. Mon vaisseau, à cette époque comme aujourd'hui, s'appelait *l'Épée-d'Orion* et avait quitté Kansas Quatre à destination de Cul-de-Sac, Strappado, La Renardière et plusieurs autres mondes, via les points de rotation habituels. C'était mon premier voyage et c'était moi qui commandais. J'ai longtemps pensé que j'allais perdre mon âme au cours de ce voyage, mais je sais maintenant que ce qui se passait à bord de ce vaisseau ne signifiait pas la perte, mais l'acquisition d'une âme. Et peut-être de plus d'une.

2.

Roacher pensait que j'étais gentil. Je l'aurais tué pour ça ; mais naturellement il était déjà mort.

Il faut renoncer à la vie quand on part pour les cieux. Ce que vous obtenez en retour, c'est à moi de le savoir et à vous, si ça vous intéresse, de le découvrir ; mais le fait est, inéluctable, que vous laissez derrière vous tout ce qui vous attachait à la vie à terre, et que vous devenez quelque chose d'autre. Nous disons que l'on renonce au corps et que l'on acquiert une âme. Certes, vous pouvez conserver aussi votre corps, si vous y tenez. C'est ce qui se passe le plus souvent. Mais il ne vous sert plus à rien, dans le sens où vous pensez qu'un corps vous sert à quelque chose. Tout ça pour vous expliquer comment c'était pour moi lors de mon premier voyage à bord de l'*Épée-d'Orion*, il y a tant d'années de cela.

J'étais le plus jeune officier à bord et, par conséquent, le capitaine.

On vous confie le commandement d'entrée de jeu, avant que vous soyez quelqu'un. C'est la seule épreuve vraiment significative : on vous jette à l'eau ; si vous arrivez à nager, vous ne coulez pas ; sinon, vous vous noyez. Les noyés retournent dans la cuve et se rendent utiles à leur façon, à titre d'unités de propulsion, déchargeurs, balayeurs mentaux, moussaillons lave-pont ou tout ce que vous voudrez. Ceux qui surnagent passent à d'autres postes de commandement. Personne n'est gaspillé. L'ère du Gaspillage est finie depuis longtemps.

Le troisième jour virtuel après notre départ de Kansas Quatre, Roacher m'a déclaré que j'étais le plus gentil capitaine sous les ordres de qui il ait jamais servi. Et il en avait connu des tas, car Roacher sillonnait les cieux depuis au moins deux cents ans, peut-être plus.

« Je vois ça dans vos yeux, la gentillesse. Je la vois à votre port de tête. »

Il ne disait pas cela comme un compliment.

« On peut vous déposer à Dernière Thulé, a-t-il ajouté. Personne ne retiendra cela contre vous. On vous mettra dans

une bouteille, on vous enverra en bas, et les gens de Thulé vous attraperont, vous décanteront, et vous pourrez retrouver le chemin de Kansas Quatre dans vingt ou trente ans. Ce serait peut-être le mieux. »

Roacher est petit, tout desséché, avec une peau brune et des yeux qui brillent de la phosphorescence pourpre de l'espace. Certains des mondes qu'il a vus étaient déjà oubliés il y a un millier d'années.

« Mets-toi toi-même en bouteille, Roacher, lui ai-je retourné.

— Ah ! capitaine, capitaine ! Ne prenez pas ça mal. Là, capitaine, donnez-nous un peu de cette gentillesse. » Il a tendu une griffe pour me caresser la joue. « Un petit peu, capitaine, rien qu'un petit peu !

— Je ferai frire ton âme et me la mangerai au petit déjeuner, Roacher. Voilà la gentillesse que j'ai à t'offrir. Allez, file, veux-tu ? Va te brancher sur le mât et bois de l'hydrogène, Roacher. Allez, va. Va.

— Quelle gentillesse », a-t-il dit. Mais il est parti. J'avais les moyens de lui faire mal. Il savait que je le pouvais parce que j'étais le capitaine. Il savait aussi que je n'en ferais rien ; mais il y avait toujours la possibilité d'une erreur de jugement de sa part. Le capitaine existe dans cette marge qui sépare la certitude de la possibilité. Un homme d'équipage mesure la largeur de cette marge à ses risques et périls. Roacher savait cela. Il avait lui-même été capitaine, après tout.

Nous étions dix-sept lors de ce voyage dans les cieux, à composer le personnel d'un vaisseau de dix kilomètres de long de classe Grand Essaimeur, avec toutes les annexes et extensions et toutes les virtualités. Nous transportons une copieuse cargaison de ces choses alors considérées comme vitales dans les colonies lointaines : plasma-puces, intelligences artificielles, nœuds climatiques, fiches matricielles, machines soignantes, banques d'os, convertisseurs de terrain, sphères de transit, bulles de communication, synthétiseurs d'organes-et-épiderme, plaques pour la domestication des formes de vie sauvages, trousse de bricolage génétique, un caisson plombé de sable à effacer et autres armes proscrites, et ainsi de suite. Nous avions aussi cinquante milliards de dollars sous forme de

monnules, transmissibles de banque centrale à banque centrale. Plus un chargement de passagers. Sept mille colons, dont huit cents sur pied et les autres stockés sous forme de matrices destinées à être transplantées dans des corps sur les mondes où ils se rendaient. En d'autres termes, un chargement classique. L'équipage travaillait à la commission, suivant en cela aussi l'usage normal, un pour cent de la valeur du connaissance réparti dans les proportions habituelles. Ma part était la cinquantième – c'est-à-dire deux pour cent des bénéfices nets du voyage – en comptant le bonus alloué à titre de capitaine ; autrement j'aurais eu la centième part ou quelque chose d'encore plus bas. Roacher avait la dixième part et son coenfiché Bulgar la quatorzième, bien qu'ils ne fussent même pas officiers. Ce qui démontre la valeur de l'ancienneté dans le Service. Mais ancienneté et faculté de survie sont équivalentes, après tout, et pourquoi le fait de survivre ne serait-il pas récompensé ? Lors de mon dernier voyage, j'ai eu droit à la dix-neuvième part. Et j'aurai mieux que ça au prochain.

3.

Vous n'avez jamais vu un vaisseau stellaire. Nous ne quittons pas les cieux ; quand un port est en vue, des navettes viennent à nous prendre livraison. Entre la surface planétaire et nous, nous ne nous permettons pas une distance de moins d'un million de longueurs de vaisseau. À nous approcher davantage nous serions mis en pièces par cette force terrible qui émane des mondes.

La vie de rampant ne nous manque pas pour autant. C'est pour nous la plaie des plaies. Si je devais descendre à terre maintenant, après avoir passé la majeure partie de ma vie dans les cieux, je mourrais du mal-des-largués en une heure. C'est une horrible façon de mourir ; mais pourquoi descendrais-je un jour à terre ? Cette éventualité existait pour moi à l'époque où je naviguais pour la première fois sur l'*Épée-d'Orion*, voyez-vous, mais j'y ai renoncé depuis longtemps. C'est ce que je veux dire

quand je déclare que l'on renonce à la vie lorsqu'on part pour les deux. Mais bien sûr ce qui vous quitte aussi, c'est le sentiment qu'être à terre puisse avoir quelque chose à voir avec être vivant. Si vous pouviez vous déplacer dans un vaisseau stellaire, ou même en voir un comme nous les voyons, vous comprendriez. Je ne vous en veux pas d'être ce que vous êtes.

Laissez-moi vous montrer l'*Épée-d'Orion*. Même si vous ne devez jamais le voir comme nous le voyons.

Que verriez-vous, si vous quittiez le vaisseau comme nous le faisons parfois pour astromarcher au milieu du Grand Large ?

La première chose que vous verriez serait l'éclat du vaisseau. Un vaisseau stellaire dégage en permanence une formidable lumière qui fend les cieux comme un coup de trompette. Ce vaste flamboiement précède et suit à la fois. En avant du vaisseau un cône lumineux s'enfonce en mugissant dans le vide. Dans son sillage le vaisseau laisse une traînée photonique d'une telle intensité que l'on pourrait presque la ramasser et la peser. C'est la propulsion stellaire qui produit cette lumière : un vaisseau mange de l'espace et crache de la lumière.

À l'intérieur de cette lumière vous verriez une aiguille de dix kilomètres de long. C'est le vaisseau. L'une des extrémités s'effile en pointe, l'autre comporte le Chas, et il faudrait plusieurs jours de marche pour aller d'un bout à l'autre à travers tous les compartiments qui se trouvent dans l'intervalle. C'est un monde en soi. L'aiguille en question est aplatie. Vous pourriez facilement marcher sur la surface extérieure du vaisseau, le revêtement du pont supérieur, ce que nous appelons le Pont Dorsal. Ou tout aussi facilement sur le Pont Ventral, ou pont inférieur. Nous appelons l'un supérieur et l'autre inférieur, mais lorsqu'on est à l'extérieur du vaisseau ces distinctions sont dépourvues de sens. Entre le Dorsal et le Ventral se trouvent le Pont Équipage, le Pont Passagers, le Pont Cargaison, le Pont Propulsion. D'ordinaire personne ne passe d'un pont à l'autre. Nous restons à notre place. Les moteurs sont dans le Chas. Ainsi que les quartiers du capitaine.

Cette aiguille constitue le vaisseau, mais elle ne représente pas la totalité du vaisseau. Ce que vous ne serez pas en mesure de voir, ce sont les annexes, extensions et virtualités. Elles

accompagnent le vaisseau, l'enveloppant dans un réseau d'extrastructures complexes. Mais elles relèvent d'un niveau de réalité secondaire et défient par conséquent la vision. Un vaisseau s'enfonce dans le vide, se déployant largement pour trouver de la place à tout ce qu'il doit transporter. C'est dans ces zones extérieures que sont entreposés nos provisions en vivres et matériel, nos réserves de combustible et tout ce qui voyage en seconde classe. Si le vaisseau transporte des prisonniers, ils seront relégués dans une annexe. Si le vaisseau s'attend à rencontrer de fortes turbulences en cours de route, il se munira de stabilisateurs, lesquels seront transportés dans les virtualités, prêts à se matérialiser en cas de besoin. Ce sont les mystères de notre profession. Acceptez-les de confiance ou ignorez-les, à votre gré : vous n'êtes pas censés les connaître.

Il faut quarante ans pour construire un vaisseau. Il y en a actuellement deux cent soixante et onze en service. Et on ne cesse d'en construire de nouveaux. Ils constituent le seul lien entre les Métromondes et les huit cent quatre-vingt-dix-huit Colonies et colonies des Colonies.

Quatre vaisseaux ont été perdus depuis la création du Service. Personne ne sait pourquoi. La perte d'un vaisseau est la pire catastrophe que je puisse imaginer. La dernière tragédie de ce type remonte à six ans virtuels.

Un vaisseau stellaire ne retourne jamais sur le monde d'où il a été lancé. La galaxie est trop vaste pour cela. Il fait ses voyages et va toujours de l'avant à travers les cieux en un circuit éternellement ouvert. C'est la servitude du Service. Revenir n'aurait aucun sens, vu que les années filent par milliers derrière nous à mesure que s'accomplissent nos voyages. Nous vivons en dehors du temps. Nous le devons, car il n'y a pas d'autre solution. C'est notre fardeau et notre privilège. C'est la servitude du Service.

4.

Le cinquième jour virtuel du voyage j'ai soudain ressenti un

léger picotement, un chatouillement, une subtile indication que quelque chose ne tournait pas rond. C'était extrêmement ténu, à peine perceptible, comme l'éparpillement de cailloux érodés qui vous apprend que le palais et les tours d'une grande cité en ruine gisent enterrés sous la butte que vous gravissez. À moins que vous ne soyez aux aguets de tels signaux vous ne les remarquez pas. Mais j'étais prêt pour une découverte ce jour-là. J'en avais le désir. Une étrange joie m'a envahi quand j'ai saisi ce fugace signal de dysfonctionnement.

Je me suis branché sur l'intelligence de service et j'ai dit : « Qu'est-ce que c'était que cette secousse sur le Pont Passagers ? »

L'intelligence s'est aussitôt présentée dans mon esprit, alerte présence vert-de-gris dans un halo de vibrations musicales.

« Je ne perçois aucune secousse, mon commandant.

— Il y a eu une secousse parfaitement distincte. À l'instant. Un tressaillement dans les données.

— Vraiment, mon commandant ? Un tressaillement dans les données ? » L'intelligence avait l'air sidérée, mais de façon condescendante. Elle me ménageait. « Quelles mesures dois-je prendre, mon commandant ? »

On m'invitait à me retirer.

L'intelligence de service était un Henry Henry 49. La série des Henry affecte une sorte d'innocence onctueuse que je trouve hypocrite. Ce qui ne les empêche pas d'être des intelligences très capables. Je me suis demandé si j'avais mal interprété le signal. Peut-être étais-je trop désireux d'un événement, n'importe quel événement, qui renforcerait mes relations avec le vaisseau.

On n'éprouve pas la moindre impression de mouvement ou d'activité à bord d'un vaisseau stellaire : on flotte en silence sur une mer de ténèbres, dans notre éblouissant manteau de lumière. Rien ne bouge, rien ne semble vivre dans tout l'univers. Depuis que nous avons quitté Kansas Quatre je me sentais jugé par le grand silence. Étais-je vraiment le capitaine de ce vaisseau ? Bon : alors laissez-moi sentir le poids de toutes mes responsabilités.

Nous avons désormais dépassé Dernière Thulé, et il n'était pas possible de faire demi-tour. Portés sur notre manteau de

lumière, nous étions appelés à rugir à travers les cieux durant des semaines et des semaines virtuelles avant d'atteindre la première de nos destinations, en l'occurrence Cul-de-Sac dans l'archipel de Vainegloire, à l'écart des Amas Spectraux. Ici, en librespaces, je devais commencer à m'imposer comme le maître du vaisseau, faute de quoi c'était lui qui serait le mien.

« Mon commandant ? a fait l'intelligence.

— Procédez à un relevé de données, j'ai ordonné. Tout l'input du Pont Passagers pour la demi-heure qui vient de s'écouler. Il y a eu du mouvement. Il y a eu un tressaillement. »

Je savais que je pouvais me tromper. Mais s'il peut être naïf de se tromper par excès de prudence, ce n'est quand même pas un péché. Et je savais qu'à ce stade du voyage rien de ce que je pouvais dire ou faire ne m'empêcherait de passer pour un naïf aux yeux de l'équipage de l'*Épée-d'Orion*. Dans ces conditions, qu'avais-je à perdre en ordonnant une vérification ? J'étais avide de surprises. Toute irrégularité dénichée par Henry Henry 49 serait à mon avantage ; l'absence d'une telle irrégularité n'aggraverait pas ma situation.

« Je vous demande pardon, mon commandant, m'a annoncé Henry Henry au bout d'un moment, mais il n'y a pas eu la moindre secousse.

— J'ai peut-être exagéré la chose en la taxant de secousse. Peut-être n'était-ce qu'une anomalie. Qu'en dites-vous, Henry Henry 49 ? » Je me demandais si je n'étais pas en train de m'humilier, à discuter ainsi avec une intelligence. « Il s'est passé quelque chose, j'en suis sûr. Un décrochage indubitable dans le flux des données. Une anomalie, oui. Qu'en dites-vous, Henry Henry 49 ?

— Oui, mon commandant.

— Oui quoi ?

— L'enregistrement montre bien une irrégularité. Votre observation était perspicace, mon commandant.

— Continuez.

— Aucune raison de s'inquiéter, mon commandant. Un petit mouvement métabolique, rien de plus. Comme quand on se retourne dans son sommeil. » Pauvre enflé, qu'est-ce que tu connais du sommeil ? « Il est extrêmement inhabituel, mon

commandant, que l'on soit en mesure de déceler quelque chose d'aussi infime. Je vous félicite, mon commandant. Tous les passagers vont bien, mon commandant.

— Parfait. Entrez cet échange dans le journal de bord, Henry Henry 49.

— Entrée déjà effectuée, mon commandant. Permission de découpler, mon commandant ?

— Permission accordée. »

Le chatolement musical qui signalait la présence de l'intelligence a rapetissé et disparu. Je pouvais l'imaginer en train de ricaner tout en faisant ses rondes, fantôme voltigeur, dans les circuits neuraux du vaisseau. Logiciel hautain, rayonnant de mépris pour son maître putatif. Pauvre capitaine, pensait Henry Henry 49. Pauvre petite nullité de capitaine. Un passager éternue, et le voilà prêt à faire condamner toutes les cloisons.

Bah, qu'il ricane, j'ai pensé. J'ai agi avec à-propos et les archives le montreront.

Je savais que tout cela faisait partie de ma période probatoire.

Peut-être pensez-vous qu'être capitaine d'un vaisseau comme l'*Épée-d'Orion* pour votre premier voyage dans les cieux constitue une terrible responsabilité et un inconcevable fardeau. C'est le cas, mais pas pour la raison que vous croyez.

En fait, les fonctions de capitaine sont les moins significatives comparées à celles de n'importe qui à bord du vaisseau. Les autres ont des tâches bien définies qui sont essentielles pour la bonne marche du voyage, même si le vaisseau peut, en cas de besoin, pratiquement remplacer n'importe quel membre d'équipage comme se substituer à toute fonction relativement indépendante. La tâche du capitaine, en revanche, est radicalement abstraite. Son rôle consiste à être le témoin du voyage, à le faire exister dans sa conscience, à lui donner cohérence, continuité, en le réduisant à un ensemble structuré de décisions et réactions. En ce sens le capitaine n'est guère plus qu'un logiciel : il est le codage à travers lequel le voyage est exprimé sous la forme d'une série de fonctions linéaires. S'il ne réussit pas à s'acquitter convenablement de

cette tâche, d'autres veilleront discrètement à ce que le voyage se déroule comme il se doit. Ce qui est détruit, au cours d'un voyage dont le capitaine n'est pas à la hauteur, c'est le capitaine lui-même, pas le voyage. Mon entraînement préalable avait été parfaitement clair sur ce point. Le voyage peut survivre au plus piètre des capitaines. Comme je l'ai dit, quatre vaisseaux ont été perdus depuis l'inauguration du Service sans que personne ne sache pourquoi. Mais il n'y a aucune raison de penser qu'une quelconque de ces catastrophes ait été causée par des fautes de la part du capitaine. Comment aurait-il pu y en avoir ? Le capitaine n'est que le véhicule à travers lequel les autres agissent. Ce n'est pas le capitaine qui fait le voyage, mais le voyage qui fait le capitaine.

5.

Agité, troublé, j'ai parcouru le Chas du vaisseau. Malgré la moquerie doucereuse d'Henry Henry 49 j'étais toujours convaincu qu'il y avait un problème à bord, ou qu'il allait y en avoir un.

Juste au moment où j'atteignais le Niveau Vue-sur-l'Extérieur j'ai senti quelque chose d'étrange m'effleurer pour la deuxième fois. C'était différent cette fois-ci, et profondément dérangeant.

Le Chas, tout le long de la descente qu'il effectue du Pont Dorsal au Pont Ventral, est tapissé d'écrans qui fournissent des visualisations, réelles ou virtuelles, de tous les aspects du vaisseau, internes et externes. Je suis arrivé devant le grand écran à bord noir biseauté qui offrait une vue simulée de l'environnement spatial externe effectif et contemplais la roue de plus en plus petite de la station-relais de Dernière Thulé quand s'est produite la nouvelle anomalie. L'autre avait été le plus infime des signaux subliminaux, un pinçon, un chatouillis. Celle-ci ressemblait davantage à une tentative d'intrusion. Des doigts invisibles semblaient me caresser légèrement le cerveau, explorant le terrain, cherchant un passage. Les doigts se sont

retirés ; un moment plus tard j'ai ressenti un élançement douloureux dans la tempe gauche.

Je me suis raidi. « Qui est là ?

— Aidez-moi », a dit une voix silencieuse.

J'avais eu vent d'histoires extravagantes sur des matrices de passagers échappées de leurs circuits de stockage qui dérivaienent à travers le vaisseau, tels des fantômes, à la recherche d'un corps susceptible d'être infiltré dans un moment d'inattention. Les sources n'étaient pas fiables, de vieux gredins dans le genre de Roacher ou Bulgar. Je rejetais de telles histoires comme n'étant que des fables, de même que je rejetais les récits concernant les vastes krakens tentaculaires qui sillonnaient, disait-on, les mers de l'espace, ou les aguichantes sirènes aux seins rayonnants qui dansaient le long des lignes de force aux points de rotation. Mais j'avais senti cela. Les doigts fouineurs, le brusque élançement de douleur. La présence toute proche de quelqu'un d'effrayé, d'effrayé mais de fort, plus fort que moi.

« Qui êtes-vous ? »

Pas de réponse. Quoi que ce fût, si tant est qu'il y ait eu quelque chose, ça avait regagné sa cachette après ce coup de sonde furtif.

Mais était-ce vraiment parti ?

« Vous êtes encore là quelque part, j'ai dit. Je le sais. »

Silence. Calme.

« Vous avez demandé de l'aide. Pourquoi avez-vous disparu si vite ? »

Aucune réaction. Je me suis senti gagné par la colère.

« Qui que vous soyez. Quoi que vous soyez. Parlez. »

Rien. Silence. Avais-je imaginé tout cela ? Le coup de sonde, la voix sans voix ?

Non. Non. J'étais certain qu'il y avait quelque chose d'invisible et d'irréel en train de rôder autour de moi. Et je trouvais rageant d'être incapable de rétablir le contact. Que l'on fasse ainsi joujou avec moi, que l'on me nargue de cette façon.

C'est mon vaisseau, j'ai pensé. Je ne veux pas de fantômes à bord de mon vaisseau.

« On peut vous détecter, j'ai repris. On peut vous maîtriser. On peut vous supprimer. »

Tandis que je me tenais là, bouillonnant de frustration, il m'a semblé sentir de nouveau cet attouchement mental, plus léger cette fois, mélancolique, plein de regret. Peut-être l'inventais-je. Peut-être l'ai-je créé rétroactivement.

Mais cela n'a duré qu'un bref instant, si tant est que la chose se soit produite, et je me suis retrouvé indiscutablement seul. Cette solitude était bien réelle, totale, indubitable. Je suis resté là, cramponné à la main courante de l'écran, penché sur les ténèbres éclatantes, pris de vertige comme si j'étais aspiré dans l'espace à travers la paroi du vaisseau.

« Mon commandant ? »

La voix d'Henry Henry 49, qui tombait du néant derrière moi.

« Avez-vous senti quelque chose cette fois ? » j'ai demandé.

L'intelligence a ignoré ma question. « Mon commandant, il y a un problème sur le Pont Passagers. Alerte générale. Voulez-vous venir ? »

— Préparez-moi une voie de transit. J'arrive. »

Des lumières se sont mises à briller en l'air, jaunes, bleues, vertes. L'intérieur du vaisseau est un vaste labyrinthe opaque et s'y déplacer est difficile sans une intelligence pour vous guider. Henry Henry 49 m'a organisé une route efficace qui m'a mené au bas de la courbe du Chas et fait pénétrer dans le corps principal du vaisseau ; à partir de là je n'ai eu qu'à longer la paroi sous le vent pour gagner l'ascenseur menant au Pont Passagers. J'étais véhiculé par un pisteur sur coussin d'air relié aux lumières. Le trajet n'a pas pris plus d'un quart d'heure. Sans aide il m'aurait probablement fallu une semaine.

Le Pont Passagers est un univers rempli d'échos qui abrite une couvée de cercueils, des centaines, parfois des milliers, disposés par rangées de trois. C'est là que dort notre fret vivant en attendant que nous arrivions et le réanimions. Des appareils soupirent et murmurent tout autour d'eux, les dorlotant dans leur sommeil artificiel. Au-delà, dans la vague profondeur du lointain, se trouve l'endroit destiné à des passagers d'un genre différent – un réseau de câbles sensoriels qui contient nos milliers de matrices désincarnées. Il s'agit des colons qui ont laissé leur corps derrière eux quand ils sont partis dans l'espace.

C'est un endroit ténébreux et peu engageant, faiblement éclairé par des comètes de velours tourbillonnantes qui décrivent des cercles en l'air en émettant des étincelles de rouge et de vert.

Le problème concernait la zone d'animation suspendue. Cinq membres d'équipage étaient déjà là, les plus anciens à bord : Katkat, Dismas, Rio de Rio, Gavotte, Roacher. En les voyant tous ensemble, j'ai su qu'il devait s'agir de quelque chose de grave. Nous évoluons sur des orbites séparées dans l'immensité du vaisseau : voir ne serait-ce que trois membres d'équipage au cours du même mois virtuel est extraordinaire. Et voilà que j'en avais cinq en face de moi. Je me suis senti oppressé par le sentiment de solidarité qui les liait les uns aux autres. Chacun d'eux avait sillonné les mers célestes durant plus d'années que n'en comptait mon existence.

Et il y avait maintenant au moins une douzaine de voyages qu'ils faisaient équipe ensemble. J'étais l'étranger parmi eux, un inconnu qui n'avait pas encore été mis à l'épreuve, peu considéré, insignifiant. Roacher m'avait déjà reproché ma gentillesse, désignant par là, je le savais, une incapacité fondamentale à agir de façon décisive. Je pensais qu'il avait tort. Mais peut-être me connaissait-il mieux que je ne me connaissais moi-même.

Ils se sont écartés, m'ouvrant un passage entre eux. Gavotte, un grand costaud carré d'épaules aux manières étonnamment délicates et posées, a ouvert les mains en un geste éloquent : Là, capitaine, vous voyez ? Vous voyez ?

Oui, je voyais. Des volutes de vapeur verdâtres qui montaient du compartiment d'un passager, et la porte de verre dudit compartiment à demi ouverte, fêlée de haut en bas, givrée par l'écart de température. Et j'entendais un bruit d'écoulement monotone. Un liquide bleu tombait en grosses gouttes régulières d'un tube d'alimentation brisé. À l'intérieur du compartiment lui-même se découpait la silhouette pâle d'un homme nu, les yeux écarquillés, la bouche ouverte en un cri silencieux. Son bras gauche était levé, son poing crispé. La statue même de la terreur.

Ils avaient un équipement de récupération tout prêt. Le malheureux passager serait désassemblé et toutes les parties

utilisables stockées dès que j'en aurais donné l'ordre.

« Est-ce qu'il est récupérable ? j'ai demandé.

— Jetez un coup d'œil », a dit Katkat en désignant l'affichage du compartiment. Toutes les courbes étaient descendantes. « On a déjà une dégradation à quatre-vingt-dix pour cent, et ça continue. On désassemble ?

— Allez-y, j'ai fait. Approuvé. »

Les lasers ont brillé et se sont mis à l'œuvre. Des parties du corps sont apparues, luisantes, humides. Les bras métalliques de l'équipement de récupération se sont élevés et abaissés comme autant de tentacules, se saisissant des organes qui n'étaient pas irrémédiablement perdus pour les entreposer. Tandis que la machine faisait son travail, les hommes s'affairaient autour d'elle, stoppant le compartiment brisé, débranchant les alimenteurs rompus et les câbles réfrigérants.

J'ai demandé à Dismas ce qui s'était passé. Il était le balayeur mental assigné à ce secteur et avait la responsabilité des questions d'entretien touchant aux passagers en animation suspendue. Il avait un visage franc et cordial, mais la jovialité qu'exprimaient sa bouche et ses joues était mystérieusement niée par ses yeux sombres, lugubres. Il m'a expliqué qu'il était en train de travailler beaucoup plus loin sur le pont – une opération de routine sur les gens à destination de Strappado – quand il avait soudain ressenti comme un petit malaise, un bref chatouillis lui disant que quelque chose n'allait pas.

« J'ai ressenti la même chose, j'ai dit. Ça s'est passé il y a combien de temps ?

— Peut-être une demi-heure. Je n'y ai pas fait spécialement attention. J'ai pensé que c'était quelque chose dans mon ventre, capitaine. Vous avez ressenti la même chose, dites-vous ? »

J'ai hoché la tête. « Juste un picotement. C'est archivé. » J'ai entendu la musique lointaine d'Henry Henry 49. Peut-être l'intelligence essayait-elle de s'excuser d'avoir douté de moi. « Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ?

— Je me suis remis à mon travail. Cinq, dix minutes, peut-être. J'ai senti une nouvelle secousse, plus forte cette fois. » Il s'est touché le front au niveau de la tempe. « Là. Les détecteurs se sont déclenchés, bris de verre. Je me suis ramené au pas de

course, j'ai trouvé ce passager pour Cul-de-Sac ici, en proie à des convulsions. En train de s'arracher à ses fixations, de se débattre. Il s'est libéré de tout, s'est cogné contre la vitre du compartiment. L'a cassée. Une mort ultra-rapide.

— Intrusion d'une matrice », a dit Roacher.

Mon cuir chevelu s'est crispé. Je me suis tourné vers lui.

« Expliquez-moi ça. »

Il a haussé les épaules. « Il arrive de temps en temps que quelqu'un dans les circuits de stockage ait envie de prendre le large, trouve un moyen de s'échapper et aille se balader dans le vaisseau. À la recherche d'un corps dans lequel s'enficher, voilà ce qui les intéresse. Ils peuvent s'introduire en moi, en Katkat, même en vous, capitaine. N'importe qui d'accessible, rien que pour sentir de nouveau de la chair autour d'eux. C'est ce qui est arrivé à ce passager, et ça s'est mal passé. »

Les doigts fouineurs, oui. La voix silencieuse. *Aidez-moi.*

« Je n'ai jamais eu vent de cas d'enfichage avec un passager en animation suspendue, a observé Dismas.

— Ce n'est pas une raison pour qu'il n'y en ait pas, a répliqué Roacher.

— Mais quel intérêt ? On est toujours coincé dans un caisson. Se retrouver congelé, ce n'est pas mieux que de rester à l'état de matrice.

— Cinq contre deux que c'était une intrusion de matrice, a dit Roacher, une lueur mauvaise dans les yeux.

— Tenu », a fait Dismas. Gavotte a ri et a pris part au pari. Le tortueux petit Katkat s'est mis lui aussi de la partie, mais dans l'autre camp. Rio de Rio, qui n'avait pas adressé un mot à qui que ce fût au cours de ses six derniers voyages, a grogné et fait un geste obscène aux deux factions.

Je n'étais plus qu'un simple spectateur dans tout ça. Pour regagner un semblant d'autorité, j'ai dit : « S'il y a une matrice en liberté, ça apparaîtra sur l'inventaire du vaisseau. Dismas, mettez l'intelligence de service là-dessus et présentez-vous au rapport. Katkat, Gavotte, finissez de me nettoyer ce bazar et bouclez tout. Ensuite je veux vos rapports sur le journal de bord et une copie pour moi. Je serai dans mes quartiers. Vous aurez de nouvelles instructions plus tard. La matrice échappée, si c'est

de cela qu'il s'agit, sera identifiée, localisée et rattrapée. »

Roacher m'a adressé un grand sourire. J'ai cru qu'il allait ouvrir un ban en mon honneur.

J'ai tourné les talons et je suis remonté sur mon pisteur qui, guidé par les lumières, rouges, bleues, vertes, m'a fait retraverser le labyrinthe des ponts et ramené jusqu'au Chas.

Au moment où je suis entré dans ma cabine, quelque chose a effleuré mon esprit et une voix silencieuse a dit : « Aidez-moi, s'il vous plaît. »

6.

J'ai soigneusement refermé la porte derrière moi, l'ai verrouillée, et j'ai mis en place les écrans préservant mon intimité. La cabine du capitaine à bord d'un Grand Essaimeur est un monde en soi, vaste, serein, personnel. Des galaxies spirales brillant de tous leurs feux tournoyaient sur les murs de la mienne. J'avais un cours d'eau, un lac, une cascade argentée en arrière-plan. L'air était doux et chatoyant. Un simple contact de la main me faisait dispenser lumière, musique, odeurs, couleurs par tel ou tel d'un millier d'orifices cachés. Ou je pouvais rendre les murs translucides et laisser pénétrer à grands flots la splendeur de l'espace étoilé.

C'est seulement une fois bien installé, protégé, isolé, en un mot à l'aise, que j'ai dit : « Très bien. Qu'est-ce que vous êtes ?

— Vous me promettez de ne pas me signaler au capitaine ?

— Je ne promets rien.

— Mais vous m'aidez quand même ? » La voix semblait à la fois effrayée et insistante, pressante et vulnérable.

« Que voulez-vous que je vous dise ? Vous ne me donnez rien sur quoi me baser.

— Je vous dirai tout. Mais il faut d'abord que vous me promettiez de ne pas en référer au capitaine. »

Je me suis interrogé un petit moment et j'ai opté pour la franchise.

« Je suis le capitaine, j'ai dit.

— Non !

— Pouvez-vous voir cette pièce ? C'est quoi, à votre avis ? Les quartiers d'équipage ? L'arrière-cuisine ? »

J'ai senti de violentes ondes de peur me parvenir de mon compagnon invisible. Puis plus rien. Était-il parti ? Dans ce cas j'avais commis une faute en me montrant si direct. Ce fantôme devait être enfermé, isolé, peut-être détruit, avant qu'il ne fasse davantage de dégâts.

J'aurais dû être plus rusé. Et je savais aussi qu'en un autre sens j'aurais des regrets s'il s'était éclipsé : je prenais un certain plaisir à la possibilité qui m'était donnée de parler à quelqu'un – quelque chose – qui n'était ni un membre de mon équipage, ni une intelligence artificielle omnipotente et méprisante.

« Vous êtes toujours là ? » j'ai demandé au bout d'un moment.

Silence.

Envolé, j'ai pensé. En train de filer comme une bourrasque à travers l'*Épée-d'Orion*. Probablement à l'autre bout du vaisseau à l'heure qu'il est.

Puis, comme s'il n'y avait eu aucune interruption dans la conversation : « Je n'arrive pas à y croire. De tous les endroits où j'aurais pu aller, il a fallu que je me jette dans la cabine du capitaine.

— On dirait.

— Et vous êtes vraiment le capitaine ?

— Oui. Vraiment. »

Nouvelle pause.

« Vous semblez si jeune. Pour un capitaine.

— Ne vous y fiez pas.

— Ne voyez là aucune offense, capitaine. » Une touche de bravade, et même de défi, matinée d'incertitude et d'anxiété. « *Mon capitaine.* »

Levant les yeux vers le plafond, où des nœuds de résonance passaient par toutes les couleurs du spectre tandis que la lumière soumise sautait d'une dérivation à l'autre le long des rampes d'éclairage, j'ai essayé d'entr'apercevoir quelque chose de mon visiteur, ne fût-ce qu'une petite trace électromagnétique. Mais il n'y avait rien.

J'imaginai un réseau d'énergie impalpable, un feu follet en train de voltiger à l'aventure dans la pièce, tantôt se perchait sur mon épaule, tantôt s'accrochant à quelque installation, tantôt se déployant pour remplir le moindre espace libre : une chose éthérée, un elfe, joueur et capricieux. Curieusement, non seulement je n'avais pas peur mais je me surpris à me sentir fortement attiré. Il y avait quelque chose d'étrangement émouvant chez cet esprit animé de rapides vibrations, si pétillant de contradictions. Et pourtant il avait causé la mort d'un de mes passagers.

« Eh bien ? j'ai dit. Vous êtes en sécurité ici. Quand allez-vous me dire ce que vous êtes ?

— N'est-ce pas évident ? Je suis une matrice.

— Continuez.

— Une matrice en liberté, une matrice échappée. Une matrice dans de très sales draps. Je crois que j'ai fait du mal à quelqu'un. Peut-être l'ai-je tué.

— Un des passagers ?

— Alors vous savez.

— Un passager est mort, oui. Nous ne savons pas très bien ce qui s'est passé.

— Ce n'est pas ma faute. C'est un accident.

— Possible. Racontez-moi ça. Racontez-moi tout.

— Puis-je vous faire confiance ?

— Plus qu'à n'importe qui sur ce vaisseau.

— Mais vous êtes le capitaine.

— Justement. »

7.

Elle s'appelait Leeleaine, mais elle voulait que je l'appelle Vox. Cela signifie « voix », m'a-t-elle dit, dans une ancienne langue de la Terre. Âgée de dix-sept ans, elle était originaire de Pointe Jaana, une île au large de la côte de Palabar Ouest sur Kansas Quatre. Son père était cultivateur en serre, sa mère exploitait un trou gravitationnel, et elle avait cinq frères et trois

sœurs, tous plus âgés qu'elle.

« Savez-vous ce que c'est, capitaine ? D'être la cadette de neuf enfants ? Avec des parents qui travaillent tout le temps, et des collatéraux tout aussi occupés ? Vous imaginez ça ? Et de grandir sur Kansas Quatre, où il y a mille kilomètres d'une cité à l'autre, sans que vous soyez vous-même dans une cité mais sur une île ?

— J'en sais quelque chose.

— Vous êtes de Kansas Quatre vous aussi ?

— Non. Pas de Kansas Quatre. Mais d'un endroit fort semblable, je pense. »

Elle m'a parlé d'une enfance perturbée, turbulente, pleine de solitude et de colère. Kansas Quatre, ai-je entendu dire, est un monde magnifique, si vous êtes enclin à trouver de la beauté aux mondes : un endroit sauvage, superbe, où le ciel est écarlate et où les montagnes de basalte pur s'élèvent à l'est comme un majestueux mur noir. Mais à entendre Vox en parler, c'était un lieu misérable, sinistre, isolé. Un endroit sans amour où elle menait une vie sans amour. Ce qui ne l'empêchait pas d'évoquer des mers violet pâle mouchetées de poissons jaune vif, des arbres qui explosaient en gerbes cramoisies quand ils étaient en fleurs et des pluies chaudes qui chantaient dans l'air comme des harpes. À l'époque, je n'étais pas depuis assez longtemps dans les cieux pour avoir oublié la beauté des mers, des arbres ou des pluies, qui ne sont plus pour moi que des mots vides de sens. Et pourtant Vox avait trouvé sa vie sur Kansas Quatre si détestable qu'elle avait voulu abandonner non seulement son monde natal mais jusqu'à son corps.

C'était déjà un point commun entre nous : moi aussi j'avais abandonné mon monde et ma vie d'autrefois, à défaut de ma chair. Mais j'avais choisi les cieux, et le Service. Vox s'était portée volontaire pour échanger un esclavage de rampant contre un autre.

« Le jour est venu, a-t-elle dit, où j'ai su que je ne pouvais plus supporter ça. J'étais si malheureuse, si vide ; je pensais qu'il allait me falloir vivre ainsi encore deux cents ans, ou même davantage, et j'avais envie de prendre les collines et de les lancer l'une contre l'autre. Ou d'entrer dans le chutoir de ma mère et

de le faire descendre tout droit au fond de la mer. J'ai fait une liste des façons dont je pouvais me tuer. Mais je savais que j'en serais incapable, de cette façon-ci ou de cette façon-là. Je voulais vivre. Mais je ne voulais pas vivre comme ça. »

Ce jour-là, a-t-elle continué, la demande d'âmes de Cul-de-Sac avait atteint Kansas Quatre. Mille corps inoccupés étaient disponibles là-bas et on avait besoin de matrices spirituelles pour en prendre possession. Sans la moindre hésitation Vox avait mis son nom sur la liste.

Il y a une constante migration d'âmes entre les mondes. À chacun de mes voyages j'en ai transporté des milliers, parties pleines d'espoir vers de nouveaux corps sur d'étranges planètes.

Chaque monde possède une réserve de corps en attente d'âmes de remplacement. La plupart ont été victimes d'une soudaine manifestation de violence. La vie est risquée à terre, et la mort rôde partout.

Récupérer et réparer un corps ne pose pas de problème, mais une fois l'âme envolée plus question d'en retrouver la jouissance. Aussi les corps vacants de ceux qui se noient, sont piqués par des insectes mortels, éjectés de véhicules, assommés par des branches leur ayant dégringolé sur la tête au cours de leur travail, sont recueillis et examinés. S'ils ne sont pas réparables, ils sont désassemblés et les parties utilisables mises de côté pour être logées dans d'autres corps. Mais s'ils peuvent retrouver leur intégrité, ils la retrouvent, et sont placés dans des chambres de conservation jusqu'à ce que de nouvelles âmes soient disponibles pour eux.

Et puis il y a ceux qui quittent leur corps volontairement, peut-être parce qu'ils en sont las, ou las de leur monde, et veulent bouger. Ceux-là s'engagent à occuper les corps en attente sur des mondes lointains, tandis que d'autres arrivent derrière eux pour occuper les corps qu'ils ont abandonnés. La façon la moins coûteuse de voyager entre les mondes est de renoncer à son corps et de passer à l'état de matrice, ce qui permet d'échanger une vie démoralisante contre une autre, inconnue. C'était ce que Vox avait fait. La souffrance et le désespoir l'avaient poussée à autoriser que l'essence de sa personne, tout ce qu'elle avait vu, senti, pensé ou rêvé, soit

transformé en un entrelacs d'impulsions électriques que l'*Épée-d'Orion* transporterait au cours de son voyage de Kansas Quatre à Cul-de-Sac. Un nouveau corps l'attendait là-bas. Son propre corps déserté restait en animation suspendue sur Kansas Quatre. Un jour il logerait peut-être quelque âme errante venue d'un autre monde ; ou bien, s'il n'était l'objet d'aucune demande, peut-être serait-il finalement désassemblé par les récupérateurs et ses différentes parties salutairement utilisées. Vox n'en saurait jamais rien ; Vox ne s'en soucierait jamais.

« Je peux comprendre que l'on ait envie d'échanger une vie malheureuse contre la possibilité d'en connaître une heureuse, j'ai dit. Mais pourquoi prendre le large à bord du vaisseau ? À quoi bon ? Pourquoi ne pas avoir attendu d'atteindre Cul-de-Sac ?

— Parce que c'était un supplice.

— Un supplice ? Quoi donc ?

— De vivre sous la forme d'une matrice. » Petit rire amer.

« Vivre ? C'est pire que ce que pourra jamais être la mort !

— C'est-à-dire ?

— Vous n'avez jamais été réduit à l'état de matrice, hein ?

— Non. J'ai choisi une autre façon de m'évader.

— Alors vous ne savez pas. Vous ne pouvez pas savoir. Vous avez un vaisseau plein de matrices entreposées sur circuits mais vous n'y comprenez rien. Imaginez que votre nuque vous démange, capitaine. Mais vous n'avez pas de bras pour vous gratter. Vous avez la cuisse qui se met à vous démanger. La poitrine. Vous êtes là avec des démangeaisons partout. Et vous ne pouvez pas vous gratter. Vous me comprenez ?

— Comment une matrice peut-elle éprouver une démangeaison ? Une matrice n'est qu'une structure d'impuls...

— Oh ! vous êtes impossible ! Vous êtes *stupide* ! Je ne parle pas de démangeaisons au sens littéral du terme. Je vous donne une approximation, un exemple. Parce que vous ne seriez jamais capable de comprendre la situation réelle. Voilà : vous êtes dans le circuit de stockage. Vous n'êtes qu'électricité. Telle est d'ailleurs la véritable nature de l'esprit : de l'électricité. Mais vous aviez autrefois un corps. Ce corps était doué de sensibilité. Il éprouvait des sensations. Vous vous en souvenez. Vous êtes

prisonnier. Un prisonnier se souvient de toutes sortes de choses qui étaient pour lui naturelles. Vous donneriez n'importe quoi pour sentir de nouveau le vent dans vos cheveux, le goût du lait rafraîchi, ou le parfum des fleurs. Ou même la douleur d'une coupure au doigt. La salinité de votre sang quand vous léchez la coupure. N'importe quoi. Je détestais mon corps. Voyez-vous ? Je ne songeais qu'à m'en débarrasser. Mais une fois celui-ci disparu, voilà que je regrettais les sensations qu'il me procurait. Je regrettais le poids de cette chair qui s'exerçait sur moi, me clouait au sol, cette chair pleine de nerfs, cette chair à même d'éprouver du plaisir. Ou de la douleur.

— Je comprends », j'ai dit, et je crois que j'étais sincère. « Mais le voyage jusqu'à Cul-de-Sac est court. Quelques semaines virtuelles et vous voilà arrivée, retirée des circuits de stockage et placée dans votre nouveau corps, et...

— Quelques semaines ? Pensez à cette démangeaison sur votre nuque, capitaine. Et à l'incapacité de vous gratter dans laquelle vous vous trouvez. Combien de temps pourriez-vous supporter ça, à votre avis, cette démangeaison constante ? Cinq minutes ? Une heure ? *Des semaines ?* »

Il me semblait qu'une démangeaison laissée sans remède devait disparaître d'elle-même, probablement au bout de quelques minutes. Mais ce n'était là qu'une impression personnelle. Je n'étais pas Vox ; je n'avais jamais été une matrice dans un circuit de stockage.

« Vous vous êtes donc échappée, j'ai dit. Comment ?

— Cela n'a pas été si difficile à trouver. Je n'avais rien d'autre à faire qu'à penser à ça. Vous vous alignez sur la polarité du circuit. C'est aussi une matrice, un réseau électrique qui vous retient dans un entrecroisement d'ondes. Vous changez l'alignement. C'est comme d'être ligoté et de faire glisser les cordes autour de vous jusqu'à ce que vous puissiez vous en extirper. Et alors vous pouvez aller où vous voulez. Vous vous connectez sur n'importe quel bioprocasseur à bord du vaisseau et vous y puisez l'énergie que ne vous fournit plus le circuit de stockage pour vous alimenter. Je peux me déplacer n'importe où dans ce vaisseau à la vitesse de la lumière. N'importe où. Le temps d'un clin d'œil pour vous, je suis allée partout. Jusqu'à la

pointe et sur le mât dehors, et en bas, dans les ponts inférieurs, dans les quartiers d'équipage, dans les endroits réservés à la cargaison, et même un peu plus loin, dans quelque chose qui est juste à l'extérieur du vaisseau mais n'est pas tout à fait réel, si vous voyez ce que je veux dire. Quelque chose qui a simplement l'air d'une charmille d'ondes de probabilité tissée autour de nous. C'est comme d'être un fantôme. Mais ça ne résout rien. Vous comprenez ? Le supplice continue. Vous voulez éprouver des sensations, mais c'est impossible. Vous voulez que le contact soit rétabli, vous réclamez vos sens, vos sources de données. C'est pourquoi j'ai essayé de m'introduire dans ce passager, vous comprenez ? Mais il n'a pas voulu se laisser faire. »

Je commençais enfin à comprendre.

Quand on est en route pour les mondes des cieux à titre de colon, ce n'est pas systématiquement sous forme de matrice. En général, quiconque a les moyens d'emmener son corps avec lui ne s'en prive pas ; mais relativement rares sont ceux qui ont les moyens. Ils voyagent en animation suspendue, le plus profond des sommeils. Nous ne transportons pas de passagers éveillés dans le Service, à aucun prix. Ils ne feraient que nous gêner, à fureter ici et là, à poser des questions, à exiger d'être servis et dorlotés. Ils briseraient la paix du voyage. Alors ils s'enfoncent dans leurs cercueils, leurs compartiments, et ils dorment tout le long du voyage, tous leurs processus vitaux interrompus, morts qui ne seront rendus à la vie que lorsque nous les aurons menés à destination.

Et la pauvre Vox, libérée de la prison de son circuit et avide de données sensorielles, avait tenté de se glisser dans le corps d'un passager.

Je l'ai écoutée, sombre et effaré, me raconter sa terrible odyssée à travers le vaisseau. Le moment où elle était sortie du circuit : la première anomalie que j'avais perçue, ce chatouillis, ce grignotement à la lisière de ma conscience.

Ses premiers instants de liberté avaient été grisants et joyeux. Puis était venue la découverte que rien n'avait vraiment changé. Elle était libre, mais toujours incorporelle, en proie à cette monstrueuse frustration qu'impliquait son insubstantialité, avide de contact. Peut-être un tel tourment

était-il commun parmi les matrices ; peut-être était-ce la raison pour laquelle, de temps en temps, elles s'échappaient comme Vox l'avait fait, parcourant les vaisseaux tels des esprits inquiets. C'était ce qu'avait dit Roacher. *Il arrive de temps en temps que quelqu'un dans les circuits de stockage ait envie de prendre le large, trouve un moyen de s'échapper et aille se balader dans le vaisseau. À la recherche d'un corps dans lequel s'enficher, voilà ce qui les intéresse. Ils peuvent s'introduire en moi, en Katkat, même en vous, capitaine. N'importe qui d'accessible, rien que pour sentir de nouveau de la chair autour d'eux. Oui.*

C'était la deuxième secousse, la plus forte, que Dismas et moi avions sentie, quand Vox, choisissant un passager au hasard, s'était glissée soudainement, sur une impulsion, à l'intérieur de son cerveau. Elle s'était tout de suite rendu compte de son erreur. Le passager, perdu dans je ne sais quels rêves que peuvent avoir les « suspendus », avait réagi à son intrusion par un violent sentiment d'épouvante. Il avait été pris de convulsions ; il s'était dressé, s'agrippant à l'appareillage qui le maintenait en vie, essayant désespérément de chasser le succube qui l'avait pénétré. Dans cette lutte frénétique il avait brisé l'enceinte dans son compartiment et trouvé la mort. Vox, dans sa fuite, effrayée, avait carambolé çà et là dans le vaisseau à la recherche d'un refuge, m'avait rencontré alors que je me tenais près de l'écran dans le Chas, et avait vainement tenté d'entrer dans mon esprit. Mais juste à ce moment-là la mort du passager avait été enregistrée par les palpeurs d'Henry Henry 49, et quand l'intelligence était entrée en contact avec moi pour me faire part du problème, Vox avait fui de nouveau et flotté comme une âme en peine qu'elle était jusqu'à mon retour dans ma cabine. Elle n'avait pas voulu tuer le passager, disait-elle. Sa mort la désolait. Elle se sentait quelque peu embarrassée à présent, et apeurée. Mais pas coupable. Elle niait sa culpabilité sur le ton du défi, ou presque. Il était mort ? Eh bien, il était mort. C'était vraiment dommage. Mais comment aurait-elle pu savoir qu'une telle chose allait se produire ? Elle ne faisait que chercher un corps où se réfugier. À l'entendre, je la percevais comme un être totalement différent de moi, versatile, instable,

peut-être violent. Et pourtant je me sentais une étrange parenté avec elle, voire une ressemblance. Comme si nous étions les deux parties d'un même esprit ; comme si elle et moi formions un seul et même être. J'avais du mal à comprendre pourquoi.

« Et maintenant ? j'ai demandé. Vous dites avoir besoin d'aide. Comment cela ?

— Laissez-moi entrer.

— Quoi ?

— Cachez-moi. En vous. S'ils me trouvent, ils me supprimeront. Vous l'avez dit vous-même, que ça pouvait se faire, qu'on pouvait me détecter, me maîtriser, me supprimer. Mais ça ne se produira pas si vous me protégez.

— Je suis le *capitaine* », ai-je répondu, frappé de stupéfaction.

« Oui.

— Comment puis-je...

— Ils vont tous me chercher. Les intelligences, les membres d'équipage. Ça les effraie, de savoir qu'il y a une matrice en liberté. Ils voudront me détruire. Mais s'ils ne peuvent pas me trouver, ils commenceront à m'oublier au bout de quelque temps. Ils penseront que j'ai filé dans l'espace, ou quelque chose dans ce genre. Et si je suis enfichée en vous, personne ne sera capable de me trouver.

— J'ai une responsabilité à...

— Je vous en prie. Je pourrais aller trouver l'un des autres, peut-être. Mais je me sens plus proche de vous. Je vous en prie, je vous en prie.

— Plus proche de moi ?

— Vous n'êtes pas heureux. Pas à votre place. Ni ici ni n'importe où ailleurs. Vous n'êtes pas intégré, pas plus que je ne l'étais sur Kansas Quatre. Je l'ai senti dès mon premier contact avec votre esprit. Vous êtes nouveau dans le grade de capitaine, exact ? Et les autres à bord vous mènent la vie dure. Pourquoi vous soucier *d'eux* ? Sauvez-moi. Nous avons plus de choses en commun que vous n'en avez avec eux. C'est oui ? Vous ne pouvez pas les laisser me supprimer comme ça. Je suis jeune. Je n'avais pas l'intention de faire de mal à qui que ce soit. Tout ce que je veux, c'est atteindre Cul-de-Sac et être placée dans le

corps qui m'attend. Un nouveau départ, mon premier départ, en fait. Vous voulez bien ?

— Pourquoi vous embêter à demander la permission ? Vous pouvez entrer en moi par ma prise quand vous voulez, non ?

— L'autre en est mort.

— Il était en animation suspendue. Vous ne l'avez pas tué en entrant en lui. Ça a été la surprise, la frayeur. Il s'est tué en se débattant et en bousillant son compartiment.

— Quand même. Je ne veux pas retenter l'expérience, pas avec un hôte réticent. Il me faut votre accord, ou je n'entre pas. »

Je suis resté silencieux.

« Vous voulez bien m'aider ?

— Venez », je lui ai dit.

8.

Aucune différence avec n'importe quelle autre connexion : une liaison électrochimique d'esprit à esprit, un branchement par l'entremise de la douille-implant à la base de ma nuque. Le genre de chose que deux personnes désirant entrer en communion pourraient faire. Sauf que nous ne nous sommes pas servis d'une fiche. Nous avons sauté tout le rituel compliqué consistant à vérifier voltages et largeurs de bandes et à choisir le transformateur-adaptateur approprié. Elle pouvait faire tout cela, simplement en s'accordant aux potentiels suscités. J'ai ressenti un bref élancement, et elle était en moi.

« Respirez, a-t-elle dit. Respirez profondément. Emplissez vos poumons. Frottez-vous les mains. Touchez-vous les joues. Grattez-vous derrière l'oreille gauche. S'il vous plaît. S'il vous plaît. Il y a tellement longtemps que je n'ai pas *senti* quelque chose. »

Sa voix paraissait la même, à la fois réelle et irréelle. Elle ne possédait aucune substance, aucune densité dans le timbre, ne donnant nullement l'impression d'être produite par les vibrations de cordes vocales au sommet d'une colonne d'air. Et

pourtant elle était distincte, ferme, substantielle à un certain niveau d'immatérialité ; c'était une vraie voix à tous les points de vue, sauf qu'il n'y avait aucun sujet parlant pour l'émettre. Je suppose que durant le temps où elle se trouvait en dehors de moi, elle avait eu besoin de faire pénétrer un brin d'elle-même à l'intérieur de mon système nerveux pour lui donner corps. À présent ce n'était plus nécessaire. Mais je percevais toujours cette voix comme provenant du monde extérieur, même si Vox avait élu résidence en moi.

Elle débordait d'envies.

« Buvez un verre d'eau, m'a-t-elle enjoint. Mangez quelque chose. Pouvez-vous faire craquer vos phalanges ? Faites-le, oh ! faites-le ! Mettez votre main entre vos jambes et serrez. Il y a tellement de choses que j'ai envie de sentir. Vous avez de la musique ici ? Faites-moi entendre de la musique, voulez-vous ? Quelque chose de fort, quelque chose de vraiment costaud. »

J'ai obtempéré. Petit à petit elle s'est calmée.

J'étais moi-même étrangement calme. Je n'avais pas particulièrement conscience de sa présence en moi : aucune pression inhabituelle dans mon crâne, pas de frissons le long de la colonne vertébrale. Le flux de ses pensées et les miennes ne se mélangeaient pas. Elle ne paraissait pas avoir un quelconque moyen de contrôler les mouvements ou les réactions de mon corps. À cet égard notre contact était moins intime que l'aurait été toute communion humaine par enfichage. Mais cela, devais-je bientôt découvrir, relevait d'un choix de sa part. Nous n'allions pas rester longtemps aussi soigneusement compartimentés.

« Ça va mieux pour vous à présent ? j'ai demandé.

— J'ai cru que j'allais devenir folle. Si j'étais restée sans sentir de nouveau quelque chose.

— Vous pouvez sentir des choses maintenant ?

— À travers vous, oui. Tout ce que vous touchez, je le touche.

— Vous savez que je ne peux pas vous cacher longtemps. On me retirera le commandement, si on me prend à abriter une fugitive. Ou pire.

— Vous n'avez plus besoin de me parler à haute voix.

— Je ne comprends pas.

— Contentez-vous d'*émettre*. Nous avons le même système nerveux maintenant.

— Vous pouvez lire mes pensées ? » j'ai dit, toujours à haute voix.

« Pas vraiment. Je ne suis pas reliée aux centres cérébraux supérieurs. Mais je capte tout ce qui est d'ordre moteur, sensoriel. Et je saisis les subvocalisations. Vous savez de quoi il s'agit ? Je peux entendre vos pensées si vous le voulez. C'est comme d'être en communion. Vous êtes-vous déjà trouvé en communion ?

— De temps en temps.

— Alors vous savez. Ouvrez-moi simplement le canal. Vous ne pouvez pas vous balader dans le vaisseau en parlant à haute voix à quelqu'un d'invisible, tout de même. *Transmettez-moi* quelque chose. Ce n'est pas difficile.

— Comme ceci ? » j'ai dit en visualisant un paquet d'informations verbales qui glissaient le long de mes canaux mentaux.

« Vous voyez ? Vous pouvez y arriver !

— Quand même. Vous ne pouvez pas rester longtemps comme ça avec moi. Il faut que vous en preniez conscience. »

Elle a ri. Impossible de s'y tromper, c'était un rire silencieux mais indubitable. « Vous avez l'air si sérieux. Je parie que vous êtes encore tout surpris de m'avoir recueillie d'entrée de jeu.

— Assurément. Pensiez-vous que je le ferais ?

— Absolument. Dès le premier instant. Vous êtes quelqu'un de fondamentalement bon.

— Vraiment, Vox ?

— Vraiment. Il suffit que vous vous laissiez aller. » De nouveau ce rire silencieux. « Je ne sais même pas votre nom. Je suis ici à l'intérieur de votre tête et je ne sais pas votre nom.

— Adam.

— C'est un joli nom. C'est un nom de la Terre ?

— Un ancien nom de la Terre, oui. Très ancien.

— Et vous êtes originaire de la Terre ?

— Non. Sinon dans le sens que nous sommes tous originaires de la Terre.

— D'où alors ?

— J'aimerais autant ne pas parler de ça. »

Elle a médité ma réponse. « Vous détestiez tant que ça l'endroit où vous avez grandi ?

— Je vous en prie, Vox...

— Bien sûr que vous le détestiez. Tout comme je détestais Kansas Quatre. Nous sommes de la même espèce, vous et moi. Du pareil au même. Vous êtes toute prudence et moi tout impulsivité. Mais à part ça nous sommes pareils. C'est pourquoi nous nous entendons si bien. Je suis heureuse de vous avoir pour compagnon, Adam. Vous ne me chasserez pas, n'est-ce pas ? Nous nous appartenons mutuellement. Vous me laisserez rester jusqu'à ce que nous ayons atteint Cul-de-Sac. Je sais que vous le ferez.

— Peut-être que oui. Peut-être que non. » Je n'avais aucune certitude, ni dans un sens ni dans l'autre.

« Oh ! vous le ferez. Vous le ferez, Adam. Je vous connais mieux que vous ne vous connaissez vous-même. »

9.

C'est ainsi que cela a commencé. J'étais dans quelque nouveau royaume en dehors de la perception bien établie que j'avais de moi-même, tellement au-delà de ce que je tenais pour une conduite appropriée que je n'arrivais même pas à ressentir de l'étonnement devant ce que j'avais fait. Je l'avais recueillie, c'était tout. Une étrangère dans ma tête. Elle s'était tournée vers moi, avait fait appel à moi, et je l'avais recueillie. Comme si son imprudence avait été contagieuse. Et bien que n'ayant aucune intention de l'abriter plus longtemps qu'il n'était nécessaire, je pouvais déjà voir que je n'allais rien faire pour l'expulser tant que son salut ne serait pas assuré.

Mais comment allais-je la cacher ?

Elle était peut-être invisible, mais pas indécelable. Et tout le monde dans le vaisseau serait à sa recherche.

Il y avait seize membres d'équipage à bord qui redoutaient une matrice en liberté comme s'il s'était agi d'un vampire. Ils la

traqueraient tant qu'ils ne l'auraient pas reprise. Et pas seulement l'équipage. Les intelligences seraient aux aguets elles aussi, non sous l'effet d'une peur quelconque mais simplement par conscience professionnelle : elles n'avaient rien à craindre de Vox mais elles tiendraient à ce que les manifestes correspondent au détail du chargement quand nous atteindrions notre destination.

L'équipage ne me faisait pas confiance pour commencer. J'étais trop jeune, trop neuf, trop inexpérimenté, trop *gentil*. J'étais tout à fait le genre d'individu susceptible de donner asile à une fugitive. Et il était tout à fait probable que sa présence en moi serait évidente pour les autres d'une quelconque façon non apparente pour moi. Quant aux intelligences, elles avaient accès à toutes sortes de données en tant que cela faisait partie de leurs opérations d'entretien habituelles. Peut-être pourraient-elles mesurer d'infimes changements psychologiques, des différences dans mes temps de réaction ou mon fonctionnement circulatoire, qui les mettraient sur la voie de la vérité. Comment savoir ? Il me faudrait être constamment en garde contre la découverte de la compagne secrète de ma conscience.

La première mise à l'épreuve s'est produite une heure après l'entrée de Vox en moi. Le voyant communication s'est allumé et j'ai entendu la musique lointaine de l'intelligence de service.

Il s'agissait cette fois de Jason 612, qui prenait son service en fin de journée. Rayonnement doré, musique profonde et vibrante. Les Jason ont tendance à être plus brusques et moins condescendants que les Henry, et en général je les préfère. Mais il était désormais terrifiant de voir cette lumière, d'entendre cette musique, de savoir que l'intelligence du vaisseau voulait me parler. J'ai eu un mouvement de recul embarrassé, comme il arrive lorsqu'on essaie d'éviter une confrontation face à face avec quelqu'un.

Mais bien sûr l'intelligence n'avait pas de face à affronter. L'intelligence n'était qu'une voix qui sortait d'un haut-parleur, et un bouillon d'impulsions magnétiques quelque part au niveau des commandes du vaisseau. N'empêche que je percevais à présent Jason 612 sous la forme d'un grand œil rougeoyant qui me traversait jusqu'à cette Vox que je cachais.

« Qu'y a-t-il ? j'ai demandé.

— Récapitulatif, capitaine. Concernant le passager décédé et la matrice portée disparue. »

Tout au fond de moi j'ai senti comme un rapide plongeon, puis la peau de mes bras et de mes épaules s'est enflammée à mesure que la chimie de la peur déferlait dans mes veines en vagues furieuses. C'était Vox, je le savais, qui, prise de panique, ouvrait les robinets de mon système hormonal. Exactement ce que j'avais craint. Comment Jason 612 pourrait-il manquer de remarquer le torrent de cette réaction endocrinienne ?

« Allez-y », j'ai fait, aussi froidement que possible.

Mais remarquer était une chose, interpréter les données en était une autre. Les fluctuations du débit endocrinien d'un être humain pouvaient avoir nombre de causes. Pour ma conscience inquiète tout était signal éclatant de ma culpabilité. Jason 612 n'a pas donné la moindre indication d'un quelconque soupçon.

L'intelligence a énoncé : « Le passager décédé est un certain Hans Eger Olafssen, 54 ans, né à...

— Laissons ces détails. Vous pourrez toujours me fournir un imprimé à ce sujet.

— La matrice portée disparue, a poursuivi imperturbablement Jason 612. Leeleaine Eliani, 17 ans, née à Kansas Quatre, destination : Cul-de-Sac, archipel de Vainegloire, Contrat de Transmission n° D-14871532, en date du 27^e jour du 3^e mois de...

— Là encore, un imprimé suffira, j'ai abrégé. Ce que je veux savoir, c'est où elle est à présent.

— Cette information n'est pas disponible.

— Ce n'est pas une réponse très satisfaisante, Jason 612.

— Impossible d'en fournir une meilleure pour l'instant, capitaine. Les circuits traceurs ont été mis en route et restent en mode de recherche.

— Et ?

— Nous n'avons aucune donnée sur la localisation présente de la matrice portée disparue. »

À l'intérieur de moi Vox a immédiatement réagi à la calme et neutre déclaration de l'intelligence. L'expression hormonale de la peur a fait place à celle du soulagement. Ma peau en feu s'est

tout de suite mise à refroidir. Jason 612 allait-il remarquer cela aussi et, à partir de ce petit indice, être capable d'assembler l'infrastructure de mes réactions physiques en une séquence qui révélerait ma criminelle violation des règlements ?

« Ne vous détendez pas si vite, j'ai silencieusement intimé à mon hôte. Il se peut que ce soit un piège. »

À Jason 612 j'ai demandé : « De quelles données *disposez-vous*, alors ?

— Nous savons deux choses : le moment où la matrice Eliani a réussi à neutraliser son circuit de stockage et le moment de sa tentative présumée de pénétration dans le système nerveux du passager en animation suspendue Olafssen. Là s'arrêtent les données que nous avons pu recueillir.

— Sa tentative *présumée* ? je me suis étonné.

— Il n'y a pas de preuve, capitaine.

— Les convulsions d'Olafssen ? La démolition de son compartiment ?

— Nous savons qu'Olafssen a réagi à un stimulus électrique, capitaine. La source de ce stimulus est impossible à déceler, bien qu'il y ait présomption qu'elle venait de la matrice portée disparue Eliani. C'est ce qu'aura à déterminer l'enquête à venir. Il n'entre pas dans mes responsabilités d'établir des relations causales définitives. »

Une formulation typique de la série des Jason, j'ai pensé.

« Vous n'avez aucun moyen décisif de repérer les mouvements de la matrice Eliani, c'est cela que vous êtes en train de m'expliquer ?

— Nous avons affaire à des impédances infinitésimales, capitaine. En période de fonctionnement ordinaire du vaisseau, il est très difficile de distinguer la manifestation d'une matrice des tensions et impulsions normales dans l'ensemble du système électrique.

— Vous voulez dire qu'il faudrait quelque chose d'aussi gros qu'une tentative de la matrice pour regagner son circuit de stockage pour que ce soit enregistrable par le système de surveillance ?

— Très vraisemblablement, capitaine.

— Y a-t-il quelque raison de penser que la matrice Eliani se

trouve encore à bord du vaisseau ?

— Il n'y a aucune raison de penser qu'elle ne s'y trouve pas, capitaine.

— En d'autres termes, vous ne savez rien de rien concernant la matrice Eliani.

— Je vous ai fourni toutes les informations disponibles à ce sujet. Les recherches continuent, capitaine.

— Vous croyez toujours que c'est un piège ? m'a demandé Vox.

— Ça se présente de mieux en mieux. Mais taisez-vous et évitez de me déranger, voulez-vous ? »

Je me suis adressé à l'intelligence. « Très bien, tenez-moi informé de l'évolution de la situation. Pour l'instant, je vais dormir, Jason 612. Envoyez le rapport de fin de journée, et ouste, laissez-moi tranquille.

— Très bien, capitaine. Cinquième jour virtuel de voyage. Position du vaisseau : seize unités au-delà de la dernière escale, Kansas Quatre. Rendez-vous prévu avec les forces-relais au point de rotation de Dernière Thulé effectué avec succès à l'heure de... »

L'intelligence a débité son discours d'une voix monotone : le rapport habituel sur le train-train de la journée, brisé par deux entrées nouvelles, l'une concernant la perte d'un passager, l'autre l'évasion d'une matrice, avant de revenir aux informations courantes – niveaux en combustible, évaluation de la vitesse et tout le reste. À la fin des quatre premières journées de voyage j'avais solennellement essayé d'absorber tout le flot de cette récitation rituelle du journal de bord comme si mon statut de capitaine dépendait de sa mémorisation, mais ce soir-là j'ai à peine écouté et presque manqué ma réplique quand est venu le moment de donner mon approbation avant de décrocher pour la nuit. Vox a dû me secouer pour m'avertir que l'intelligence attendait quelque chose. J'ai donné à Jason 612 le signal de validation-et-décrochage et j'ai eu le plaisir d'entendre diminuer sa musique au moment où il coupait le contact.

« Qu'est-ce que vous en pensez ? a demandé Vox. Il ne sait pas, n'est-ce pas ?

— Pas encore.

- Vous êtes vraiment du genre pessimiste, non ?
- Je pense qu'il est possible que nous réussissions notre coup, je lui ai rétorqué. Mais si nous sommes trop confiants, c'est la fin. Tout le monde sur ce vaisseau veut savoir où vous êtes. Au moindre faux pas nous plongeons tous les deux.
- D'accord. Inutile de me faire un sermon.
- Je ne m'y risquerai pas. Dormons un peu à présent.
- Je n'ai pas besoin de dormir.
- Moi si.
- On ne peut pas bavarder un peu avant ?
- Demain. »

Mais bien sûr, impossible de trouver le sommeil. J'avais une conscience trop aiguë de l'étrangère qui m'habitait, rôdant peut-être à ce moment précis dans les endroits les plus secrets de ma psyché. Ou attendant d'envahir mes rêves une fois que je serais parti à la dérive. Pour la première fois je songeais que je pouvais sentir sa présence même lorsqu'elle était silencieuse : un nœud brûlant d'identité qui faisait pression sur le mur de mon cerveau. Peut-être était-ce un effet de mon imagination. J'étais raide, tendu, aussi éveillé que j'aie jamais pu l'être. Au bout d'un moment j'ai dû appeler Jason 612 pour lui demander de me mettre sous induction. Ce qui n'a pas empêché mon sommeil d'être agité quand il est venu.

10.

Jusque-là j'avais pris presque tous mes repas dans mes quartiers. Cela me paraissait un moyen d'exercer mon autorité, ou du moins ce que j'en avais, à bord du vaisseau. Par mon absence dans la salle à manger je créais une présence, celle du capitaine austère et distant : et j'évitais l'embarras d'avoir à m'asseoir à la place du commandant en face d'hommes qui étaient mes supérieurs en tout. Ce n'était pas pour moi un grand sacrifice. Mes quartiers étaient plus que confortables, la nourriture était la même qu'à la salle à manger, le servo-steward qui l'apportait était silencieux et efficace. La question de

l'isolement ne se posait pas. J'avais toujours eu un côté solitaire, comme c'est le cas de la plupart de ceux qui font partie du Service.

Mais quand je me suis réveillé le lendemain matin, après ce qui m'avait paru une nuit sans fin, je me suis rendu à la salle à manger pour le petit déjeuner.

Cela n'avait rien d'un changement délibéré de politique, d'une décision atteinte après mûre réflexion. Ce n'était même pas une décision. Rien que Vox ait suggéré non plus, bien que je sois sûr qu'elle en était l'inspiratrice. Ce fut pur automatisme. Je me suis levé, douché, habillé. J'avoue que j'avais tout oublié des événements de la veille. Vox ne se manifestait pas en moi. C'est seulement sous la douche, alors que je me livrais au doux réconfort de la vibration ultrasonique, que je me suis souvenu d'elle : vint alors la sensation d'être à deux endroits à la fois, et, immédiatement après, un sentiment de honte pour le moins bizarre parce que j'étais nu. Ces deux impressions furent très fugitives. Mais elles me remirent en tête cette chose extraordinaire que j'avais réussi à supprimer pendant quelques minutes, à savoir que je n'étais plus seul dans mon corps.

Elle n'a rien dit. Moi non plus. Après l'ahurissante alliance de la veille je n'aspirais, semblait-il, qu'à me retirer dans l'informulé, l'impensé, une sorte de conscience automate. Le besoin de me sustenter m'a pris et j'ai appelé un pisteur pour me conduire à la salle à manger. Quand j'ai quitté ma cabine j'ai été surpris de rencontrer mon servo-steward, qui arrivait avec mon plateau. Peut-être a-t-il été tout aussi surpris de me voir sortir, bien que sa face de métal sans expression n'exprimât rien de ses sentiments.

« Je prendrai mon petit déjeuner dans la salle à manger aujourd'hui, lui ai-je dit.

— Très bien, mon commandant. »

Mon pisteur est arrivé. Je me suis installé dans son siège et il m'a aussitôt emporté vers la salle à manger sur son coussin d'air.

La salle à manger de l'*Épée-d'Orion* est une pièce magnifique à l'extrémité du Pont Équipage, côté Chas, avec une paroi de verre qui donne à voir toutes les lumières des deux. Par quelque

caprice des architectes cette paroi se trouve au-dessous de nous lorsque nous sommes assis, de sorte que les étoiles et leurs mondes à l'attache dérivent sous nos pieds. Les autres parois sont de quelque métal argenté incrusté de fines volutes d'or, le tout brillant du reflet des amas d'étoiles en mouvement. Au centre se dresse une table de pierre noire, avec des places assignées à chacun des dix-sept membres de l'équipage. C'est un endroit splendide malgré son léger ridicule, un rappel éclatant de la richesse et de la puissance du Service.

Trois de mes compagnons de bord étaient à leur place quand je suis entré. Pedregal était présent, le subrécargue, un homme caillé et renfrogné dont la grosse tête formant dôme paraissait surgir directement de ses épaules. Il y avait aussi Fresco, mince et insaisissable, le navigateur, un être leste, à la peau sombre, qui changeait de sexe d'un voyage à l'autre, m'avait-on dit, passant du masculin au féminin en un va-et-vient obéissant à quelque rythme particulier. La troisième personne était Raebuck, dont la sphère d'attributions concernait les communications, un homme plus âgé dont le regard froid, impassible, exprimait l'ironie ou la menace, je n'ai jamais pu savoir quoi exactement.

« Tiens, voilà le capitaine, a dit tranquillement Pedregal. Qui nous fait l'honneur d'une de ses rares visites. »

Tous trois m'ont regardé avec cette curieuse intensité évaluatrice que j'en venais à interpréter comme une composante inévitable de ma vie à bord du vaisseau : une brimade continue infligée à tout nouveau venu dans le Service, une interminable recherche de l'endroit qui était le plus vulnérable. Le mien faisait un parsec de largeur et j'étais certain qu'ils le découvriraient tout de suite. Mais j'étais bien décidé à rendre regard pour regard, stratagème pour stratagème, mise à l'épreuve pour mise à l'épreuve.

« Bonjour, messieurs », j'ai dit. Puis, tournant un regard assuré vers Fresco, j'ai ajouté : « Bonjour, Fresco. »

J'ai pris place au bout de la table et sonné pour être servi.

Je commençais à comprendre pourquoi j'étais sorti de ma cabine ce matin-là. C'était en partie un reflet de la présence de Vox en moi, une expression de cette nouvelle composante, faite

de fougue et d'impulsivité, qui était entrée en moi avec elle. Mais c'était essentiellement, je le voyais à présent, un stratagème personnel, ourdi à quelque niveau souterrain inaccessible de mon double esprit. Afin de cacher Vox plus efficacement, il me fallait prendre l'offensive : plutôt que de rester tapi dans ma cabine, avec le risque d'éveiller ainsi de dangereux soupçons chez mes compagnons de bord, je devais me montrer, faire de la provocation, presque afficher ce que j'avais fait, et me mêler à eux, me comportant comme si tout était normal et les forçant à le croire. Une telle agressivité n'était pas dans mon tempérament. Mais peut-être pouvais-je puiser sur certaines réserves fournies par Vox. Dans le cas contraire, nous étions perdus.

Raebuck a dit, ne s'adressant à personne en particulier : « Je suppose que les événements fâcheux d'hier ne sont pas étrangers au besoin de compagnie qu'éprouve le capitaine. »

Je l'ai regardé bien en face. « J'ai toute la compagnie qu'il me faut, Raebuck. Mais je reconnais que ce qui s'est passé hier est fâcheux.

— Une sale affaire », a surenchéri Pedregal en secouant pesamment sa tête sans cou. « Et bizarre, de surcroît. Une matrice essayant d'infiltrer un passager. Je n'ai jamais vu ça. Et perdre le passager, en plus – voilà qui est moche. Très moche.

— Ce sont des choses qui arrivent, de perdre un passager, a dit Raebuck.

— Il y a longtemps que ce n'est pas arrivé sur un de mes vaisseaux, a précisé Pedregal.

— On en a perdu toute une journée sur l'*Empereur-de-Callisto*, a rappelé Fresco. Vous connaissez l'histoire ? Il y a trente ans de cela. On faisait le trajet Van Buren-l'amas de San Pedro. On s'est ramassé une pulsation de supernova et l'intelligence de service a eu des ratés. Elle a lâché une masse de sels d'aluminium dans les tubes d'alimentation et a tué quinze ou seize passagers. J'ai vu les corps avant qu'ils aillent dans le convertisseur. Irrécupérables, qu'ils étaient.

— Oui, a fait Raebuck. J'en ai entendu parler. Et puis il y a eu la *Reine-Astarté* deux ou trois ans après. Sous le commandement de Tchelitchev, une petite Russe aux yeux verts

d'un des mondes de la Troïka. Ils faisaient un inventaire de routine, deux chiffres ont été intervertis et un signal erroné de livraison est passé. Je crois qu'il y a eu six morts, transvasement prématuré, asphyxie. Tchelitchev a pris ça mal. *Très mal*. C'est toujours comme ça avec les commandants.

— Et puis cette fois sur l'*Hécube*, a enchaîné Pedregal. Pas un de mes vaisseaux, Dieu merci. C'est le capitaine qui a perdu les pédales. Il trouvait le vaisseau trop calme, il a tenu à voir des passagers bouger dans le décor et s'est mis à les réveiller... »

Raebuck a sursauté. « Vous êtes au courant ? Je croyais que c'était censé avoir été étouffé.

— Les choses s'ébruitent », a répliqué Pedregal avec un petit sourire narquois. « Le capitaine s'appelait Catania-Szu, je crois, un type de Meditteraneo, très nerveux, comme ils le sont tous là-bas. J'étais alors sur le *Valparaiso*, qui venait de quitter Mendax Neuf pour Charybde et Scylla et les points voisins. C'est quand on s'est arrêté pour livrer un chargement dans le système de Sénèque que j'ai appris toute l'histoire. D'un commis du nom de...

— Vous étiez sur le *Valparaiso* ? a demandé Fresco. Ce n'était pas le vaisseau qui avait une matrice en liberté lui aussi, il y a de ça dix ou douze ans ? Une vraie mangeuse d'âme, d'après le rapport...

— Je n'y étais plus à ce moment-là, a dit Pedregal en agitant une main molle. Mais j'en ai entendu parler. On arrive à tout savoir sur tout, quand on livre un chargement. Mangeuse d'âme, dites-vous, ça me rappelle la fois... »

Et il s'est lancé dans une histoire d'horreur ayant pour cadre une station de rotation dans un lointain quadrant de la galaxie. Mais il n'en était qu'à la moitié de son récit quand Raebuck l'a interrompu avec une histoire encore plus sanglante, jusqu'à ce que Fresco, bouillant d'impatience, intervienne à son tour pour parler d'un vaisseau infesté de trois matrices en liberté à la fois. Il ne faisait pas de doute que tout ceci était une mise en scène destinée à mon édification, une façon de me montrer que de tels événements étaient pris très au sérieux dans le Service, et que les capitaines sous qui ils se produisaient se trouvaient définitivement marqués en noir dans le folklore des vaisseaux

stellaires. Mais leurs tentatives pour m'inquiéter, si c'était bien cela qu'ils avaient en tête, ne m'ont pas intimidé. Vox, silencieuse à l'intérieur de moi, me communiquait une étrange confiance qui me permettait d'ignorer les plus sombres implications de ces anecdotes.

Je me suis contenté d'écouter, jouant mon rôle : celui du néophyte fasciné par les abîmes d'expérience que traduisaient leurs récits.

Puis j'ai dit enfin : « Quand des matrices s'échappent, combien de temps réussissent-elles à rester en liberté généralement ? »

— Généralement une heure ou deux, a répondu Raebuck. En se baladant dans le vaisseau, elles laissent une traînée électrique. On les suit, on bloque les voies d'accès derrière elles et on finit par les coincer dans un cul-de-sac. Ensuite ce n'est pas difficile de les remettre en bouteille.

— Et si elles se sont enfichées dans un membre de l'équipage ?

— Il est encore plus facile de les trouver. »

Jouant d'audace, j'ai demandé : « Y a-t-il eu un cas où une matrice en liberté s'est enfichée dans un membre de l'équipage et a réussi à rester cachée ? »

— Jamais », a laissé tomber une nouvelle voix. C'était celle de Roacher, qui venait d'entrer dans la salle à manger. Il se tenait à l'autre bout de la longue table, ses étranges yeux luminescents, durs et inquisiteurs, fixés sur les miens. « Si maligne que puisse être la matrice, l'hôte trouvera tôt ou tard le moyen d'appeler à l'aide.

— Et si l'hôte décide de ne pas appeler à l'aide ? » j'ai continué.

Roacher m'a attentivement observé.

Avais-je poussé la hardiesse trop loin ? En avais-je trop dit ?

« Mais ce serait une violation du règlement ! » a-t-il rétorqué d'un ton faussement scandalisé. « Ce serait une action criminelle ! »

11.

Elle m'a demandé de l'emmener astromarcher, pour lui montrer le Grand Large dans toute sa splendeur.

C'était le troisième jour de son confinement en moi. La vie à bord de l'*Épée-d'Orion* était retombée dans la routine ou, pour être plus précis, s'était installée dans une nouvelle routine dont la présence à bord d'une matrice en liberté non détectée et apparemment non détectable constituait une composante constante.

Comme Vox l'avait pressenti, il y avait ceux qui en étaient rapidement venus à croire que la matrice disparue avait dû filer dans l'espace, puisque les intelligences perpétuellement vigilantes du vaisseau ne pouvaient en trouver la moindre trace. Mais il y en avait d'autres qui ne cessaient de regarder par-dessus leur épaule, au sens propre ou figuré, comme s'ils s'attendaient à une tentative de la fugitive pour s'infiltrer inopinément dans les prises vertébrales qui donnaient accès à leur système nerveux. Ils se comportaient exactement comme si le vaisseau était hanté. Pour apaiser les inquiets, j'ai ordonné des balayages ininterrompus des circuits, chargés de signaler toute impulsion vagabonde et toute surtension erratique. Chaque phénomène électrique anormal était l'objet d'une enquête en règle, et, bien sûr, aucune de ces enquêtes ne conduisait à quoi que ce fût de significatif. Maintenant que Vox avait sa résidence dans mon cerveau plutôt que dans l'installation électrique du vaisseau, elle échappait à toute investigation de ce type.

Quelqu'un soupçonnait-il la vérité ? C'était là une question à laquelle je n'avais aucun moyen de répondre. Peut-être Roacher ; mais il ne faisait rien pour me dénoncer, pas plus qu'il ne se risquait à seulement soulever le problème de la matrice portée disparue depuis cette séance dans la salle à manger. Peut-être ne savait-il rien ; peut-être savait-il tout et s'en moquait ; peut-être gardait-il tout simplement son opinion pour lui pour l'instant. Je n'avais aucun moyen de m'en assurer.

Je m'habituais à ma double vie, et à ma duplicité journalière.

Vox en était rapidement venue à m'apparaître comme faisant autant partie de moi que mon bras ou ma jambe. Quand elle se taisait – et souvent je n'entendais rien d'elle durant des heures d'affilée – je n'étais pas plus conscient de sa présence que je ne l'étais, de n'importe quelle façon particulière, de mon bras ou de ma jambe ; mais je savais néanmoins qu'elle était là. Les frontières entre son esprit et le mien s'effaçaient progressivement. Elle apprenait à m'infiltrer. J'avais parfois l'impression que nous étions colocataires du même domicile plutôt qu'occupant permanent pour ce qui me concernait et hôte pour ce qui la concernait. J'en arrivais à concevoir mon propre esprit comme quelque chose qui ne différait pas notablement du sien, un simple réseau d'énergie électrique logé pour le moment dans le globe mou et humide qu'était le cerveau du capitaine de l'*Épée-d'Orion*. Chacun de nous, semblait-il, pouvait aller et venir à son gré dans le globe en question, apparaissant ou disparaissant comme un spectre, à la façon des matrices.

À d'autres moments c'était tout le contraire : je ne pensais nullement à elle et vaquais à mes occupations comme si rien n'avait changé pour moi. Puis j'avais soudain la surprise d'entendre Vox se rappeler à moi par un brusque commentaire, une brève question. Il me fallait apprendre à bien me garder de laisser voir ma réaction si cela arrivait en présence d'autres membres de l'équipage. Bien que personne ne pût entendre quoi que ce fût quand elle me parlait, ou que je lui parlais, je savais que ce serait la fin de notre mascarade si quelqu'un me surprenait en train de converser librement avec un compagnon invisible.

Le degré auquel elle avait pénétré mon esprit m'est devenu apparent lorsqu'elle m'a demandé d'aller astromarcher.

« Vous êtes au courant de ça ? » j'ai dit, au comble de l'ahurissement, car astromarcher, marcher parmi les étoiles, est le plaisir secret de la vie dans l'espace et j'ignorais moi-même tout de la question avant d'être engagé dans le Service.

Vox a paru stupéfaite de ma stupéfaction. Elle m'a tranquillement signalé que les détails de la chose étaient universellement connus. Mais quelque chose sonnait faux dans

son ton. Les rampants étaient-ils vraiment au fait de notre passe-temps particulier ? Ou avait-elle pris ce qu'elle en savait dans le champ, jusque-là privé, de ma conscience ?

J'ai choisi de ne pas lui poser la question. Mais il ne me plaisait guère de l'emmener avec moi dans le Grand Large, même si je commençais à en éprouver moi-même le besoin. Elle ne faisait pas partie de notre communauté. C'était une planétaire ; elle n'avait pas subi l'entraînement du Service.

Je lui ai expliqué cela.

« Emmenez-moi quand même, m'a-t-elle répondu. C'est pour moi une occasion qui ne se représentera jamais.

— Mais l'entraînement...

— Je n'en ai pas besoin. Du moment que vous, vous l'avez.

— Et si ce n'est pas suffisant ?

— Ça le sera. J'en suis persuadée, Adam. Il n'y a aucune raison d'avoir peur. Vous avez cet entraînement, non ? Et je suis vous. »

12.

Nous avons emprunté la voie de transit pour passer du Chas de l'aiguille au Pont Propulsion, où gît l'âme du vaisseau, perdue dans des rêves palpitants de galaxies lointaines tandis qu'elle nous entraîne toujours un peu plus loin dans la nuit sans fin.

Nous avons traversé des zones de complète obscurité et de lumière cascadante, des endroits où des spirales argentées éclataient en l'air comme autant d'aurores, des passages à la géométrie si folle qu'ils réveillaient les terreurs utérines chez quiconque les empruntait. Un vaisseau stellaire est la mère de tous les mystères. Vox restait tapie, paralysée par la crainte et l'admiration, à l'intérieur de cette portion de notre cerveau qu'elle avait faite sienne. Je sentais les fluctuations de son ébahissement, vague après vague, tandis que nous nous enfoncions dans les profondeurs du vaisseau.

« Vous êtes vraiment sûre de vouloir faire ça ? j'ai demandé.

— Oui ! s'est-elle écriée fougueusement. Continuez d'avancer !

— Il y a la possibilité que vous soyez repérée, je l'ai avertie.

— Il y a la possibilité que je ne le sois pas. »

Nous avons continué à descendre. À présent nous étions dans le royaume des trois unités de propulsion cyborgs, Gabriel, Banquo et Fleece. C'étaient trois membres de l'équipage que nous ne verrions jamais à la table de la salle à manger, car ils demeuraient ici, entre les parois du Pont Propulsion, enfichés en permanence, expédiant perpétuellement de l'énergie dans la vaste gueule du vaisseau. Je vous ai déjà parlé de notre dicton dans le Service, à savoir que lorsque vous y entrez, vous abandonnez votre corps et recevez votre âme. Pour la plupart d'entre nous ce n'est qu'une façon de parler : ce que nous abandonnons, quand nous disons définitivement adieu au plancher des vaches pour entrer dans nos nouvelles vies à bord des vaisseaux stellaires, n'est pas le corps lui-même mais les sordides petits besoins, les servitudes si chères aux rampants. Mais chez certains d'entre nous la renonciation prend un sens plus littéral. La chair est pour eux une entrave dénuée de sens ; ils s'en dépouillent complètement, sachant qu'elle ne leur est nullement nécessaire pour vivre pleinement leur vie de marins de l'espace. Ils se laissent transformer en extensions de la poussée stellaire. C'est d'eux que vient l'énergie brute servant à fabriquer les chevaux qui nous font fendre les cieux. Leur travail n'a pas de fin ; leur récompense est une espèce d'immortalité. Ce n'est pas un choix que je serais capable de faire, ni vous, je crois ; mais pour eux c'est le bonheur suprême. Sans doute possible.

« Déjà une autre sortie, capitaine ? » a demandé Banquo. Car j'étais venu ici dès le deuxième jour de voyage, désireux de profiter au plus vite du grand privilège du Service.

« Il y a du mal à ça ?

— Non, non, aucun mal, a dit Banquo. Ce n'est pas habituel, c'est tout.

— Alors tout va bien. Ça n'a aucune importance pour moi. »

Banquo est un ovoïde de métal étincelant de deux fois la taille d'une tête humaine, enfiché dans une fente dans la paroi.

À l'intérieur de l'ovoïde se trouve la matrice de ce qui fut jadis Banquo, sur un monde appelé Soleil Levant où la nuit est inconnue. Les aubes dorées et les jours rayonnants de Soleil Levant n'avaient apparemment pas suffi à Banquo. Ce que Banquo désirait, c'était être un ovoïde de métal étincelant, accroché à la paroi du Pont Propulsion à bord de l'*Épée-d'Orion*.

N'importe lequel des trois cyborgs pouvait arranger une marche dans les étoiles. Mais Banquo était celui qui avait fait cela pour moi la fois précédente et il semblait raisonnable de revenir le trouver. Il était le plus sympathique des trois. Il me faisait l'effet de quelqu'un d'aimable et d'accommodant. Gabriel, lors de ma première visite, m'avait paru austère, lointain, incompréhensible. C'est un ancien modèle qui avait vécu l'équivalent de trois vies humaines en tant que cyborg à bord des vaisseaux et il n'y avait plus grand-chose d'humain en lui. Fleece, beaucoup plus jeune, vive et primesautière, je m'en méfiais : en sa pétulance, elle risquait de repérer la passagère clandestine qui serait de la balade avec moi.

Il vous faut comprendre que lorsque nous astromarchons nous ne quittons pas effectivement le vaisseau, bien que nous en ayons l'impression. Si nous quittons le vaisseau ne serait-ce qu'un instant, nous serions aussitôt emportés et perdus à jamais dans les abysses célestes. Se rendre à l'extérieur d'un vaisseau des cieux ne ressemble en rien à une sortie hors d'un de ces vaisseaux lancés du sol qui se déplacent dans l'espace normal. Mais même si c'était possible, il n'y aurait aucun sens à quitter le vaisseau. Il n'y a rien à voir à l'extérieur. Un vaisseau stellaire se déplace au milieu de ténèbres rigoureusement vides.

Mais s'il n'y a rien à voir, cela ne signifie pas qu'il n'y ait rien dehors. Ce qu'il y a dehors, c'est tout l'univers. Si nous pouvions le voir pendant que nous voyageons dans l'espace particulier que sont les cieux, nous le trouverions aplati et courbe, de sorte que nous aurions l'illusion de tout voir à la fois, toutes les galaxies en leur immensité depuis le commencement des temps. C'est le Grand Large, la totalité du continuum. Nos écrans extérieurs nous le montrent en simulation, parce que nous avons parfois besoin de l'assurance qu'il est bien là.

Un vaisseau stellaire file le long de puissantes lignes de force

qui traversent ce vide immense comme les lignes de la rose des vents sur une carte maritime de l'ancien temps. Quand on marche dans les étoiles, on chevauche ces mêmes lignes, et on est retenu par elles, solidement soudé au vaisseau qui nous emporte à travers les cieux. On a l'impression de sortir dans l'espace ; on a l'impression de contempler le vaisseau, les étoiles, la totalité des mondes célestes. L'espace d'un moment on devient de petits vaisseaux stellaires accompagnant le grand dans sa course, notre mère à tous. C'est de la magie ; c'est une illusion ; mais c'est une magie approchant de si près ce que nous percevons comme étant la réalité qu'il est impossible de mesurer la différence, ce qui signifie qu'il n'y a effectivement aucune différence.

« Prête ? j'ai demandé à Vox.

— Absolument. »

J'hésitais encore.

« Vous en êtes *bien sûre* ?

— Allez, a-t-elle dit au comble de l'impatience. Lancez-vous ! »

Je me suis moi-même enfoncé la fiche dans la nuque. Banquo a procédé à l'alignement des impédances. S'il devait découvrir la passagère que je transportais, ce serait à ce moment-là. Mais il a semblé ne rien remarquer d'anormal. Il m'a interrogé ; je lui ai donné le signal qu'il attendait ; une sensation de chaleur m'a vrillé la nuque au moment où ma matrice neurale, et celle de Vox, se sont ruées à travers Banquo pour filer vers leur fusion avec l'âme du vaisseau.

Nous avons été saisis, emportés et engloutis par la force colossale qu'est le vaisseau. Nous avons été entraînés cul par-dessus tête dans les dédales de la machinerie, précipités d'un vecteur à l'autre, impitoyablement étirés, distendus par un flux inimaginable. Puis une immense clarté s'est déployée autour de nous, une clarté qui éclatait dans les cieux comme un gigantesque cri. Nous étions à l'extérieur du vaisseau. Nous marchions dans les étoiles.

« Oh », a-t-elle dit. Un doux cri d'oiseau. Le hoquet étouffé de l'émerveillement.

L'éblouissant manchon du vaisseau se détachait sur les

ténèbres célestes comme une ombre blanche. Le vaste cône de lumière froide s'étendait loin devant nous, majestueusement cambré vers la voûte des cieux, et se prolongeait derrière nous au-delà des limites de notre vision. La silhouette effilée du vaisseau était clairement visible en son sein, l'aiguille et son Chas, ses dix kilomètres de long entièrement et immédiatement perceptibles d'un seul coup d'œil.

Et il y avait les étoiles. Et il y avait les mondes des cieux.

L'effet de la propulsion stellaire est d'écraser les dimensions, de les faire se superposer. C'est ainsi que des espaces démesurés se trouvent réduits et que la galaxie peut être parcourue par des voyageurs humains. Il n'y a aucune logique, aucune linéarité séquentielle dans les cieux tels qu'ils apparaissent à nos yeux. Où que nous regardions nous voyons l'univers se replier sur lui-même, se révélant dans son intégralité en une série infinie d'infinis segments de lui-même. Chaque zone d'étoiles contient toutes les étoiles. Chaque portion de temps inclut tout le temps passé et tout le temps à venir. Ce que nous contemplons échappe totalement à notre compréhension, et c'est très bien ainsi ; car ce qui nous est donné, quand nous regardons les cieux à nu par le Chas du vaisseau, c'est le point de vue d'un dieu sur l'univers. Et nous ne sommes pas des dieux.

« Qu'est-ce que nous voyons ? » a murmuré Vox à l'intérieur de moi.

J'ai essayé de lui expliquer. Je lui ai montré comment définir sa position relative de façon qu'il y ait pour elle un haut et un bas, un avant et un arrière, un écoulement de temps et d'événements allant du commencement à la fin. J'ai désigné les coordonnées qui nous permettent de nous situer dans cette arène radicalement incompréhensible. J'ai trouvé des étoiles connues à son intention, des mondes connus, et les lui ai montrés.

Elle ne comprenait rien. Elle était complètement perdue.

Je lui ai dit qu'il n'y avait pas de honte à ça.

Je lui ai dit que j'avais été tout aussi désorienté lors de mon entraînement dans le simulateur. Que tout le monde l'était ; et que personne, dût-il passer un millier d'années à bord des vaisseaux qui sillonnaient les routes célestes, ne pourrait jamais

parvenir à autre chose qu'un ensemble de grossières équivalences et approximations pour ce qui était de la compréhension de ce que nous voyons quand nous astromarchons. Atteindre une compréhension véritable du phénomène est hors de portée des meilleurs d'entre nous.

Je la sentais se débattre comme un beau diable pour encaisser l'impact de tout ce qui jaillissait, tourbillonnait et fusait autour de nous. Son esprit était agile, bien qu'encore à demi formé, et je la sentais élaborer son propre système d'explications et d'hypothèses, ses analogies et équivalences. Je ne l'ai pas aidée davantage. Il valait mieux la laisser se débrouiller toute seule ; et de toute façon je n'étais plus en mesure de l'aider.

J'avais ma propre stupéfaction et ma propre désorientation à assumer en cette deuxième occasion qui m'était donnée de marcher dans les étoiles.

Une fois de plus j'ai contemplé la myriade de mondes en train de tourner sur leurs orbites. Je les voyais sans problème, tous ces petits globes brillants en rotation dans la vaste nuit du Grand Large : mondes rouges, bleus, verts, les uns s'offrant à mes yeux dans leur plénitude, les autres réduits à de minces croissants. Comme ils étaient fidèles aux chemins qui leur étaient assignés ! Comme ils se cramponnaient à leurs étoiles parentes !

Je me souvenais de la pitié, du chagrin qu'ils avaient éveillés en moi la fois précédente, il n'y avait de cela que quelques jours virtuels. Dire qu'ils étaient condamnés à suivre éternellement le même chemin autour de la même étoile, irrémédiablement prisonniers, soumis à l'absurde obligation de revenir perpétuellement sur leurs pas. De leur point de vue ils étaient peut-être de grands vagabonds, mais du mien ils m'étaient apparus comme les plus pitoyables des esclaves. D'où ma peine pour les mondes des cieux ; mais cette fois-ci, à ma grande surprise, je ne ressentais aucune pitié, seulement une forme d'amour. Il n'y avait pas de raison de s'attrister à leur sujet. Ils étaient ce qu'ils étaient, et il y avait une suprême justesse dans ces orbites immuables et les mouvements dociles qu'ils accomplissaient en leur parcours. Ils étaient contents d'être ce

qu'ils étaient. S'ils n'échappaient ne fût-ce qu'un instant à cet asservissement, il en résulterait un tel chaos dans l'univers que tout retour à l'ordre serait impossible. Ces mondes lancés dans leur ronde sont les fondations sur lesquelles tout le reste est bâti ; ils le savent et en éprouvent de la fierté ; ils sont fidèles à leurs tâches et cette dévotion mérite notre respect. Et avec le respect vient l'amour.

Ce doit être Vox qui parle en moi, me suis-je dit.

Je n'avais jamais eu de telles pensées. Aimer les planètes sur leurs orbites ? Quelle sorte d'idée était-ce là ? Peut-être pas plus bizarre que celle qui m'avait d'abord poussé à les plaindre parce qu'elles n'étaient pas des vaisseaux stellaires ; mais cette idée avait jailli spontanément des profondeurs de mon propre esprit et elle m'avait paru se tenir. À présent elle avait fait place à un tout autre point de vue.

J'aimais les mondes qui se déplaçaient devant moi sans se déplacer, dans la vaste nuit céleste.

J'aimais l'étrange fugitive à l'intérieur de moi qui contemplait ces mondes et les aimait pour leur immobilité.

Je la sentais s'emparer de moi à présent, m'emportant impatiemment plus loin, toujours plus loin, dans les profondeurs célestes. Elle comprenait, désormais ; elle savait comment on obtenait cela. Et elle était beaucoup plus audacieuse que je ne me le serais jamais permis. Nous foulions les étoiles ensemble. Non seulement nous les foulions, mais nous plongions, piquions, montions en flèche, batifolions parmi elles comme des dieux. Leur souffle brûlant nous grillait. Leur éclat palpitant nous assourdissait. Leurs mouvements sereins nous grondaient leur puissante musique. Nous allions toujours de l'avant, main dans la main, Vox m'entraînant, moi me laissant entraîner, nous enfonçant de plus en plus profondément dans l'abîme resplendissant qu'était l'univers. Jusqu'au moment où, enfin, nous avons fait halte, flottant au milieu du cosmos, le vaisseau hors de vue, rien que nous deux entourés d'un écran de soleils.

Je me suis alors senti transporté d'extase. Je devinais toute l'éternité à ma portée. Non, je m'exprime mal, je laisse supposer que j'étais pris de la folie des grandeurs, ce qui n'était nullement

le cas. C'était moi que je devinais à la portée de toute l'éternité, au creux des bras aimants d'un cosmos intégral et parfait dans lequel rien n'était hors de place, ni ne pouvait l'être.

C'est cela que nous cherchons à atteindre en allant astromarcher. Cette impression de se trouver à sa place, de faire partie de la divine perfection de l'univers.

Quand on en est là, il est impossible de dire quels en seront les effets ; mais un changement intérieur s'ensuit généralement. J'étais revenu de ma première marche dans les étoiles sans avoir conscience d'une quelconque transformation ; mais en moins de trois jours je m'étais ouvert sur un coup de tête à un fantôme en goguette, faisant violence non seulement aux règlements mais à la nature même de mon caractère tel que je le percevais. J'avais toujours été, comme je crois l'avoir dit, quelqu'un d'extrêmement réservé. Et pourtant j'avais donné refuge à Vox, j'avais été soulagé et reconnaissant que son esprit et le mien soient restés des entités séparées à l'intérieur de notre cerveau commun.

Et voilà que je faisais mon possible pour briser toutes les barrières qui subsistaient entre nous.

Jusque-là, je ne lui avais rien laissé connaître de ma vie avant mon départ pour les cieux. J'avais réagi à ses questions par des dérobades effarouchées, des demi-vérités ou de francs refus. C'est ainsi que je m'étais toujours comporté avec autrui, en être renfermé, peu enclin à se révéler. J'étais peut-être resté encore plus secret avec Vox qu'avec tous les autres, en raison de la promiscuité mentale dans laquelle nous vivions. Comme si je craignais, en lui accordant la moindre connaissance intérieure de moi-même, de lui ouvrir la brèche qui lui permettrait de s'emparer entièrement de moi, de m'absorber dans son âme aussi vigoureuse qu'indocile.

Mais je lui offrais désormais mon passé dans un joyeux élan. Nous avons commencé à nous retirer lentement de cet endroit apocalyptique au centre de tout ; et tandis que nous flottions au sein du Grand Large, dérivant entre l'obscurité et l'explosion de lumière créée par le vaisseau, je lui ai dit à mon sujet tout ce que j'avais jusque-là gardé pour moi.

Je suppose que ce n'étaient que des détails sans intérêt,

même s'ils étaient pour moi si hautement chargés de signification. Je lui ai dit le nom de ma planète d'origine. Je la lui ai fait voir. La mer couleur de plomb, le ciel couleur de fumée. Je lui ai montré la grisaille des quelques promontoires embroussaillés qui s'élevaient derrière notre maison et où j'allais courir tout seul pendant des heures, grande perche dont les pieds martelaient infatigablement les sables craquants comme si tous les diables étaient à ses trousses.

Je lui ai tout montré : l'enfant taciturne, l'adolescent inquiet, le jeune homme méfiant et exagérément circonspect. Les camarades qui restaient toujours des étrangers, les amis dont les voix se noyaient dans les échos d'un vain babillage, les amantes dont l'amour semblait sans consistance ni signification. Je lui ai parlé de cette impression que j'avais d'être le seul être vivant au monde, de n'être entouré que d'êtres artificiels pleins de rouages et de câbles. Ou que le monde n'était qu'un rêve incolore et sans relief dans lequel j'avais été d'une façon ou d'une autre pris au piège, mais dont je finirais par me réveiller pour connaître le vrai monde, tout de lumière, couleur, richesse de texture. Ou que je n'étais peut-être nullement humain, mais avais été abandonné dans la galaxie humaine par des créatures d'une espèce complètement différente, qui reviendraient me chercher dans quelque lointain futur.

C'est sur le ton de la bonne humeur que je lui ai raconté tout cela, et elle ne l'a pas pris au tragique. Elle interprétait ces pensées pour ce qu'elles étaient – non des symptômes de folie, mais les fantasmes moroses d'un enfant solitaire cherchant à trouver un sens à un monde incompréhensible où il se sentait étranger et apeuré.

« Mais vous vous en êtes sorti, a-t-elle dit. Vous avez trouvé un endroit où vous vous sentiez à votre place !

— Oui. Je m'en suis sorti. »

Et je lui ai parlé du jour où j'avais vu une soudaine lumière dans le ciel. Ma première pensée avait été que mes véritables parents revenaient me chercher ; la seconde, que c'était quelque comète de passage. Cette lumière était un vaisseau stellaire qui avait quitté les cieux pour entrer dans notre système. Et tandis

que je me crevais les yeux à essayer de percer les ténèbres pour apercevoir les navettes qui se dirigeaient vers lui avec le lot de marchandises et de passagers en partance de notre monde pour quelque destination inconnue à l'autre bout de la galaxie, je me suis rendu compte que ce vaisseau stellaire était mon véritable foyer. Je me suis rendu compte que mon destin était là. Dans le Service.

Et c'est ainsi, ai-je dit, que j'en étais venu à abandonner mon monde, mon nom et ma vie, telle qu'elle était, pour faire partie de ceux qui naviguent entre les étoiles. Je lui ai fait savoir que c'était mon premier voyage, lui expliquant qu'il était dans les habitudes du Service de mettre à l'épreuve tous les nouveaux officiers en leur confiant d'emblée le commandement. Elle m'a demandé si j'avais trouvé le bonheur ici ; et j'ai dit tout de suite : Oui, puis un instant après : Non, pas encore, mais j'en aperçois enfin la possibilité.

Elle est restée un moment silencieuse. Nous regardions les mondes graviter et les étoiles pareilles à de flamboyantes pointes de couleur filer vers leurs lointaines destinations, et le violent éclat blanc du vaisseau lui-même ruisseler dans le firmament comme le sang de quelque dieu étranger. La pensée m'est venue de tout ce que je risquais en la cachant ainsi en moi. Je l'ai chassée. Ni l'endroit ni le moment ne se prêtaient au doute, à la peur ou à l'appréhension.

Puis elle a dit : « Je suis heureuse que vous m'ayez raconté tout ça, Adam.

— Oui. Moi aussi.

— Je l'ai senti dès le début, quelle sorte de personne vous étiez. Mais j'avais besoin de l'entendre formuler avec vos propres mots, vos propres pensées. C'est comme je disais. Vous et moi sommes de la même espèce. Des chevilles carrées dans un monde de trous ronds. Vous avez fui vers le Service et j'ai fui vers une nouvelle vie dans le corps de quelqu'un d'autre. »

Je me suis avisé que Vox ne parlait pas de mon corps, mais de celui qui l'attendait sur Cul-de-Sac.

Et je me suis avisé du même coup qu'il y avait quelque chose d'elle qu'elle n'avait jamais partagé avec moi, ce quelque chose étant la nature du défaut qui lui avait fait rejeter son ancien

corps. Si je la connaissais mieux, j'ai pensé, je pourrais l'aimer plus profondément, imperfections comprises, comme le veut l'amour. Mais elle s'était gardée de me dire cela, et je ne l'avais pas encouragée dans cette voie. À présent, ici, sous le froid miroitement des cieux, nous étions certainement entrés dans un espace d'absolue confiance, de totale union des âmes.

Je lui ai dit : « Laissez-moi vous voir. Vox.

— Me voir ? Comment pourriez-vous...

— Donnez-moi une image de vous. Vous êtes trop abstraite pour moi ainsi. Vox. Une voix. Rien qu'une voix. Vous me parlez, vous vivez en moi, et je n'ai toujours pas la moindre idée de ce à quoi vous ressemblez.

— Je tiens à ce qu'il en soit ainsi.

— Vous ne voulez pas me montrer comment vous êtes ?

— Je n'aurais rien à vous montrer. Je suis une matrice. Je ne suis que de l'électricité.

— Je comprends bien. Je veux dire comment vous étiez *avant*. Votre ancienne apparence, celle que vous avez abandonnée sur Kansas Quatre. »

Pas de réponse.

J'ai cru qu'elle hésitait, qu'elle réfléchissait ; mais un certain temps s'est écoulé et toujours rien. Rien que du silence, un silence qui s'était abattu entre nous comme un rideau de fer.

« Vox ? »

Rien.

Où se cachait-elle ? Qu'est-ce que j'avais fait ?

« Qu'est-ce qui se passe ? C'est à cause de ce que je vous ai demandé ? »

Pas de réponse.

« Ça va, Vox. Oublions ça. Ça n'a aucune importance. Vous n'êtes pas obligée de me montrer quelque chose que vous n'avez pas envie de me montrer. »

Rien. Silence.

« Vox ? Vox ? »

Les mondes et les étoiles tournoyaient de façon chaotique devant moi. Le grondement lumineux du vaisseau a parcouru en un instant toutes les nuances du spectre. Gagné par la panique je suis parti à sa recherche et n'ai trouvé aucune trace de sa

présence en moi. Rien. Rien.

« Ça va ? » a fait une autre voix. Banquo, de l'intérieur du vaisseau. « Je reçois des signaux plutôt affolés. Vous feriez bien de rentrer. Vous êtes resté dehors assez longtemps. »

Vox était partie. J'avais franchi quelque frontière infranchissable et je l'avais effrayée.

Du fond de mon engourdissement, j'ai donné le signal à Banquo, et il m'a ramené à l'intérieur.

13.

Tout seul, je suis remonté niveau par niveau à travers les mystérieuses ténèbres du vaisseau, en direction du Chas. Le fracas du silence était toujours aussi assourdissant, comme le déferlement de quelque vague colossale sur un rivage sans fin. Vox me manquait terriblement. Je n'avais jamais connu une solitude aussi complète que celle que je ressentais à présent. Je n'avais pas mesuré à quel point je m'étais habitué à sa présence, ni quel effet son départ aurait sur moi. Il avait suffi de ces quelques jours où je lui avais servi de refuge pour que j'en vienne à considérer qu'abriter deux esprits dans un même cerveau était le lot normal de l'humanité, et qu'être tout seul dans son crâne comme je l'étais à présent était quelque chose de honteux.

Comme j'approchais de l'endroit où le Pont Équipage se resserre dans la courbe du Chas, une mince silhouette a surgi de l'ombre sans crier gare.

« Capitaine ! »

J'avais la tête emplie de la perte de Vox et cette irruption m'a pris au dépourvu. J'ai fait un saut en arrière sous le coup de la surprise.

« Pour l'amour du Ciel, l'ami !

— Ce n'est que moi, Bulgar. Inutile d'avoir une telle frousse, capitaine. Ce n'est que Bulgar.

— Fichez-moi la paix », j'ai dit. Et je lui ai fait signe de débarrasser le plancher.

« Non. Attendez, capitaine. S'il vous plaît, attendez. »

Il m'a agrippé le bras, m'empêchant de poursuivre mon chemin. Je me suis arrêté et retourné vers lui, tremblant de colère et de surprise.

Bulgar, le coenfiché de Roacher, était un petit homme affable, à la voix douce, à la bouche large, au teint olivâtre, avec de grands yeux tristes. Roacher et lui sillonnaient les cieux ensemble depuis un temps qui remontait à bien avant ma naissance. Ils se complétaient l'un l'autre. Là où Roacher était petit et dur, comme un fruit qui aurait été laissé à sécher au soleil cent années durant, son coenfiché, Bulgar, était petit et tendre, avec quelque chose de charnu et d'appétissant dans son apparence. Ensemble ils formaient un être complet, un tout incontestable : je les imaginais facilement tous les deux dans leur couchette, branchés l'un à l'autre, une personne en deux corps, unis de façon encore plus intime que Vox et moi l'avions été.

Non sans peine, je me suis redonné une contenance. J'ai dit d'une voix ferme : « Qu'y a-t-il, Bulgar ? »

— Est-ce que nous pouvons parler une minute, capitaine ?

— Nous sommes en train de parler. Qu'est-ce que vous, me voulez ?

— Cette matrice en liberté, mon capitaine. »

Ma réaction a dû être plus forte qu'il ne s'y attendait. Ses yeux se sont agrandis et il a fait un ou deux pas en arrière.

Humectant ses lèvres, il a poursuivi : « On se demandait, capitaine... on se demandait comment se passe la recherche... si vous aviez une idée de l'endroit où pourrait être la matrice... »

Sèchement : « Qui ça *on*, Bulgar ? »

— Les hommes. Roacher. Moi. Quelques autres. Surtout Roacher, mon capitaine.

— Ah. Ainsi Roacher veut savoir où est la matrice. »

Le petit homme s'est rapproché. Il m'a dévisagé comme s'il cherchait Vox derrière le masque de mon visage soigneusement dépourvu d'expression. Savait-il ? Savaient-ils tous ? J'ai eu envie de crier : *Elle n'est plus là, elle est partie, elle m'a quitté, elle s'est enfuie dans l'espace.* Mais apparemment ce qui troublait Roacher et ses compagnons était quelque chose

d'autre que la possibilité que Vox se soit réfugiée en moi.

Le ton de Bulgar était doux, insinuant, préoccupé. « Roacher est très inquiet, capitaine. Il s'est déjà trouvé sur des vaisseaux avec des matrices en liberté. Il sait quels ennuis elles peuvent causer. Il est vraiment inquiet, capitaine. Je suis obligé de vous le dire. Je ne l'ai jamais vu aussi inquiet.

— Qu'est-ce qu'il croit que la matrice va lui faire ?

— Il a peur de se faire coiffer.

— Coiffer ?

— Peur que la matrice ne pénètre dans sa tête par sa prise. Ne se mêle à son cerveau. C'est déjà arrivé, capitaine.

— Et pourquoi ça arriverait à Roacher, de préférence à tous les autres hommes à bord ? Pourquoi pas à vous ? Pourquoi pas à Pedregal ? Ou à Rio de Rio ? Ou à un autre passager ? » J'ai respiré un grand coup. « Pourquoi pas à moi, tant qu'on y est ?

— Il veut juste savoir où en est la situation avec la matrice, mon capitaine. Si vous avez quelque idée de l'endroit où elle peut se trouver. Si vous avez pu la piéger. »

Il y avait quelque chose d'étrange dans les yeux de Bulgar. Je me suis mis à penser que l'on était encore en train de me mettre à l'épreuve. Cette prétendue terreur qu'avait Roacher d'être infiltré et possédé par la matrice en vadrouille n'était peut-être qu'un moyen détourné de découvrir si la chose ne m'était pas déjà arrivée.

« Dites-lui qu'elle s'est en allée, j'ai répondu.

— En allée, capitaine ?

— En allée. Évanouie. Elle n'est plus nulle part sur le vaisseau. Dites-lui cela, Bulgar. Il n'a plus à avoir peur que cette fille se faufile par sa précieuse prise.

— *Cette fille ?*

— Oui, il s'agit d'une matrice féminine. Mais ça n'a plus d'importance. Elle s'est en allée. Vous pouvez lui dire ça. Évadée. Enfuie dans les cieux. L'alerte est terminée. » Je lui ai lancé un regard noir. Il me tardait d'être débarrassé de lui, de me retrouver seul pour me repaître de mon nouveau chagrin. « Ne devriez-vous pas regagner votre poste, Bulgar ? »

Me croyait-il ? Ou pensait-il que j'avais bricolé un mauvais mensonge pour couvrir ma complicité dans l'absence prolongée

de la matrice ? Pas moyen de le savoir. Bulgar m'a gratifié d'une petite courbette et a commencé à reculer.

« Bien, mon capitaine, a-t-il dit. Merci, mon capitaine. Je lui dirai, mon capitaine. »

Il s'est retiré dans l'ombre. J'ai poursuivi ma route vers les niveaux supérieurs.

J'ai croisé Katkat sur mon chemin et, peu après, Raebuck. Ils m'ont regardé sans dire un mot. Il y avait du reproche mais aussi un petit quelque chose de presque affectueux dans l'expression de Katkat, mais le regard glacé, mauvais, de Raebuck m'a presque fait défaillir. Chacun à sa manière disait : *Coupable, coupable, coupable*. Mais de quoi ?

Avant j'imaginais que chaque personne que je rencontrais à bord était capable de dire au premier coup d'œil que j'abritais la fugitive, et se contentait d'attendre que je me trahisse à la suite de quelque faux pas. À présent, c'était l'inverse. Ils me regardaient et je me disais qu'ils pensaient : *Il est tout seul ici, il n'a absolument personne d'autre que lui*, et j'avais un mouvement de recul, honteux de ma solitude. Je savais que c'était le seuil de la folie. J'étais surmené, exténué, peut-être avait-ce été une faute d'aller marcher une seconde fois dans les étoiles, si tôt après la première. J'avais besoin de me reposer. J'avais besoin de me cacher.

Je me suis mis à souhaiter qu'il y ait quelqu'un à bord de l'*Épée-d'Orion* avec qui je pourrais discuter de tout cela. Mais qui ? Roacher ? Jason 612 ? J'étais totalement isolé ici. La seule personne à qui je pouvais parler sur ce vaisseau était Vox. Et elle était partie.

Dans la sécurité de ma cabine je me suis branché sur l'unité médicale et me suis offert dix minutes de purge mentale. Ça m'a fait du bien. Les peurs fantômes et l'embrouillamini de doutes qui avaient pris possession de moi ont commencé à refluer.

J'ai affiché le livre de bord et parcouru la liste de mes tâches de capitaine, telles qu'elles se présentaient, pour le reste de la journée. Nous approchions d'un point de rotation, un de ces nœuds énergétiques situé à équidistance de l'autre côté des cieux qu'un vaisseau en déplacement doit saisir et utiliser pour se propulser à travers le secteur suivant de l'univers.

L'acquisition de cet effet catapulte s'accomplit automatiquement mais, au moins en théorie, la responsabilité du succès de la manœuvre incombe au capitaine : je devais donner les ordres, je devais surveiller le processus de son amorce à son achèvement.

Mais j'avais encore du temps devant moi pour cela.

J'ai accédé à Henry Henry 49, qui était l'intelligence de service, et j'ai demandé un bilan de la situation en ce qui concernait la matrice.

« Aucun changement, mon commandant, a aussitôt annoncé l'intelligence.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Les efforts pour retrouver sa trace se poursuivent conformément aux ordres donnés, mon commandant. Mais nous n'avons pu localiser la matrice portée disparue.

— Aucune piste ? Pas le moindre indice ?

— Aucune information, mon commandant. Il n'y a rigoureusement aucun moyen d'isoler la minuscule vibration électromagnétique d'une matrice en liberté du bruit de fond formé par l'ensemble du système électrique du vaisseau. »

Je voulais bien le croire. Jason 612 m'avait expliqué cela presque dans les mêmes termes.

J'ai dit : « J'ai des raisons de croire que la matrice n'est plus sur le vaisseau, Henry Henry 49.

— Vraiment, mon commandant ? » a fait l'intelligence de son ton habituel, détaché, à demi moqueur.

« Vraiment. Après un examen attentif de la situation, mon opinion est que la matrice a quitté le vaisseau au début de la journée et que l'on n'entendra plus parler d'elle.

— Dois-je enregistrer cela comme une position officielle, mon commandant ?

— Enregistrez.

— C'est fait, mon commandant.

— En conséquence de quoi, Henry Henry 49, vous pouvez tout de suite mettre fin à la procédure de recherche et clore le dossier. Nous porterons une matrice à notre débit et la comptabilité du Service arrangera ça plus tard.

— Très bien, mon commandant.

— Découplage », j'ai ordonné à l'intelligence.

Henry Henry 49 est parti. Je suis resté tranquillement au milieu des splendeurs de ma cabine, repensant à ma marche dans les étoiles et revivant cette impression d'harmonie, d'amour, d'unité avec les mondes célestes, qui s'était emparée de moi tandis que Vox et moi dérivions sur le sein du Grand Large. Et éprouvant une fois de plus le déchirant sentiment de perte qui me travaillait depuis que Vox s'était séparée de moi. Sous peu, il allait falloir que je me lève pour me rendre au centre de commandement et accomplir les mouvements qu'impliquait la surveillance de l'acquisition de l'effet catapulte ; mais pour l'instant, pas question de bouger de l'endroit où j'étais, immobile, silencieux, l'œil fixé sur le cœur de ma solitude.

« Je ne suis pas partie », a dit, de façon tout à fait inattendue, une voix tranquille.

Ce fut comme si j'avais reçu un coup de poing au-dessous du cœur. Il m'a fallu un moment avant d'être en mesure de parler.

« Vox ? j'ai dit enfin. Où êtes-vous, Vox ?

— Ici même.

— Où ça ?

— En vous. Je ne vous ai jamais quitté.

— Vous ne m'avez jamais...

— Vous m'avez bouleversée. J'ai éprouvé le besoin de rester cachée quelque temps.

— Vous saviez que j'essayais de vous trouver ?

— Oui. »

Mes joues ont pris des couleurs. Un flot de colère a déferlé dans mes veines. Je me suis senti transformé en brasier.

« Vous saviez ce que j'éprouvais, quand vous... quand il semblait que vous n'étiez plus là ?

— Oui », a-t-elle dit encore plus doucement, après avoir marqué un temps.

Je me suis efforcé de retrouver mon calme. Je me suis dit qu'elle ne me devait rien, sauf peut-être sa reconnaissance pour l'abri que je lui offrais, et que la souffrance qu'elle m'avait causée en se réfugiant dans le silence ne la regardait pas. Je me suis rappelé aussi qu'elle était une enfant, turbulente et indisciplinée.

Au bout d'un petit moment j'ai dit : « Vous m'avez manqué. Vous m'avez manqué plus que je ne saurais le dire.

— J'en suis désolée. » Petite note de repentir dans sa voix, mais rien d'excessif. « Il fallait que je disparaisse pour un temps. Vous m'avez bouleversée, Adam.

— En vous demandant de me montrer comment vous étiez ?

— Oui.

— Je ne comprends pas pourquoi ça vous dérange tellement.

— Inutile de chercher à comprendre. Ça ne fait rien à présent. Vous pouvez me voir si ça vous chante. Vous en avez toujours envie ? Là. C'est moi. C'est ce que j'étais. Si ça vous dégoûte, n'en rejetez pas la faute sur moi. D'accord ? D'accord, Adam ? Tenez. Regardez. Me voici. »

14.

Quelque chose s'est déchiré en moi, j'ai ressenti une torsion, un douloureux tiraillement, comme si une lourde barrière était repoussée de force. Et puis le ciel écarlate, rayonnant, de Kansas Quatre a éclaté dans toute sa gloire sur l'écran de mon esprit.

Elle ne se contentait pas de me le montrer. Elle m'emmenait là-bas. J'ai senti la douce moiteur du vent sur mon visage, j'ai respiré l'air suave, un rien piquant, j'ai entendu le discret froufrou de frondaisons vernissées qui pendaient d'arbres jaune vif. Sous mes pieds nus le sol noir était tiède et spongieux.

J'étais Leeleaine, qui se plaisait à se donner le nom de Vox. J'avais dix-sept ans et j'étais entraîné par des forces et des désirs aussi puissants que des ouragans.

J'étais elle de l'intérieur tout en la voyant de l'extérieur.

J'avais de longs cheveux noirs, épais, qui me tombaient sur les épaules et au-delà en une avalanche de boucles, ondulations et emmêlements laissés à l'abandon. Des hanches larges, des seins pleins et lourds : j'en sentais le poids, la souffrance qu'ils me causaient. À croire qu'ils étaient gonflés de lait, même si ce n'était pas le cas. Un visage crispé, sur le qui-vive, renfrogné, pétillant d'une intelligence coléreuse. Ce n'était pas un visage

repoussant. Vox n'était pas une fille repoussante.

Sa répugnance première à se montrer à moi m'avait fait imaginer qu'elle était laide, présentait peut-être quelque malformation, se tramait dans une lourde et grossière masse de chair qui lui faisait honte. Elle avait fait de sa vie sur Kansas Quatre un tableau si lugubre, si triste, si lamentable, qu'il n'y avait effectivement pour elle aucun espoir d'y rester. Et elle avait abandonné son corps pour être transformée en simple électricité, sur la promesse qu'elle pourrait avoir un nouveau corps – n'importe lequel – quand elle atteindrait Cul-de-Sac. *Je détestais mon corps*, m'avait-elle dit. *Je ne songeais qu'à m'en débarrasser*. Elle avait refusé de m'en donner ne fût-ce qu'un aperçu, se retirant à la place dans un silence si désespérément radical que je l'avais crue partie.

Tout cela était à présent un mystère pour moi. La Leeleaine que je voyais, que j'étais, était une vigoureuse petite bonne femme. Pas belle, non, trop costaude pour cela, je suppose, mais pas laide, il s'en fallait de beaucoup : yeux chaleureux et intelligents, lèvres pleines, nez joliment dessiné. Et c'était un corps sain, aussi, robuste, plein de vie. Bien sûr elle ne présentait aucune difformité ; et pourquoi étais-je allé croire une chose pareille, alors qu'il aurait suffi d'une simple intervention rétrogénétique pour corriger n'importe quel défaut gênant ? Non, rien ne clochait dans le corps que Vox avait abandonné et pour lequel elle manifestait un tel dégoût, éprouvait tant de honte.

Puis je me suis rendu compte que je la voyais de l'extérieur.

Je la voyais comme par procuration, filtrant et interprétant l'information qu'elle me donnait à travers l'esprit d'un observateur objectif : moi. Qui ne comprenais rien, vraiment, de ce que pouvait représenter le fait de n'être que soi.

Je ne sais comment – c'était un de ces ajustements automatiques, inconscients – j'ai modifié mon point de vue. Tous les anciens cadres de références se sont volatilisés et je me suis autorisé à perdre tout sentiment de ce qui séparait nos identités.

J'étais elle. Pleinement, inconditionnellement, inextricablement.

Et j'ai compris.

Des silhouettes voletaient autour d'elle, vagues, déconcertantes, exaspérantes. Frères, sœurs, parents, amis : autant d'étrangers pour elle. Tout le monde sur Kansas Quatre lui était étranger. Et le serait à jamais.

Elle détestait son corps non parce qu'il était faible ou disgracieux, mais parce qu'il était sa prison. Elle y était enfermée comme entre des murs de pierre. Il pesait sur elle, véritable cachot de chair qui la retenait au sol, la clouait à ce joli monde appelé Kansas Quatre où elle ne connaissait que souffrance, isolement, exclusion. Son corps – sain, parfaitement acceptable – lui était devenu odieux parce qu'il était l'emblème, le symbole de l'emprisonnement de son âme. Impétueuse et incurablement remuante par tempérament, elle n'avait pas réussi à trouver un moyen de vivre dans l'étouffante prévisibilité de Kansas Quatre, une planète où elle ne serait jamais autre chose qu'une proscrire à demeure. La seule façon dont elle pouvait quitter Kansas Quatre était de renoncer au corps qui l'y enchaînait ; et elle s'était retournée contre lui pleine de fureur et de dégoût, le rejetant, l'abandonnant, le méprisant, l'exécrant. Personne ne pouvait comprendre cela en la considérant de l'extérieur.

Mais je comprenais.

Je comprenais beaucoup plus que cela, dans cet unique éclair de communion qui passait entre nous. J'ai vu ce qu'elle voulait dire quand elle avait déclaré que j'étais son jumeau, son double, son autre moi. Bien sûr, nous étions complètement différents, moi l'homme réservé, posé, travailleur, appliqué, et elle la fille hardie, versatile, impulsive, passionnée. Mais en dessous de tout cela nous étions pareils : des inadaptés, des étrangers, des inquiets errant dans des mondes qu'ils n'avaient pas faits. Nous avions trouvé des moyens fort différents pour venir à bout de notre souffrance. Et pourtant nous étions une seule et même personne, les deux moitiés d'une entité unique.

Nous resterons toujours ensemble désormais, je me suis dit.

Et c'est alors que notre communion s'est interrompue. Elle l'a interrompue – ce ne pouvait qu'être elle, dans sa crainte de laisser cette nouvelle intimité devenir trop profonde – et je me

suis trouvé séparé d'elle une fois de plus, continuant de jouer les hôtes pour elle dans ma tête mais séparé d'elle par les frontières de ma propre individualité, de mon propre moi. Je la sentais tout près, à l'intérieur de moi, chaude mais discrète présence. Toujours à l'intérieur de moi, oui. Mais de nouveau séparée.

15.

Il y avait des choses à faire à bord. Depuis des jours, l'invasion de Vox ne cessait de me distraire. Mais je n'osais pas aller jusqu'à oublier que nous étions au milieu d'une traversée des cieux. Nos vies à tous, et celles de nos passagers, dépendaient de l'accomplissement scrupuleux de nos fonctions – y compris la mienne. Et des mondes attendaient la manne que nous transportions. Ma tâche du moment était de surveiller l'acquisition de l'effet catapulte.

J'ai enjoint à Vox de me laisser provisoirement, le temps d'en finir avec cette manœuvre de routine. Je serais branché sur les autres membres de l'équipage pour toute la durée de l'opération ; ils étaient susceptibles de déceler sa présence en moi ; impossible de dire ce qui pouvait arriver. Mais elle a refusé. « Non, a-t-elle déclaré. Je ne vous laisserai pas. Je ne veux pas sortir. Mais je me cacherais, tout au fond, comme je l'ai fait quand vous m'avez contrariée.

— Vox... j'ai commencé.

— Non. S'il vous plaît. Je ne veux pas en discuter. »

Le temps manquait pour débattre de la question. Je sentais la profondeur et l'intensité de sa détermination.

« Alors cache-toi, j'ai dit. Si c'est ce que tu veux. »

Je suis redescendu par le Chas pour me rendre au Pont Machines.

Le reste de l'équipe-acquisition était déjà rassemblé dans la Grand-Salle de Navigation : Fresco, Raebuck, Roacher. Raebuck avait pour rôle de veiller à ce que les canaux de communication restent ouverts, Fresco d'établir les coordonnées, et Roacher, en tant qu'ingénieur mécanicien, de contrôler les fluctuations du

drainage et du rapport entrée-sortie. Ma fonction consistait à donner les signaux à chaque étape de la manœuvre. En vérité mon intervention était superflue, étant donné que Raebuck, Fresco et Roacher faisaient ce genre de chose une douzaine de fois par voyage, qu'ils avaient des dizaines de voyages à leur actif et par conséquent nul besoin d'être guidés.

La vérité ultime était qu'ils étaient eux aussi superflus, car Henry Henry 49 nous surveillait tous, et l'intelligence était tout à fait capable de procéder à l'ensemble de la manœuvre sans aucun secours humain. Néanmoins il y avait un protocole à observer, et qui n'avait rien d'inepte.

Les intelligences sont de loin supérieures aux humains en matière de capacité mentale, d'aptitude à s'interfacer, de temps de réaction, mais elles ne sont rien de plus que des serviteurs, et qui plus est des serviteurs artificiels, qui manquent de toute conscience réelle de l'humaine fragilité ou de l'humaine complexité éthique. On ne doit s'en servir qu'à titre d'instruments, non à titre de décideurs. Une société qui délègue les responsabilités de la vie et de la mort à ses serviteurs finira par se faire prendre à la gorge par les serviteurs en question. Quant à moi, tout novice que j'étais, mon rôle se justifiait : point central de l'entreprise, preneur des initiatives, conducteur et observateur du processus. Peut-être n'importe qui pouvait-il assumer ces fonctions, mais il n'en restait pas moins que *quelqu'un* le devait, et par tradition ce *quelqu'un* était le capitaine.

Appelez cela un rituel, appelez cela une danse hautement stylisée, si vous voulez. Mais il n'est pas possible d'échapper au besoin humain de rituel et de stylisation. De tels aspects d'un processus peuvent ne pas sembler essentiels, mais ils sont précieux et significatifs, et au bout du compte peuvent être considérés comme essentiels eux aussi.

« On y va ? » a demandé Fresco.

Nous nous sommes branchés, Roacher directement sur le vaisseau, Raebuck sur Roacher, Fresco sur moi, moi sur le vaisseau.

« Simulation », j'ai lancé.

Raebuck a entré le premier code et le vaste espace résonant

qu'était la Grand-Salle de Navigation s'est animé sous l'effet d'une pulsation lumineuse : une représentation des cieux tout autour de nous, les lignes de force, les nœuds de rotation, les étoiles, les planètes. Nous sommes passés sans encombre en chute libre, dérivant avec une aisance qui n'avait d'égale que celle des anges. Nous aurions facilement pu nous croire en train d'astromarcher.

Le simulacre du vaisseau était une brillante flèche de lumière juste au-dessus de nous à gauche. Devant, palpitant comme un nid de serpents en colère, se trouvait le globe représentant le point de rotation de *Lasciate Ogni Speranza*, enroulement serré de câbles grisâtres traversé de filaments furieusement écarlates.

« Entrer mode d'approche, j'ai dit. Activer les récepteurs. Entamer égalisation de seuil. Entamer comparaison vitesse. Préparation à accélération. Vérifier vitesse angulaire. Entamer consolidation rotation. Entrer choix du déplacement. Déploiement du mât. Préparation réception-acquisition. »

À chaque commandement, l'homme concerné effleurait une touche, appuyait sur un tableau d'instructions ou expédiait simplement une impulsion à travers le système intégré qui, directement ou indirectement, le reliait à l'esprit du vaisseau.

Par égard pour moi, ils attendaient de recevoir mes ordres, mais la promptitude avec laquelle ils m'obéissaient me disait que leur esprit était déjà en mouvement au moment où je parlais.

« C'est vraiment passionnant, n'est-ce pas ? a soudain dit Vox.

— Pour l'amour du Ciel, Vox ! À quoi tu joues ? »

Sauf erreur de ma part, les autres avaient entendu son effusion aussi clairement que si elle avait été clamée par haut-parleur.

« Je veux dire, a-t-elle continué, je n'avais jamais imaginé que ça se passait comme ça. Je sens tout le... »

Saisi d'angoisse, je l'ai aussitôt sommée de se taire. Une telle irruption, après ma mise en garde, était un acte de pure démente. Dans le silence qui a suivi j'ai senti une espèce de réverbération interne, un frémissement boudeur de mécontentement. Mais je n'avais pas le temps de m'inquiéter

des humeurs de Vox pour le moment.

Des arceaux d'énergie de déplacement se sont mis à ricocher à travers la Grand-Salle de Navigation au moment où notre mât sortait – rien à voir avec le support d'une voile, comme sur un de ces vaisseaux qui sillonnent les mers planétaires ; plutôt une antenne géante destinée à nous relier au point de rotation droit devant – et le vaisseau et le point de rotation se sont rués l'un vers l'autre comme des lutteurs tout en bras. Des zébrures dans les tons cramoisi, émeraude, or et améthyste ont sillonné l'atmosphère, bondissant et rebondissant. Le point de rotation, désormais activé et tremblant entre les états énergétiques, nous enveloppait dans ses millions de tentacules, nous capturerait, s'apprêtant à tourner sur son axe pour nous catapulter vers la prochaine station-relais sur notre trajet à travers les cieux.

« Acquisition, a annoncé Raebuck.

— Procéder à l'acceptation de la capture, j'ai dit.

— Acceptation, a fait Raebuck.

— Mode directionnel. Grille dimensionnelle onze.

— Grille dimensionnelle onze », a répété Fresco.

La salle entière paraissait en feu à présent.

« Merveilleux, a murmuré Vox. Quelle splendeur...

— Vox !

— Demande d'autorisation pour effet catapulte, a dit Fresco.

— Autorisation accordée, j'ai répondu. Grille onze.

— Grille onze, a répété Fresco. Effet catapulte acquis. »

Un frémissement s'est propagé en moi – comme en Fresco, Raebuck et Roacher. C'était le vaisseau, en la personne d'Henry Henry 49, qui achevait le processus d'acquisition. Nous avons été capturés par *Lasciate Ogni Speranza*, nous avons subi une absorption de vitesse et un changement de cap, nous avons bénéficié d'un nouvel effet catapulte, et voilà que nous nous élancions vers notre prochaine escale. J'ai entendu Vox sangloter en moi, non de désespoir mais d'extase, de ravissement.

Nous nous sommes tous débranchés. Raebuck, l'austérité faite homme, a réussi à produire un petit sourire en se tournant vers moi.

« Beau travail, capitaine, a-t-il dit.

— Oui, a renchéri Fresco. Excellent. Vous apprenez vite. »

J'ai vu Roacher m'étudier de ses petits yeux luisants bien à lui. Allez, mon salaud, j'ai pensé. Vas-y toi aussi de ton petit compliment, si tu en es capable.

Mais il s'est contenté de garder les yeux fixés sur moi. J'ai haussé les épaules et je lui ai tourné le dos. Ce que Roacher pouvait penser ou dire m'importait peu, me suis-je dit.

Comme nous quitions la Grand-Salle de Navigation chacun de son côté, Fresco s'est retrouvé près de moi. Sans un mot nous avons traîné les pieds jusqu'aux pisteurs qui nous attendaient. À l'instant où j'allais prendre place sur le mien, il – mais peut-être était-il dans une période « elle » – m'a dit à voix basse : « Capitaine ?

— Qu'y a-t-il, Fresco ? »

Il s'est penché tout près. Doux yeux espiègles, petit sourire rusé ; et pourtant je sentais une certaine chaleur de la part du navigateur.

« C'est un jeu très dangereux, capitaine.

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

— Si, vous le voyez très bien. Inutile de faire semblant. Nous étions branchés tous ensemble là-bas. J'ai senti des choses. Je sais. »

Il n'y avait rien à répondre à ça, je n'ai donc pas répondu.

Au bout d'un moment, Fresco a dit : « Je vous aime bien. Je ne vous causerai pas d'ennuis. Mais Roacher sait aussi. J'ignore s'il savait avant, mais il sait certainement à présent. Si j'étais vous, je me ferai du souci à ce propos, capitaine. Simple conseil d'ami. D'accord ? »

16.

Seul le dernier des imbéciles se serait entêté dans la voie que j'avais suivie. Vox était tout aussi consciente des risques que moi. Plus question de cacher quoi que ce fût à qui que fût ; si Roacher savait, Bulgar savait, et ce serait bientôt tout le vaisseau qui serait au courant. Nul doute, également, que Henry

Henry 49 ne fût au courant. Dans l'intimité de notre contact en salle de navigation, Vox avait dû leur être aussi apparente qu'un foulard rouge autour de ma tête.

Il ne servait à rien de la réprimander pour avoir révélé sa présence en moi au cours de la manœuvre d'acquisition. Ce qui était fait était fait. Il m'avait d'abord semblé impossible à comprendre pourquoi elle s'était laissée aller à pareille incartade ; puis cela n'est devenu que trop facile à interpréter. C'était le même genre de comportement imprévisible, inconsideré, spontané, qui l'avait conduite à pénétrer sans façon dans un passager en animation suspendue et à causer sa mort. Ce n'était tout simplement pas quelqu'un qui prenait le temps de réfléchir avant d'agir. Ce type de comportement m'avait toujours sidéré. Elle était mon opposé tout autant que mon double. Et pourtant n'avais-je pas fait quelque chose à la manière de Vox en l'accueillant en moi, quand elle m'avait demandé refuge, sans cesser pour autant de penser aux conséquences ?

« Où puis-je aller ? m'a-t-elle demandé sur le ton du désespoir. Si je repars me promener dans le vaisseau, ils me traqueront et me coinceront. Et ils me supprimeront. Ils...

— Pas de panique, j'ai dit. Calme-toi. Là où je vais te cacher, ils ne te trouveront pas.

— À l'intérieur d'un passager ?

— On ne peut pas retenter ça. Il n'y a aucun moyen de préparer le passager à ce qui lui arrive, et il paniquera. Non. Je vais te mettre dans une des annexes. Ou peut-être une des virtualités.

— Une des quoi ?

— La zone prévue pour le chargement additionnel. Les extensions subspatiales qui entourent le vaisseau. »

Ça l'a laissée sans voix. « Ces trucs ne sont même pas réels ! J'y suis passée quand je me baladais un peu partout dans le vaisseau. Ce ne sont que des amas d'ondes de probabilité !

— Tu y seras en sécurité.

— Ça me fait peur. C'est déjà assez dur pour moi de ne plus avoir de réalité. Alors être entreposée en un endroit qui n'est pas réel non plus...

— Tu es aussi réelle que moi. Et les extrastructures sont tout aussi réelles que le reste du vaisseau. C'est une forme différente de réalité, c'est tout. Il ne t'arrivera rien de fâcheux là-bas. Tu m'as dit toi-même que tu avais été dedans, d'accord ? Et tu en es ressortie sans problème. Ils n'arriveront pas à te détecter là-dedans, Vox. Mais je t'avertis que si tu restes avec moi, ou n'importe où ailleurs dans le corps principal du vaisseau, ils te traqueront, te trouveront et t'élimineront. Et m'élimineront probablement avec toi.

— Vous parlez sérieusement ? » Son ton s'était assagi.

« Allez. Il ne reste plus beaucoup de temps. »

Prenant prétexte d'un inventaire de routine – tout à fait dans le cadre de mes responsabilités – j'ai obtenu accès à l'une des virtualités. C'était l'entrepôt contenant les stabilisateurs de probabilité. Personne ne risquait d'aller la chercher là. Nos chances de rencontrer une zone de turbulence de probabilité entre ici et Cul-de-Sac étaient minimales ; et au cours d'un voyage normal personne ne se souciait de pénétrer dans une quelconque des virtualités.

J'avais menti à Vox, ou lui avais à tout le moins communiqué une demi-vérité, en lui faisant croire que toutes nos extrastructures sont d'un égal niveau de réalité. Assurément les annexes sont tangibles, solides ; elles ne diffèrent du vaisseau proprement dit que dans le spin de leur polarité dimensionnelle. Elles sont invisibles sauf quand elles sont activées, et elles ne nous occasionnent aucune dépense supplémentaire de combustible, mais il n'y a aucune incertitude quant à leur existence, raison pour laquelle nous leur confions du fret de valeur, et parfois même des passagers.

Les extensions se situent à un niveau un peu plus éloigné de la réalité palpable. Elles présentent une déviation non seulement sur le plan de la polarité dimensionnelle mais aussi sur celui de la contiguïté temporelle : c'est-à-dire que nous les emmenons avec nous au-dessous du déplacement du temps, généralement à l'intérieur d'une fourchette de dix à vingt ans dans le passé ou le futur. Les risques de ce procédé sont extrêmement faibles et le gain en économie d'énergie est considérable. Cependant, nous sommes relativement prudents

pour ce qui est du type de fret que nous y conservons.

Quant aux virtualités...

Leur nom même implique leur caractère incertain. Ce sont des entités purement probabilistes, existant la plupart du temps dans le vide stochastique qui entoure le vaisseau. En termes plus simples, la question de savoir si elles sont vraiment là ou non à un moment donné relève du pari. Nous savons comment y accéder au moment de la plus grande probabilité, et nos techniques sont assez fiables, raison pour laquelle nous pouvons les utiliser comme débarras quand notre chargement est inhabituellement lourd. Mais en général nous préférons ne rien leur confier de trop important, vu que l'éventail des moments d'accès d'une virtualité peut fluctuer sur une large échelle, d'une affaire de microsecondes à une affaire de méga-années, ce qui, dans l'optique d'une prompte récupération, risque de rendre les choses très hasardeuses.

Sachant tout cela, j'ai quand même mis Vox dans une virtualité.

Il fallait que je la cache. Et il fallait que je la cache là où personne n'irait regarder. Le risque de me trouver incapable de la récupérer en raison de ce caractère fluctuant des virtualités était mince. Beaucoup plus grand était le risque qu'elle soit découverte, et qu'elle et moi soyons punis, si je la laissais rester dans n'importe quelle partie du vaisseau ayant un ordre plus élevé de probabilité.

« Je veux que tu restes là jusqu'à ce que la voie soit libre, lui ai-je dit d'un ton catégorique. Pas de promenades irréfléchies dans le vaisseau, pas d'excursions dans les extrastructures adjacentes, pas la moindre petite sortie, quelle que soit ton envie de bouger. C'est bien clair ? Je te ramènerai dès que j'estimerai qu'il n'y a plus de danger.

— Vous allez me manquer, Adam.

— Toi aussi. Mais il n'y a pas d'autre solution.

— Je sais.

— Si tu es découverte, je nierai savoir quoi que ce soit à ton propos. Je suis sérieux, Vox.

— Je comprends.

— Tu ne resteras pas coincée là-dedans longtemps. Je te le

promets.

— Vous me rendrez visite ?

— Ce ne serait pas prudent.

— Mais peut-être que oui quand même.

— Peut-être. Je ne sais pas. » J'ai ouvert le canal d'accès. La virtualité s'est faite béante devant nous. « Allez, j'ai fait. Enfile-toi là-dedans. Là. Maintenant. Vas-y, Vox. Vas-y. »

Je l'ai sentie me quitter. C'était presque comme une amputation. Le silence, le vide qui s'est abattu sur moi était dix fois plus profond que ce que j'avais ressenti quand elle s'était contentée de se cacher tout au fond de moi. Elle était partie à présent. Pour la première fois depuis des jours, j'étais vraiment seul.

J'ai refermé la virtualité.

Quand je suis revenu au Chas, Roacher m'attendait près de la passerelle de commandement.

« Vous avez un instant, capitaine ?

— Qu'y a-t-il, Roacher ?

— La matrice portée disparue. Nous avons la preuve qu'elle est toujours à bord.

— La preuve ?

— Vous savez ce que je veux dire. Vous l'avez sentie tout comme moi pendant que nous procédions à la manœuvre d'acquisition. Elle a dit quelque chose. Elle a parlé. Elle était là, dans la salle de navigation avec nous, capitaine. »

J'ai soutenu son regard luminescent et dit d'une voix unie : « Toute mon attention était retenue par ce que nous faisions, Roacher. L'acquisition de l'effet catapulte n'a pour moi rien d'une seconde nature comme c'est le cas pour vous. Je n'ai pas eu le temps de remarquer la moindre matrice dans l'air.

— Non ?

— Non. Cela vous déçoit ?

— Cela pourrait signifier que vous êtes celui qui transporte la matrice.

— Comment ça ?

— Si elle est en vous, à un niveau subneural, il se pourrait que vous n'en soyez même pas conscient. Mais nous le serions. Raebuck, Fresco, moi. Nous avons tous décelé quelque chose,

capitaine. Si elle n'était pas en nous, il faut qu'elle ait été en vous. Nous ne pouvons pas nous permettre d'avoir une matrice baladeuse à l'intérieur de notre capitaine, vous savez. Inutile de dire combien cela pourrait fausser son jugement. À quels dangers cela pourrait nous exposer.

— Je ne transporte pas la moindre matrice, Roacher.

— Pouvons-nous en être sûrs ?

— Vous désirez jeter un coup d'œil ?

— Qu'on se branche, vous voulez dire ? Vous et moi ? »

Une telle idée me dégoûtait. Mais il fallait la proposer.

« Que... qu'on se branche, oui, j'ai dit. Qu'on entre en communion. Vous et moi, Roacher. Tout de suite. Venez, nous allons mesurer les largeurs de bandes et procéder à l'appariement. Finissons-en avec ça. »

Il m'a contemplé un long moment, comme s'il évaluait la possibilité d'un bluff de ma part. Il a dû finir par estimer que j'étais trop naïf pour me risquer à un jeu aussi hasardeux. Il savait que je ne bluffais pas, que j'étais sûr qu'il me trouverait vacant, sans quoi je n'aurais pas fait cette proposition.

« Non, a-t-il dit enfin. Inutile de s'embêter avec ça.

— Vous en êtes sûr ?

— Si vous dites que vous êtes net...

— Mais je pourrais la transporter sans même m'en rendre compte. C'est vous-même qui me l'avez dit.

— Laissez tomber. Si vous l'aviez en vous, vous le sauriez.

— Vous n'en aurez jamais la certitude tant que vous n'aurez pas jeté un coup d'œil. Branchons-nous, Roacher. »

Il s'est renfrogné. « Laissez tomber », a-t-il répété, et il a tourné les talons. « Vous devez être net, si vous tenez tellement à ce qu'on se branche. Mais je vais vous dire une chose, capitaine. Nous allons la trouver, où qu'elle se cache. Et alors... »

Il a laissé sa menace en suspens. Je suis resté là, les yeux fixés sur sa silhouette qui s'éloignait jusqu'à ce qu'il ait disparu.

Pendant quelques jours tout a semblé revenu à la normale. Nous foncions vers Cul-de-Sac. J'accomplissais régulièrement mes tâches, si absurdes qu'elles puissent me paraître. Ce qui était le cas pour la plupart d'entre elles. J'étais encore loin d'avoir le sentiment que l'*Épée-d'Orion* était sous mon commandement sinon de façon purement hypnotique. N'empêche que je faisais ce que j'avais à faire.

Personne ne parlait de la matrice disparue à portée de mon oreille. Dans les rares occasions où je rencontrais quelque autre membre de l'équipage au cours de mes déplacements dans le vaisseau, je voyais bien à son regard dissimulé que le soupçon continuait de peser sur moi. Mais ils n'avaient pas de preuve. Il n'y avait plus aucune évidence de la matrice à bord. Les intelligences du vaisseau étaient incapables de trouver la plus petite trace de sa présence.

J'étais seul, et, ah ! que c'était dur à supporter.

Je suppose qu'une fois que l'on a connu cette sorte de communion continue, cette espèce de branchement perpétuel, on n'est plus jamais le même. Je ne sais pas ; il n'existe pas de véritable information disponible sur les cas de possession par une matrice en liberté, seulement du folklore de personnel navigant qui ne mérite guère d'être pris au sérieux. Je ne peux en juger que par ma détresse après le départ effectif de Vox. Ce n'était qu'une demi-grande personne, une petite chose inexpérimentée, instable, informe, et pourtant, pourtant, elle avait vécu en moi et nous étions allés à la rencontre l'un de l'autre pour construire la plus profonde des associations, quelque chose qui n'était pas loin d'une espèce de mariage. Oui, c'est le mot.

Au bout de cinq ou six jours j'ai su qu'il me fallait absolument la revoir. Quels que soient les risques.

J'ai activé la virtualité et envoyé un signal dedans pour annoncer ma venue. Pas de réponse ; et durant un atroce moment j'ai craint le pire : que dans le mystérieux fonctionnement de la virtualité Vox n'ait été engloutie et

détruite. Mais ce n'était pas le cas. J'ai franchi le champ lumineux frangé de rose qui donnait accès à la virtualité, et je l'ai instantanément sentie près de moi, s'accrochant à moi, tremblante de joie.

Elle s'est retenue, toutefois, de pénétrer en moi. Elle avait envie que je lui dise qu'il n'y avait pas de danger. Je lui ai fait signe d'entrer ; s'est ensuivie alors cette sensation aiguë de chaleur que je me rappelais si bien, au moment où elle s'est glissée dans mon réseau neural et que nous sommes devenus un.

« Je ne peux rester qu'un tout petit moment, j'ai dit. Il est encore très risqué pour moi d'être avec toi.

— Ô Adam, Adam, ça a été tellement affreux pour moi là-dedans...

— Je sais. Je peux imaginer.

— Est-ce qu'ils continuent de me chercher ?

— Je crois qu'ils commencent à te chasser de leur esprit », j'ai dit. Et nous nous sommes tous les deux esclaffés au jeu de mots que cette phrase impliquait.

Je n'ai pas osé rester plus de quelques minutes. J'avais seulement envie d'un bref contact de nos deux âmes, pour m'assurer qu'elle allait bien et connaître un peu de répit dans la douleur de la séparation. Mais il n'était pas du tout normal pour un capitaine de pénétrer dans une virtualité. Y rester au-delà d'un certain temps m'exposait très sérieusement au risque d'être percé à jour.

Mais ma visite suivante fut plus longue, et celle d'après encore plus longue. Nous étions comme des amants furtifs se rencontrant dans une sombre forêt pour de brefs et délicieux rendez-vous. Cachés là, dans cette extrastructure du vaisseau pas tout à fait réelle, nos deux moi s'unissaient et chuchotaient avec une intensité pleine d'urgence jusqu'à ce que je sente qu'il était temps pour moi de partir. Elle essayait toujours de me garder plus longtemps ; mais sa résistance à mon départ n'était jamais exagérée, pas plus qu'elle ne me proposait de me raccompagner dans la partie stable du vaisseau. Elle avait fini par comprendre que le seul endroit où nous pouvions nous rencontrer était la virtualité.

Nous approchions du voisinage de Cul-de-Sac désormais. Bientôt nous émergerions au monde et les navettes viendraient à notre rencontre, de façon que nous puissions livrer le chargement qui les concernait. Il était temps de commencer à considérer le problème de ce qui arriverait à Vox quand nous atteindrions notre destination.

C'était quelque chose que je me refusais à affronter. J'avais beau essayer, je n'arrivais pas à faire face aux difficultés qui, je le savais très bien, nous attendaient.

Mais elle si.

« Nous devons approcher de Cul-de-Sac à présent, a-t-elle dit.

— Nous y serons bientôt, oui.

— J'ai réfléchi à tout ça. À la façon dont je vais régler ça.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je suis une âme perdue. Littéralement. Il est exclu que je puisse revenir à la vie.

— Je ne compr...

— Adam, ne vois-tu pas ? s'est-elle écriée. Je ne peux pas me laisser tranquillement flotter jusqu'à Cul-de-Sac, m'emparer d'un corps et me mettre sur la liste des colons. Et je ne peux certainement pas m'introduire clandestinement là-bas pendant que personne ne regarde. Dès que quelqu'un procède à un inventaire, ou à un contrôle de passeport, je suis morte. Non, la seule façon dont je puisse me rendre là-bas est d'être proprement rempaquetée dans mon circuit de stockage originel. Et même si j'arrivais à trouver le moyen de le réintégrer, cela reviendrait tout simplement à me livrer pour être punie ou même éliminée. Je suis portée disparue sur le manifeste, exact ? Et je suis recherchée pour avoir causé la mort de ce passager. Donc je réapparaîs, dans mon circuit de stockage. Tu crois qu'on va me débarquer comme ça, bien gentiment, à Cul-de-Sac et me donner le corps qui m'attend là-bas ? Peu probable. Peu probable que je sorte jamais vivante de ce circuit une fois que j'y suis revenue, pas vrai ? En supposant que je *puisse* y revenir, pour commencer. Je ne sais pas comment un circuit de stockage se manœuvre, et toi ? Et il n'y a personne à qui tu puisses le demander.

- Qu'est-ce que tu essaies de dire, Vox ?
 - Je n'essaie pas de dire quoi que ce soit. Je le dis. Il faut que je quitte le vaisseau toute seule et que je disparaisse.
 - Non. Tu ne peux pas faire ça !
 - Mais si. Ce sera simplement comme marcher dans les étoiles. Je peux aller où ça me plaît. Traverser l'enveloppe du vaisseau, faire le plongeon dans les cieux. Et continuer.
 - Jusqu'à Cul-de-Sac ?
 - Ne sois pas idiot. Pas jusqu'à Cul-de-Sac, non. Ni où que ce soit. Tout ça est fini pour moi, l'idée d'avoir un nouveau corps. Je n'ai plus d'existence légale. Je me suis bousillée. Très bien : je le reconnais. Je prendrai ce qui se présentera. Ce ne sera pas si mal, Adam. J'irai marcher dans les étoiles. Plus loin, toujours plus loin.
 - Il ne faut pas. Reste ici avec moi.
 - Où ça ? Dans cette unité de stockage vide là-bas ?
 - Non. En moi. Comme maintenant. Comme avant.
 - Combien de temps crois-tu que nous ferions illusion ? »
- Je n'ai pas répondu.
- « Chaque fois qu'il te faudra te brancher sur la machinerie, il me faudra me cacher au plus profond de toi, a-t-elle repris. Et je ne peux pas garantir que j'irai assez profond, ou que j'y resterai assez longtemps. Tôt ou tard ils me remarqueront. Ils me trouveront. Ils m'élimineront et ils te chasseront du Service, ou peut-être t'élimineront-ils aussi. Non, Adam. Ça ne pourra jamais marcher. Et je ne vais pas te détruire avec moi. Je t'ai déjà assez nui.
- Vox...
 - Non. Il n'y a pas d'autre solution. »

18.

Et voici ce qu'il en fut. Nous étions au cœur de l'Amas Spectral à présent, et l'archipel de Vainegloire brillait de tout son éclat sur mon écran reproduisant l'espace réel. Quelque part en bas se trouvait la planète Cul-de-Sac. Avant que nous ne

fassions irruption dans sa dimension, il allait falloir que Vox s'échappe dans la vaste nuit des cieux.

Procéder à une approche de l'espace normal est peut-être la manœuvre la plus difficile à accomplir pour un vaisseau stellaire ; le capitaine doit aller jusqu'au bout de ses capacités, ainsi que tous les autres avec lui. Tout novice que j'étais dans ma fonction, je serais appelé à effectuer des opérations complexes, tenant de la gageure. Si j'échouais, d'autres membres de l'équipage pouvaient toujours intervenir ou, si nécessaire, les intelligences du vaisseau prendre les commandes ; mais si cela arrivait c'en serait fini de ma carrière, et il y avait la possibilité, infime mais présente, que le vaisseau lui-même soit gravement endommagé ou même perdu.

J'étais déterminé, malgré tout, à offrir à Vox les plus beaux adieux possible.

Le matin de notre approche je suis resté un certain temps au Niveau Écran Extérieur, à contempler le monde qui s'appelait Cul-de-Sac. Il luisait comme un œil rouge dans la nuit. Je savais que c'était le monde que Vox s'était choisi, mais il ne m'en apparaissait pas moins antipathique, presque malveillant. J'éprouvais ce sentiment à l'égard de tous les mondes des rampants à présent. Le Service m'avait changé ; et je savais que ce changement était irréversible. Je ne descendrais jamais plus sur un de ces mondes. Le vaisseau était désormais mon seul monde.

Je me suis rendu à la virtualité où attendait Vox.

« Viens », j'ai dit, et elle est entrée en moi.

Ensemble nous avons traversé le vaisseau jusqu'à la Grand-Salle de Navigation.

L'équipe d'approche était déjà au complet : de nouveau Raebuck, Fresco, Roacher, et aussi Pedregal, qui supervisait la livraison du chargement. L'intelligence de service était Jason 612. Je les ai salués de quelques hochements de tête et nous nous sommes branchés en chaîne d'approche.

Presque tout de suite j'ai senti Roacher qui me sondait, à la recherche de la fugitive qu'il continuait de me soupçonner d'abriter. Vox s'est repliée tout au fond de moi, hors d'atteinte. Je ne me faisais pas de souci.

Qu'il me sonde, j'ai pensé. Tout cela sera bientôt terminé.

« Demande d'instructions pour approche, a dit Fresco.

— Simulation », j'ai ordonné.

L'œil rouge vif de Cul-de-Sac a surgi devant nous dans la salle. De l'autre côté se trouvait le simulacre du vaisseau, entouré de rideaux de flammes blanches qui ondulaient comme le flamboiement de l'aurore.

J'ai donné le signal et nous sommes passés en mode d'approche.

Nous ne pouvions pas, naturellement, approcher de la surface de la planète à moins d'un million de longueurs de vaisseau, sinon les forces inexorables de Cul-de-Sac nous auraient mis en pièces. Mais il nous fallait aligner le vaisseau en pointant son mât déployé sur l'équateur de la planète, et demeurer fermement dans cette position tandis que les navettes de Cul-de-Sac viendraient en foule de leur monde rouge pour recevoir de nous leur chargement.

Jason 612 m'a fourni les coordonnées et je les ai transmises à Fresco, pendant que Raebuck gardait les canaux libres et que Roacher veillait à ce que nous ayons assez d'énergie pour ce que nous avions à faire. Mais dans les données que je transmettais à Fresco, chaque signe était inversé. Mon intention était de diriger le mât non vers Cul-de-Sac mais vers l'extérieur, vers les étoiles des cieux.

Tout d'abord personne n'a rien remarqué. Tout semblait se passer en douceur. Parce que mes interventions étaient justes, seul un examen minutieux de la position du vaisseau pouvait indiquer notre déplacement de 180 degrés.

Flottant dans l'apesanteur de la Grand-Salle de Navigation, j'avais presque l'impression de pouvoir déceler les mouvements du vaisseau. Une illusion, je le savais. Mais puissante. L'aiguille de dix kilomètres de long qu'était l'*Épée-d'Orion* semblait en suspens, immobile, et voilà qu'elle commençait lentement, lentement, à tourner, pivotant sur son axe, tendant son puissant mât vers les étoiles. En douceur, lentement, silencieusement...

Quelle joie que de sentir ainsi le vaisseau dans ma main !

Le vaisseau était mien. J'en étais devenu maître.

« Capitaine, a dit Fresco tout bas.

- Du calme, Fresco. Continue de donner de l'énergie.
- Capitaine, les signaux ne sont pas normaux...
- Du calme. Du calme.
- Donnez-moi un relevé des coordonnées, capitaine.
- Encore un instant.
- Mais...
- Du calme, Fresco. »

À présent je sentais une certaine agitation chez Pedregal, et un lent et glacial remous d'interrogation chez Raebuck, puis Roacher m'a de nouveau sondé, peut-être à la recherche de Vox, peut-être simplement pour essayer de découvrir ce qui se passait. Ils savaient que quelque chose clochait, mais demeuraient incertains quant à ce que c'était.

Nous étions presque au maximum de notre extension à présent. Une vibration électrique s'est manifestée en moi : Vox en train de remonter mes niveaux mentaux, de s'approcher de la surface, de se préparer au départ.

« Capitaine, nous sommes tournés dans le mauvais sens ! s'est écrié Fresco.

— Je sais, j'ai dit. Du calme. Nous ferons demi-tour dans un moment.

— Il est devenu fou ! » a lâché Pedregal.

J'ai senti Vox glisser hors de mon esprit. Mais, d'une certaine façon, j'étais encore conscient de ses mouvements – sans doute parce que j'étais relié à Jason 612 et que Jason 612 contrôlait tout. En douceur, tranquillement, Vox s'est fondue dans la coque du vaisseau.

« *Capitaine !* » a hurlé Fresco, et il a commencé à se battre avec moi pour prendre la direction des opérations.

J'ai tenu le navigateur à distance et regardé dans un calme étrange et merveilleux Vox passer en un instant à travers le système électrique du vaisseau et émerger au bout du mât, face aux étoiles. Et se jeter à la dérive.

Comme j'avais retourné le vaisseau, elle ne pouvait être capturée et détenue par le puissant réseau navigationnel de Cul-de-Sac ; elle était libre de s'enfoncer dans les cieux. Qui seraient pour elle comme une mer au gré de laquelle il ne lui restait plus qu'à s'abandonner. Au bout d'un certain temps elle serait si loin

qu'elle ne pourrait plus rester en phase avec les bioprocresseurs de bord qui maintenaient les structures de sa conscience, et, même si le réseau d'impulsions électriques qui constituait la matrice de Vox ne devait jamais cesser d'aller de l'avant, toujours plus loin, l'ensemble de réactions qui constituait l'identité de Vox elle-même ne tarderait pas à perdre sa cohésion, commencerait à se relâcher et à se brouiller. Bientôt, ou peut-être à plus longue échéance, mais inévitablement, sa représentation d'elle-même comme entité indépendante disparaîtrait. Autrement dit, elle mourrait.

Je l'ai suivie aussi longtemps que j'ai pu. J'ai vu une étincelle traverser la vaste nuit. Puis plus rien.

« Très bien, j'ai dit à Fresco. Maintenant tournons le vaisseau dans le bon sens et livrons nos amis. »

19.

Tout cela remonte à bien des années. Peut-être personne ne se souvient-il de ces événements qui, même à moi, m'apparaissent aujourd'hui comme un rêve. *L'Épée-d'Orion* m'a transporté depuis dans presque tous les coins de la galaxie. Durant certains voyages j'ai été capitaine ; pour d'autres, déchargeur, subrécargue, balayeur mental, et même parfois unité de propulsion. Dans le Service, peu importe la façon de servir.

Je pense souvent à elle. Il y a eu un temps où penser à elle revenait à faire face à des sentiments de chagrin, de souffrance et de perte irrémédiable, mais plus maintenant, depuis bien des années. Elle doit être morte depuis longtemps à présent, quelque vivace et résistante qu'ait pu être l'étincelle à laquelle elle se résumait. Et pourtant elle continue de vivre. De cela je suis certain. Il y a une place en moi où je peux joindre sa chaleur, sa force, sa vitalité fantasque, sa brusquerie déconcertante. Je sens tous ces aspects de sa personnalité, ces dons de son court temps d'asile à l'intérieur de moi, comme une présence toujours vivante, et je crois qu'il en sera toujours ainsi

tant que j'irai d'un monde en laisse à un autre, tant que je serai du grand voyage, couvrant sans fin les noires années-lumière dans ce gigantesque vaisseau céleste.

Titre original :
The Secret Sharer
paru dans *Isaac Asimov's Science Fiction*,
septembre 1987